LA TABLE RONDE

AOUT-SEPTEMBRE 1950

ASPECTS
DE
L'OCCULTISME

ROBERT KANTERS :
La Littérature contemporaine et le pouvoir des clefs........ 13

GABRIEL MARCEL :
Ce peu profond ruisseau........................... 80

BERNARD DORIVAL :
Le fantastique dans la peinture française contemporaine...... 93

MICHEL CARROUGES :
Poursuite de l'ombre............................. 101

RAYMOND ABELLIO :
Numérologie des Séphiroth.......................... 109

JEAN MISTLER :
Lorsque Satan tient la plume......................... 118

TÉMOIGNAGES

ALEXANDRE ARNOUX. 123
GERMAINE BEAUMONT. 124
MARC BERNARD........ 132
JEAN DE BOSCHÈRE... 133
HENRI BOSCO.......... 136
JOE BOUSQUET......... 137
MICHEL CARROUGES... 143
CLAUDE ELSEN........ 144
JEAN FOLLAIN.......... 146
NINO FRANK........... 147
JULIEN GREEN......... 149
LOUIS GUILLOUX...... 154
MARCEL JOUHANDEAU. 155
ALFRED KERN......... 159
ARMAND LANOUX...... 162
PHILÉAS LEBESGUE... 164
FRANÇOIS MAURIAC... 166
BERNARD MINORET.... 171
JEAN ORIEUX.......... 176
ROGER PEYREFITTE... 181
MARCEL SCHNEIDER... 182

EDMOND JALOUX :
La pêche aux flambeaux 185

NOËL DEVAULX :
Souvenirs d'enfance 194

et

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
L'Occultisme en France, des origines au début du XIXe siècle, (Essai d'Anthologie commentée) 209

★

Note à propos de quelques positions chrétiennes devant l'ésotérisme, par PIERRE ANDREU 311

L'occultisme est un monde aux formes infiniment variées, les plus respectables comme les plus basses, les plus empreintes de charlatanisme.

Le présent numéro ne prétend être ni un traité, ni un tableau des différentes doctrines occultistes. On y trouvera non plus rien qui puisse satisfaire une vulgaire curiosité ou favoriser des équivoques intellectuelles ou « spiritualistes ».

Quoiqu'on puisse penser de l'occultisme, et en particulier de sa vogue actuelle, le fait même qu'il ait survécu à toutes les civilisations, semble indiquer qu'il répond à la nature la plus profonde de l'esprit humain en quête de vérité. Le nombre, et plus encore la qualité de ceux qui témoignent pour lui, obligent en tout cas à le prendre en considération. Ce sont ces témoins que nous voulons faire entendre.

Dans les œuvres de la littérature contemporaine, les témoignages sont très abondants, très riches, encore que la relation avec l'occultisme n'ait pas toujours été mis en évidence. Mais, à y bien regarder, on s'aperçoit que, d'une manière consciente et délibérée, les doctrines ésotériques tiennent une grande place dans notre monde intellectuel. Il en est de même pour les Beaux-Arts, plus spécialement pour la peinture, si le plus souvent c'est sous la forme du fantastique qu'elles font sentir leur influence. Enfin, il ne faut pas non plus négliger les réflexions qui s'appliquent aux faits métapsychiques ni les commentaires de textes et documents; dans des ordres différents, ils attestent du même besoin de déchiffrement, de la même attention donnée au monde invisible, en vue d'établir des correspondances et des liens.

Mais, en dehors des témoignages des œuvres, il y a les expériences vécues. Il s'agit moins alors de connaissance de doctrines ou de méditations approfondies à leur sujet, que de contacts avec les « réalités » du monde occulte, d'expériences

privilégiées dans lesquelles on croit reconnaître le passage de l'invisible — ou d'une surnature.

Ni dans l'esprit des écrivains interrogés ni dans le nôtre, il ne s'agit de justifier telle ou telle doctrine, de garantir les récits de tous les faits rapportés. Il s'est agi, plus modestement, de déposer en toute bonne foi, en toute exactitude, même lorsque cette déposition prend une forme romancée.

Les mêmes considérations nous ont guidé à l'égard du passé : ce n'est ni une anthologie de textes littéraires, ni un exposé de toutes les doctrines que l'on trouvera. C'est encore l'aspect d'expérience vécue qu'on a voulu faire ressortir, en dehors de toute interprétation favorable ou défavorable. Grâce à l'érudition sans défaut d'Albert-Marie Schmidt, c'est un tableau pittoresque et vivant des pratiques de l'occultisme, des origines au début du XIX^e^ *siècle, qui est présenté au lecteur.*

Le présent numéro n'a voulu entreprendre ni l'apologie, ni le procès de l'occultisme, mais en présenter le dossier. Au lecteur, les témoins entendus, *de conclure — s'il lui plaît.*

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE ET LE POUVOIR DES CLEFS

La vogue de l'occultisme auprès des littérateurs et en littérature n'est ni un phénomène récent, ni, à première vue, un phénomène particulièrement caractéristique de notre époque. Il y a toujours eu ce que l'on pourrait appeler des « crises d'occultisme », c'est-à-dire des moments où les hommes, mécontents des vérités officielles de leurs philosophies et de leurs religions, se sont penchés sur les ténèbres du puits dans l'espoir d'en faire surgir une vérité plus originale et plus satisfaisante. Mais aujourd'hui, cette vogue trahit beaucoup plus qu'une simple curiosité — à peine moins qu'une angoisse. Elle est un trait, non seulement de l'évolution littéraire, mais encore de la crise de notre civilisation entière. Il ne sera peut-être pas inutile de rassembler d'abord quelques traits du visage spirituel de notre époque, même s'ils sont déjà bien connus. On saisira mieux ensuite la signification du mouvement occultiste en littérature. Et si l'on croit à l'importance de la littérature dans l'élaboration du visage qu'à chaque moment de son histoire, l'homme présente à l'homme, notre étude éclairera peut-être à la fin les chances et les voies de notre survie.

Les formes élémentaires de la Vie Mystique.

La mort de Dieu est un des thèmes favoris de la pensée contemporaine. Depuis Nietzsche jusqu'à M. Sartre et à ses épigones, en passant par Alfred Jarry et par Kafka, on ne compte plus les philosophes et les écrivains qui ont cru devoir nous envoyer un faire-part. Cette insistance même ne laisse pas d'inquiéter : les gens qu'il faut tuer si souvent, pour l'ordinaire se portent assez bien. En vérité, et à condition de bien s'entendre sur le sens des mots, le thème fondamental de notre époque n'est pas celui de la mort de Dieu, mais celui de sa survie.

Mieux vaut revenir d'abord aux textes fameux de Nietzsche lui-même dans *le Gai Savoir*. « La mort de Dieu », écrit-il, « le fait, autrement dit, que la foi dans le dieu chrétien a été dépouillée de sa plausibilité... » Et s'il reste ensuite dans le vague, c'est parce qu'il se sent incapable en 1882 de mesurer toutes les conséquences de l'événement dont il s'est institué l'annonciateur, de préciser « tout ce qui va s'effondrer maintenant que se trouve minée cette foi qui était la base, l'appui, le sol nourricier de tant de choses : toute la morale européenne entre autres détails. Nous devons désormais nous attendre à une longue suite, à une longue abondance de démolitions, de destructions, de ruines et de bouleversements ».

Il est clair que la mort de Dieu pour Nietzsche c'est la mort du dieu *chrétien*, et qu'il en tire une conséquence principale : la nécessité d'une transmutation des valeurs surtout dans l'ordre moral. Dans quelle mesure l'événement lui a-t-il donné raison? Ce n'est pas le lieu de s'interroger sur le destin de la religion chrétienne : d'ailleurs, le moins que l'on puisse dire, c'est que sa survie sociale, intellectuelle et spirituelle ne peut pas être mise en doute. Mais le bouleversement des valeurs mérite une plus sérieuse attention.

Ce qui est important, en effet, c'est le bouleversement de la vision que l'homme prend de lui-même. Le christianisme fournissait une image de l'homme, un modèle et une règle : l'imitation de Jésus-Christ. Je ne dis pas que pendant des siècles, chacun se conformait à une telle image, mais du moins presque personne n'en contestait sérieusement la légitimité sur le plan intellectuel et sur le plan moral. La crise diagnostiquée par Nietzsche est d'abord une crise de l'image chrétienne de l'homme. Et la première tentation a été de lui substituer une image purement et simplement rationaliste, parce que la raison depuis trois siècles au moins a donné des preuves indéniables de sa vigueur et de son efficacité. Mais les malheurs commencent presque tout de suite : moins de quinze ans après la proclamation de la mort de Dieu par Nietzsche, le brave Brunetière parlait de la faillite de la science. Il se trompait grossièrement, puisque c'est aux progrès de la science que nous devons depuis un demi-siècle la prodigieuse transformation de nos conditions de vie — et de mort. Mais il ne se trompait pas entièrement, puisque pendant le même temps, si notre conception de l'homme s'est elle aussi transformée et enrichie, elle reste cependant floue et privée d'une sorte d'efficacité.

Sur le plan moral, les philosophes de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci, hommes honnêtes et sincères, nourris de morale chrétienne, pétris par elle, ont tenté une simple

laïcisation. Ils ont pensé pouvoir garder le second commandement (« tu aimeras ton prochain ») et les autres, en laissant tomber le premier (« tu aimeras ton Dieu... »). L'entreprise ne semble pas avoir réussi : sur le plan purement philosophique, on peut presque dire que la possibilité et la signification du « prochain », de « l'autre », dans un monde sans dieu est encore aujourd'hui le plus gros problème d'une pensée comme celle de M. Jean-Paul Sartre. Sans nier ni l'intérêt, ni la richesse de la spéculation philosophique contemporaine, on peut bien dire des bases qu'elle propose à la morale ce que Pascal disait des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu : « elles sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés... » Le résultat dans les mœurs, et dans leur expression littéraire, est une perpétuelle remise en question du devoir et de la moralité. Il s'inscrit dans les faits divers des journaux et dans la manière dont les attitudes morales sont traitées par la littérature : en particulier dans la libération littéraire de toutes les questions sexuelles. Que cet affranchissement soit progrès ou déchéance, peu importe ici : disons que l'état de la conscience contemporaine pourrait se caractériser par une oscillation entre l'amoralité et ce qui subsiste d'une manière plus ou moins précaire de la moralité chrétienne.

Cette amoralité et cette libération sont aussi les conséquences des révolutions intervenues sur le plan psychologique. On pense tout de suite au rôle considérable du freudisme, dont l'un des résultats les plus clairs a été de retirer toute qualification morale en bien ou en mal à certains comportements. Mais, d'autre part, l'homme a essayé de se connaître en se comparant à l'enfant, au primitif, au malade : il a découvert ainsi des types d'organisation mentale si différents qu'il a conclu d'abord à des hétérogénéités radicales. Puis, à mieux y regarder, il lui a fallu convenir qu'il y avait un enfant en lui, et un sauvage, et un malade. La caducité des schémas classiques est devenue de plus en plus évidente, sans que l'on puisse pour autant intégrer les nouvelles découvertes dans des schémas nouveaux. Ainsi tout semble concourir à la dispersion, au papillotement de l'image psychologique de l'homme.

Déjà ces diverses transformations ne vont pas sans nous orienter vers un élargissement de la raison. Mais le progrès même de la science nous oblige à remettre en question et notre image du monde et notre conception de l'instrument

qui sert à construire cette image. Les géométries non-euclidiennes, les grandes théories physiques : relativité, quanta, mécanique ondulatoire, etc. ont bouleversé notre façon de voir. Elles marquent, non une défaite de la science et de la raison, mais la réussite d'un effort plus complet et plus fin de la raison et de la science pour expliquer le monde et agir sur lui. Toutefois, ce n'est plus tout à fait la même raison. Pour expliquer le fonctionnement de l'esprit humain en quête de connaissance, il faut constamment faire appel à de nouvelles formes de la logique et de la dialectique, il faut songer à un « surrationalisme », selon une expression de M. Bachelard. Comme dans le domaine psychologique, comme dans le domaine moral, la libération est sans doute un bienfait, mais elle se traduit provisoirement par un désarroi.

Bref, celui qui est mort et qui n'est pas encore « rené », c'est l'homme. Tout se passe comme si, en reniant l'image et la ressemblance de Dieu, l'homme s'était privé de toute image distincte de lui-même. Quant à Dieu, il manifeste une vitalité étonnante. Il peut faire retraite en tant que dieu chrétien, ou en tant que fondement d'un rationalisme cartésien. Il peut lui aussi ne plus nous offrir de visage distinct. Mais la catégorie du divin semble bien jusqu'à présent une catégorie universelle et ineffaçable de l'esprit humain. La première démarche de l'athéisme philosophique contemporain est de nier Dieu ; la seconde, de mettre l'homme à sa place, de dire à l'homme « vous serez comme un dieu »... La première démarche de l'athéisme non philosophique est pour tourner le dos à l'église ; la seconde pour se confier aux mages, aux voyantes et aux illuminés. Nous nous excusons de ce préambule philosophique à la fois trop long et trop court. Mais c'est ici qu'intervient, pour le meilleur et pour le pire, ce que faute d'un meilleur mot, nous appellerons l'occultisme.

Qu'il réfléchisse sur le monde ou sur lui-même, sur le macrocosme ou sur le microcosme, l'homme trouve aujourd'hui plus de sujets d'inquiétude que d'apaisement. Dans l'univers de la dialectique et de la relativité, il ne trouve plus un point stable, il a perdu cette étoile polaire qui semble immobile de la divinité. Il la remplace trop souvent par n'importe quoi, tout simplement parce qu'il n'a pas perdu le besoin d'une certaine stabilité. Transformé enrichi, libéré, — il se sent libre en effet comme le sauvage dans la jungle et il retourne bien souvent à ses manières de penser. Comme chaque fois que l'intelligence pure se porte à l'extrême du scepticisme, l'intelligence impure s'abandonne à la crédulité.

Il est à peine besoin d'insister sur le prestige des formes élémentaires de la vie mystique dans la société contemporaine.

La survivance de Dieu, sous l'aspect d'une persistance du sentiment religieux en dehors des religions constituées, d'un appel vers le divin dans le cœur humain, a été largement exploitée, on l'a signalé depuis longtemps, par les réformateurs politiques. Le national-socialisme, cette « seconde réforme allemande », a été pour beaucoup une mystique élémentaire vécue. Il avait dans la race et dans le sang, son principe religieux de discrimination entre les choses profanes et les choses sacrées; il avait ses valeurs, son église, ses manifestations de masse. Il fournissait à ses adeptes l'orientation vitale et la chaleur que l'on ne peut trouver que dans une mystique. De la même manière, dans sa *Sociologie du Communisme*, M. Jules Monnerot a bien étudié certains déplacements du sacré dans le monde contemporain, et il a montré que le communisme présente tous les traits d'un « Islam du XX^e^ siècle ». Péguy a parlé de la dégradation de la mystique en politique : ici, il s'agit dans les deux cas d'une sacralisation de la politique en mystique. Les mythes proposés pour y parvenir : la classe, la nation, la race ne sont nullement originaux; ils marquent par rapport aux grandes religions traditionnelles, une régression dans le sens de la divinité diffuse, du « mana ».

Les mystiques politiques tiennent relativement peu de place dans la société française, ou, d'une manière plus générale, dans la société occidentale. Mais le goût des formes élémentaires de la vie mystique se traduit de bien d'autres manières. En face d'un rationalisme démoralisé, désemparé parfois, on voit se développer des doctrines qui font la part belle à l'irrationnel. A côté des grandes religions, on en voit naître de petites, des sectes, des églises secrètes, des confréries, qui fournissent plus ou moins des substituts de l'émotion religieuse. Plus souvent qu'il ne paraît d'abord, on assiste à un regain de vogue des pratiques magiques, des croyances astrologiques, etc. Presque partout dans la conduite individuelle, on peut relever des traces de comportement irrationnel, de confiance en des forces obscures ou de soumission à d'inexplicables fatalités. Le recours à l'occultisme dans les mœurs et dans la littérature n'est qu'un trait, mais un trait capital, de cette reconstitution d'une mentalité mystique.

Ce que l'on entend généralement par occultisme va des spéculations les plus hautes de mystiques et de théosophes très purs jusqu'à l'industrie de charlatans éhontés. Peut-être vaudrait-il mieux distinguer les sciences occultes et les doctrines ésotériques. Les sciences occultes, comme toutes les sciences, cherchent entre les phénomènes de l'univers des corrélations, des correspondances, des liens : entre les lignes

de la main et la personnalité, entre la position des astres au moment de la naissance et la destinée. Il est impossible en bon déterminisme scientifique de nier l'existence de ces corrélations. Mais il est impossible également de ne pas ajouter qu'elles sont si ténues, si imbriquées dans d'autres relations que les méthodes proprement scientifiques n'arrivent guère à les mettre en évidence. Quant aux doctrines ésotériques, on les trouve pour ainsi dire dans tous les pays et derrière presque toutes les grandes religions. Elles sont constituées par des enseignements secrets qui transcendent les mythes religieux officiels, qui approfondissent les dogmes, qui élaborent une métaphysique dernière. En les comparant, on relève d'ailleurs entre les diverses doctrines ésotériques de singulières convergences, voire une étroite similitude dans les conclusions malgré des divergences de langage. Cette unité correspond-elle à une unité d'origine? Est-ce la même clé d'un même secret qu'à partir de quelque âge d'or ou de quelque centre humain primitif, les diverses traditions font passer de génération en génération? Ou bien ces convergences manifestent-elles simplement une constance fondamentale de l'esprit humain, malgré toutes les différences de temps et de lieu? Nous n'avons pas à prendre parti entre ces attitudes, et nous avouons même humblement que la possibilité d'un tel choix nous échappe.

La vogue de l'occultisme pourra donc se traduire de deux manières : ou bien les spéculations hasardeuses de certaines sciences occultes et les formes bâtardes et dégénérées de certaines doctrines ésotériques donneront satisfaction aux plus bas appétits de mysticisme de l'époque. Ou bien en essayant de retrouver les formes nobles des sciences ou des doctrines, et de se laisser guider par elles, on s'acheminera peut-être vers une réintégration de l'homme. L'occultisme peut nous aider à nous perdre ou à nous retrouver ; il peut nous maintenir au niveau d'un mysticisme de primitif ou essayer de nous conduire au delà du mysticisme religieux le plus élevé. En examinant les rapports de l'occultisme et de la littérature contemporaine, c'est bien entendu à l'acheminement vers les formes les plus hautes que nous nous attacherons surtout. C'est là en effet qu'il y a peut-être une chance de salut.

L'histoire des rapports entre les doctrines secrètes et la culture générale montrerait d'ailleurs que ceux-ci deviennent plus étroits au cours de chaque grande crise de civilisation. Jamais le foisonnement des sectes religieuses, l'engouement pour les pratiques magiques de tout genre, la confiance dans tous les enseignements ésotériques n'ont été aussi grands que dans les premiers siècles de notre ère, au moment où la civi-

lisation antique vacille puis pivote sur sa base pour devenir la civilisation chrétienne. Comme aujourd'hui, on assistait à l'agonie d'une conception économique et politique du monde ; et comme aujourd'hui, tandis que la religion semblait se taire, au milieu des excès d'un rationalisme sceptique, on assistait à l'agonie d'une conception de l'homme et d'une sagesse. Le christianisme l'emporta et s'appliqua presque tout de suite à faire disparaître les traces de cette fermentation occultiste dont il avait peut-être tiré quelque bénéfice. Il apportait un ordre social et spirituel dont nous sommes encore tributaires. Mais à chaque grande crise de son histoire, on a vu reparaître ce qu'il avait refoulé dans l'ombre.

Ainsi à l'époque de la Renaissance et de la Réforme, moment d'élargissement géographique et donc de bouleversement économique ; moment de rupture d'une unité chrétienne millénaire et donc de bouleversement moral : c'est un grouillement d'alchimistes, d'astrologues, de kabbalistes, etc., et chacun, prince du monde ou prince selon l'esprit, les écoute et examine leurs dires. Celui-là même qui à la fin de cette période viendra rétablir l'ordre, Descartes, ne dédaignera pas d'abord de s'informer des sciences et des doctrines secrètes de son époque.

Nouvelle crise avec le rationalisme du XVIIIe siècle, les attaques violentes des philosophes contre la religion, la volonté d'émancipation de la bourgeoisie au sein du système social, de la pensée scientifique, voire matérialiste, au sein du système intellectuel. A première vue, le renversement d'une économie et l'abandon d'une sagesse semblent se faire alors en dehors de tout mysticisme. Cependant, dans les hauts grades de la maçonnerie écossaise et un peu partout dans la société, l'occultisme fleurit : faut-il citer pêle-mêle Saint-Martin et Cagliostro, les disciples de Swedenborg et les élèves de Mesmer, etc. Il n'est pas enfin jusqu'à la vogue de l'occultisme en France à la fin du XIXe siècle, à l'époque des Guaita, des Péladan et des Papus qui ne coïncide avec une crise de l'Église de France en lutte avec le laïcisme et avec une crise de la sagesse, un moment fascinée par la science. Ce que nous avons essayé de montrer très grossièrement pour notre époque n'a donc rien de surprenant : l'appel aux ténèbres, et peut-être à la lumière qui luit dans les ténèbres, est un réflexe de toute civilisation menacée ou incertaine de ses voies. Revenir au vieux fonds occultiste, peut-être est-ce pour la pensée humaine une manière de toucher terre et de reprendre des forces...

Le Nouvel Éclairage du Passé.

Chaque époque littéraire reconstruit le passé de la littérature en fonction de correspondances profondes. On entre déjà très avant dans sa connaissance si on sait quels sont les maîtres qu'elle vénère et dans quelle lumière elle les voit. Nos perspectives d'histoire littéraire sont particulièrement significatives.

Il y a un petit nombre de très grands maîtres, de « phares », dont la position dans l'estime humaine est à peu près constante. Chaque époque leur apporte son tribut de louanges : la nôtre, friande de biographies et d'études critiques, n'y manque pas. Et sans exagérer l'importance de travaux particuliers et parfois de faible retentissement, il faut signaler leur convergence. Voici Virgile, par exemple, dont nous nous plaisons à expliquer la IV^{e} églogue ou l'épisode de la descente aux enfers dans *l'Énéide* à la lumière des doctrines pythagoriciennes. Mieux encore, on montre que l'architecture même des *Bucoliques* est commandée par un symbolisme numérique et que le nombre de vers de chaque pièce était prédéterminé. Et voici pour Dante des travaux (ceux du père Mandonnet, de M. Masseron, etc.) exactement analogues qui révèlent une intention symbolique non seulement dans le nombre et l'emplacement des vers, mais encore dans le nombre de fois où un mot est employé dans l'immense poème. Voici dans *le Second Faust*, dans *le Serpent Vert*, et en mille autres endroits un ésotérisme et un illuminisme de Gœthe que de nombreux commentaires s'efforcent de faire valoir. Voici Ronsard, tributaire de la poésie scientifique et de la Haute Science de son époque, et Joseph de Maistre disciple mystique et dévoué des théosophes martinistes. Voici des travaux qui nous font voir dans *la Queste du Graal*, la survivance d'un mythe orphique, et dans *le Roman de la Rose* un trésor secret de l'alchimie. Milton se comprend en étudiant la kabbale, et Victor Hugo en le regardant faire tourner les tables. L'exemple de Balzac est probablement le plus caractéristique. On l'a considéré d'abord comme un romantique avec tous ses excès, avec les outrances et les fautes de goût d'une sorte de géant enfantin. Une autre époque au contraire a vu en lui un réaliste, un observateur scrupuleux des hommes et des choses, un peintre minutieux des objets et de la société qu'il avait sous les yeux. Aujourd'hui enfin, ce qui nous intéresse, c'est le visionnaire, l'homme incapable de rien voir autrement qu'avec les yeux de l'esprit. Les romans qu'il classait dans la catégorie des « études philosophiques » ne

nous paraissent plus des bizarreries, mais des œuvres capitales dont le sens éclaire vraiment tout le reste de *la Comédie Humaine :* et si l'on découvre ainsi une philosophie de Balzac, c'est une philosophie héritière des grands maîtres du XVIII^e siècle occultiste, Swedenborg et Saint-Martin. Encore une fois, il ne s'agit pas d'exagérer l'importance de ces travaux et d'autres du même genre qui nous ont permis de dresser une *Anthologie Littéraire de l'Occultisme :* mais le changement d'éclairage de l'histoire littéraire qu'ils ont opéré depuis vingt-cinq ou trente ans est symptomatique.

Un autre effet notable du changement d'éclairage est le bouleversement de l'ordre d'importance des périodes. Les centres d'intérêt, de curiosité vivante se déplacent. Or, sans chercher à préciser davantage pour l'instant, il me semble que l'on peut dire que dans toute notre culture, nous sommes attirés avant tout aujourd'hui par ceux qui ont eu le sens du mystère. Par exemple en philosophie, notre curiosité se porte volontiers vers les présocratiques, vers Pythagore, vers Empédocle, vers Héraclite « l'obscur ». Si on ressuscite un poète français, ce sera Maurice Scève ; si l'on porte un intérêt particulier à une période de la littérature anglaise, ce sera celle des poètes métaphysiciens. Inversement que le sens du mystère fasse défaut à une période, et elle cesse de nous intéresser. Toute la poésie du XVIIII^e siècle tombe dans un trou d'ombre ; celle du Parnasse et des plus médiocres entre les symbolistes de même, à tel point que les disciples attardés de ces écoles, encore nombreux aujourd'hui, ne peuvent pratiquement plus se faire entendre, ni avoir accès à la voie royale de la littérature. C'est parce que leur sens du mystère nous paraît plus aiguisé que nous préférons Racine à Corneille, Dickens à Thackeray ; pour une raison analogue, que la chaleur s'est mieux conservée autour des *Hauts de Hurlevent* que de *Salammbô*, du *Grand Meaulnes* que de *la Révolte des Anges*. En indiquant ces perspectives, nous ne prétendons nullement leur donner une valeur absolue, et nous ne voulons contrister ni les fervents de Corneille, ni ceux de Thackeray, ni ceux d'Anatole France. Elles nous paraissent simplément correspondre à l'échelle de valeurs qui est reconnue par les esprits les plus vivants de notre temps, elles ont pour nous une importance de signes.

Dans cette voie, d'ailleurs, nous devons aller beaucoup plus loin. Lorsque les écrivains d'aujourd'hui se mettent en quête de leurs ancêtres, quand ils entreprennent des recherches de paternité, à quel groupe sanguin va leur prédilection? Il suffit de voir quels sont les noms qui reviennent le plus souvent dans les anthologies, les revues, les études. A quelques-

uns de ceux que nous avons déjà cités, il faudrait joindre ceux de William Blake, comme ancêtre lointain et de James Joyce, comme père immédiat pour l'Angleterre ; il faudrait ajouter Novalis, Hölderlin et quelques autres romantiques allemands, n'oublier ni Hegel, ni Kierkegaard que l'on peut rattacher au mouvement de la pensée germanique, et parmi les plus proches dresser un petit autel à Franz Kafka. Mais c'est quand il s'agit de la littérature française que cette recherche prend toute sa signification. Que l'on imagine une liste des poètes les plus importants du passé établie en 1900, et qu'on la compare à la liste qui a cours aujourd'hui : peu de noms probablement figureront dans les deux. Quand les poètes contemporains cherchent leurs précurseurs, ils ne retiennent guère que deux romantiques, Aloysius Bertrand et Gérard de Nerval ; puis, si nous laissons de côté le cas très douteux de Verlaine, ils conservent quatre grands, Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont et Rimbaud. Dans un ouvrage récent d'un très grand intérêt, *Genèse de la Pensée Moderne*, MM. Marcel Jean et Arpad Mezei établissent une liste des sept sages qui leur paraissent dominer notre civilisation. Ce sont Sade, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Jarry, Apollinaire et Raymond Roussel. Liste évidemment aberrante si on prend à la lettre le titre « genèse de la pensée moderne », parce que l'on pourrait choisir d'autres pléiades. Mais on ne peut mieux souligner l'importance des influences occultistes. Que l'on prenne enfin les nombreux livres de critique et d'exégèse qui ont essayé d'expliquer les origines de la littérature moderne : on retrouvera Apollinaire, Baudelaire, Jarry, Mallarmé, Rimbaud parmi les auteurs les plus souvent cités par M. Marcel Raymond dans son étude *De Baudelaire au Surréalisme;* ce sont les noms de Baudelaire, de Mallarmé, de Rimbaud qui reviennent le plus souvent dans les études de M. Maurice Blanchot ou de M. Rolland de Renéville ; *les Portes d'Ivoire* de la poésie auxquelles Mme Alice Coléno vient frapper ce sont celles de Nerval, Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé. La convergence autour de quelques noms est manifeste : que signifie-t-elle?

Il semble d'abord bien difficile de le dégager parce que chacun de ces écrivains apparaît comme un indépendant : impossible de les ranger dans telle ou telle école, de les mettre au pas de l'histoire littéraire. Si vous faites de Baudelaire un romantique, vous êtes obligé de l'envoyer tout de suite dans un kamchatka ; si vous considérez Mallarmé comme un symboliste, il faut le mettre en tête de l'école, et ce sera un chef d'école presque sans disciples authentiques. Impossible également de constituer une nouvelle école littéraire en les réunis-

sant, parce qu'ils sont sous trop de rapports très éloignés les uns des autres et sans influences réciproques. Mieux vaudrait parler d'une constellation littéraire, à la manière des constellations que nous dessinons dans le ciel en réunissant par des lignes imaginaires des astres qui n'ont rien de commun. Et la figure que nous ferions ainsi apparaître serait sans doute celle d'une sagesse. Ce que ces écrivains que nous considérons comme des maîtres ont en commun, en effet c'est une tendance à prendre la littérature comme une aventure intérieure beaucoup plus que comme une simple création artistique. C'est dans et par l'exercice de la littérature et spécialement de la poésie, qu'ils espèrent retrouver une sagesse.

Kierkegaard proposait la distinction de trois stades de la vie spirituelle : le stade esthétique, le stade éthique et le stade religieux. En avance sur leur temps, les écrivains dont nous parlons ont pressenti la régression du stade religieux au stade éthique, et du stade éthique au stade esthétique. Ils ont pressenti en termes nietzschéens, la mort de Dieu et la ruine de la morale européenne : il reste alors à l'artiste de se faire directeur de conscience et de se faire dieu, à l'art de devenir la technique intégrale, la technique maîtresse de toute la vie spirituelle. D'une manière générale, dans notre vision du passé littéraire, notre curiosité et notre sympathie iront à ces francs-tireurs qui ont considéré la littérature comme beaucoup plus que la littérature, un peu comme nous sommes obligés de le faire nous-mêmes. Nous nous sentons directement tributaires de ceux qui ont fait de la littérature une expérience vitale de première importance, une voie de connaissance, et finalement une mystique. Or, cette mystique sans lisières, sans dogme et sans église, rejoint d'un mouvement presque fatal le vieux fonds mystique commun de l'humanité dont l'occultisme est l'expression la plus forte.

On pourrait multiplier les textes et les rapprochements, esquisser une histoire de la mystique littéraire au XIXe siècle et montrer que c'est bien d'avoir été des mystiques à l'état plus ou moins sauvage que nous félicitons nos grands poètes. Bornons-nous à quelques indications, au risque de ne dire que des choses déjà bien connues, au sujet de trois ou quatre des plus importants : nous n'avons pas à traiter ici de l'ésotérisme de Baudelaire, de Lautréamont ou de tel ou tel autre, mais nous ne pouvons passer cet aspect sous silence si nous voulons éclairer l'ésotérisme d'une grande partie de la littérature contemporaine.

Il y a encore chez Baudelaire, par exemple, bien des hési-

tations, bien des incertitudes dans la manière de formuler sa pensée. Les discussions récemment suscitées par l'essai de M. Jean-Paul Sartre montrent que l'on peut proposer plusieurs interprétations de la personnalité et de la « philosophie » du poète. Cependant, après Coleridge, après Poe, il assigne nettement à la poésie un rôle de connaissance spirituelle : « C'est à la fois par la poésie et *à travers* la poésie, par et *à travers* la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ». Le principe de la poésie se manifeste par « un enthousiasme, un enlèvement de l'âme ».

Cela entraîne d'abord une certaine conception de la poésie comme instrument de connaissance et d'action ; on peut la résumer dans les termes de Baudelaire lui-même en parlant de « sorcellerie évocatoire » : « Manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire » écrit-il encore dans son article sur Théophile Gautier. C'est-à-dire que le poète suscite ce qu'il nomme, que le langage est pour lui « magisme », la profération d'un mot évocation réelle d'une chose ; le poète est mage et magicien. Déjà cette conception du langage, comme celle d'Edgar Poe dans sa *Puissance de la Parole,* rejoint très nettement les idées des occultistes et des kabbalistes, comme M. Georges Blin, notamment, l'a bien montré.

Mais cette croyance à l'efficacité de la parole est étroitement liée à la conception même du monde qui est celle de Baudelaire. On pourrait presque dire que la parole est efficace parce qu'elle *est* les choses, de même que les choses *sont* un langage. Le poète est traducteur, il connaît le secret de la réversibilité des deux langages, ou, mieux encore, le secret de l'unité essentielle aussi bien dans la vie que dans la création, c'est-à-dire en somme le secret divin : « Or, qu'est-ce qu'un poète (je prends le mot dans son acception la plus large), si ce n'est un traducteur, un déchiffreur? Chez les excellents poètes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle, parce que ces comparaisons, ces métaphores et ces épithètes sont puisées dans l'inépuisable fonds de l'*universelle analogie* et qu'elles ne peuvent être puisées ailleurs. » C'est la même conception du monde qui s'exprime dans les textes fameux sur les *Correspondances*. Tout le monde connaît le sonnet : « La nature est un temple où de vivants piliers... » comme tout le monde connaît le sonnet des voyelles de Rimbaud. La mise en évidence des correspondances est la tâche du poète, la fonction de l'instrument poétique dont nous parlions : et le résultat c'est la confirmation permanente de l'universelle analogie.

Les correspondances s'établissent entre les différents sens (« les parfums, les couleurs... »), mais ce qui est plus important encore, elles s'établissent dans tous les sens et dans tous les ordres. (« Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relatives ; c'est une espèce de pâture que l'imagination doit digérer et transformer »), elles existent enfin entre le monde intérieur et l'autre (« Toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles... ») entre le monde naturel, matériel et le monde spirituel. La poésie est notre plus grande chance de jeter quelque lumière dans la « ténébreuse et profonde unité », mieux, de nous réintégrer.

Sur presque toutes ces questions, on montrerait sans difficulté à la suite de la critique moderne que Baudelaire se présente comme un disciple de la tradition occultiste : par exemple dans un texte qui précède immédiatement celui que nous venons de citer sur l'universelle analogie, il se réfère lui-même à Swedenborg : « D'ailleurs Swedenborg, qui possédait une âme bien plus grande [que celle de Fourier dont il vient de parler], nous avait déjà enseigné que *le ciel est un très grand homme;* que tout, forme, mouvement nombre, couleur, parfum, dans le *spirituel* comme dans le *naturel*, est significatif, réciproque, converse, *correspondant.* » De même on a pu établir des liens précis entre Baudelaire et Lavater, ou bien entre Baudelaire et Eliphas Levi, ou encore entre Baudelaire et la tradition néo-pythagoricienne dont il a eu connaissance à travers Fabre d'Olivet. Ce sont là pour nous des suppléments de preuve : mais quand Baudelaire n'aurait lu ni Swedenborg, ni Saint-Martin, ni l'abbé Constant, il est manifeste par ses textes mêmes que dans son effort de libération spirituelle et de déification (d'auto-idolâtrie) il a retrouvé cet univers des correspondances dont M. Robert Amadou, dans son ouvrage récent sur *l'Occultisme* a bien montré qu'il était essentiellement l'univers occultiste. La réalité de la tradition nous importe plus que l'identification de ses voies.

Baudelaire est au départ de la littérature moderne le génie double, à la fois magique et critique. Mallarmé peut en paraître très éloigné. Mais citons tout de suite la définition fameuse de l'occultisme que l'on trouve dans une lettre à Victor-Émile Michelet : « L'occultisme est le commentaire des signes purs à quoi obéit toute la littérature, jet immédiat de l'esprit », et demandons-nous si nous ne restons pas, du point de vue qui nous intéresse, dans la même ligne de pensée. Il y a dans l'œuvre de Mallarmé une méditation sur le langage et un effort pour délivrer au moyen de ce langage médité, une nouvelle vision cosmique : et comme chez Baudelaire,

ces deux mouvements sont étroitement solidaires. La première tâche est d'isoler la parole essentielle de la parole immédiate, de trouver le sens plus pur des mots de la tribu. La seconde, de se servir de ce langage épuré, et Mallarmé ne répudierait probablement pas la formule baudelairienne de « sorcellerie évocatoire » lui qui écrit lui-même : « Je dis qu'existe entre les vieux procédés et le sortilège, que restera la poésie, une parité secrète, je l'énonce ici, et peut-être personnellement me suis-je complu à le marquer, par des essais dans une mesure qui a outrepassé l'aptitude à en jouir, consentie par mes contemporains ». Et la troisième tâche, enfin, pour continuer à laisser la parole à Mallarmé sera de nous donner « l'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence ».

En simplifiant beaucoup, on pourrait dire que Baudelaire cherche le secret, l'unité de la création, par une technique de la volupté, toujours différente et toujours semblable, alors que Mallarmé cherche le même secret par une technique ascétique. Le problème du langage, de sa purification et de son efficacité, semble pour lui le seul problème important, mais on aurait tort de penser qu'il n'y voit qu'un problème d'expression, au sens courant et purement esthétique. Ce qui explique son obscurité (et son échec partiel), c'est la volonté obstinée et désespérée de retrouver dans la pulpe du langage humain, un autre langage, langage des oiseaux ou langage des anges, langage primordial. Il écrit encore : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême : penser étant écrire sans accessoires, ni chuchotement mais tacite encore l'immortelle parole, la diversité, sur terre, des idiomes empêche personne de proférer les mots qui, sinon, se trouveraient par une frappe unique, elle-même matériellement la vérité. » Il n'y a en somme qu'un seul bon usage de la parole, c'est celui du Verbe, au sens néo-platonicien du prologue de Jean. Au delà de la diversité des choses et des sensations, il y a la diversité des idiomes et des mots ; mais au delà de cette diversité, il y a un langage unique dont la poésie est la forme la plus approchée et la plus vraie pour nous. Tout l'effort de Mallarmé vise à atteindre cette forme qui est au delà du lyrisme comme la vérité en soi est au delà de toute apparence. Son drame est de découvrir peu à peu au bout d'une méditation sur la vertu de la parole, la vertu du silence. Si toute la création est l'œuvre du Verbe, en effet, si elle est une immense conversation de Dieu avec lui-même, elle se situe au delà de notre ouïe aussi bien qu'au delà de notre parole. Après le langage des hommes, il y a le langage des anges, et après le langage des anges, le silence

de Dieu. Esprit d'une implacable logique, Mallarmé ne pouvait pas ne pas découvrir qu'au terme de son auto-déification il ne reste plus au poète qu'une seule chose à faire, qui est de se taire. Paradoxe littéraire et poétique assurément, mais qui cesse d'en être un si l'on se souvient de l'expérience des mystiques. On peut montrer avec une clarté aveuglante à quel point la théorie mallarméenne du langage est analogue aux théories de la kabbale ; on peut faire de Mallarmé à la fois un sorcier et un fondateur de religion comme M. Joe Bousquet et M. Albert Marie-Schmidt s'y essayaient à quelques pages de distance dans un hommage collectif ; on peut s'inquiéter de l'influence d'Eliphas Levi, encore une fois, et des fréquentations occultistes de Mallarmé dans les milieux littéraires de la fin du XIX^e^ siècle ; on peut proposer des commentaires ésotériques de telle ou telle pièce, comme la *Prose pour des Esseintes :* l'essentiel, comme dans le cas de Baudelaire, est la correspondance fondamentale de la philosophie mallarméenne avec la tradition.

L'originalité radicale, au sens de nouveauté et au sens de commencement des *Chants de Maldoror* est encore beaucoup plus évidente que celle des *Fleurs du Mal* ou des poèmes de Mallarmé. Comète ou aérolithe, l'œuvre d'Isidore Ducasse reste longtemps isolée et plus que cela, importune. L'originalité, la recréation ici est moins stylistique que morale, ou même directement religieuse. Le problème dont le comte de Lautréamont fait sa principale étude, c'est peut-être le problème du mal, ou encore le problème de la chute.

L'œuvre se situe en dehors de la littérature, d'abord par le mépris de la littérature, par le rejet de tout ce qui est recherche esthétique ou recherche de l'effet en lui-même, le premier texte connu sous le nom de *poésies* le manifeste avec vigueur. C'est par une méthode beaucoup plus scientifique, voire mathématique, que littéraire que Lautréamont veut construire son œuvre. La poésie, « géométrie par excellence », doit se dégager de tous les oripeaux du romantisme pour devenir un savoir des vérités essentielles. Or, ce qui nous intéresse avant tout, c'est la condition de l'homme, « fils de l'homme et de la femme ». Et ce qui donne à Maldoror une puissance explosive intégrale, c'est une volonté de fidélité intégrale à la condition humaine prise dans sa réalité et dans sa brutalité, avec la part des idées claires et des volontés conscientes, mais aussi et surtout, avec la part du rêve, la part de l'inconscient, la part de cet être des grandes profondeurs « fils de la femelle du requin ». C'est pourquoi, l'œuvre de Lautréamont est un régal pour les amateurs de psychanalyse ; pourquoi aussi elle peut rebuter et ennuyer

un certain nombre d'esprits habitués à la censure et à la rigueur rationnelle ; pourquoi à d'autres, elle peut paraître dans son désordre et son refus de toute censure, d'une exceptionnelle richesse. Secoué par une ivresse de pythie, troublé par ce qu'il découvre, bouleversé dans la mesure où c'est l'existence du mal qui lui est ainsi montrée, Lautréamont pose en face de l'homme, comme clé de son être intime, la divinité. « L'existence de Dieu n'est jamais mise en doute dans *les Chants de Maldoror* » dit un critique. « La présence de Dieu est, pour Lautréamont si continuelle et si proche qu'il ne voit pas la nécessité de la prouver ». De même dans les textes et maximes des *Poésies,* dont la liaison intime avec *Maldoror,* n'est pas toujours facile à discerner, il pose le principe : « Si on se rappelle la vérité d'où découlent toutes les autres, la bonté absolue de Dieu et son ignorance absolue du mal, les sophismes s'effondreront d'eux-mêmes. S'effondrera, dans un temps pareil, la littérature peu poétique qui s'est appuyée sur eux. Toute littérature qui discute les axiomes éternels est condamnée à ne vivre que d'elle-même. Elle est injuste, elle se dévore le foie... » Puis, nous le voyons chercher le rapport de Dieu à l'homme et le moyen terme qui permettra de lever les difficultés : « La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image d'Elohim, des défauts pour montrer qu'elle n'en est pas moins que l'image... » Mais ailleurs : « Elohim est fait à l'image de l'homme ». Que l'on s'en tienne à un mythe de la chute, comme celui du cheveu à la fin du IIIe chant de *Maldoror,* ou bien que l'on interprète l'intervention d'Elohim dans les *Poésies* en songeant à l'arbre séphirotique de la kabbale, on montrera sans peine que la théologie qui est au centre de l'œuvre littéraire de Lautréamont est une théologie d'inspiration traditionnelle. Étranger à la démarche de Baudelaire comme à celle de Mallarmé, Lautréamont parvient par une voie strictement personnelle au même fonds commun de la mystique auquel ils ont eu accès, et c'est en méditant avec lui la constance de certaines attitudes intellectuelles dans l'humanité que l'on peut comprendre son mot trop fameux : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. »

On nous permettra enfin d'être bref en ce qui concerne le mysticisme de Rimbaud, puisque c'est là un sujet extrêmement rebattu. C'est toute la lettre du voyant qu'il faudrait reprendre, ce hardi programme spirituel d'adolescence, en lui donnant pour commentaire perpétuel les textes des *Illuminations* et de *la Saison en Enfer,* ces œuvres d'un très jeune homme qui va bientôt se taire. On a tout dit sur cette volonté délibérée de faire de la poésie la voie principale d'une

connaissance mystique du monde. Et quant aux sources, on a longuement épilogué sur les lectures du jeune garçon à la bibliothèque de Charleville : Eliphas Levi, Franck, Ballanche, etc. M. Rolland de Renéville a insisté sur la parenté de la mystique rimbaldienne avec les mystiques orientales, et spécialement hindoues. M. Joë Bousquet a fait des rapprochements extrêmement précieux et suggestifs avec des textes de Swedenborg, et l'un des derniers commentateurs, l'abbé Gengoux, a montré la part très importante qui revient dans la formation de la pensée de Rimbaud et de sa symbolique à la lecture d'Eliphas Levi. Il suffit de rappeler ces travaux et de souligner leur convergence profonde en dépit des manières différentes de mettre l'accent. L'état sauvage de la mystique auquel Rimbaud parvient ou retourne est très peu différent de l'état occultiste de la mystique...

Nous aurions pu dans cette introduction historique à l'étude des rapports entre la littérature contemporaine et l'occultisme remonter plus haut, et consacrer quelques pages à Gérard de Nerval par exemple ; et nous pourrions parler longuement aussi de précurseurs plus immédiats comme Alfred Jarry ou Raymond Roussel. Nous espérons cependant avoir montré suffisamment les préparations du mysticisme occultiste, et le sens général du mouvement. « Nous appelons mystique » dit M. Gengoux à propos de Rimbaud, « tout ce qui, connaissance ou amour, prend sa source dans une expérience intérieure, dans une immédiation plus ou moins lumineuse avec l'objet décrit. Le *symbolisme mystique* sera donc une organisation analogique de l'univers personnel ou cosmique, révélée au voyant, non par l'application de catégories abstraites même légitimes, mais par une perception intérieure, par une appréhension savoureuse d'une identité supérieure à l'espace et au temps ». A peu de choses près, on peut appliquer ces termes aux écrivains dont nous venons de parler et à un très grand nombre d'écrivains contemporains. L'homme moderne ne peut plus ou ne veut plus interpréter l'univers en le faisant entrer dans les cadres d'un système philosophique ou religieux. Il voudrait ne plus s'écarter de son expérience intérieure et directe. Ce que celle-ci lui fournit de plus satisfaisant, c'est un réseau délicat et complexe d'analogies et de correspondances. Et c'est à la littérature, conçue non plus comme divertissement personnel, mais comme recherche de vérité objective, qu'il demande de l'aider à pénétrer le sens de cet immense télégramme chiffré.

L'Arrière-plan doctrinal : l'Occultisme contemporain.

Il importe de distinguer soigneusement dès le départ l'occultisme de la littérature d'une part et la littérature de l'occultisme d'autre part. A côté des grandes œuvres dans lesquelles nous retrouvons les enseignements de la tradition ésotérique, il y a en effet une immense littérature spécialisée, celle des essais, des études, des récits d'expérience, des commentaires, des confessions, voire des œuvres d'imagination dont l'occultisme est expressément la matière. De cette immense littérature, disons-le tout de suite, nous ne parlerons que très peu parce qu'elle est le plus souvent d'une qualité déplorable. On y rencontre toutes les formes de la sottise et de la crédulité, avec en plus assez souvent certaines formes du charlatanisme et de l'escroquerie. Une absence totale de culture, de bon sens, d'esprit critique, une capacité permanente de prendre des vessies pour des lanternes, un incroyable mélange de prétention et de sottise, une incapacité congénitale d'enchaîner les idées, on n'en finirait pas d'énumérer les traits de publications extrêmement nombreuses qui entretiennent comme à plaisir le mauvais renom de l'occultisme. C'est de la manière la plus délibérée que nous négligerons ici beaucoup d'œuvres parfois notoires, parfois révérées comme de nouveaux Évangiles, mais dont il suffit d'un examen même superficiel pour mesurer le peu d'originalité, ou de profondeur, ou d'honnêteté intellectuelle. Cependant, sans esquisser une bibliographie de l'occultisme contemporain, il n'est peut-être pas inutile de signaler les œuvres maîtresses et les essais les plus intéressants.

A vrai dire, nous ne rencontrerons pas de très grandes personnalités. Certes, tout n'est pas négligeable dans la production occultiste contemporaine : mais presque rien ne s'impose. Vers la fin du siècle dernier, la conjonction de l'occultisme et de la littérature se manifeste dans des œuvres comme celles de Stanislas de Guaita, l'ami de Maurice Barrès ; de Joséphin Péladan, le sâr ; de Huysmans ; de Papus, etc., écrivains et penseurs très divers et de valeurs très inégales. Aujourd'hui, nous n'avons même pas des figures de cet ordre. Nos mages sont plus discrets ou plus effacés. La vogue de l'occultisme est toujours très grande : il existe des dizaines de sectes et de sociétés secrètes plus ou moins initiatiques, des dizaines de revues et de bulletins, des centaines de mages, voyantes, cartomanciennes, etc. Mais tout cela semble vivre d'enseignements anciens plus que de paroles nouvelles : ou bien « occultisme » n'est pas un vain mot.

Une première conséquence, d'ailleurs heureuse, est une très grande attention au passé. On voit se multiplier les rééditions des grands maîtres de l'occultisme, les études de caractère historique ou doctrinal, voire les travaux d'ensemble auxquels on peut faire une plus ou moins grande confiance. Les Encyclopédies, Annuaires, Dictionnaires des sciences occultes qui ont paru ces dernières années sont généralement très sujets à caution : on y trouve des inexactitudes, à côté d'informations exactes ; et on n'y trouve pas bien souvent mention de faits, de personnages ou de doctrines qui pourraient donner une idée saine du monde occultiste. Le plus récent, le *Dictionnaire Pratique des Sciences Occultes,* de Mme Marianne Verneuil ne fait pas exception. On préférera à la rigueur d'honnêtes compilations comme l'*Histoire de l'Occultisme* de M. Gérin-Ricard ; ou mieux, l'*Histoire des Doctrines Esotériques* de M. Marquès-Rivière. On préférera surtout de solides travaux sur des points précis, comme ceux de M. Koyré sur Jacob Boehme, de M. Van Rijnberk sur Martinès de Pasqually, de M. Vulliaud (voire de M. Sérouya) sur la kabbale. Et on pourra lire des réimpressions d'œuvres comme celles de Boehme encore, ou de son lointain disciple Louis-Claude de Saint-Martin.

D'autre part, à côté de ces résurrections et de ces commentaires de doctrines ésotériques, il y a tout le domaine de l'occultisme contemporain qui affecte une forme scientifique ou pseudo-scientifique. C'est ici, surtout, quand il s'agit des sciences occultes, que la méfiance est de rigueur. C'est par l'expérience, en effet, que l'on s'efforce d'établir un certain nombre de correspondances. Parfois, les expériences sont assez nombreuses, assez précises, assez faciles à reproduire et à vérifier pour que le caractère occulte de certaines disciplines s'affaiblisse beaucoup : ainsi pour les correspondances entre la destinée ou le caractère et les lignes de la main, d'une part, ou les signes de l'écriture, d'autre part. Parfois, bien qu'on ne puisse pas nier *a priori* l'existence de certaines relations, leur établissement est si délicat, si peu précis qu'il est prématuré de formuler des conclusions de détail comme on le fait souvent gaillardement : ainsi pour les relations entre les astres et la vie humaine, ou pour les travaux des radiesthésistes. Parfois enfin, on ne peut guère que collectionner des faits aussi bien établis que possible sans essayer encore de les interpréter ou de rien conclure : c'est le cas de la plupart des sciences psychiques, des phénomènes de voyance, de télépathie, etc., comme aussi des tentatives pour établir des liaisons entre le monde des vivants et le monde des morts. Dans tous ces domaines, le scepticisme de principe du scien-

tiste n'est pas plus de mise que la crédulité béate de l'adepte : que de fois, on le sait, le scepticisme a dû faire retraite et admettre des faits dont il avait d'abord nié la possibilité. Tout ce mouvement tente d'ailleurs de bénéficier du prestige de la science, il se targue d'en appliquer les méthodes, de présenter le même degré de certitude. En fait, il a partiellement réussi à s'imposer aux esprits. D'une part des écrivains de quelque réputation, comme M. Marcel Berger, ou M. Fernand Divoire, ou M. René Trintzius, ou d'autres encore, multiplient les conférences et les publications en faveur de la voyance, de la magie, etc. D'autre part et surtout quelques personnalités de premier plan ont manifesté leur intérêt ou leur conviction. Il y a très longtemps déjà qu'un Henri Bergson s'est intéressé aux phénomènes métapsychiques et s'est déclaré partiellement convaincu : il croyait à la télépathie, disait-il, avec le même degré de certitude qu'à la défaite de l'Invincible Armada. Beaucoup plus près de nous, on a vu M. Gabriel Marcel préfacer favorablement un recueil de communications médiumniques établi par Mme de Jouvenel. De même, un Jean Paulhan a écrit sur le tarot, et Paul Valéry avait présenté une étude sur Swedenborg. Enfin, bien que le fait soit difficile à établir, chacun sait que la fréquentation des voyantes, des cartomanciennes, des guérisseurs, etc., n'est nullement une rareté pour les poètes, les écrivains, les peintres, les artistes et les femmes du monde de notre temps. Tout cela suffit à établir la présence d'un certain occultisme doctrinal ou pratique comme une sorte de toile de fond d'une partie de notre littérature.

En dehors de cela, il est très difficile de fixer la position exacte de certains petits maîtres occultistes dont l'action s'exerce dans des sectes, des sociétés plus ou moins secrètes ou des communautés. Souvent, l'appartenance de tel ou tel écrivain à une de ces sectes ou communautés est ignorée, ne peut pas être établie ou ne peut pas être révélée. De ce fait, il est presque impossible de fixer la part des enseignements d'un maître dans l'œuvre du disciple. Quel a été le rayonnement exact d'un Bricaud, d'un Chevillon, quel est celui de « supérieurs inconnus » martinistes? Comment mesurer l'influence à l'intérieur et à l'extérieur de la secte des Polaires d'un livre comme l'*Asia Mysteriosa* de Zam Bhotiva? Que penser d'Orage, auprès duquel Katherine Mansfield et bien d'autres ont cherché refuge, ou bien que penser du couple Gourdjieff-Ouspenky (l'auteur de ces *Fragments d'un Enseignement Inconnu* qui firent quelque bruit il y a quelque temps) que l'on présente parfois comme le couple d'un Socrate et

d'un Platon? Nous ne pouvons qu'indiquer ces silhouettes à demi-mystérieuses.

Au contraire, si son enseignement est d'un ésotérisme de très haute qualité, on peut assez bien connaître M. René Guénon, seule grande figure peut-être de l'occultisme contemporain, parce qu'il a exprimé sa pensée dans un très grand nombre de livres. Sans aucun souci de la littérature, c'est cependant un écrivain clair, rigoureux, et il mérite que nous nous attachions un instant à lui.

Il est probable que déjà ces formules lui déplairaient : M. René Guénon n'a pas une pensée, et il semble croire qu'il est injuste qu'on s'intéresse à lui, parce qu'il prétend n'être que le véhicule de la vérité la plus traditionnelle, l'interprète de la Tradition même. Et il professe à l'égard de l'occultisme une très vive méfiance. Ce qui lui importe d'abord, ce sont les idées traditionnelles. On trouve des traditions chez tous les peuples, traditions orales d'abord, puis traditions écrites. Si on tente de les recueillir, de les dépouiller de ce qui les a adultérées au cours des âges, de les comparer, on remarque une convergence frappante des récits, des mythes, des théories. Remontons donc avec précaution les chaînes traditionnelles et nous arriverons à la doctrine primitive et sacrée dont toutes les autres ne sont que des transformations ou des corruptions, nous arriverons à la vérité. En gros, on peut distinguer deux voies de la tradition aujourd'hui, une voie orientale et une voie occidentale. Dans les civilisations stables. de l'Orient, la Tradition s'est relativement bien conservée ; dans notre civilisation, elle est en train de parvenir au dernier degré de la confusion et de la corruption. Les travaux de M. Guénon seront donc d'abord des études sur les doctrines orientales. Lui-même s'est converti à la religion musulmane, ou mieux, il a fait ce qu'il fallait pour être initié à l'ésotérisme de l'Islam, et il vit depuis de longues années en Égypte. Cela nous a valu des livres comme l'*Introduction Générale à l'Étude des Doctrines Hindoues* ou *L'Homme et son devenir selon le Vedânta*. En même temps, M. Guénon, qui a le jugement clair et la dent dure, dénonce certaines falsifications des idées orientales : son ouvrage sur *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, ruine définitivement toutes les prétentions intellectuelles, traditionnelles, religieuses, etc. de la théosophie selon Mme Blavatsky, Annie Besant et leurs disciples. D'autre part, certains ouvrages de M. Guénon s'efforcent de retrouver des fragments de la tradition occidentale dans la mesure où elle s'est conservée, notamment au sein du christianisme : ainsi son travail sur *l'Ésotérisme de Dante* ou sur *Saint Bernard*. Quelques ouvrages et

de nombreux articles font aussi du traditionalisme comparé, si on peut dire. D'autres enfin, au nom de ces traditions, ou de la Tradition, dénoncent la dédadence du monde moderne et son acheminement vers la catastrophe. Ainsi *la Crise du Monde Moderne, Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps.* Il y a pour M. René Guénon, une métaphysique pure, qui n'a rien de religieux, qui est une science de l'Être. Doctrine spirituelle primitive qui se transmet par la tradition (c'est même le sens de ce mot) et par l'initiation, qui se manifeste par de multiples symbolismes. Et qui se dégrade : les symboles cessent d'être compris, les liens entre les vérités cessent d'être perçus, les forces spirituelles sont dévoyées et corrompues, la civilisation s'enfonce dans l'aveuglement, dans la nuit, s'obstine dans une volonté de puissance purement matérielle qui la conduira à son auto-destruction. Et au rétablissement d'un ordre nouveau, au point de départ d'un nouveau cycle, à la naissance d'une nouvelle civilisation spiritualiste et métaphysicienne. L'idée de cycle et de recommencement, de « grande année » est ici une idée essentielle.

L'influence des douze ou quinze livres dans lesquels depuis trente ans, M. René Guénon a exposé sa conception de la tradition, est une des plus grandes influences au second degré de notre époque. Il développe ses théories avec une netteté tranchante, un orgueil intellectuel dédaigneux, un ton « c'est comme ça et ce n'est pas autrement ». Ses exposés sont clairs, séduisants, et les enchaînements d'idées qu'il propose prêtent peu le flanc à la critique : ils sont au delà ou en dehors. Ce sont les postulats de départ, traditionnels ou initiatiques qui, pour ceux qui n'ont pas reçu de révélation restent un peu en l'air, quoique plausibles et tout au moins semblables à des vérités. Quant aux doctrines orientales, en particulier, il est bien difficile à celui qui n'a pas le contact avec les langues et avec les textes de vérifier les positions de M. Guénon : on a toutefois l'impression qu'il réussit une heureuse synthèse d'éléments occidentaux et orientaux. Ses exposés ne sont pas décourageants comme ceux d'orientalistes professionnels ou universitaires qui nous donnent parfois l'impression de laisser échapper l'essentiel ; ils ne sont pas non plus inconsistants et sentimentaux comme ceux de trop d'orientalistes théosophes ou semi-occultistes. L'influence de M. Guénon s'est exercée sur des incroyants et sur des chrétiens. Elle n'est certainement pas étrangère à la curiosité pour les doctrines orientales, puis pour les doctrines occultistes de très nombreux esprits, en particulier dans les milieux voisins du surréalisme. On la retrouverait enfin dans un certain mes-

sianisme des derniers temps aujourd'hui assez répandu. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de M. Raymond Abellio, mais il est visible tout de suite qu'un essai comme *Vers un Nouveau Prophétisme* doit presque tout aux idées de M. Guénon.

Il nous faut dire enfin quelques mots d'un dernier élément de l'occultisme contemporain, dont l'influence et en particulier l'influence littéraire a été considérable, c'est l'élément oriental, la séduction des doctrines de l'Orient. L'exotisme est une tradition, au sens littéraire, et depuis des siècles les prestiges mystérieux des sagesses asiatiques se sont exercés sur nous. Ils sont devenus particulièrement puissants depuis quelques lustres : en partie parce que la terre s'est rétrécie et l'Orient rapproché aussi bien par les récits de voyageurs que par les travaux des érudits. En partie aussi, parce que la fascination des civilisations stables et durables s'exerce sur nous avec de plus en plus de force à mesure que notre mouvement s'accélère, que notre instabilité devient inquiétante. Il y a dans notre curiosité intellectuelle des choses de l'Orient une secrète nostalgie, et la secrète inquiétude d'une civilisation qui souhaite se fuir.

Il peut paraître abusif de faire entrer ces hautes et vieilles sagesses dans le domaine de l'occultisme, mais nous cherchons surtout à dessiner un paysage spirituel. Le mystère des doctrines orientales tient en partie à notre manque d'information, à notre difficulté pour connaître les textes et pénétrer l'esprit des textes : mais il n'est pas douteux cependant qu'il y ait un enseignement ésotérique des grandes religions de l'Orient, et que c'est probablement leur dualité qui permet aux civilisations de l'Asie d'être de hautes civilisations en même temps que des civilisations de masses. C'est pourquoi nous devons mentionner les ouvrages qui manifestent notre tentation de l'Orient. Il y en a qui sont de simples reportages, dont les prétentions initiatiques doivent être accueillies avec quelque réserve, comme les récits et les romans de Mme Alexandra David-Neel sur le Thibet et ses lamas : le mystère thibétain, pour l'Occident, reste à peu près entier. Il y a des travaux universitaires très sérieux et du plus grand intérêt comme, pour l'Extrême-Orient, ceux de M. Marcel Granet sur la civilisation chinoise ; pour le Proche-Orient, ceux de M. Louis Massignon ou de M. Dermenghem sur la civilisation musulmane. Enfin, terre de fascination par excellence, il y a l'Inde, splendide et trouble...

La masse des travaux consacrés à l'Inde est si considérable qu'il faut faire quelques distinctions. Nous disposons d'abord, outre les œuvres de M. Guénon, dont nous avons déjà parlé, de travaux universitaires qui peuvent servir à

notre information comme ceux de MM. René Grousset, Masson-Oursel, Louis Renou, etc. A l'autre extrême, nous avons le très grand nombre des publications de la Société Théosophique, de ses filiales et de ses dissidences, qui voudraient servir à notre édification. Nous ne pouvons malheureusement pas rappeler ici l'histoire de la théosophie, faire revivre la fondatrice, Mme Blavatsky, aventurière illuminée, voyante et spirite, qui écrivit un jour sous la dictée de mystérieux maîtres ou mahatmas l'exposé de *la Doctrine Secrète;* nous ne pouvons revenir sur la personnalité du colonel Olcoot, sorte de capitaine d'habillement, de riz-pain-sel de l'armée du Salut Théosophique ; ou bien sur l'instructeur Leadbeater et la contradiction que l'on pourrait voir entre sa doctrine de pureté et ses procès de mœurs. Tout cela d'ailleurs ne dépasse guère la farce : et la doctrine est un étrange salmigondis d'éléments orientaux mal digérés et américanisés, une sorte d'évolutionnisme spiritualiste et spirite, de divagations théoriques sur l'Intelligence-Sagesse, alors que la société met son influence pratique, dit-on, à la disposition de l'Intelligence Service.

Il faudrait faire une place à part, et parler en des termes bien différents de Kushvamusti et de ses disciples.

Nous disposons enfin d'un troisième ensemble de publications, celles qui se rapportent principalement à la spiritualité hindoue vivante : les textes de l'école de Ramakrishna, les livres de Swami Vivekananda, de Shri Aurobindo, etc., les œuvres de Tagore et de Gandhi. Les différentes collections de M. Jean Herbert, ses ouvrages personnels comme *Spiritualité Hindoue,* nous ont fait connaître ce mouvement. Il s'agit d'un hindouisme continué jusqu'à nos jours par des Hindous, d'une sorte de commentaire permanent de la doctrine traditionnelle de l'Inde dû à des maîtres contemporains. En principe, personne mieux qu'un Hindou ne peut exploiter son patrimoine spirituel. En fait, les Hindous d'aujourd'hui sont informés des doctrines occidentales, subissent plus ou moins l'influence de notre civilisation (et en particulier de notre christianisme) et on peut craindre que cela n'ait une influence en retour sur leur présentation de la tradition. S'il y a une vérité unique, elle se trouve dans une synthèse, dans un accord des doctrines traditionnelles au delà de leurs divergences ; elle ne peut certainement se trouver dans un syncrétisme, dans un accord à mi-chemin par concessions réciproques. Il n'est point sûr d'ailleurs que les maîtres de l'Inde contemporaine soient tombés dans ce travers. Mais c'est peut-être parce que l'on sent vivante chez eux une volonté de rapprochement avec l'Occident que leur influence littéraire a été particulièrement grande.

Il suffirait presque pour le prouver de prononcer le nom de Romain Rolland. Par son tempérament d'homme et de musicien, Romain Rolland était porté vers une sorte de mysticisme. Mais au départ tout au moins, dans l'atmosphère « fin de siècle », celle du wagnérisme plus encore que de la laïcité républicaine, il n'aimait pas le christianisme. Lorsque plus tard l'aspiration mystique se fait plus forte, lorsque après l'échec de sa prédication pacifiste pendant la première guerre mondiale, il se sent isolé, sous l'influence de sa sœur probablement, il se tourne vers l'Inde et il consacre deux ouvrages à deux maîtres récents, *La Vie de Ramakrishna* et *Vivekananda et l'Évangile Universel*. Il y ajoutera plus tard un livre d'inspiration un peu différente sur *Mahatma Gandhi*. Peut-être pendant les dix dernières années de sa vie, Romain Rolland est-il revenu vers une spiritualité de type plus classique en Occident, vers une spiritualité para-chrétienne. Mais n'est-ce pas la méditation des grands penseurs de l'Inde qui avait commencé à l'y incliner? L'une des choses que nous cherchons dans la religion, c'est le moyen de réduire ou de supprimer la distance entre nous et Dieu. Le christianisme nous propose une voie, celle de l'Incarnation, de l'homme-Dieu, de son imitation, et au delà de l'union mystique avec le père. La séduction qui s'est exercée sur Romain Rolland, c'est celle d'une communion plus directe, plus élémentaire, moins respectueuse de la personnalité. Ainsi la nostalgie avec laquelle il décrit l'expérience capitale de Ramakrishna peut s'expliquer : « L'univers s'éteignit. L'espace même n'était plus. D'abord des idées flottaient encore sur le fond obscur de l'esprit. Seule la faible conscience du moi se répéta monotone... puis cela aussi s'arrêta. Resta seule l'existence. L'âme se perdit dans le Soi : tout dualisme s'effaça. » Dans la grande fatigue de la pensée contemporaine en Occident, la grande tentation de l'hindouisme peut être de proposer un idéal de dissolution de l'homme, et c'est sans doute ce qui a séduit certains esprits. Ajoutons tout de suite d'ailleurs et Romain Rolland ne l'ignorait pas, qu'à mieux y regarder, cet idéal de dissolution n'est pas un idéal de facilité, au contraire, qu'il exige une longue et minutieuse ascèse, un long et minutieux travail de soi sur soi, parce qu'il est dissolution sur un plan supérieur et non résolution en éléments inférieurs. La leçon de l'Inde doit être écoutée avec prudence, parce qu'il y en a peu qui, dans nos têtes occidentales, risquent d'être aussi mal comprises et parfois aussi néfastes...

Séduction de l'Inde, et multiples séductions « occultistes », notamment celle des cathares, chez un romancier comme Maurice Magre ; séduction de l'Inde sur un esprit remarqua-

blement vigoureux et rigoureux, mais disparu trop tôt comme René Daumal : l'auteur des *Clavicules d'un Grand Jeu poétique* (clavicules, au sens de clés, bien entendu) était d'ailleurs préparé à son contact avec la philosophie orientale par une expérience poétique toute illuminée par la méditation de la tradition de l'Occident. Profonde séduction de l'Inde enfin, de sa littérature, de son genre de vie, de sa sagesse sur un poète comme M. Lanza del Vasto. Son *Pèlerinage aux Sources* ne nous raconte rien d'autre que la nouvelle découverte de l'Inde et de sa spiritualité par un jeune poète chrétien. Un voyage lui fait connaître l'Inde géographiquement en quelque sorte, avec sa terre, son climat, son style de vie ; mais plus encore il apprend à méditer sur les mystères de la religion hindoue, sur la coexistence d'une multiplicité de dieux et du monothéisme, sur l'enseignement des maîtres d'aujourd'hui et de la tradition. Gandhi lui offre une doctrine d'épanouissement de la personnalité humaine ; le yoga une technique pour faciliter cet épanouissement : M. Lanza del Vasto s'est soumis à cet ascétisme autant qu'il était en lui. Ce n'est pas sa religion qui l'a gêné : au cours de son noviciat dans un petit cloître, son maître regarde la croix qu'il a gardée au cou et lui dit : « Je désire que vous fassiez de cette croix l'objet constant de vos méditations. Je vous donnerai mon enseignement dans le langage symbolique qui nous est familier. A vous de le traduire en votre langue intérieure, en langue chrétienne. » M. Lanza del Vasto a cherché le « chiffre des choses », il a cherché par la technique du yoga l'approfondissement de son christianisme, il a voulu retrouver au delà de la religion même la tradition métaphysique d'Occident. Ce qui l'a gêné, ce qui fait que son œuvre n'est sans doute pas au rang des plus grandes, ni son enseignement au rang des plus profonds et des plus purs, c'est peut-être qu'il a voulu aller trop vite et revêtir le nouvel homme sans avoir tué en lui ce vieil homme particulièrement coriace — le vieil homme de lettres. Cela s'est traduit immédiatement par des poses, par des affectations vestimentaires bouffonnes, par une orgueilleuse impatience d'être un maître ; cela s'est surtout traduit au delà de ces menus travers par une certaine confusion de la pensée, par un affaiblissement certain de la teneur spirituelle de son message...

Notons enfin, en terminant, que l'attirance de l'Inde ne s'est pas exercée seulement sur les écrivains français. On sait qu'il y a une sorte d'école mystique d'Hollywood, fortement pénétrée par les enseignements hindous et qui comprend des écrivains anglais comme M. Christopher Isherwood ou M. Aldous Huxley. Parti d'un intellectualisme un peu trop étroit (qu'on se souvienne de ses pages hargneuses sur Pascal),

M. Huxley est arrivé pour le moment à un mysticisme un peu trop large. Sa *Perennial Philosophy* est une anthologie de textes mystiques commentés où l'on rencontre pêle-mêle des textes de Shri Aurobindo et de saint Bernard, de la Bhagavad Gita et de Jacob Boehme, de saint François de Sales et de Lao Tseu, de saint Jean de la Croix et de Tolstoï, etc. La volonté de syncrétisme est ici portée à son plus haut degré et elle est conduite par une intelligence dont on sait le brillant. Le résultat malgré l'inclusion d'un grand nombre de textes d'origine chrétienne reste assez proche de la sagesse mystique orientale.

Ce qu'il faut surtout retenir de la tentative d'Huxley comme de toutes les indications que nous venons de donner, c'est qu'il se dessine dans la culture contemporaine, et en particulier dans les lettres, un mouvement très important pour récupérer toutes les richesses spirituelles de l'humanité et pour les remettre à la disposition de tout homme. La fameuse recherche d'un supplément d'âme commence par une enquête, enquête dans le temps auprès des vieux maîtres, enquête à la fois dans le temps et dans l'espace auprès des traditions étrangères. De cette enquête, la littérature exploite souvent les résultats partiels trop vite et maladroitement elle ébauche des syncrétismes qui manquent de solidité : elle monte en épingle des conversions qui manqueront de durée. Du moins se met-elle entièrement au service de la vérité : la littérature contemporaine, avant d'être recherche d'un plaisir même esthétique, est une recherche de la vérité. De ce mouvement, l'occultisme est largement bénéficiaire, peut-être parce qu'il représente ce reliquat de sagesse et de vérité de l'expérience humaine que ni les sciences, ni les philosophies, ni les religions n'ont pu éliminer ni assimiler. Nous avons essayé d'indiquer d'une part les antécédents, d'autre part l'arrière-plan de l'occultisme littéraire contemporain : il n'était guère possible de préparer autrement un essai d'explication occultiste des plus grandes ambitions et des plus grandes aventures de la poésie d'aujourd'hui.

La Poésie et la Connaissance.

C'est dans le domaine poétique que la volonté de la littérature d'être un moyen de connaissance, et un moyen de connaissance initiatique, s'est affirmée avec le plus de netteté et le plus de succès relatif. Il va de soi que nous ne nous intéressons ici qu'à cet aspect : d'une part, nous ne prétendons nullement esquisser une histoire complète de la poésie moderne, et si nous ne parlons pas de certains courants ou

de certains hommes, ce n'est pas par indifférence ou par mépris, mais parce qu'ils ne touchent pas à notre propos ; d'autre part, il nous arrivera de déborder de la poésie et même de la littérature parce que les activités de connaissance mystique ne peuvent parfois se séparer sans arbitraire.

Dans ses grandes lignes, l'aventure de la poésie moderne était déjà fixée par l'œuvre des grands précurseurs dont nous avons parlé, et son rapprochement de l'occultisme en quelque sorte prédéterminé. Il paraît significatif, toutefois, du point de vue qui nous occupe, que l'histoire de la poésie contemporaine s'ouvre par une crise de dissolution radicale : Dada. C'est, si l'on veut, la période de la chrysalide. Tous les éléments se résolvent en une sorte de pâte vivante, informe et inorganisée dont un être nouveau va sortir. On est souvent injuste pour Dada parce que l'on ne retient que cet aspect d'inorganisation, on ne garde que le bric-à-brac du scandale et des productions d'autant plus imbuvables qu'elles ne sont pas « en situation ». On parle d'insincérité, de fumisterie, de clownerie. C'est oublier que la première démarche de la critique doit être un mouvement de sympathie, de coïncidence avec ce que tel ou tel écrivain a voulu faire, quitte dans un second mouvement à juger durement et ses intentions, et ce qu'il a fait. Il est remarquable que, critique opérant à chaud, dans son article d'août 1920, Jacques Rivière ne tombait pas dans ce travers, et indiquait assez nettement les raisons de l'avenir d'une *Reconnaissance à Dada*. Le nihilisme de Dada était un phénomène d'époque : au moment où « Jusqu'au bout ! » était une sorte de slogan belliqueux, une jeunesse libre et raisonnable devait avoir l'amère ironie d'aller jusqu'au bout en effet du processus d'auto-destruction d'une civilisation qui commençait sous ses yeux et s'accélère sous les nôtres. Mais ce nihilisme était aussi dans la ligne de l'histoire poétique. Si la négation des valeurs sociales et patriotiques a quelque chose de plus spectaculaire et de plus scandaleux, cela ne doit pas nous faire oublier en effet que les deux négations fondamentales de Dada sont la négation du langage et la négation de la personnalité, la négation de l'exprimant et la négation de l'exprimé. La première est inscrite dans le nom même de Dada ; la seconde dans de nombreuses déclarations, comme celle de M. Ribemont-Dessaignes : « Qu'est-ce que c'est, moi? Connais pas, connais pas, connais pas. » Ou bien celle de M. André Breton en 1920 : « L'idée de la contradiction, qui demeure à l'ordre du jour, m'apparaît comme un non-sens. De l'unité de corps on s'est beaucoup trop pressé de conclure à l'unité d'âme, alors que nous abritons peut-être plusieurs consciences et que le vote de celles-ci

est fort capable de mettre chez nous deux idées opposées en ballottage. » Il est superflu de rappeler que ces deux négations sont analogues à deux négations courantes chez les mystiques qui cherchent à abolir en eux toute vie personnelle et sentent le besoin d'autre chose que le langage. Seulement le mysticisme de Dada est un mysticisme puéril : ce qui s'en rapprocherait le plus ce sont les bégaiements et les balbutiements de certains textes quiétistes, de Mme Guyon et hélas ! de Fénelon, les niais couplets de l'abandon à Dieu comme un petit enfant. Encore le quiétisme reste-t-il un mysticisme chrétien, alors que la puérilité de Dada est sans lisières. Dada pratique la méthode de la table rase au niveau de la réalité psychologique : il accepte toute celle-ci, dans son indistinction, mais refuse toute superstructure et toute tentative d'organisation. A la tenir d'une manière absolue, cette position oblige à la répétition indéfinie d'un même son, à Dada à n'en plus finir, comme dans le langage des enfants ou de certains débiles mentaux. C'est pourquoi Dada ne pouvait être que le principe d'une attitude vitale provisoire, comme le doute hyperbolique cartésien, et non le fondement d'une école littéraire. Mais au sortir de ce provisoire, la tentation du mysticisme occultiste devait être la plus naturelle et la plus grande.

La première question de Dada, ou mieux, sa première remise en question, celle du langage, n'a pas cessé depuis plus de trente ans d'être actuelle : elle commande encore aujourd'hui l'incertitude avec laquelle la littérature cherche son propre visage. Tout le surréalisme est aussi recherche d'un sur-langage, effort pour exprimer ce qu'il y a dans les mots, comme on exprime le jus d'un fruit. Mais on peut dire que les problèmes du langage dominent aussi les pensées et les œuvres d'écrivains aussi différents que James Joyce et Paul Valéry, et qu'ils en reçoivent d'ailleurs d'aussi différentes solutions. La méditation sur le langage est la croix et le chemin de Milosz ; elle est la matière de presque tous les livres de M. Jean Paulhan ; elle justifie les *Exercices de Style* de M. Raymond Queneau, passant ainsi du cabinet au cabaret, de la Rose-Croix à la Rose Rouge, et expliquant du même coup ce qui dans l'œuvre de cet auteur est d'abord exercice de style ; elle nourrit les travaux de M. Brice Parain, de M. Pius Servien et de vingt autres ; elle hante les amateurs d'acrobaties verbales comme Léon-Paul Fargue ou M. Henri Michaux... A côté de ceux qui continuent à utiliser le langage, comme M. Jourdain faisait de la prose, il y a tout un groupe d'écrivains dont l'inquiétude fait un peu penser à la terrible angoisse du muet qui essaie de parler : et il ne faut

pas s'en moquer parce que la question est vraiment grave.

Ce que l'on se demande en somme, c'est si la boutade fameuse : « la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, » n'a pas une espèce de vérité métaphysique. Est-ce que la parole n'a pas été donnée à l'homme pour *lui* dissimuler sa pensée ou pour *se* dissimuler sa pensée? Ou bien, si l'on préfère, n'y aurait-il pas en littérature quelque chose d'analogue au principe d'incertitude d'Heisenberg en physique? On sait que celui-ci repose sur une constatation assez simple : pour déterminer la position et la vitesse d'un électron, il faut l'éclairer, c'est-à-dire le soumettre au bombardement par un grain de lumière (ou à l'action d'une onde lumineuse) qui change *ipso facto* sa vitesse ou sa position. En d'autres termes, on ne peut pas observer un phénomène sans le modifier. Est-ce que de même le langage ne modifie pas ce qu'il prétend exprimer, est-ce qu'il ne nous donne pas du seul fait qu'il est langage une expression déformée de la réalité psychologique? En d'autres termes encore, le grand problème de notre littérature est de savoir comment rejoindre le silence.

On peut penser en effet qu'il y a un silence premier. Puis le langage. Puis la poésie. Puis le silence. Ce silence premier, acceptons-le pour l'instant comme une hypothèse. C'est celui d'une pensée qui ne se communique pas, d'une pensée sans paroles. C'est notre silence intérieur, mais c'est plus que cela, c'est un silence intérieur dans lequel nous n'articulons pas notre pensée, nous ne la parlons pas avec des mots, ni avec rien qui ressemble à un langage, avec aucun système d'images ou de signes. C'est le silence de notre pensée toute nue au contact direct de la vérité.

Mais ce que nous lisons, ce que nous entendons, ce que nous saisissons dans notre for intérieur, c'est la pensée enveloppée par le langage. Pour considérer le langage sous sa forme la plus ordinaire, disons que nous ne saisissons jamais que des mots. Ou plutôt nous saisissons des mots et quelque chose de plus, qui est un sentiment de l'insuffisance des mots. Il suffit d'une bien courte expérience, en effet, pour s'apercevoir que le langage nous paraît souvent inefficace et inadéquat, parce que nous avons l'impression qu'il laisse échapper quelque chose de notre pensée et cela d'autant plus fréquemment et avec d'autant plus de gravité que notre pensée est plus intime et plus précieuse. Le filet des mots ne peut tout retenir de la masse à demi-liquide de notre pensée intérieure ; et parfois les mots nous manquent, nous devons les chercher avec peine, avec douleur, et finalement, en vain. Inefficace parce que les mots que nous trouvons ne suffisent pas à donner à une autre conscience une claire vision du contenu de la

nôtre : et ici encore, c'est pour ce qui nous tient le plus à cœur que nous trouvons le plus mal les mots et les accents qui persuaderaient l'autre. Le langage permet d'établir une série de conventions pratiques, de mettre les esprits d'accord sur des jeux de règles, de définitions, de postulats, comme les mathématiques : mais cela ne vaut précisément que dans la limite et dans le domaine où les hommes acceptent de soumettre leur pensée à la règle d'un jeu. Pour le reste le langage remplit mal sa fonction de moyen de communication, et il nous laisse dans notre solitude.

C'est à ce moment qu'intervient le recours à la littérature et spécialement à la poésie. La littérature est un ensemble de procédés destinés à donner au langage son maximum d'adéquation et d'efficacité. La poésie cherche l'expression totale, la communication totale. Elle parvient à quelque chose : nous savons que dans la page d'un artiste, dans le poème, non seulement les choses sont mieux dites que si l'on avait fait un emploi vulgaire des mêmes mots, mais encore quelque chose de plus est dit. Aux époques de rhétorique heureuse, de littérature à bonne conscience, on s'en tient là et on s'estime satisfait : la littérature, second degré du langage, rejoint la vérité de la pensée. Mais nous sommes à une époque de rhétorique malheureuse : on s'interrogera donc sur la légitimité des prétentions de la littérature, et enfin on se demandera si la littérature est possible. N'est-elle pas un ensemble de procédés et de conventions, elle aussi, et n'est-il pas absurde de s'imaginer qu'en ajoutant des conventions à la convention du langage, on arrivera à serrer de plus près la vérité naturelle? Il faudrait utiliser ici les travaux de M. Jean Paulhan, ses analyses de l'usage, de l'abus et du refus d'usage des images et des procédés. Il y a place ici pour un désespoir de la littérature.

Or, ce problème du langage, de sa nature et de son efficacité est un des problèmes dont la tradition occultiste a été le plus préoccupée. S'il y a une vérité traditionnelle, s'il y a une tradition, en effet, quel en est le véhicule? Comment une même vérité, une unique vérité peut-elle passer entre les siècles, entre les hommes, que de déformations elle devrait subir, et comme tous les périls du langage se trouvent ici multipliés par les périls de traductions toujours reprises... Ce n'est pas de la possibilité de la littérature que l'occultisme s'inquiète, mais au delà, de la possibilité d'une transmission quelconque du vrai. Et la réponse, c'est qu'il y a un vrai langage, un langage qui n'est point distinct de la nature, et dans lequel les noms sont identiques aux choses nommées. Au delà des langues particulières, au delà de tous les systèmes

de signes, il y a un langage éternel et immuable. C'est le langage même de la création, la langue matrice, celle dans laquelle sont écrites les « signatures des choses », celle du Verbe. Langue de communication immédiate : « Quand je parle » dit un personnage de Cyrano de Bergerac expliquant les mystères de ce « langage des oiseaux », « votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce Vrai qu'elle cherche à tâtons ; et quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne saurait manquer de l'entendre. » Peu importent, si on est averti, les déformations des autres langues : le principe du langage est sauf, et l'essentiel de la tradition occultiste se traduit donc par une confiance dans le langage, appuyée sur une confiance en Dieu.

Et c'est à une confiance analogue qu'aboutissent finalement les méditations des modernes théoriciens du langage littéraire. Cette pensée que nous supposions dans un silence premier, nul ne peut l'atteindre : « La conscience est, c'est incontestable » dit M. Brice Parain, « et derrière elle il n'y a plus rien que nous puissions apercevoir. Mais elle n'existe qu'accouplée au langage, et ce n'est pas elle qui apparaît, c'est lui... La conscience ne peut pas se décrire sans passer par le langage. Elle ne peut pas nous apporter la révélation de son existence puisqu'elle n'existe pas elle-même. Elle ne peut pas nous apporter non plus la vérité qu'elle ne détient pas... » Renonçons donc à serrer on ne sait quel au delà du langage ; et contentons-nous d'ajuster nos paroles, de fonder un langage « juste ». Acceptons notre condition d'être parlant. « Telle est sans doute notre tâche dernière » écrit le même auteur dans un texte qu'un occultiste ne désavouerait sans doute pas. « Elle s'appelle, on l'a vu, la recherche du langage juste, qui serait l'image de Dieu et dont nos langages partiels ne sont encore que des images. Quand l'homme l'aura trouvé, l'humanité pourra mourir, ayant accompli son rôle d'image. » La littérature est une navigation entre les écueils du langage, le relativisme, la subjectivité : mais elle ne doit pas désespérer d'elle-même. Elle peut et doit tendre vers ce langage juste, miroir de la vérité divine. Et elle ne peut pas y atteindre, parce que ce langage dans lequel Dieu se nomme les choses à lui-même ne peut pas ne pas être très peu différent d'un silence second, du silence intérieur de Dieu : « Le langage renvoie au silence pour que le silence soit de nouveau absorbé par le langage », écrit toujours en véritable mystique du langage, M. Brice Parain. « On conçoit néanmoins, en face du langage juste, un silence juste, et plus juste que tout langage, parce qu'il serait aussi transparent et aussi harmonieux que s'il était ordonné par un langage souverain, mais libéré de

toute sujétion. « Ainsi, dans le sens de la tradition occultiste et mystique, c'est bien à rejoindre le silence que la littérature doit se consacrer, mais elle ne le peut que par un acte de soumission au langage, et ce silence n'est pas celui du vide d'on ne sait quelle insaisissable conscience, mais celui de la plénitude de Dieu.

Si nous avions à choisir parmi les poètes contemporains celui qui fournit le meilleur exemple concret de ce mysticisme du langage et de cette évolution vers la connaissance et vers le silence, c'est probablement sur O. V. de L. Milosz que nous arrêterions notre esprit. La gloire de Milosz n'a jamais été rayonnante ou tapageuse ; il a depuis longtemps des fidèles, et fervents, mais son œuvre, comme il l'a souhaité, est de celles qui vivent dans la discrétion et la chaleur de l'amitié, non dans le tumulte du snobisme. L'amitié est un climat favorable : disparu depuis dix ans, Milosz grandit parmi nous.

Jeune noble lithuanien transplanté à Paris à l'époque où la tour Eiffel sortait de terre, Milosz semble commencer sa carrière poétique comme tout bon jeune homme de lettres « fin de siècle » ; il y a des éléments achetés au bazar symboliste dans ses *Décadences*, voire dans *les Sept Solitudes* et dans son roman *L'Amoureuse Initiation* (1910). Il semble traduire en français, dans un français très pur, dans une langue poétique d'une musique un peu secrète parce qu'elle recourt volontiers à des timbres assourdis, toute la première enfance des grands domaines baltiques, toutes les nostalgies des cieux où le soleil ne monte jamais très haut, toute l'étrangeté d'un monde éloigné de nous moins par l'espace que par une sorte de densité différente de l'air qui impose aux gestes plus de lenteur et une grâce un peu raide... Il remonte « au cimetière étrange de Lofoten », il revient « dans un pays d'enfance retrouvée en larmes ». Mais déjà, ce n'est pas le pittoresque d'un lieu qui l'appelle, et ce n'est pas le souvenir d'une période passée de sa vie qui le retient. Il cherche à entrer en contact par la poésie avec « un passé hors du temps ». Sa rêverie, sa méditation sont d'un être qui ne se sent pas prisonnier dans son essence de sa situation temporelle, et qui croit pouvoir rétablir au moins de fugitifs contacts avec une création également étrangère aux catégories de temps et d'espace. De même d'une manière toute platonicienne, l'amour lui paraît un cheminement vers un au delà de l'amour : « L'attachement à la créature nous conduit à l'amour de l'incréé ; en aimant bien la chose bornée, nous nous haussons inconsciemment à la sagesse suprême, infinie et située au delà de notre entendement ; ainsi dans l'Imitation, l'amour de Dieu

personnifié s'élève à l'adoration de l'amour même, de l'Amour essence de la vie et principe de l'Être. » Mais ce n'est encore là qu'une étape.

Petit-fils d'un professeur d'hébreu, versé lui-même dans les langues orientales, c'est de la Bible que Milosz fait sa nourriture ; en même temps, il apprend à connaître les doctrines hermétiques, la philosophie pythagoricienne, et il lit Swedenborg, « père de la science moderne, conciliateur de la raison et de la foi » dira-t-il. Sa recherche fut traversée d'intuitions, de pressentiments de la vérité. « Un soir », écrit-il, « en me heurtant contre un escabeau de l'ancien marché aux fleurs de la Madeleine, tout à coup j'entrai pour ainsi dire en moi-même… » Ou encore : « Le 14 décembre 1914, vers 11 heures du soir, au milieu d'un état parfait de veille, ma prière dite et mon verset quotidien de la Bible médité, je sentis tout à coup, sans ombre d'étonnement, un changement des plus inattendus s'effectuer par tout mon corps. Je constatai tout d'abord qu'un pouvoir jusqu'à ce jour-là inconnu, de m'élever librement à travers l'espace m'était accordé ; et l'instant d'après je me trouvais près du sommet d'une puissante montagne enveloppée de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles… » En 1916, enfin, « dans une sensation bien plutôt que dans une pensée », il fait sa grande découverte métaphysique, et il la consigne dans son *Épître à Storge*.

Quoique l'on pense quant à la réalité de la lévitation de Milosz du 14 décembre 1914, il faut convenir que cette expérience est en accord profond avec la doctrine. Ce que Milosz découvre, en effet, c'est que « le temps, l'espace et la matière nous dont donnés non pas séparément, mais en un seul bloc dans la loi du mouvement ». Constatation simple en apparence : mais remarquons-le, en identifiant la matière avec l'espace et en faisant du temps une quatrième dimension, en prenant comme loi suprême le mouvement et en réduisant par conséquent toute situation dans l'espace ou dans le temps à un mouvement relatif, ce sont, comme il le remarquera souvent lui-même avec quelque fierté, les bases des théories d'Einstein que Milosz retrouve par une méditation purement métaphysique et religieuse. Dès lors, la tâche du poète est fixée : dans les textes de *la Confession de Lemuel*, d'*Ars Magna* et des *Arcanes*, c'est cette conception métaphysique qu'il va enseigner et illustrer, c'est à l'itinéraire d'un Noble Voyageur, c'est-à-dire d'un initié, au delà de l'univers de la relativité et du mouvement, au delà des apparences, qu'il va donner ses efforts. En quelques rares poèmes continue à se répercuter la nostalgie, qui a maintenant un sens, d'un

pays au dehors de l'espace, d'un souvenir au dehors de la mémoire :

Soyez la bienvenue, vous qui venez à ma rencontre
Dans l'écho de mes propres pas, du fond du corridor obscur et
[froid du temps,
Soyez la bienvenue, solitude, ma mère...

Ou encore :

Ce sera tout à fait comme dans cette vie! — Le même jardin,
Profond, profond, touffu, obscur. Et vers midi
Des gens se réjouiront d'être réunis là
Qui ne se sont jamais connus...

Mais l'enseignement doctrinal, l'enseignement initiatique prend de plus en plus d'importance. Rapidement le secret que le poète a percé enlève toute valeur à la poésie. Ce sont d'autres voies qui s'imposent : il se consacre de plus en plus « au déchiffrement de la cryptographie des textes hébreux de la Bible » dans laquelle il trouve, écrit-il, dans une lettre de 1939 à M. de Renéville, « une confirmation tout à fait inespérée et qui serait presque humiliante, — en raison de la brutalité avec laquelle elle anéantit toute idée de réussite personnelle — pour un esprit moins épris que le mien de son rôle de simple agent de transmission des Volontés Célestes. » Il cherche enfin le dépassement de l'univers manifesté, sa propre réintégration par la voie d'une prière toujours plus attentive et plus profonde. Et c'est le retour au silence, achèvement normal du cycle mystique de la parole.

Milosz a souvent protesté de sa soumission à l'Église et de son attachement à la religion. Le mérite de son *Poème des Arcanes,* selon lui, était d'être « une lumière nouvelle répandue sur le livre intangible de l'orthodoxie catholique ». Nous n'avons pas à mettre en doute ces déclarations. Cependant, pour qui lit ses œuvres, il est certain que son catholicisme, Milosz l'a constamment interprété et approfondi en utilisant la tradition occultiste. Il avait une connaissance très précise de la littérature traditionnelle ; il avait eu ou fait des expériences, mystiques ou théurgiques ; il avait été étroitement lié avec un certain Schwaller et il avait joué un rôle dans le groupement occultiste de celui-ci, les *Veilleurs.* Pour ne prendre qu'un exemple, les allusions alchimiques sont extrêmement nombreuses dans ses textes et le symbolisme de l'or lui était particulièrement cher : « J'ai donné à mon Grand' Œuvre le moins d'étendue et le plus de poids possible... » *(Turba Magna).* Ou dans *Lumen :*

Mes frères de ce temps, ces Caïn que mon Maître m'ordonne de chérir, ne se sont jamais encore élevés au-dessus de notre mince atmosphère.

Toutefois, ils affirment superbement qu'à celui qui en sortirait, le soleil apparaîtrait non pas jaune ou rouge, mais bleu, électriquement et glacialement bleu dans un espace funèbre éclaboussé d'univers blafards.

S'il en est vraiment ainsi, quel enseignement de charité ne nous donne-t-il pas, ce scientifique soleil qui, en traversant notre atmosphère humanisée par notre respiration aimante et anxieuse, redevient le doux Sol des laboratoires de jadis.

Car il se revêt de chaleur dorée et chantante; et non content de nous nourrir de pain et de vin, il pénètre en rayons perforants et secrets jusqu'au grand cœur d'enfant de la terre.

*Et il y mûrit l'Or incorruptible et curatif de la divine Charité, le mielleux métal, sécrétion des abeilles archangéliques, l'or que ne captera jamais sans le secours de l'*Ave *et du* Pater, *aucune entreprise synthétique.*

De même nous pourrions citer l'admirable *Cantique de la Connaissance* (« Entretiens en moi l'amour de ce métal que colore ton regard, la connaissance de cet or qui est un miroir du monde des archétypes ») ou bien d'autres passages. Arrêtons-nous sur un fragment « exégétique » et non plus alchimique, les derniers versets du *Poème des Arcanes,* c'est-à-dire probablement le plus beau et le plus profond poème initiatique de notre époque :

Or, il advint qu'un jour Adam entendit en son moi Ève qui l'interrogeait : « Adam, être de mon amour, n'est-il pas vrai que ce qui me sépare de toi est le rien? »

Ce mot rien résonnait doucement et étrangement dans la bouche de l'épouse. Adam tomba dans une profonde méditation.

Il ne ferma pas les yeux, il interrogeait l'espace, l'incorporelle lumière de la beauté. La vision était là. Adam leva la tête; un aigle volait vers le soleil. L'espace était là. Deux nuages glissaient lentement comme pour se fondre en un seul : il y avait comme une impatience en Adam; les nuages légers glissaient lentement dans le temps. Et sous les pieds d'Adam les pierres étaient chaudes du merveilleux midi.

Ève répéta son interrogation; c'était bien la même et cependant ce n'était pas tout à fait la même : « Adam, être de mon amour, n'est-il pas vrai que le seul rien te sépare de Dieu? »

L'espace était là, incorporelle lumière de la vision de l'univers non situé. L'espace était là, et Adam dont le Moi ne voulait plus connaître ce rien qui le séparait de Dieu, Adam pensait à l'univers total et murmurait : Où est l'espace?

Alors, ô mon fils royal, ô Hiram, aux confins de cet espace que l'ancien Roi étendait par delà toute idée de limite afin de le situer en lui-même, dans le récipient d'un vide, le rien se mua tout à coup dans l'esprit de l'homme en cet infini de ténèbres qui est la cécité d'Adam.

Liée à une tradition qui n'est pas une tradition littéraire, l'œuvre poétique de Milosz demeure une œuvre isolée. Tout au plus pourrait-on marquer quelques résonances, par exemple avec Rilke. Et peut-on inscrire ici, à cause de son amitié pour le poète des *Arcanes*, un autre singulier, M. Jean de Boschère. Étranger dès le départ, si nous l'en croyons, aux politiques, aux philosophies, aux religions, à toutes les doctrines grégaires, il se découvrit prédestiné à être purement poète : « Le sentiment de la réalité poétique de l'univers était déjà au moyeu de la roue de son existence, » écrit-il en parlant de lui-même. « Pour entrer en poésie, il n'eut pas à perdre des qualités de citoyen, de fidèle, de complice, de bourreau, il ne porta jamais aucun de ces titres ni autres. » Et, au terme de sa carrière, en présentant ses *Derniers « Poèmes » de l'Obscur*, il s'adresse à ses frères spirituels, qu'il appelle les *derniers*, et il écrit de ses textes : « Ils y surprendront des émanations de la puissance de régénération qui ne s'établit dans l'entendement humain qu'au stade spirituel où les théologies et les systèmes philosophiques perdent propriétés et puissances, comme des outils périmés quand l'ouvrier aborde une nouvelle technique. » Nous connaissons déjà cette position, et nous savons qu'il est *spirituellement* (comme on dit *matériellement*) impossible que l'Obscur ne soit pas en quelque mesure l'Occulte.

L'œuvre de M. Jean de Boschère représente probablement à notre époque l'effort le plus obstiné de reconquête de la vérité par des moyens strictement poétiques. Cette volonté de ne faire appel qu'à la seule poésie l'isole, absolument de la foule servile, mais même partiellement des chercheurs spirituels qui admettent d'autres voies. C'est sans doute parce qu'il est l'homme de la voie poétique que dans l'ésotérisme de M. de Boschère, la beauté de Dieu tient une place assez importante ; et que dans son expression on trouve, plus souvent que des images d'un hermétisme traditionnel, des signes qu'il ramène lui-même des grandes profondeurs. Avec lui, le bras du verbe s'étend

à travers l'éternité, ni marbre, ni diamant,
poulpe ténébreux,
à travers le cyclone des signes mouvants,
matrices négatrices empoisonnées des lois,

fleurs, parfums, oiseaux, poissons, hommes, coquilles,
crabe, anémone, étoile
voyageant dans les formes.

Et c'est parce que son extrême solitude n'est pas au terme d'un dépouillement moral, d'une ascèse d'humilité, que M. de Boschère a gardé le goût de l'imprécation, de l'orgueil, de la colère vengeresse : dans un même poème, il fustige l'ignorance et la prétention, se plaint de la trahison des amis et chante la joie dorée de l'univers conquis par la connaissance poétique, la joie de l'homme seul et conquérant. Les deux recueils récents, *Derniers « Poèmes » de l'Obscur* et *Héritiers de l'Abîme* sont comme un seul monolithe, un bloc de poésie secrète parce que détentrice de secrets.

Si nous revenons aux deux négations fondamentales de Dada, la négation du langage et la négation de la personnalité, on voit comment et pourquoi, à la suite de Dada, s'organise logiquement l'activité surréaliste. Ce que l'on rejette dans le langage, en effet, c'est le travestissement de la réalité psychologique dernière, c'est sa soumission à des habitudes et à des conventions sociales, à des habitudes et à des conventions logiques aussi, c'est comme l'on dirait aujourd'hui le pouvoir d'aliénation qui fait sa faiblesse : l'homme exprimé est un autre que le soi. Et de même la personnalité est une vue toute théorique, héritée de la vieille psychologie classique, et dont rien ne justifie les prétentions. Dada s'arrête à cette double critique, et comme elle est en effet fondamentale, non seulement Dada s'arrête, mais Dada en est paralysé. Le surréalisme va essayer de prouver le mouvement en marchant. La seule chose à faire c'est, en suspendant au moins provisoirement les conventions du langage et de la personnalité, d'essayer d'atteindre par tous les moyens possibles cette réalité psychologique dernière, le tuf de la vie spirituelle. Et dès lors, ce que l'on appelle à la légère des maladies du langage ou des maladies de la personnalité (et entre les deux les liens vont se multiplier) devient une précieuse source d'enseignements et un riche terrain d'expériences. Il ne s'agit plus de maladies, mais de variations naturelles ou provoquées dans les conditions de la connaissance : et avant d'être une école littéraire ou une entreprise poétique, le surréalisme est un mouvement de connaissance de l'homme et du monde, du microcosme et du macrocosme, bref, une entreprise de connaissance. Il serait parfaitement vain et tout à fait hors de notre sujet de poser ici le problème des rapports de la connaissance et de l'action : disons que c'est un problème

très secondaire si l'on admet d'une part qu'il n'y a pas de connaissance qui n'agisse, d'autre part que finalement, seule la connaissance vraie peut agir.

Prenons tout de suite un des exemples les plus gros, celui des « maladies mentales » au sens strict. Entre tous les domaines auxquels s'étend la curiosité du surréalisme, celui de la pathologie mentale est particulièrement attirant. Si les bonnes gens parlent de pathologie, de cas anormaux, en effet, c'est parce qu'ils reconnaissent que leur norme a été violée, que les conventions de l'expression, par la parole ou par le comportement, et de la personnalité ont été transgressées : quoi de plus intéressant pour nous qui cherchons au delà des conventions et des normes, qui est l'homme et quel est le réel? Dans l'immédiat, on s'attachera donc à l'étude des cas cliniques, aux travaux de psycho-pathologie ; le mouvement surréaliste bénéficiera ici en grande partie de sa concommittance avec le mouvement psychiatre des Freud, des Jung et de tant d'autres, et l'on verra l'idole psychologique de la conscience basculer sur son fondement, libérant mythes et monstres dont une sur-conscience, ou plutôt une conscience témoin et non tyran, n'aura plus à s'effrayer. En même temps dans le passé, qu'il s'agisse de Sade ou qu'il s'agisse de Nerval, on s'intéressera à ceux que l'on a considérés comme des « fous », à ces aliénés à rebours qui sont peut-être les seuls à refuser totalement ou partiellement l'aliénation sociale et conventionnelle de l'humanité. Mieux encore, on tentera de retrouver artificiellement ces mondes intérieurs aberrants : M. Salvador Dali utilisera une méthode dite paranoïaque-critique, « méthode spontanée de connaissance irrationnelle basée sur l'objectivation critique et systématisée des associations et interprétations délirantes » dit M. Breton, et lui-même écrit en collaboration avec M. Paul Eluard *L'Immaculée Conception*, un essai de simulation du délire verbal de certains aliénés.

Si l'on ne va pas jusqu'à ces modifications d'ensemble des structures mentales, du moins est-il à peu près indispensable d'essayer des modifications partielles : c'est ce qui explique le recours à l'hallucination : « En fin de compte, tout dépend de notre pouvoir d'hallucination volontaire » écrit encore M. André Breton. Et tous les moyens sont bons pour parvenir au dérèglement de tous les sens, déjà préconisé par Rimbaud, comme la simulation concertée ou la drogue, porte d'ivoire ou porte de corne de songes éveillés qui débouchent bien sur des « paradis » artificiels, si on entend par là des états de plus grande extension de l'esprit. L'activité poétique, qu'elle s'exerce par des mots ou par des manifestations plas-

tiques, se verra assigner pour but la fixation de ces hallucinations provoquées. En même temps, on recourra aux méthodes de libération : on se mettra à l'écoute du message subliminal en pratiquant l'écriture automatique, c'est-à-dire en fixant le discours intérieur autant qu'il se peut en dehors de toute censure, de toute représentation, de toute rationalisation. MM. André Breton et Philippe Soupault obtiendront ainsi leurs *Champs Magnétiques* par les dictées rapides de l'inconscient, et les publications surréalistes recueilleront avec une abondance parfois assez monotone, des textes automatiques. C'est en somme la méthode de dictée des spirites et des médiums, mais laïcisée en quelque sorte, vidée de toute référence à un au delà autre que l'au delà de la conscience claire. De même, on attachera une grande importance aux libérations par les rêves. Enfin, on s'intéressera passionnément à la comparaison de nos modes de penser avec ceux pratiqués dans d'autres civilisations : on sait que Lévy-Bruhl lui-même dans ses différents ouvrages a travaillé à l'abaissement progressif de la haute barrière qu'il avait d'abord dressée entre la mentalité primitive et la nôtre. Dans le surréalisme et autour de lui on a de même essayé de faire renaître le sauvage que nous avons en nous, en montrant que la participation et le pré-logique n'étaient pas étrangers à nos fonctionnements mentaux. Le principal intérêt du livre de M. Jules Monnerot, *La Poésie Moderne et le Sacré*, est de passer constamment de l'attitude poétique aux attitudes révélées par des travaux ethnographiques. Moins volontiers, peut-être parce qu'il est souvent animé d'une grande méfiance à l'égard des religions, le surréalisme cherchera des repères dans l'étude des pensées orientales, chinoises, hindoues, etc.

Bref, le surréalisme, recourant à l'écriture automatique ou à la drogue, faisant appel à la psychanalyse ou à l'ethnographie, cherche toujours la même chose : la désintégration et l'exploration de plus en plus totale du monde de l'esprit. Mais ce faisant, comme il brise les catégories avec lesquelles l'homme pense le monde, il brise aussi l'image du monde et celle-ci se réfracte désormais selon des lois nouvelles. L'importance relative des liaisons rationnelles diminue beaucoup : et l'on peut rêver de déterminer par des expériences collectives les qualités irrationnelles des objets ; on peut surtout prendre conscience de la qualité irrationnelle de la vie, devenir attentif aux signaux, aux rencontres, à tout ce que l'on rejette communément sous l'étiquette de hasard. Et le hasard s'éclaire, parce que à un certain degré de liberté il semble s'établir plus facilement des communications entre esprits : le jeu des petits papiers pliés, « cadavre exquis »,

prend un sens métaphysique, et les pratiques des voyantes qui prétendent s'affranchir de l'espace et du temps deviennent des pratiques naturelles au surréalisme. Si nous avons été obligés d'insister longuement et d'abord sur la désintégration du monde de l'esprit, et sa connaissance, c'est pour une simple raison d'exposé : ce qui est essentiel, c'est de constater que le passage de la réalité à la surréalité dans le monde de l'esprit et le passage de la réalité à la surréalité dans le monde objectif sont deux opérations simultanées, mieux : sont une seule et même opération. L'opposition du subjectif et de l'objectif n'a pas grand sens.

Le surréalisme représente une aventure spirituelle trop importante et trop dangereuse pour qu'on ne soit pas obligé dans bien des cas de critiquer les méthodes employées et les résultats obtenus. Mais pas plus que son histoire, nous n'avons à faire ici son exposé d'ensemble et c'est sa liaison avec l'occultisme qui nous intéresse. Il faut toujours en revenir à la double négation du langage et de l'homme et se demander comment le surréalisme l'a surmontée ou tournée. On voit facilement qu'en acceptant les dictées en mots et en images de l'inconscient, il n'est pas sans faire une certaine confiance au langage, confiance qui, comme nous l'avons montré, peut s'appuyer à une théorie occultiste. De même, si au delà de la négation de l'homme, il fait une certaine confiance à l'homme, c'est en se référant à une image occultiste du microcosme. En d'autres termes, et il est probable que M. André Breton devait y être particulièrement sensible, substituer à la négation pure et simple de Dada une désintégration étendue et minutieuse ne pouvait être longtemps suffisant. La désintégration doit se poursuivre, elle doit être une attitude permanente de l'esprit critique. Mais il est nécessaire d'esquisser en même temps une synthèse, d'ailleurs souple et provisoire, une réintégration dont la réintégration occultiste peut fournir le modèle.

Les liens les plus extérieurs du surréalisme avec l'occultisme sont déjà apparents : c'est le recours à l'écriture automatique des spirites ; ce sont les expériences sur les sommeils hypnotiques menées avec Robert Desnos en particulier, dès septembre 1922 ; c'est le recours aux cartes et aux voyantes, comme cette Mme Sacco, dont M. André Breton assurait qu'elle ne s'était jamais trompée à son sujet.

Mais au delà de ces points de contact expérimentaux en quelque sorte, il y a entre le surréalisme et l'occultisme une communauté bien plus profonde, comme M. Michel Carrouges, entre autres, l'a bien montré. Il faut citer une fois de plus le texte bien connu du second manifeste : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort,

le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point. » Mais la notion du point suprême, correspondant au Yod du Tétragramme est une notion importante de la kabbale, définie dans le *Zohar*, reprise par Khunrath et Paracelse, et M. Carrouges rapproche d'une manière très significative le texte de Breton d'un passage de l'*Histoire de la Magie* d'Eliphas Levi : « Le Grand Œuvre, c'est la conquête du point central où réside la force équilibrante. Partout ailleurs les réactions de la force équilibrée conservent la vie universelle par le mouvement perpétuel de la naissance et de la mort... Les hommes arrivés à ce point central sont les véritables adeptes, ce sont les thaumaturges de la science et de la raison. Ils sont les maîtres de toutes les richesses du monde et des mondes, ils sont les confidents et les amis des princes du ciel, la nature leur obéit parce qu'ils veulent ce que veut la loi qui fait marcher la nature. »

Que l'on note au passage l'emploi de l'expression hermétique de « grand œuvre » pour désigner la conquête du point suprême, et l'on ne s'étonnera pas de retrouver dans le surréalisme une symbolique alchimique de l'or et de la transmutation (dont M. Breton découvrit un jour avec transport qu'on l'appelait parfois « poésie »), comme nous l'avons déjà signalée chez Milosz. Plus volontiers encore que de l'or, c'est de la pierre philosophale que M. André Breton parle souvent : « Je demande qu'on veuille bien observer que les recherches surréalistes présentent avec les recherches alchimiques une remarquable analogie de but : la pierre philosophale n'est rien autre que ce qui devait permettre à l'imagination de l'homme de prendre sur toutes choses une revanche éclatante... » Plus précisément, on le sait, le grand œuvre de la transmutation est surtout un travail intérieur, un changement de l'homme en l'homme, une remontée vers Adam, maître des principes, ce qui est bien la définition du grand œuvre surréaliste de récupération de tous les pouvoirs de l'homme. Dans le détail, on peut montrer que des textes et surtout des images alchimiques sont de véritables préfigurations d'œuvres surréalistes. Dominé par la recherche du point suprême, l'univers surréaliste, de même que l'univers occultiste dominé par la Table d'Émeraude (« ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour perpétrer les miracles d'une chose ») sont des univers de « correspondances », et au delà des univers d'unité profonde. En révolte contre l'idée de

contradiction, M. André Breton songeait que l'on s'était trop pressé de conclure de l'unité de corps à l'unité d'âme et que nous avions peut-être plusieurs consciences. Mais on n'échappe pas si facilement à la non-contradiction, et ce que M. Breton pourrait peut-être ajouter aujourd'hui, après un long cheminement, c'est que si nous avons plusieurs âmes, c'est toujours la même qui revient...

Dès les débuts du surréalisme, et surtout pour M. André Breton, ces liaisons avec l'occultisme étaient nettement pressenties, et les références à des alchimistes comme Nicolas Flamel ou à de grands maîtres des doctrines ésotériques étaient fréquentes dans les écrits du mouvement. Toutefois, peut-être parce que longtemps il lui parut plus urgent de lutter sur le front politique pour déterminer les frontières du surréalisme et du communisme, M. Breton ne chercha pas tout de suite à analyser cette parenté jusqu'au fond. Une étude attentive de l'histoire des liaisons entre la littérature et l'occultisme depuis vingt-cinq ou trente ans devrait sans doute faire une place ici au groupe du *Grand Jeu*. La revue n'eut guère que deux ou trois numéros, vers 1929, 1930. Elle réunissait des esprits bien différents : Roger Vaillant, Maurice Henry, Rolland de Renéville ; mais elle fut surtout l'aventure intérieure de deux jeunes gens, Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal. Leur position vis-à-vis du surréalisme fit à l'époque figure de rébellion : les techniques surréalistes leur paraissaient valables en tant que moyens d'investigation, mais ils reprochaient à leurs prédécesseurs de s'attarder à faire joujou avec ces techniques, à transformer en « moyens de penser » l'écriture automatique ou l'onirisme. Ils voulaient aller plus loin, mais non point dans une terre étrangère, puisque René Daumal écrivait : « Nous avons l'étude de tous les procédés de dépersonnalisation, de transposition de conscience, de voyance, de médiumnité, nous avons le champ illimité (dans toutes les directions mentales possibles) des yogas hindous, la confrontation systématique du fait lyrique et du fait onirique, avec les enseignements de la tradition occulte (mais *au diable le pittoresque* de la magie) et ceux de la mentalité dite primitive... et ce n'est pas fini. » L'activité publique du Grand Jeu (qui se voulait « communauté en quelque sorte initiatique ») fut de trop courte durée. Roger Gilbert-Lecomte mena jusqu'à son terme l'expérience de la drogue et accepta d'en mourir, laissant seulement quelques poèmes parmi ceux qui nous rendent le mieux l'approche du vide :

... Et je remonterai vers vous comme la voix
Des grandes eaux hurlant sous les nocturnes voûtes

Avant l'heure et le signe advenus laissez-moi
Laissez-moi seul vous tous qui niez le prophète
Transmuant toute vie en un retournement
Du sens illuminé par d'immortels tourments
Laissez-moi dans le vide atroce de ma tête
Confondant confondu confondu confondant...

René Daumal se tourna assez rapidement vers les doctrines orientales et vers un ascétisme silencieux. Il n'en reste pas moins que le Grand Jeu marque dans un certain mouvement de pensée la tentative la plus poussée de cette époque pour étudier d'une manière concrète et précise les rapports de l'aventure littéraire avec la tradition ésotérique. A distance, ces enfants paraissent moins des rebelles que de précoces précurseurs.

Enfin, principalement depuis la guerre, en même temps que le surréalisme connaissait un regain d'actualité, l'étude de ses rapports avec l'occultisme est devenue pour ainsi dire systématique. M. André Breton n'a pas laissé passer une occasion d'insister sur cette parenté profonde. Déjà le titre de son livre paru en 1945 en Amérique, *Arcane* 17 (le 17^e^ arcane du Tarot est l'Étoile, arcane de l'inconscient, des signes et des intersignes, de la destinée) est significatif. Il y marque avec la plus grande précision l'intérêt de l'occultisme comme fondement de l'image poétique et comme cadre de l'image du monde : « L'ésotérisme, toutes réserves faites sur son principe même, offre au moins l'immense intérêt de maintenir à l'état dynamique le système de comparaison, de champ illimité, dont dispose l'homme, qui lui livre les rapports susceptibles de relier les objets en apparence les plus éloignés et lui découvre partiellement la mécanique du symbolisme universel... Consciemment ou non, le processus de découverte artistique, s'il demeure étranger à l'ensemble de ses ambitions métaphysiques, n'en est pas moins inféodé à la forme et aux moyens de progression mêmes de la haute magie. Tout le reste est indigence, est platitude, insupportable, révoltante : panneaux-réclames et bouts-rimés ».

L'exposition surréaliste de 1947 était centrée autour d'une pensée mythique, de la nécessité, de la possibilité, du pressentiment d'un mythe. Dans sa disposition, elle prétendait tenir compte et des arcanes du tarot et des signes du zodiaque et le projet initial disait : « La structure générale de l'exposition répondra au souci primordial de retracer les étapes successives d'une INITIATION, dont le passage d'une pièce dans l'autre sous-entendra la graduation », tandis que dans son texte *Devant le Rideau* qui servait de préface au catalogue, M. André

Breton notait d'abord : « Ce n'est sans doute pas non plus par hasard que des recherches récentes ont abouti à déceler, aux nœuds des lignes de pensée poétique et d'anticipation sociale — les grands conventionnels, Hugo, Nerval, Fourier — la persistante vitalité d'une conception ésotérique du monde — Martinès, Saint-Martin, Fabre d'Olivet, l'abbé Constant — dont en s'abstenant jusqu'ici de tenir compte, la critique universitaire s'est vouée purement et simplement à l'inanité. » Il ajoute ensuite le nom de Saint-Yves d'Alveydre et, inspiration beaucoup plus douteuse, celui d'un occultiste contemporain, M. Robert Ambelain, dont les travaux n'ont rien à voir avec le surréalisme si, comme le voulait M. Aragon, « dans le surréalisme tout est rigueur ». Et il remarque enfin : « Quand bien même cela n'aurait pour effet, en plaçant l'aspirant à toute connaissance — ici le visiteur — devant un cycle d'épreuves (réduites pratiquement au minimum) que de l'amener à laisser errer son esprit sur ce qu'à travers les temps ont pu avoir de troublant et d'insolite certaines conduites individuelles et collectives, nous nous assurerions déjà que nous n'avons pas fait fausse route. »

A Fourier déjà nommé, M. André Breton adresse une Ode et il le salue :

Parce que si le serpent à sonnettes était une de tes bêtes noires du moins tu n'as pas douté que les passions sans en excepter celles que la morale fait passer pour les plus indignes égarements de l'esprit et des sens constituent un cryptogramme indivisible que l'homme est appelé à déchiffrer
Et que tenant pour hors de question que la nature et l'âme humaine répondent au même modèle
Dare-dare tu t'es mis en quête de repères dans le potager.

Et comme si toutes les occasions de revenir sur ce thème lui étaient bonnes, dans son petit livre *La Lampe dans l'Horloge*, où il traite surtout de questions « politiques », M. Breton salue les opinions des occultistes sur le feu, signale le regain d'intérêt de notre époque pour Swedenborg et évoque l'ombre de Martinès de Pasqually; dans son étincelant pamphlet sur l'affaire de *la Chasse Spirituelle*, *Flagrant Délit*, il glisse des considérations qui vont au cœur du sujet traité ici : « ... Il est remarquable que, sans s'être concertés le moins du monde, tous les critiques vraiment qualifiés de notre temps ont été conduits à établir que les poètes dont l'influence se montre aujourd'hui la plus vivace, dont l'action sur la sensibilité moderne se fait le plus sentir (Hugo, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Jarry) ont été plus ou

moins marqués par cette tradition. Non, certes, qu'il faille les tenir pour « initiés » au plein sens du terme, mais les uns et les autres en ont tout au moins subi fortement l'attrait et n'ont jamais cessé de lui témoigner la plus grande déférence. Mieux même, il semble que souvent, sans l'avoir aucunement en vue, alors qu'ils s'abandonnaient en toute solitude à leur voix intérieure, il leur arriva de « recouper » cette tradition, d'abonder dans son sens par une autre voie. Il y a là un grand mystère sur lequel nous sommes quelques-uns à demeurer penchés. Faut-il admettre que les poètes puisent sans le savoir dans un fonds commun à tous les hommes, singulier marécage plein de vie où fermentent et se recomposent sans fin les débris et les produits des cosmogonies anciennes sans que les progrès de la science y apportent de changement appréciable? » Notre travail actuel ne cherche qu'à indiquer quelques cotes du dossier de ceux qui se penchent sur ce « grand mystère ». On pourrait multiplier encore les textes, indiquer la résonance de ces préoccupations dans l'*Almanach surréaliste du Demi-Siècle*, publié par la Nef, ou dans l'interview accordée le 16 mai 1950 par M. Breton à M. Francis Dumont et publiée dans *Combat.* C'est la même obsession, dont l'importance dépasse de beaucoup la personnalité de M. André Breton ou le mouvement surréaliste : si nous avons insisté sur ce dernier, c'est parce que la recherche des clés y est menée avec plus de rigueur et de lucidité que nulle part ailleurs dans la littérature contemporaine, et si la personnalité de M. Breton nous paraît de premier plan, c'est parce qu'il est l'âme de cette recherche.

Nous n'avons pas à entrer dans les questions d'appartenance au groupe surréaliste : chacun sait d'ailleurs que, tout groupement mis à part, c'est l'imprégnation de la poésie de notre époque par le surréalisme qui compte d'abord, et que plusieurs des considérations précédentes s'appliquent à bien des écrivains qu'ils aient appartenu ou non au mouvement. Sans entreprendre un panorama de la poésie d'aujourd'hui, nous pourrons donc nous borner pour finir à citer quelques noms, comme on ajoute quelques corollaires.

Celui de M. Joë Bousquet pourrait déjà nous entraîner à de très longues considérations. On le trouve souvent mêlé à l'histoire du surréalisme; d'autre part, on le sait, blessé à la moelle épinière depuis plus de trente ans, M. Joë Bousquet mène entre la maladie qui peut mettre en question l'équilibre de sa sensibilité et de son esprit, et la drogue qui combat la maladie et la souffrance, la vie extraordinaire d'un homme des frontières. Il est le lieu d'une expérience spirituelle beaucoup

plus authentique que les essais de recréation de délires. Dans son œuvre, la vie semble toujours trembler au bout de ses doigts, la réalité est prête à virer au rêve, ou peut-être est-elle du rêve déjà fixé, les limites d'une sensibilité purement subjective et d'une connaissance sympathique de l'univers restent perpétuellement indécises :

Regarde ton regard chaviré dans ta face
n'a pas trouvé tes yeux en se levant sur toi
mais un double vitrail clos sur un autre espace
dont un astre plus lent s'éteignait dans ta voix...

Ou bien :

Il fait noir quand l'oiseau dont tes yeux désespèrent
t'habillant de son vol où le ciel s'abolit
t'agite comme une eau que son cours désaltère
d'un nom qui peuple l'ombre en rêvant de l'oubli...

Toute ligne logique est brisée dans ce langage, et vous chercherez en vain à suivre les images ; mais que vous acceptiez de vous y abandonner et vous aurez bientôt l'impression d'atteindre l'autre côté de quelque chose. De livre en livre, de poème en poème, M. Joë Bousquet a traduit du silence une vision mystique de l'univers qu'il doit à son expérience, mais qu'il sait interpréter, à n'en pas douter, à la lumière des enseignements traditionnels. Que l'on écoute cette voix étrange et l'on y retrouvera avec un accent qui lui est propre, des thèmes qui commencent à nous être familiers : « L'homme n'a qu'une façon de parvenir à l'existence, qui est d'accomplir l'existence de ce qu'il contemple... Il y a une hauteur de la conscience où ce qui est parlé est le langage de la vie, non de l'homme, comme si l'esprit, en s'y élevant, tendait à découvrir la signification unique des affirmations que les exigences de la personne ont diversifiées... La parole est tout l'homme et pourrait se passer de lui si elle entrait seule dans un monde sans matière... Il n'y aurait que la folie pour libérer la conscience aliénée... La parole reste à créer, comme le bouquet de la nuit et du jour... Crois-tu que les rayons du jour t'auraient ouvert les mains, si tu n'étais pas l'œuvre de la nuit? » Et dans une sorte d'art poétique fragmentaire destiné à présenter son recueil *La Connaissance du soir*, on peut lire : « L'auteur croit que la poésie est un instrument de connaissance, mais un instrument *subversif* de connaissance... La poésie n'est pas une glaneuse de solutions. Mais elle appelle et quelquefois obtient *l'avènement de la sensibilité*, dissout, par de brèves et trompeuses apothéoses, tout ce qui empê-

chait un homme d'être lui-même conscience de la vérité. »

Il ne s'agissait pas non plus, on le sait, de « folie expérimentale » dans le cas d'Antonin Artaud. L'affaiblissement de la raison raisonnante et des principes de conduite sociale semble créer un état de réceptivité aux forces occultes. On pourrait sans doute pour Artaud, comme on le peut très facilement pour Gérard de Nerval, remonter aux sources, fixer ses lectures et l'étendue de sa culture ésotérique. Mais il est plus intéressant de noter que si l'on écarte ce qui est hallucination pure ou pur délire verbal, on peut retrouver une vision du monde, une « révélation », profondément accordée à la vision du monde de l'occultisme. En particulier, la place de la magie dans cet univers est considérable. Les croyances magiques, comme l'envoûtement, expliquent une partie de la vie d'Artaud (du moins à ses propres yeux). Mais surtout elles expliquent son œuvre : les mots de charme et d'incantation ont pour Artaud un sens fort et précis, et c'est un charme comme celui d'un sorcier, une incantation comme celle d'une cérémonie rituelle qu'il cherche à nous imposer par sa poésie. Et de même pour le théâtre (« Il y a, entre le principe du théâtre et celui de l'alchimie une mystérieuse identité d'essence, » écrivait-il), c'est un charme fort, collectif qui doit agir. Tout le mécanisme du théâtre de la cruauté est destiné à nous envoûter dans un sens littéral, à nous mettre dans un nouvel état de sensibilité, et donc de réceptivité. Et la cérémonie qui se déroulera devant nous quand nous serons ainsi préparés, sera une image du drame cosmique, comme c'était le cas à Eleusis et dans tous les grands mystères : « Les Mystères orphiques qui subjuguaient Platon devaient posséder sur le plan moral et psychologique un peu de cet aspect transcendant et définitif du *théâtre alchimique*, et... évoquer la transfusion ardente et décisive de la matière par l'esprit. » Que l'on songe encore à l'intérêt d'Artaud pour les doctrines orientales, que l'on se rappelle que parmi les premiers spectacles qu'il avait l'intention de monter il y avait un extrait du Zohar, l'histoire de Rabbi-Siméon, et on pressentira une fois de plus quelque chose du secret de l'aliénation.

De la magie d'Antonin Artaud nous pouvons passer à cet autre explorateur du pays de la magie, M. Henri Michaux. Nous retrouvons les mêmes curiosités pour les idées et les arts de l'Orient *(Un Barbare en Asie)*, pour toutes les formes de la mystique (M. Michaux s'intéressa activement avant 1939 aux cahiers d'*Hermès*, une revue qui se spécialisait dans l'étude des rapports entre la littérature et l'occultisme) ; nous retrouvons le même recours à des mots significatifs comme « magie » ou comme « exorcisme ». En intitulant un

de ses premiers ouvrages *Qui je fus*, M. Michaux retrouve le mouvement de pensée qui considère l'initiation comme une « re-naissance ». Toute la poésie de M. Henri Michaux, avec ses tentatives de dépassement du langage (« Magrabote, mornemille et casaquin... » ou « il l'emparouille et l'endosque contre terre »), avec ses créations de mondes imaginaires (la Grande Garabagne) peut être interprétée comme un effort pour se retrouver dans son authenticité au moyen d'une technique de dépersonnalisation.

On pourrait enfin multiplier presque indéfiniment les exemples de rapprochements entre la poésie et les voies « mystiques » de la connaissance. Il faudrait citer, à la suite d'Artaud, un écrivain comme M. Arthur Adamov, mystique de la névrose; ou bien en opposition, M. Patrice de La Tour du Pin, mystique de la santé spirituelle, créateur d'une sorte de mythologie chrétienne mais qui s'inscrit à la suite de la mythologie orphique du Graal et de la matière de Bretagne... Bornons-nous et signalons simplement pour finir qu'un des écrivains dont la révélation spectaculaire a été très remarquée ces dernières années, M. Malcolm de Chazal, nous a donné une œuvre profondément imprégnée d'occultisme. On trouve dans les manifestations de cet auteur des symptômes ou d'un délire de grandeur, ou d'un délire de persécution. Il y a dans son œuvre critique comme dans son œuvre poétique des morceaux fort contestables. Mais que l'on regarde simplement la table des matières de *La Vie filtrée*, et on comprendra tout de suite que la démarche spirituelle de l'occultisme (et parfois de l'occultisme le plus douteux) est familière à l'auteur : les cinq étapes de la cérébralisation, le principe-essence du profil, le symbolisme des sens, l'infra-corps, la métapeinture, la corpomancie et la néo-physiognomonie, la vitesse relative des cinq sens, le mouvement en deux temps de la vie, les cinq degrés du temps, les trois grands promontoires de la face, tels sont les sujets traités par notre ingénieur omniscient et théoricien. Ce serait sans doute lui faire injure que de le rattacher à une tradition, voire à la Tradition, puisqu'il déclare : « Quoique j'aie tout puisé en moi-même pour créer ma cosmogonie... » Mais l'essence même de sa poésie, c'est la méthode des correspondances, c'est l'application d'une intransigeante logique de l'analogie. *Sens plastique* est l'œuvre d'une volonté obstinée de synthèse, de rapprochement, à travers et malgré les formes apparentes, à travers et malgré les différents sens : il s'agit une fois de plus de dévoiler la nature, de lui enlever les masques que nous lui posons malgré nous lorsque nous nous contentons de connaissances fragmentaires ou acceptons d'être dupes de discriminations dont

le principe est en réalité dans nos sens et dans notre langage. Qu'on ouvre le livre au hasard, et on sera emporté par cette tempête d'analogies : « L'homme en crachant, crache sa salive. L'eau en crachant, crache sa bouche... L'hypocrisie met le regard en patte d'oie... Pour sentir le nez « hanche » des narines. Pour exhaler l'odeur, le nez bombe le torse, etc... » Or, on le sait, tout dévoilement de la nature est aussi dévoilement de l'homme, et c'est finalement à faire apparaître l'homme à lui-même, au delà des limites de l'incarnation, que M. Malcolm de Chazal travaille, dans la ligne même de tout ésotérisme.

Dans les Forêts de la Nuit.

Les similitudes entre la tradition occultiste et le dessein profond de la poésie moderne sont assez nombreuses pour nous avoir permis jusqu'ici des rapprochements précis : une grande partie de notre poésie, en somme, est occultiste d'une manière expresse et doctrinale. Il n'en va pas tout à fait de même dans le reste de la littérature. L'occultisme y est plus souvent latent que patent, et cela nous oblige d'abord à élargir un peu notre cadre. Les forêts de la nuit mystique occultiste sont broussailleuses et nous devons avancer avec précaution. Impossible de passer sous silence par exemple, les œuvres qui, sans être spécifiquement occultistes, contribuent cependant à créer une atmosphère morale favorable à la tradition. Le fantastique n'est pas l'occulte, mais il arrive qu'il lui fraie les voies.

Le cas de M. Jean Cocteau, perpétuel rôdeur aux frontières de l'au-delà est assez significatif. Il n'est pour ainsi dire pas un livre, pas une ligne de M. Jean Cocteau qui ne nous invite au dépassement des apparences et à la transfiguration du monde. Il a connu lui aussi le dérèglement des sens par la drogue, et il nous a donné des témoignages poétiques et graphiques de cette aventure. Il a exploré le monde du rêve, et il nous présente une de ses œuvres, *Les Chevaliers de la Table Ronde*, comme un don de l'inconscient. « En 1934, j'étais malade. Je m'éveillai un matin, déshabitué de dormir, et j'assistai d'un bout à l'autre à ce drame dont l'intrigue, l'époque et les personnages m'étaient aussi peu familiers que possible. » Et remarquons-le, ce cadeau des zones profondes correspond à un des plus vieux mythes du fond occulte de l'Occident... Les coïncidences et les hasards dont les surréalistes s'enchantent, Cocteau en est friand. Nul n'a comme lui le flair de l'insolite, nul n'a pris autant de plaisir et n'a attaché

autant d'importance à réveiller les contes et les mythes, Orphée, Œdipe, la Belle et la Bête... Et que d'anges, que de démons, que de présences, que de mystérieux visiteurs. Peut-on alors sans abus de mot, verser l'œuvre de M. Cocteau au compte de l'occultisme littéraire? Je ne le crois pas. L'un des premiers recueils de M. Cocteau était intitulé *Le Prince frivole*, et il y a bien dans la nature de notre auteur quelque chose de princier et une part de frivolité, tandis que les travaux de l'occultisme appellent la gravité et peut-être la soumission. M. Cocteau, lui aussi, a joué avec les mots, et avec quelle prodigieuse adresse, quel sens inné du calembour significatif, ou de la formule qui illumine. Et cependant ces jeux-là ne sont pas les mêmes que ceux des surréalistes : si l'on peut reprendre un calembour de M. Jean Cocteau lui-même, dans les meilleurs textes de M. André Breton ou de M. Paul Eluard, les mots font l'amour ; souvent chez M. Cocteau, ils jouent seulement à *la mourre*. Si bien que le meilleur Cocteau est peut-être celui qui ne cherche pas tant de prestiges et parle simplement, gravement, tendrement, de la tendresse (« Je n'aime pas dormir quand ta figure habite, la nuit, contre mon cou... » ou bien les vers de *Un Ami dort*). D'autre part, et c'est le fait du prince, M. Jean Cocteau a une mythologie personnelle puissante et obsédante (de caractère onirique peut-être) dont la fusion avec les mythes de la tradition se fait parfois assez mal : c'est dans la roulotte des Enfants terribles que s'installe la famille d'Œdipe, c'est la boule de neige de Dargelos qui renvoie Eurydice aux enfers, et les effets sont parfois saisissants, mais impurs, en ce qu'ils réduisent la portée et le sens. Ne cherchons donc pas à rattacher à la tradition ésotérique l'œuvre de ce frontalier de la seule réalité, de ce franc-tireur du fantastique : elle se suffit d'ailleurs à elle-même, elle a ses propres secrets initiatiques, ses propres découvertes qui sont d'assez grand prix.

Remarquons d'ailleurs que si l'esprit de la poésie moderne est ce que nous avons dit, cette discussion de frontières pourrait être menée à propos de chaque poète. Un Jacques Prévert est très loin (parce que c'est avec la romance qu'il a des contestations territoriales), mais un Valéry l'était beaucoup moins : que l'on se souvienne des débats sur la poésie pure et des thèses de l'abbé Brémond. Et l'on pourrait parler de M. Jules Supervielle presque comme nous venons de le faire de M. Jean Cocteau : chez lui aussi il y a un goût et une familiarité de l'au-delà, mais ces traits gardent une sorte de liberté poétique, sans prendre de consistance dogmatique. Partout on sait et on sent que le langage poétique est beaucoup plus que le langage, on se sert de lui pour traverser le

miroir, ou pour le nier en tant que surface de séparation. Et sans doute, lorsque nous sourions ou lorsque nous sommes émus par les songeries cosmogoniques de M. Jules Supervielle, c'est par la grâce des analogies et des correspondances qu'il sait découvrir. Rarement un poète a été plus attentif à déchiffrer les « signatures naturelles » à essayer de traduire ce que disent, lui semble-t-il, par le seul fait qu'ils existent, les choses, les arbres, les animaux, les visages :

Visages des animaux
Si bien modelés du dedans à cause de tous les mots que vous n'avez pas su dire,
Tant de propositions, tant d'exclamations, de surprise bien contenue
Et tant de secrets gardés, et tant d'aveux sans formule,
Tout cela devenu poil et naseaux bien à leur place,
Et humidité de l'œil.
Visages toujours sans précédent tant ils occupent l'air hardiment!
Qui dira les mots non sortis des vaches, des limaçons, des serpents,
Et les pronoms relatifs des petits, des grands éléphants...

Ou sur un autre registre :

Le monde est plein de voix qui perdirent visage
Et tournent nuit et jour pour en demander un...

Attentif donc à ces signatures et à ces voix, le poète essaiera ensuite de donner un visage à son univers, et toutes les correspondances s'imposeront : M. Jules Supervielle prête une voix humaine aux étoiles et aux ombres, aux pierres et à Dieu, mais il serait hâtif de parler pour cela de son anthropomorphisme ; de la même manière, en effet, il prête à l'homme des rochers et des poissons, des astres et des arbres. Le microcosme et le macrocosme se correspondent si bien qu'ils s'entrepénètrent. Les limites s'effacent : la création est pour le poète le lieu d'une alchimie virtuelle permanente ; ou bien son monde est celui d'incessantes transfusions, le monde de la sympathie qui fait les coïncidences intérieures. De cet univers à celui de la tradition occultiste, certes il n'y a pas loin. Mais il y aurait un insupportable pédantisme à insister sur ce rapprochement, et peu de profit puisque du même coup on laisserait échapper ce qui est propre à la création de M. Supervielle, cette espèce de pollen dont il sait recouvrir toutes choses.

On pourrait de la même manière mettre à part quelques

prosateurs : Jean Giraudoux nous offre une transition toute naturelle entre poètes et prosateurs, et lui aussi, s'il eut le sens de l'au-delà, d'une certaine transfiguration semi-fantastique de la réalité, ne peut cependant être considéré comme occultiste : le fond de sa métaphysique, selon le brillant canular de Sartre, est bien plutôt aristotélicien. Mais il y a un certain nombre de vierges sages dans notre littérature qui savent ou qui pressentent que pour traverser les forêts de la nuit en allant au-devant de l'époux, il n'est peut-être pas si mauvais de laisser éteindre sa lampe. Cette mise en veilleuse ne suffit pas tout à fait d'ailleurs, et c'est pourquoi nous n'avons pas à retenir le fantastique de M. Marcel Aymé, ni même celui d'un écrivain tout pénétré de romantisme allemand comme M. Jean Cassou.

Le sâr Péladan, il y a un demi-siècle environ, parlait volontiers de l'occulte catholique, et chacun sait que le catholicisme a trop gardé de l'enseignement traditionnel pour n'avoir pas de nombreux points communs avec l'occultisme. Ne cherchons pas à recueillir des interprétations plus ou moins ésotériques du dogme chrétien, mais notons simplement qu'en suivant la voie royale, la littérature catholique d'aujourd'hui a été amenée à faire plus grande la part de l'ombre, et plus précisément, la part du diable. Impossible à un chrétien qui vit sa foi d'ignorer ce qui dans l'ombre de chaque cœur grouille contre elle. Si M. François Mauriac a longtemps scandalisé les bien-pensants, c'est parce qu'il explorait hardiment les terres du péché, parce qu'il se plaisait à faire la peinture de ce versant d'ombre de la grâce, le mal. Mais qu'on le remarque, s'il lui arrive de parler du démon de la connaissance ou d'Asmodée, c'est d'une manière qui reste apparemment rhétorique. La communion avec le mal dans son œuvre se fait sous une espèce, en consommant le pain du péché, et romancier « singe de Dieu » il se permet rarement de convoquer dans ses récits le Prince des Ténèbres. En trente ans, la ruine de la morale chrétienne dans notre société s'est beaucoup accélérée, ce qui fait que le problème du péché sous sa forme casuistique a beaucoup perdu de son intérêt. Nous avons fait, ou plutôt les personnages de nos romans ont fait, d'énormes progrès dans le sens d'une innocence à rebours, l'innocence dans le mal. Le conflit dont vit toute littérature, et surtout toute littérature dramatique ou romanesque, devra donc se situer sur un autre plan. Il y a eu, si l'on veut, un approfondissement théologique de la littérature chrétienne : mais il est remarquable que cet approfondissement a contribué à mettre en lumière moins le rôle de Dieu dans la destinée, que le rôle du Diable.

Au thème de la mort de Dieu, tarte à la crème d'une partie de notre littérature, on peut conjuguer disions-nous le thème de la survie de Dieu. Normalement la mort de Dieu devrait avoir pour corollaire la mort du Diable, et c'est de la survie du Diable que nous avons à dire un mot maintenant. Or, les signes de cette survie dont évidents. Bien mieux, alors que la réalité d'un Dieu personnel semble s'effacer, la réalité d'une personnification du mal s'impose avec plus de force : dans le ciel littéraire, plus vif que le soleil de la vérité brille le soleil de Satan. On pense tout de suite à Georges Bernanos, mais il faudrait évoquer aussi l'ombre de Max Jacob et chercher du côté de chez M. Julien Green. Notre regain de curiosité pour l'albigéisme, qui se manifeste aussi bien par un essai comme celui de M. Denis de Rougemont sur *l'Amour et l'Occident* que par un film comme *La Fiancée des Ténèbres*, a peut-être une signification profonde, comme si notre re-naissance au diable préparait notre re-naissance en Dieu. La distinction chrétienne du bien et du mal s'est effacée, mais non point d'un coup et d'une manière égale. Les séductions du mal, ou le remords d'y avoir cédé, ont presque toujours été des sources d'inspiration littéraire plus vivaces que les aspirations vers le bien. Reniant théoriquement la table des valeurs, nous restons pratiquement sensibles à la fascination de la lumière noire : la place apparente du diable dans notre littérature est en partie la conséquence d'un effet de clair-obscur.

On prendra donc au sérieux les considérations de M. de Rougemont, par exemple, sur *la part du Diable* dans notre civilisation, ou bien celles des nombreux collaborateurs du numéro spécial des Études carmélitaines consacré à *Satan*. Sur le plan littéraire, on n'oubliera pas les tentatives démoniaques (ou daimoniaques) dans de nouveaux traitements de vieux mythes inquiétants comme celui de don Juan ou celui de Faust. Max Jacob a souvent parlé du diable, professé sa foi satanique comme partie de sa foi catholique. On sait d'ailleurs qu'il était vraiment curieux d'occultisme et qu'on lui doit un *Miroir d'astrologie*, comme on doit d'ailleurs un livre semblable à Léon-Paul Fargue : mais dans ces entreprises il est sans doute légitime de se demander ce qui revient à une profonde et authentique curiosité de l'au-delà, et ce qui est la part de préoccupations plus alimentaires. Et quant au diable de Max Jacob, s'il nous est un peu suspect, c'est parce qu'il garde un je ne sais quoi d'opéra-comique : un Méphisto en maillot rose.

Dans l'œuvre de M. André Gide, la part du diable est grande, il l'a souvent reconnu de bonne grâce. Le nom traditionnel qu'il conviendrait d'employer ici c'est celui de Malin,

et on se demande s'il ne convient pas aussi bien à M. André Gide lui-même qu'à son collaborateur. Mais de la souveraine malice, peut-être arrive-t-il à M. André Gide comme à un autre d'être dupe : il faut toujours suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant a-t-il dit, et il a été fidèle à cette parole, mais on se demande parfois s'il n'a pas fait toute son ascension sur un de ces appareils qui servent pour les démonstrations des champions de course pédestre et qui leur permettent de faire admirer leur foulée sans jamais sortir de la scène. En d'autres termes, sous le nom de disponibilité, puis sous le nom d'humanisme, n'a-t-il pas accepté trop facilement une liberté d'indifférence à l'avance soumise aux ténèbres : « Avec quoi l'homme se consolera-t-il d'une déchéance? sinon avec ce qui l'a déchu... » répète Saul en proie aux démons. Mais un vieux fond de religion rationalisée par le protestantisme garde toujours M. Gide des séductions de l'occultisme.

Le Diable enfin circule constamment sans se montrer, et parfois se démasque, dans l'œuvre de M. Thomas Mann, ou dans celle de Georges Bernanos, ou dans celle de M. Julien Green. Ainsi, n'est-ce pas sa puissance, en dernière analyse, qui fait de la montagne pour Hans Castorp, une *Montagne magique*, bien avant qu'il ne se montre à Adrian Leverkuhn, nouveau Dr Faustus? Inversement, c'est lui, nous le reconnaissons, que rencontre au bord d'une route l'abbé Donissan dans *Sous le Soleil de Satan*, mais n'est-il pas encore plus présent dans toute la fermentation et toute la pourriture de ce village de Fenouille où habite *Monsieur Ouine?* Il se montre crûment dans *Si j'étais vous...* mais de quel poids invisible ne pèse-t-il pas sur le destin de tous les personnages de M. Julien Green, et en particulier sur celui de Joseph et sur celui de Moïra, succube victorieuse et vaincue? Ne négligeons pas enfin la valeur littéraire de l'Enfer de nos jours, qu'il s'agisse d'un enfer philosophique comme chez l'auteur de *Huis clos* (au reste tête beaucoup trop strictement rationaliste pour avoir rien à faire avec l'occultisme), ou bien d'un enfer théologique comme chez M. Marcel Jouhandeau. Qu'il s'agisse de Bernanos, de Green ou de Jouhandeau, l'appel au démoniaque apparaît comme nécessaire pour expliquer par une réalité transcendante une certaine subversion des valeurs. Pendant longtemps, il n'a pas été besoin de nommer le Prince des Ténèbres, parce que le lecteur savait que les ténèbres étaient les ténèbres. Aujourd'hui, il y a un peuple qui marche dans la nuit sans savoir qu'il marche dans la nuit et pour lequel, si on veut le mettre en garde, il faut désigner et démasquer l'Ennemi. Ce qui compte chez ces auteurs,

c'est le catholicisme et non l'occultisme ; mais ce que nous pouvions remarquer au passage, c'est que dans leur catholicisme, ils éclairent avec une sorte de prédilection ce qui restait occulte à d'autres époques ou pour d'autres esprits.

Enfin, nous pouvons suivre plus avant dans nos forêts des écrivains pour lesquels l'imprégnation occultiste ne fait aucun doute. Ne revenons pas sur les cas d'écrivains d'une génération dépassée, comme Maurice Maeterlinck ou Maurice Magre, qui ont été, un peu comme on l'a dit de Papus, de véritables commis voyageurs en occultisme. Maeterlinck s'en est parfois défendu, et bien des pages de la petite somme de ses connaissances en ésotérisme qu'il a intitulée *Le Grand Secret* montrent qu'il était loin d'abdiquer tout jugement critique. Il n'empêche que presque toute son œuvre va dans ce sens, éveille ou alimente notre curiosité des mystères de la nature ou de la destinée et des solutions que les doctrines traditionnelles ont proposées. De même, un Maurice Magre a eu des préoccupations analogues et s'est beaucoup intéressé en particulier aux secrets des Cathares ou des Templiers. Ni l'un ni l'autre n'ont élaboré une grande œuvre, mais ils ont joué un rôle considérable dans la diffusion des éléments occultistes.

Une connaissance très étendue de toute la littérature traditionnelle, des alchimistes comme des kabbalistes, une curiosité incessante de toutes les formes d'occultisme, il semble d'abord qu'il n'y ait rien de plus chez M. Blaise Cendrars, et certes c'est déjà beaucoup. Le coureur d'aventures a un peu fait tort dans son personnage à l'aventurier du mystère : et peut-être en effet sa plume coure-t-elle parfois un peu vite. Mais à mesure que l'on voit se dérouler, de *L'Homme foudroyé* au *Lotissement du Ciel* l'immense auto-chronique de M. Cendrars, on se rend mieux compte de la place que dans une avidité quasi encyclopédique de savoir il a su faire à la magie et aux doctrines ésotériques. Au delà de tout le pittoresque du monde, au delà de tous les voyages terrestres, il y a peut-être pour M. Cendrars le voyage spirituel de l'âme qui cherche sa libération et sa paix, le voyage immobile. Il ne dédaigne pas, au contraire, de se considérer comme un mystique et comme un contemplatif, et il nous confie par exemple que « le comput de sa vie d'homme » commence en octobre 1917 (il avait trente ans), le jour où il quitta ses amis les poètes « sans qu'aucun d'eux ne se doutât que je m'éloignais pour m'épanouir et me fortifier dans l'Amour, sur un plan où tout : actes, pensées, sentiments, paroles, est une communion universelle, après quoi, chose que j'ignorais moi-même alors, comme on entre en religion et franchit le cloître dont

la grille se referme silencieusement sur vous, sans avoir prononcé de vœux, on est dans la solitude intégrale. En cage. Mais avec Dieu. C'est une grande force. Et l'on se tait par désir du Verbe... » Est-on bien sûr aujourd'hui que le cheminement poétique de ceux que M. Blaise Cendrars quittait ainsi ne les a pas conduits dans la même direction?

S'ils ont moins nettement étalé leur érudition dans le domaine de l'occultisme, combien d'autres écrivains sont cependant à n'en pas douter, pour qui sait lire, plus ou moins au courant. Nous devons nous borner à une sorte de catalogue, où nous pourrions faire une place d'abord à quelques-uns de ceux qui ont eu des rapports avec le surréalisme. Mme Lise Deharme semble n'avoir qu'une porte à pousser pour entrer en communication avec les fantômes, pour vivre dans l'univers des signes et des intersignes. Sur un autre plan, que de fois nous avons l'impression que ce n'est pas seulement au roman noir que M. Julien Gracq est redevable, mais encore à l'Autre Soleil, celui qui rayonne une lumière obscure.

Entre le fantastique et l'occulte, déjà ces écrivains nous incitent à créer une catégorie nouvelle, celle de l'insolite. On pourrait y ranger aussi bien les œuvres où le quotidien se colore d'on ne sait quelle étrangeté que celles où l'extraordinaire se présente sous les aspects d'une inquiétante familiarité. L'occulte n'y a rien de didactique, ni le fantastique de gratuit : dans les deux cas, et dans les deux sens, le déplacement de l'accent nous invite à aller au delà des apparences, et, si l'on peut revenir une fois encore à cette image, à traverser le miroir, mais à le traverser à l'aller comme au retour. L'œuvre trop méconnue (justement méconnue dirions-nous, parce qu'elle est d'une qualité trop discrète) de M. Franz Hellens tente de cerner ces *Réalités fantastiques*. Ou bien de notre catégorie de l'insolite aux Incongruités (monumentales ou non) de M. Pieyre de Mandiargues, il n'y a pas si loin. Et l'œuvre de M. Marcel Béalu, en quelque mesure héritier de Kafka — ce kabbaliste conscient de vivre au temps de la mort de Dieu — n'ignore pas cet art du décalage significatif. Mais, avec M. Julien Gracq, le prince de l'insolite est sans doute M. Noël Devaulx. Tout chez lui devrait nous mettre en confiance : sa langue très pure, colorée par de légers archaïsmes, une langue de bonne compagnie ; son ton, régulier, posé, le ton d'un narrateur de bonne foi ; ses personnages enfin qui d'abord n'ont l'air de rien et ressemblent beaucoup à des gens que nous aurions pu connaître. Rien ici des effets soulignés et mélodramatiques du roman noir classique, pas d'annonces à grand fracas. De l'objectivité, de la sérénité. Et

cependant, voici que certains personnages ont des manies, de légères bizarreries ; ou bien qu'ils font des rencontres, qu'il leur arrive des choses où il entre un soupçon d'étrangeté. Puis l'étrangeté fait boule de neige, et sans que la voix du narrateur s'élève ce qu'elle dit se rapporte de plus en plus nettement à un autre monde. La magie du récit n'est pas seulement une magie littéraire : M. Devaulx fait appel à des ressorts psychologiques qui sont souvent les mêmes que ceux mis en jeu dans des opérations de magie rustique ou classique. Si tout l'effort de la poésie est de montrer que le langage est beaucoup plus que le langage, tout celui de M. Noël Devaulx est de nous convaincre que la vie est beaucoup plus que la vie, que l'on y trouve des actions, des réactions, des compensations et des correspondances qui relèvent peut-être des lois du rêve, mais plus sûrement des lois de ce rêve objectif et collectif dont l'occultisme en somme est la théorie.

Des échanges analogues et d'analogues déplacements se retrouveraient chez plusieurs écrivains, avec pour chacun, une coloration locale : germanique chez M. Marcel Schneider, méridionale chez M. Henri Bosco, flamande chez M. Michel de Ghelderode. L'influence du roman noir décanté par M. Julien Gracq était sensible dans *Le Granit et l'Absence* de M. Schneider. Depuis, il semble s'orienter vers des sources de merveilleux qui lui sont plus personnelles ou qui jaillissent en lui d'une manière plus naturelle et plus profonde. Il prolonge le rêve éveillé d'une enfance, d'une adolescence qui ne veut pas mourir encore ; il cherche à se maintenir dans un monde qui n'est pas encore étriqué par les « nécessités » de la vie quotidienne, il refuse d'être employé, étiqueté par la société, il refuse même s'il se peut toute détermination trop précise de l'être, tout choix allant jusqu'à faire le rêve teinté d'angélisme d'un Seraphitus-Seraphita. Et pour soutenir ce rêve, c'est dans le secteur le plus germanique du folklore français que l'auteur du *Chasseur vert* cherche des ressources, sans ignorer bien au contraire ce que le merveilleux de tout folklore contient de signification occulte.

Il est banal de dire que l'œuvre de M. Henri Bosco baigne dans la lumière méditerranéenne. Une lumière de midi qui mange toutes les ombres, et rien ne semble pouvoir s'y cacher. Il y a pourtant des retraites à la campagne de M. Carré-Benoît ou bien au mas Théotime. La psychologie ordinaire ne suffit pas à tout expliquer ; et de même avec la lumière du soleil rayonne au blanc sur le mas le double signe de la rose et de la croix. Méditerranéen en effet, il fait volontiers appel non seulement aux paysages de terre et de mer, aux îles et aux ports, aux arbres et aux images de Provence, mais

encore à la mythologie gréco-romaine classique. Les invocations païennes de l'humaniste ne sont pas rares sous sa plume. Mais il ne s'arrête pas là : derrière la mythologie, il pressent, il connaît les mystères, il sait qu'il faut chercher les sanctuaires cachés d'une sagesse orphique ou égyptienne qui pourrait prétendre réconcilier ésotérisme païen et ésotérisme chrétien. Ainsi la suite de pièces qu'il intitule *Itinéraire pour la Nuit* constitue un poème initiatique classique :

Je ne donnerai pas la coupe et la couronne.

. . . .

Ceux qui passent furtivement comme des Ombres,
Nocturnes visiteurs du Temple enseveli,
Cachent sous leur manteau la Parole et le Nombre
Qui tireront un jour le Soleil de l'oubli...

. . . .

Quand saurai-je arracher les tuniques impures
Pour laver le vivant des souillures du mort
Et, tirant de la chair la gloire du vrai corps,
Faire le premier pas hors de ma créature?
L'étendue et le temps se sont saisi de moi
Et périssable objet d'infécondes chimères,
J'ai perdu du regard la Réalité-mère
Et quitté le chemin où m'attendait le Roi...

A qui se souvient en même temps de certaines parties de l'œuvre romanesque, cela ne paraîtra nullement quelque jeu gratuit d'humaniste rêvant dans les ruines d'Éleusis.

Quant à M. Michel de Ghelderode, il prend certes une voie toute opposée à celle de M. Devaulx : une absence permanente de goût et de mesure, de l'outrance, des hurlements, les flammes et les fastes de l'enfer. Cependant que l'on reprenne son théâtre ou que l'on ouvre son recueil de contes, *Sortilèges*, et on verra que M. de Ghelderode n'est pas toujours possédé par lui-même. L'Autre intervient parfois dans les jeux et les blasphèmes de ce Jérôme Bosch d'image d'Épinal ou de ce Breughel en technicolor. Même pour aller au ciel ou en enfer, un Flamand emporte toujours beaucoup de son argile à la semelle de ses souliers. Ou alors, comme Maeterlinck, il en emporte trop peu. Le succès de M. de Ghelderode depuis quelques saisons tient peut-être à ce que lui aussi nous impose la présence de l'ombre et du mystère, et nous l'impose avec une violence presque physique.

Dans quelques œuvres enfin, l'enseignement occultiste est net et manifeste. Passons sur un ouvrage mineur plein de charme, comme *Belle-Rose*, le petit roman dans lequel

Mme Renée de Brimont a fait revivre les milieux martinistes du XVIIIe siècle ; passons même sur *l'Apparition d'Arsinoë* de M. Noël de La Houssaye, une œuvre occultiste qui est un peu dans le ton du *Diable amoureux :* elle nous entretient savamment d'alchimie, de magie et de nécromancie, elle est parfumée par les grands secrets (« je vous conseille l'*Échelle orphique;* elle permet un heureux passage. Faites une pause après le *Cygne.* Vous rentrerez sans doute par le *Septenaire;* en ce cas, insistez sur la purification des parties du corps vouées aux planètes, pour éviter l'obsession. Une fois versé *le Sang de l'Alliance*, retenez bien qu'ils ne sont *plus captifs de la fosse où il n'y a point d'eau...* ») et nous fait assister à des scènes impressionnantes, mais il me semble qu'il y reste je ne sais quoi d'emprunté. Voici plus significatif, un roman initiatique dans le goût oriental avec *Saint Quelqu'un* de M. Louis Pauwels, ou un roman initiatique dans le goût occidental, *La Réponse du Seigneur* de M. Alphonse de Chateaubriant. Il y a de la bizarrerie dans le roman de M. Pauwels, et l'on est un peu étonné d'abord par ce petit récit réaliste ou populiste auquel l'auteur nous convie à prêter un sens mystique. Il se réfère dans son avant-propos à Vivekananda, comme dans l'introduction de son deuxième livre, *Les Voies de petite communication,* il cite Jacob Boehme. Nous ne pouvons suivre son héros, et pour cause, puisque l'extase lui est donnée brutalement et en quelque sorte par accident, et nous ne sommes pas entièrement convaincus par l'expérience donnée comme une expérience personnelle dans le second livre. Mais il y a certainement chez M. Pauwels un homme en chemin, par une méthode qui doit sans doute beaucoup aux méthodes ascétiques orientales : s'il reste quelque chose d'enveloppé dans son talent, c'est peut-être parce que la vérité qu'il cherche n'est pas encore entièrement développée pour lui.

Quant à *La Réponse du Seigneur,* c'est un roman initiatique dont le symbolisme pourrait être étudié page par page, comme celui d'un rituel. Il nous invite lui-même à le rattacher à la tradition occidentale, en se référant soit à la matière de Bretagne, soit à l'ésotérisme des Templiers et des ordres guerriers ; on sait au surplus l'importance de l'imprégnation germanique sur la pensée de M. de Chateaubriant. Mais on peut y voir clairement une fois de plus que cette conception de l'initiation prétend dépasser toute initiation religieuse, même la chrétienne, comme les grades supérieurs dépassent les grades « bleus », et que pour elles les diverses voies de communication, petites ou grandes, sont convergentes pour ceux qui les suivent d'un cœur droit.

Enfin, et puisqu'il faut se borner, l'occultisme est essentiel dans l'œuvre d'un des écrivains dont on a le plus parlé depuis quelque temps, M. Raymond Abellio. On le sait, le mystérieux M. Abellio est sorti tout armé, tout adulte du cerveau de quelque Minerve occulte. Polytechnicien, dit-on, puis mêlé à des mouvements comme la synarchie et le M. S. R. de Deloncle avant et pendant l'occupation, le personnage qui se dissimule sous le pseudonyme d'Abellio a conquis la notoriété littéraire depuis que, condamné à quelques années de travaux forcés par la justice de la Libération, il est contraint de vivre en Suisse. L'homme, et peut-être l'écrivain, bénéficient de cet éloignement forcé ; l'œuvre force l'attention par la fermeté de la langue et de la pensée, par une sorte de passion intellectuelle brûlante qui se communique aux théories en apparence les plus abstraites. Nous connaissons de lui une pièce, deux romans et deux essais. La pièce, lue jadis publiquement au Vieux-Colombier, *Pierre Cardinal,* raconte la naissance de l'albigéisme. Les deux romans sont *Heureux les Pacifiques* et *Les Yeux d'Ézéchiel sont ouverts;* des deux essais, le premier, *Vers un nouveau prophétisme,* porte en sous-titre « Essai sur le rôle politique du sacré et la situation de Lucifer dans le monde moderne », le second, *La Bible, document chiffré,* est un « essai de restitution des clefs de la science numérale secrète ». A vrai dire le second roman se présente comme le début d'une série de trois livres, et de l'essai sur la Bible, nous ne connaissons encore que le premier volume. Il serait donc imprudent d'essayer de donner dès maintenant une vue générale de l'ésotérisme de M. Abellio. Sa doctrine d'ailleurs, si doctrine il doit y avoir, semble encore une doctrine en formation.

M. Abellio semble avoir été un de ces jeunes intellectuels des années 30 qui ne trouvaient pas dans le progrès des sciences et des techniques une raison suffisante de vivre et d'espérer. C'est en vain qu'ils se tournaient alors vers la philosophie, et le cœur leur manquait tout naïvement pour se tourner vers des religions vieillies. Au surplus l'action pour l'action, dont le mirage pouvait séduire Garine, sinon M. André Malraux, ne leur paraissait pas non plus fonder leur vie en raison. Restait la conspiration, pratique ou intellectuelle. La première les retint d'abord, parce qu'elle était plus dans l'air du temps (on aimait le mot « urgence ») et peut-être parce qu'elle convenait mieux à la chaleur de l'âge. La synarchie qui rêvait, pour faire court, de mettre les leviers de commande de la puissance technique et matérielle à la disposition d'une société de grands esprits les séduisit, comme elle peut et doit séduire ceux qui ont le sens d'une certaine

aristocratie de l'esprit. Mais, conspiration d'intellectuels, elle abattit quelques-unes de ces cartes un peu trop tôt, à un moment où le conflit mettant en jeu des intérêts planétaires, difficilement on pouvait l'arbitrer depuis les bords de l'Allier. Rejeté dans l'inaction, M. Abellio choisit de méditer sur les raisons de son échec provisoire et sur les conditions générales de toute réussite dans le monde moderne. Il était déjà préparé à trouver ces raisons et ces conditions du côté de l'occultisme. « Les idées font souffrir, je veux dire après un échec les idées qu'on se fait de soi, » écrit un personnage des *Yeux d'Ézéchiel*, « le meilleur moyen de s'en consoler est de faire entrer ses déceptions dans un système pessimiste assez général pour faire peser sa fatalité sur le monde. »

Le premier roman, *Heureux les Pacifiques*, restait assez près des nombreuses œuvres de caractère plus ou moins autobiographique qui nous ont retracé l'itinéraire sentimental et intellectuel d'un jeune Français pendant les années 30. Le second contient outre des images très fortes de la guerre d'Espagne, un véritable roman d'espionnage, très serré et très attachant. La partie idéologique est importante dans les deux : elle se présente surtout dans *Les Yeux d'Ézéchiel sont ouverts* sous la forme de longues conversations entre les personnages et de longs enseignements de l'un d'entre eux, un bénédictin un peu inquiétant, le Père Luis Carranza. Il est visible que ses idées sont très proches de celles exposées directement par M. Abellio dans *Vers un nouveau Prophétisme*, et l'image des yeux, ou plutôt des roues d'Ézéchiel est reprise d'ailleurs dans *La Bible, document chiffré.*

Les courants de pensée auxquels se rattache M. Abellio sont multiples : sa pièce est l'indice de sa curiosité pour l'ésotérisme des cathares ; *Les Yeux d'Ézéchiel* et l'essai sur le prophétisme se rattachent assez directement à l'enseignement de M. René Guénon et reprennent même parfois la terminologie des doctrines orientales ; enfin avec l'essai sur la Bible, c'est l'ésotérisme juif et l'interprétation kabbalistique qui est au centre des préoccupations de notre auteur, en insistant tout particulièrement sur la mystique des nombres. Déjà Fabre d'Olivet, on le sait, avait médité sur les nombres et sur Pythagore d'une part, sur la langue hébraïque d'autre part. Chez M. Abellio, c'est le polytechnicien qui reprend ses droits et fait union avec l'occultiste. D'ailleurs, déjà dans *Heureux les Pacifiques*, on trouvait de singulières opérations de correspondances numérales. Et cette variété d'inspiration n'a pas d'importance, puisque, expressément, M. Abellio professe la croyance à une Tradition primordiale unique.

D'après cette tradition, présentée par M. Guénon et par M. Abellio, la marche de l'humanité est une marche cyclique. Chaque cycle comporte un certain nombre d'âges, qui sont les étapes d'une décadence ; un cataclysme cosmique, par le feu ou par l'eau, met fin au dernier âge, et un nouveau cycle recommence, mais dont le point de départ est plus élevé. Ainsi l'humanité, *itus et reditus*, évolue et fait lentement retour à l'unité. Nous sommes pour le moment à la fin d'un cycle, dans une période sombre, un Kali-Yuga, les signes des temps se multiplient et nous allons avec une vitesse toujours croissante vers un nouveau déluge.

Perspective dramatique de la vie humaine, de notre vie, de notre temps en particulier, et M. Abellio en a tiré de grands effets dans ses romans. Perspective qu'il faut vivre aussi, en conspirant en quelque sorte contre l'involution, en construisant une arche, c'est-à-dire en formant une société de transmission de l'esprit, une société initiatique traditionnelle. L'ouvrage sur *la Bible* reprend quelques-unes de ces vues, il en cherche la confirmation dans le livre de Moïse, qu'il interprète dans le sens de la kabbale, et aussi dans les accords entre les spéculations de la science numérale traditionnelle (« la science numérale est la science des cycles et des vibrations qui composent le monde ») et celles des plus hautes mathématiques d'aujourd'hui. Recherche de la tradition, recherche des mots, des éléments « à la fois intellectuels et magiques, discursifs et psychiques » de la langue sacrée originelle, ce sont les grands thèmes de l'occultisme que nous retrouvons une fois de plus. Et il faudra juger ces spéculations à leur développement, à leur « fruit » (la vie même de M. Abellio nous intéresse désormais...) puisqu'il est bien difficile de les juger rationnellement. M. Raymond Abellio se réfère en effet à une illumination qu'il eut le vendredi saint 1946, et dans laquelle il trouve de bonnes raisons sans doute pour expliquer ce qui peut paraître bizarre dans sa position exégétique. Lorsque nous parlons comme nous l'avons fait souvent de l'univers comme d'un document chiffré, en effet, il est clair que cette expression ne peut être prise à la lettre, et que si l'interprétation de ce document peut être faite avec beaucoup de soin et de précision par une méthode analogique, la correspondance constante et précise terme à terme est hors de question. Or, c'est d'une telle correspondance que M. Abellio nous parle et pour un texte, celui du Pentateuque. A chaque lettre, on fera correspondre une valeur numérique, donc à chaque mot, à chaque phrase, à chaque verset, et les jeux de ces nombres nous livreront les plus secrets mystères de la structure de l'univers. Il faut

malheureusement admettre pour cela que le texte nous est parvenu « intact et complet », à un mot, à une lettre près, tel qu'il est sorti de l'esprit, bref que ce texte a été *écrit*, au sens le plus fort, et qu'il est même le seul texte *écrit*, et que l'hébreu est *la* langue sacrée. Hypothèses qui paraîtront bien dures et qu'en tout cas les magisters ecclésiastiques les plus rigoureux ne rêvent pas d'imposer. Il y a là un littéralisme de la Tradition, puis la porte ouverte à un jeu interprétatif semblable à celui qu'on joue parfois pour des textes comme les prophéties de Nostradamus, et on sait hélas comment, et cela inquiète un peu beaucoup des lecteurs les plus sympathiques de M. Abellio. Bien entendu, cela n'enlève rien ni à son talent d'écrivain, ni à la signification pour nous d'un fait presque aussi important que le message lui-même : la manière dont cette pensée à la fois apocalyptique et messianique a été accueillie dans notre monde. Rien ne peut mieux confirmer le prestige contemporain de l'occultisme en littérature et au delà.

Conclusions.

Notre tâche dans cet article était de montrer la possibilité et l'intérêt d'une interprétation occultiste de la littérature de ces trente dernières années. Les influences occultistes étant, par définition, des influences cachées, rien n'était plus facile que de les supposer, et inversement rien n'était parfois plus difficile que de les déceler. Nous n'avons pas essayé de forcer les portes du mystère, ou seulement de la discrétion ; et nous avons essayé chaque fois qu'il était possible d'établir par des textes ou des rapprochements concluants l'appartenance occultiste de tel ou tel écrivain. La moisson semble assez abondante pour permettre quelques rapides conclusions.

Il apparaît d'abord que l'éclairage de la littérature par l'occultisme n'est pas un simple jeu de l'esprit. On pourrait sans doute choisir un éclairage tout différent, examiner la littérature par exemple dans ses rapports avec l'esprit rationaliste ou scientifique, et il est évident qu'un certain nombre d'écrivains importants échappent à peu près totalement à notre enquête : ainsi un Martin du Gard, un Montherlant, pour ne rien dire de M. Julien Benda. Mais il ne peut être question de faire un tableau d'ensemble : nous avons essayé d'isoler une famille d'esprits, et cette famille apparaît aujours d'hui comme une famille nombreuse. Les rapprochement-sont intéressants du seul point de vue littéraire, parce qu'ils

permettent parfois de mieux situer ou de mieux comprendre telle œuvre, tel écrivain ou tel mouvement. Le meilleur exemple en est sans doute le surréalisme, dans lequel certains n'ont vu pendant longtemps qu'incohérence et scandale, et dont rétrospectivement l'éclairage occultiste peut faire apparaître la rigueur. Au surplus, comment nier que notre connaissance de certains écrivains du XIXe siècle par exemple, a été renouvelée par la considération de leurs sources secrètes?

Il ne s'agit pas non plus d'une simple recherche de filiation, comme la critique universitaire en a mené beaucoup. En dehors des lectures que l'on peut établir, des rapprochements de textes que l'on peut faire, il y a des concordances profondes qui sont peut-être des concordances spontanées. Déjà sur le seul plan de l'occultisme, le meilleur, le plus sûr véhicule de la tradition est peut-être l'esprit humain lui-même avec ses catégories et ses structures. Sous toutes ses formes, l'occultisme répond à un désir d'intelligibilité globale et nourrit un espoir de salut, tout comme une philosophie, tout comme une religion. Mais si on pouvait dépouiller le corps des doctrines occultistes des billevesées, des rêveries saugrenues, des apports personnels d'incroyables imbéciles ou de parfaits charlatans, on arriverait sans doute à une doctrine unique d'intelligibilité et de salut qui serait bien près de correspondre à la vérité, puisqu'elle serait moulée sur la nature même de l'esprit, sur notre nature profonde et peut-être du même coup sur la nature divine. En ce sens, une littérature qui accepte et cultive ce qu'elle a de commun avec l'occultisme est une littérature noble et qui se fait une haute idée de sa fonction. Notre littérature est dans ce cas : puisqu'il a accepté de relayer les directeurs de conscience de l'Occident, l'écrivain est contraint de remonter aux sources profondes, de chercher le vrai au delà des apparences, et en particulier au delà de l'apparence qui est pour lui la plus importante, celle du langage. Ainsi toute cette littérature tente de récupérer pour l'homme le pouvoir des clés.

Y parvient-elle? Dans toutes les œuvres que nous venons d'évoquer, le pouvoir des clés est-il retrouvé? ou bien n'entend-on que des coups frappés à la porte, des coups désespérés sur une porte sourde? Cette littérature aux ambitions prométhéennes (ou lucifériennes) est-elle égale à son programme, tient-elle au moins en partie ses promesses? Il ne s'agit pas en principe de porter ici sur la littérature contemporaine un jugement global d'un point de vue esthétique. Rarement on a vu une littérature plus consciente de sa vocation, et aussi plus sincèrement décidée à faire son possible

pour y être fidèle : mais il nous est bien difficile de dire dans quelle mesure cette conscience et cette décision ont été pour les œuvres une source de bénéfices esthétiques, un élément d'équilibre et de beauté. C'est le point de vue moral ou théologique qui compte ici pour nous. On peut alors, au nom d'un certain classicisme littéraire, tourner en dérision toute cette littérature : ces jeux de petits papiers, ces visites aux voyantes, ces messages dictés par les tables tournantes, cette attention complaisante et puérile aux rêves et à leurs images, ces folies simulées, ces recours à la drogue, ces longues dissertations prétentieuses et énigmatiques, tout cela n'est pas grand'chose et apporte encore moins, et c'est du délire d'en espérer une modification profonde de l'homme et de sa conduite. On peut aussi prendre à la lettre toutes les déclarations de principe, et montrer que cette littérature ne cherche rien de moins que la construction d'une mystique du surhomme, qu'une déification de l'homme dans un univers athée : la voix qui parle à travers l'occultisme littéraire, c'est alors la voix du Serpent de la Genèse, celle qui dit : « Vous serez comme des dieux, » et qui est cependant la voix d'une sirène des abîmes. C'est encore au nom d'un classicisme et d'une orthodoxie que l'on peut porter ce jugement. Dans cette littérature, en somme, l'homme joue-t-il à des jeux dérisoires, ou bien joue-t-il à se faire Dieu?

Une enquête objective, pour difficile qu'elle soit, semblerait montrer d'abord le peu d'importance des acquisitions nouvelles. Bien des « vérités » de l'occultisme font figure à l'examen de vérités chrétiennes devenues folles. Bien des méditations paraissent sans originalité pour peu que l'on ait quelque culture. Et on ne voit pas que la pratique de cette littérature ait doté l'homme de pouvoirs magiques, de facultés mystiques. Mais l'originalité n'a jamais paru de beaucoup d'importance en occultisme : c'est la tradition qui compte, nous l'avons assez répété ; et au lieu de vérités chrétiennes devenues folles, peut-être faudrait-il parler de vérités « sages » devenues chrétiennes. Que l'on remarque enfin que le progrès est une notion de peu d'usage en occultisme. Il se peut que l'adepte acquiert des « pouvoirs », qu'il puisse obtenir des déplacements d'objets, comme dit-on Fabre d'Olivet, qu'il puisse guérir des malades ou faire de l'or, qu'il ait le don de voyance ou celui d'ubiquité, etc. Mais depuis des siècles et même depuis des millénaires que la Tradition existe parmi les hommes, qu'il y a des adeptes, messagers de l'Agartha ou supérieurs inconnus, il faut bien remarquer que le développement de ces pouvoirs reste rare et maigre. Les personnages qui ont le plus ébloui l'histoire de leur savoir-faire, comme

Cagliostro, ou le comte de Saint-Germain, ou peut-être Nicolas Flamel, sont souvent les plus suspects de charlatanisme. « Le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit, » aimait répéter vers la fin de sa vie le Philosophe Inconnu, Louis-Claude de-Saint-Martin.

N'est-il point permis de penser alors qu'il est absurde de demander à l'occultisme et à la littérature qui s'en inspire d'être des écoles d'une sorte de « vraie » prestidigitation? S'il est difficile de traduire dans un langage, disons cartésien, les apports de l'occultisme, cela n'autorise nullement une négation brutale de ces apports. Que depuis des siècles la quantité d'or qui existe dans le monde ait augmenté grâce à des découvertes géographiques et géologiques et non grâce à l'alchimie ne me paraît nullement une raison suffisante pour condamner la philosophie hermétique. Aux yeux de celle-ci, on le sait, le Grand Œuvre est d'abord une transformation intérieure. Il en va de même pour tout l'occultisme, en Orient comme en Occident. Ne cherchons donc pas des acquisitions spectaculaires, mais dérisoires. Au fond de la vérité, il n'y a pas de miracles de l'occultisme — pas plus qu'il n'y a de miracles de la science. Si nous entendons bien la leçon de l'occultisme, nous verrons que l'homme ne joue pas à des jeux dérisoires, ni à ce jeu plus dérisoire qu'aucun autre qui consisterait à se prendre pour un dieu : il joue à devenir homme. Il ne s'agit pas de changer le plomb en or, de deviner les pensées de ses voisins, ou d'avaler avec délices de bonnes portions de verre pilé. Et tout le programme de l'occultisme se ramène sans aucun doute à faire que l'homme revête le Nouvel Homme — ce Nouvel Homme qui est en même temps le très vieil homme que Dieu fit très exactement à son image et à sa ressemblance. L'occultisme est la plus minutieuse et la plus soutenue technique de l'analogie, dont le but est l'identification.

Nous sommes loin, on le voit, des formes élémentaires de la vie mystique dont nous parlions tout à l'heure. Dans un temps comme le nôtre, où l'homme s'est perdu, l'occultisme peut apaiser ses frayeurs les plus grossières comme son inquiétude la plus essentielle. C'est dans la mesure où il est une « école de cadres », l'école du Nouvel Homme, que l'occultisme peut avoir la plus bienfaisante et la plus noble influence sur la littérature d'aujourd'hui. Même si ses apports ne nous paraissent encore ni très importants, ni très clairs, nous pouvons lui faire confiance parce qu'il est une des très rares voies qui nous restent ouvertes vers l'humanisme élargi dont nous pressentons la vérité.

ROBERT KANTERS.

CE PEU PROFOND RUISSEAU...

On nous a rebattu les oreilles depuis quelques années des mots « pensée engagée », philosophie engagée, etc..., cela dans un sens invariablement politique ou social, et d'ailleurs non sans méconnaître bien souvent, certaines des obligations les plus strictes que se doit de respecter un esprit vraiment libre et soucieux de le rester. Un exemple caractéristique de cette déviation m'a été fourni il y a quelque temps par un jeune philosophe dont les travaux sur le plan spéculatif sont assurément dignes de la plus haute estime, mais qui, dès qu'il prenait position sur des questions actuelles dont il ignorait à peu près tout posait comme une sorte d'impératif catégorique le devoir d'adhérer aux principes généraux du socialisme sans aucun doute par crainte de trahir la classe ouvrière s'il ne se ralliait pas *a priori* à une doctrine qu'il prétend être la seule à prendre ses intérêts à cœur. C'est là, je pense, le type même du faux engagement — un engagement à base d'opinion et de préjugés comme le fut d'ailleurs à l'opposé le libéralisme des classes possédantes au milieu du XIX^e^ siècle. On peut craindre qu'il y ait autant de mensonges d'un côté que de l'autre.

Je conçois pour ma part, un engagement de nature bien différente et qui porte sur la relation à instaurer avec le monde invisible. Ce n'est là en dernière analyse un autre aspect de la protestation que depuis plus de trente ans je n'ai cessé d'élever contre un refus dont à bien peu d'exceptions près (Bergson et William James sont les plus notables), les philosophes se sont rendus coupables, en présence de ce que j'appellerai ici d'un terme général et volontairement vague, le monde invisible. Ce refus ne s'est à vrai dire pas toujours présenté comme une négation pure et simple, mais c'est du moins dans tous les cas la volonté de *ne pas prendre en considération*. Je n'hésiterai pas à dire que d'une façon générale, cette volonté est à base de prétention et de crainte.

La prétention, qu'elle se présente ou non sous les traits

de l'idéalisme, est celle d'une humanité qui se considère comme adulte et se juge définitivement établie dans un monde correspondant à son degré de croissance, un monde dont chaque secteur est affecté à une discipline proprement scientifique et parvenue à la conscience élaborée d'elle-même.

La crainte — ici très étroitement corrélative de la prétention — c'est de retomber au-dessous de ce niveau optimum dans la sphère du pré-logique ou de l'infantilisme. Je crois avoir signalé ailleurs le rôle considérable, bien que camouflé, qu'a joué le respect humain chez les philosophes ; cela est surtout vrai de notre temps et pour une raison qui saute aux yeux ; à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la philosophie a souffert très souvent d'une sorte de mauvaise conscience par rapport aux savants, dès lors ses représentants ont pris un soin jaloux de ne pas donner barre sur eux, c'est-à-dire de ne pas provoquer les sarcasmes de ceux qui possédaient au fond à leurs yeux le monopole de la connaissance authentique.

Mais cette crainte peut être d'une nature plus profonde ; ce peut être la peur de voir remettre en question certains postulats jugés nécessaires à la sauvegarde d'un ordre intelligible quel qu'il soit. On ne peut rendre compte autrement par exemple de l'incroyable mauvaise volonté dont ont fait preuve particulièrement en France l'immense majorité des philosophes quand il s'est agi de reconnaître l'existence de la télépathie. Les Anglo-Saxons, beaucoup moins soucieux de cohérence systématique, beaucoup plus foncièrement empiriques se sont montrés ici infiniment plus accueillants et, partant, plus honnêtes.

Depuis que j'ai été amené pour mon compte personnel et dans les conditions que j'ai relatées ailleurs à constater certains faits, au sens précis du mot, métapsychiques, j'ai assumé envers moi-même l'engagement de prendre en chaque circonstance le contrepied d'une attitude qui me paraît radicalement incompatible avec ce qu'il faut bien appeler la probité de l'esprit. Je dois cependant reconnaître que lorsque je fis cette expérience, j'avais déjà été amené sur un autre plan essentiellement métaphysique, à regarder comme arbitraire le postulat idéaliste auquel ces mêmes faits paraissaient apporter un démenti flagrant. Je n'exagérerai nullement en disant que c'est contre ce postulat que dès l'origine ma pensée fut essentiellement dirigée, qu'il s'agît d'ailleurs d'un monadisme pris à la lettre, c'est-à-dire excluant toute possibilité d'une communication réelle entre les consciences — ou d'un criticisme assoupli, et qui, dans le prolongement de Maimon et du premier Fichte impliquait la négation d'une

réalité proprement nouménale, et en venait finalement à identifier l'esprit au moi transcendental.

Cet engagement fondamental qui consiste dans le parti pris explicite de repérer avec une bonne foi et une humilité absolue les points d'insertion dans notre monde d'une réalité qui le dépasse et dont, dans notre condition présente, il n'est possible de relever que certaines traces. Mais, dira-t-on, cette attitude n'est-elle pas au fond tout aussi partiale, et par là-même indéfendable que celle qui a été d'abord refusée? Ici prenons bien garde.

Il n'en serait réellement ainsi qu'à une condition : c'est que le monde où nous nous jugeons installés, celui-là même où nous agissons, celui que notre technique entend aménager conformément à nos besoins et à nos désirs, fût en lui-même consistant. Mais on peut montrer, par exemple et avant tout par notre façon même d'être au monde, c'est-à-dire l'incarnation, le sentir qui n'en est pas séparable, que ce monde lui-même est miné et perforé en son centre. La pensée expérimentale et technicienne n'est elle-même possible qu'à partir de données pour elle impénétrables. Dès lors les perspectives se renversent, le surprenant, l'inexplicable est au départ ; la catégorie du « tout naturel » qui n'est que le produit de l'accoutumance et de l'irréflexion est vacuée du champ de la pensée. Telle est la démarche liminaire qui doit précéder tout développement philosophique authentique.

Alléguera-t-on qu'il n'y a encore rien là qui nous permette de passer à l'observation d'un autre monde, d'un au-delà? Mais il convient ici de dénoncer les illusions dont un langage spatialisant est lui-même le lieu. Dans un livre fort curieux de St. Ed. White, il est question de ce que l'auteur appelle « un monde sans barrière » *(an unencombreed world)*. Il y a selon toute apparence quelque chose de profondément déraisonnable à imaginer un monde qui serait *en dehors* de celui-ci, et où l'on *pénétrerait* comme on passe d'une chambre dans une autre. C'est là à tout le moins un mode de figuration si grossier, si rudimentaire que nous avons tout à perdre à ne pas nous en dégager le plus complètement possible. Mieux vaudrait à coup sûr se référer par exemple à une double expérience telle que celle-ci : celui qui aime et comprend la musique est à la lettre dans un autre monde que celui pour qui elle n'est qu'un vacarme insoutenable. Rien ne nous empêchera de penser que nous sommes, par rapport à ce que j'appellerai du terme le plus général la réalité comme des inalphabètes, et à mesure que nous nous y reconnaîtrons, que nous en pénètrerons le sens, nous passerons, sans que

la réalité cesse d'être elle-même, d'un monde dans un autre. La pire illusion est sans doute de croire que la science positive sous les espèces que nous connaissons, peut contribuer de façon appréciable à cette transformation, à cette accession. Elle le peut d'ailleurs d'autant moins qu'elle tend davantage à se réduire aux techniques par lesquelles nous assurons nos prises sur le monde où nous avons entrepris de nous installer, c'est-à-dire au fond dans la mesure où nous devenons infidèles à notre condition fondamentale et mystérieuse qui est celle de voyageur, je dirais plus volontiers encore de migrateur.

Mais justement, ce terme de migration ne s'éclaire qu'à la lumière de la mort et ici encore il convient de se garder d'une confusion redoutable qui est à peu près constante dans la philosophie contemporaine. De quelque façon qu'on interprète à la rigueur l'expression fameuse : *Sein zum Tode,* Être pour ou vers la mort, qui est au cœur de la pensée heideggerienne, tout au moins dans le grand ouvrage de 1927, il est de toute évidence que cette expression vise la relation que j'entretiens avec ma propre mort. Elle n'affecte donc en rien le véritable, je serais presque tenté de dire le seul mystère qui est en dernière analyse celui-ci : quels sont les liens qui m'unissent, moi vivant, à ceux qui ont fait partie de mon univers, qui l'ont éclairé, qui lui ont conféré sa valeur unique et qui ont disparu, les uns d'une façon soudaine et au moins en apparence accidentelle, les autres au terme d'une lutte épuisante qui mérite pleinement son nom terrible d'agonie? Prétendra-t-on qu'il n'y avait de sens à parler de lien que tant que ces « autres que moi-même » appartenaient au monde des vivants et que ce que j'appelle leur mort c'est justement la rupture et la dissolution définitive de ces liens-là? Mais la réflexion est tenue de s'interroger sur la nature d'une telle affirmation. Celle-ci se présente comme allant de soi à un certain matérialisme qui ne se connaît même pas comme doctrine et dont il convient au surplus de proclamer l'identité profonde, quelles que soient les formules plus ou moins raffinées sous lesquelles il se dissimule. Dans tous les cas est ici pré-supposée une certaine identité de l'être individuel et du système organique dont le fonctionnement a été supprimé par une cause quelconque ; les éléments de cet appareil ont recouvré une autonomie relative et transitoire, sans doute en attendant qu'eux-mêmes se dissolvent. Mais quelle est la nature de cette identité? Là est la question obscure par excellence. Il ne faut pas se lasser de le répéter et c'est de sa solution que tout dépend. Mais cette question, la connaissance objective n'est pas habilitée, je ne dis même,

pas à la résoudre mais seulement à la poser. Peut-être d'ailleurs faut-il en dire autant d'une certaine ontologie qui se meut parmi les abstractions. Seule une pensée résolument concrète est qualifiée pour s'interroger sur ce point. Car seule elle est en possession des véritables données qui excèdent justement les limites d'une connaissance objective quelconque. Mais qu'est-ce que la pensée concrète sinon celle d'un être qui, prenant conscience de sa *situation* et d'ailleurs la dominant, refuse catégoriquement de s'en abstraire parce qu'il sait que ce serait là méconnaître la condition qui est la sienne et risquer de s'engager parmi les fictions. Dès lors, si je proclame que le lien qui m'unit à l'être disparu subsiste, cette affirmation présente une valeur proprement irréductible ; je veux dire par là qu'il n'existe aucune possibilité de la récuser au nom d'une certaine vérité objective. Alléguera-t-on que cette affirmation ne peut porter que sur mon sentiment ou ma disposition intérieure mais qu'elle ne peut en aucune façon préjuger de ce qu'on regardera comme la contre-partie objective de ce sentiment — car il se peut après tout qu'à ce sentiment rien ne réponde ou ne corresponde plus si l'autre est effectivement anéanti?

Mais une réflexion supérieure — ce que j'ai toujours appelé la réflexion seconde — nous montrera que c'est là raisonner sur des choses et non sur des êtres, et que nous sommes ici au fond en présence d'une pensée technicienne qui s'exerce hors de la sphère où elle garde sa validité ; c'est en somme comme si l'on disait : « Le poste émetteur que je suis est intact — mais rien ne me garantit que le poste récepteur qu'est l'autre le soit également. » Seulement dans le domaine des choses une action vérificatrice est possible au moins en droit ; il y a moyen de faire une enquête pour savoir si l'autre poste fonctionne encore ou non. Or, au moins en apparence, et en tous les cas dans la perspective de ce que j'ai appelé le matérialisme implicite, cette enquête justement ne peut être effectuée, bien plus elle est impensable. Et voilà qui suffit à montrer que cette sorte d'assimilation à un mode de transmission lié à un appareillage est non seulement arbitraire mais absurde. On répondra à vrai dire : « Mais de cette enquête, il n'est nul besoin, puisqu'en fait il n'y a plus de réponse. » Mais comment ne pas voir que cette façon de penser reste commandée par des habitudes qui justement ne peuvent pas être érigées en absolu? Les spirituels savent bien qu'il y a des réponses qui sont d'un autre ordre que celles qu'on peut recevoir par des voies objectivement repérables.

Il semble à la réflexion qu'au terme inadéquat et trompeur

de lien ce soit celui d'assurance qu'il convient de substituer. L'affirmation porte ici sur une présente perpétuée : « Je suis assuré que tu demeures présent, j'en suis aussi sûr que ma propre existence. » Telle est la forme du témoignage que nous avons ici à prendre en considération. Il est d'ailleurs indispensable d'ajouter que cette assurance, qui est l'amour même dans sa vie inaltérable et profonde est continuellement et sans doute inévitablement contrebattue par la tentation de désespérer ; et cette tentation est entretenue en chacun de nous comme un feu maléfique par le spectacle des choses, des vicissitudes infinies auxquelles elles sont impitoyablement soumises. Ce n'est que par un acte de liberté qui est toujours à renouveler qu'il nous est donné de résister à cette tentation-là.

Dirons-nous que cet acte de liberté est après tout purement gratuit? C'est là un mot qui prête terriblement à confusion, et qu'il faut refuser sans hésitation, si comme dans la détestable tradition inaugurée par Gide ce terme de gratuité est pris hors de toute référence à la grâce. L'acte liberté qui est ici visé est fondé dans la reconnaissance de la *valeur d'être* qui est celle du disparu ; et il va de soi que cette reconnaissance-là elle aussi est amour. Tout se passe ici en définitive à l'intérieur de l'amour, c'est-à-dire dans une sphère inaccessible à la connaissance objective réduite à elle-même et à son outillage propre.

Là est, pourrait-on dire, comme le réduit inexpugnable de la croyance à une réalité invisible, et cela en deçà de toute adhésion expresse à un credo spécifiquement religieux. Qu'on ne vienne pas parler ici d'animisme ; car l'animisme est encore d'essence naturaliste, et ce qui joue ici c'est l'intersubjectivité en tant que telle. Je ne conteste d'ailleurs en aucune façon bien entendu que la réflexion lorsqu'elle s'exerce sur celle-ci et sur ses conditions de possibilité, soit amenée à découvrir son fondement ontologique qui ne peut être que le Toi absolu, faute duquel cette réalité invisible se dissoudrait en une multiplicité inconsistante d'apparence transitoire.

Il ne semble cependant pas que nous soyons mis dans la nécessité d'avoir à nous contenter de cette assurance éclairante et purement intime. Tout semble bien se passer comme si une miséricorde éparse mettait à la portée de ceux qui sont doués d'une certaine réceptivité active — peut-être comparable à certains égards aux dons artistiques élémentaires — ne disons pas exactement des preuves — ce mot ici ne saurait convenir — mais des indices remarquablement consistants et révélateurs d'un concursus qui semble, de façon fort étrange

se réaliser comme à mi-chemin entre l'ordre de l'inter-subjectivité pure qui est celui de l'amour et le domaine de l'objectivité proprement dite. A mi-chemin, dis-je : car il y a bien ici expérience, cette expérience suppose des conditions tout à fait particulières et assurément peu conformes aux exigences légitimes de la science positive. Plus elle est riche de sens et de portée, plus elle se présente comme un don vraiment gratuit, supposant des pouvoirs exceptionnels qu'il n'appartient au « sujet » de développer que dans une très faible mesure. Au niveau inférieur sans doute l'expérimentation apparaît au contraire praticable — qu'on songe par exemple aux travaux récents de Rhine et de Carrington — mais elle ne permet guère de mettre en lumière que certains faits élémentaires de lecture de pensée. Au niveau supérieur au contraire où l'expérimentation proprement dite ne paraît plus pouvoir trouver place, où il faut se contenter de recueillir et d'accueillir une sorte de tout venant, d'extraordinaires apports émergent parfois. Bien entendu je ne prends pas ici ce terme d'apport dans son acception matérielle, mais je vise des indications explicites, des « lumières » que le « sujet » réduit à son propre équipement mental eût été de toute évidence incapable de fournir. Des exemples fort impressionnants nous contraignent manifestement à admettre l'intervention d'un principe intelligent dont on en peut certainement pas dire qu'il se confond avec l'esprit du médium car il n'est pas soumis aux mêmes limitations. J'observerai d'autre part que le recours abusif à l'inconscient tel qu'il fut pratiqué à la fin du dernier siècle et au début de celui-ci s'expliquait au fond d'une manière générale par le refus catégorique de mettre en question un idéalisme comme celui que j'ai évoqué plus haut.

A partir du moment où on a reconnu ce qu'il y a d'arbitraire et peut-être d'absurde dans de telles postulations, le chemin se trouve frayé pour les conceptions bien différentes et qui répondent plus directement à l'enseignement des faits. Je ne veux d'ailleurs pas dire par là que les très graves difficultés ne subsistent pas, je vise en particulier le problème de l'identification, même si j'arrive à me convaincre que, par un procédé de nature d'ailleurs variable, qui peut être l'écriture automatique, le ouija, etc..., je me mets en communication avec une entité intelligente qui ne coïncide certainement pas avec celles dont j'ai l'expérience courante, puis-je identifier avec certitude cette entité, c'est-à-dire établir qu'elle est bien ce qu'elle prétend être? On trouve des cas où l'identité paraît réellement démontrée, je doute cependant qu'on puisse atteindre à autre chose qu'un haut

degré de probabilité, cela tient à des raisons profondes que l'analyse philosophique permet de mettre en lumière. Il existe une procédure d'identification dans le monde objectivement donné qui suppose la mise en jeu d'un certain nombre de catégories sans lesquelles il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'expérience au sens positif et scientifique de ce mot. Mais à partir du moment où nous dégageons de ce monde objectivement donné — et où nous tendons par conséquent à nous libérer de ces mêmes catégories, ne convient-il pas de reconnaître que cette émancipation comporte une rançon, et c'est justement l'impossibilité au moins en droit de procéder à de telles identifications. Je prendrai un exemple théorique qui fera mieux comprendre ce que je veux dire. Supposons que par une médiation métapsychique quelconque, j'obtienne des précisions sur le contenu d'un certain coffret fermé à clé, et que je sache pertinemment d'autre part que seul le possesseur aujourd'hui défunt de ce coffret a su ce qu'il renfermait, pourrai-je conclure de là que c'est vraiment ce possesseur défunt qui m'a renseigné? Il le semble au premier abord et je suis fondé à dire que cette hypothèse comporte un degré appréciable de probabilité. Mais il est douteux que je puisse être plus affirmatif, car il se peut que dans l'ordre métapsychique auquel j'ai ainsi accès les séparations, les cloisonnements que comporte le monde sensible pour des êtres incarnés de même structure que moi n'existent littéralement plus (il me vient à l'esprit en ce moment une comparaison musicale qui est peut-être dans une certaine mesure susceptible d'éclairer ma pensée). Qu'on imagine d'un côté un musicien qui serait enfermé dans les limites d'une tonalité unique, et de l'autre un musicien qui aurait un pouvoir de modulation illimité. Le monde ouvert (ce qu'on entend d'habitude par au-delà) serait au monde clos qui est le nôtre ce que serait la conscience modulante par rapport à une conscience monotonale.

Il est vrai qu'en général les faits, comme ceux que je vise, sont présentés dans les séances où même dans l'écriture automatique comme des preuves qu'entend donner de sa survie une entité animée de la volonté de communiquer avec nous et de se faire identifier ; et il peut paraître arbitraire de considérer ces faits en eux-mêmes, c'est-à-dire abstraction faite de cette volonté. Mais encore faudrait-il que je fusse fondé à écarter l'idée d'une mystification qui peut se présenter sous des aspects divers. Cela ne sera possible à la rigueur que là où sera d'abord réalisé le type de coprésence ou d'intersubjectivité que j'ai défini comme l'inexpugnable réduit de la croyance en ce domaine. Mais sans doute faut-il ajouter

que plus la communion est spirituellement maintenue entre ceux que sépare

Ce peu profond ruisseau calomnié, la mort...

plus sera en général tenu en échec le souci d'obtenir des preuves d'identité ; car celles-ci ne sont requises que par celui qui au fond de lui-même demeure sceptique et angoissé et qui, par ce scepticisme et cette angoisse même, pèchent peut-être de quelque façon contre l'amour.

La valeur de cette observation me paraît difficilement contestable. J'ajouterai cependant qu'il ne faut peut-être pas en majorer à l'excès la portée. N'avons-nous pas à tenir compte de la détresse à peine imaginable dans laquelle une grande partie de l'humanité se trouve aujourd'hui plongée? On ne le rappellera jamais avec trop d'insistance, les progrès de la science et de la technique auront eu en fait pour conséquence de contribuer à jeter le discrédit sur l'ordre de la subjectivité — et cela est tellement vrai que l'amour est de moins en moins aimé, et que là où il est encore « goûté », c'est sous les espèces sensuelles sous lesquelles il est à peu près méconnaissable. Dans ces conditions j'admets difficilement qu'on se montre par trop sévère pour qui prétend, par des voies hasardeuses, découvrir sinon des preuves, au moins des indices, des repères qui lui permettent de jalonner quelques pistes à travers les fourrés impénétrables où semblent disparaître à jamais tant d'existences précieuses et dans la lumière de la Charité il n'y a pas une seule existence qui ne doive être jugée telle. J'accorderai bien entendu que là où une grande religion — et pour nous cette religion ne peut guère être que chrétienne — ait vécu dans sa profondeur, cette zone redoutable se trouve par là-même survolée. Mais j'ajouterai aussitôt que cela est vrai *grosso modo*, c'est-à-dire partiellement faux : les consolations standard que se bornent à débiter comme des leçons apprises dans les circonstances les plus tragiques tant de prêtres chez qui l'accoutumance a peu à peu émoussé la sensibilité et l'imagination risquent d'apparaître aux affligés comme dérisoires et presque offensantes, et elles le sont en effet. Si tant d'âmes meurtries cherchent des secours en dehors de l'orthodoxie, disons plus exactement de la pratique orthodoxe, c'est la preuve que sur ce point comme sur tant d'autres, les gens d'Église ont dans une large mesure manqué à leur mission, et cela s'explique non seulement par leurs déficiences propres mais par l'insuffisance de leur formation. Cela ne veut pas dire que le développement des pratiques spirites ne soit pas en lui-même

un mal ; mais ce mal, je n'hésite pas à le dire, est infiniment moins redoutable que l'installation dans un matérialisme opaque et satisfait. Les conséquences de ce matérialisme en effet, sont effroyables et j'aborde ici ce qui me paraît être le point capital. Contrairement à ce qu'on pourrait croire en effet, et à ce qu'ont admis sans preuves au XIX^e siècle tant d'esprits brillants mais superficiels, là où cette vie-ci, cette vie terrestre est regardée comme un simple intervalle entre deux nuits bien loin qu'elle acquierre par là plus de prix, qu'elle soit mieux aimée et plus respectée, elle se déprécie au contraire, elle devient l'objet d'un discrédit automatique qui est à l'origine de la déshumanisation présente. Dans ces conditions rien ne peut être plus essentiel que de mettre en lumière l'erreur sur laquelle repose ce matérialisme qui se prolonge aujourd'hui en une technocratie impudente. Là est la raison profonde — et Bergson l'avait vu avec la plus grande lucidité — pour laquelle ce qu'on a appelé d'un mot très vague la recherche psychique doit être poursuivie avec une inlassable ténacité. Seulement ce serait une grave illusion de penser que cette recherche peut se réduire comme semblent le croire beaucoup d'Anglo-Saxons à une simple accumulation de faits, les faits ne sont rien s'ils ne suscitent pas une réflexion de nature strictement philosophique et qui s'attache à élucider leurs conditions de possibilité.

D'où l'utilité incontestable qu'il y avait à rassembler un certain nombre de données susceptibles de fournir comme une base de départ à la pensée ; encore faudra-t-il que celle-ci ait le courage de les accueillir bien loin de les éluder en les traitant comme des espèces d'anomalies négligeables. Ici comme partout ailleurs il faut d'abord être de bonne foi, or dans ce domaine c'est jusqu'à présent tantôt la crédulité parfois la plus sotte, tantôt le parti pris sous son aspect négateur qui ont triomphé. Entre l'un et l'autre il s'agit de se frayer un chemin, parmi beaucoup d'obstacles qui n'ont pas encore tous été déblayés, et qui tiennent à la nature même de ce qui est en question. Je songe en particulier aux témoignages impressionnants donnés sur l'autre monde par les personnalités désincarnées. Je dirai qu'ici la méthode de recherche n'est même pas encore découverte, car on ne peut pas procéder comme on ferait pour les récits de voyageurs qui auraient commencé d'explorer des terres inconnues. Il n'y aurait alors qu'à procéder à des recoupements, mais c'est qu'on serait encore dans l'ordre du vérifiable. Dans l'ordre qui nous occupe, on voit mal comment ce travail de confrontation peut s'opérer ; et cependant je n'ai pas non plus le sentiment qu'on puisse s'en tenir à des conclusions purement

négatives. A travers mille redites, mille développements inutiles, et ce qu'il faut bien appeler parfois un invraisemblable fatras, une lumière semble parfois se montrer, à laquelle nous n'avons pas le droit de nous refuser. Rappelons-nous qu'après tout dans l'ordre de l'âme, là où il s'agit d'appréciations dignes de ce nom, on ne peut pas non plus procéder par simples recoupements. Les voies d'approche sont infiniment plus subtiles, seul un tact qui n'est donné qu'à quelques-uns permet de les repérer.

Il y a donc les plus sérieuses raisons de penser que nous n'arriverons jamais ici, que nous ne devons même pas arriver à cette évidence qui pour un cartésien est la marque des idées vraies. C'est qu'en effet nulle part plus qu'ici le cartésianisme ne révèle ses insuffisances. Pour nous en tenir à la question centrale autour de laquelle gravitent toutes ces réflexions, il semble bien que notre condition — tout au moins telle que le péché l'a déviée (car elle ne se laisse pas saisir à partir d'essences immuables, mais seulement dans une perspective à la fois historique et transhistorique) comporte pour nous une possibilité ou une tentation permanente et très imparfaitement surmontable de regarder la mort comme étant pour chacun de nous un terme absolu. On ne saurait à cet égard s'élever trop résolument contre l'esprit d'édulcoration proprement dégradante qui anime presque invariablement les spirites. Le tragique irréductible de l'existence humaine, ou disons même tout simplement son sérieux, est intimement lié à cette possibilité ou à cette tentation. Ce n'est que par l'acte d'une liberté enracinée dans la grâce que nous pouvons soulever la dalle qui semble peser de tout son poids sur notre destinée, sur notre espérance. Je ne puis me tenir d'évoquer ici une réunion intime qui rassemblait la veille des obsèques les amis d'un homme qui, pendant bien des années, et dans des circonstances parfois très dures conforma sa vie aux prescriptions de l'Évangile et ne cessa de rayonner d'une sorte de joie surnaturelle. Non seulement on ne sentait aucune tristesse chez ses proches qui avaient entièrement participé à sa vie et à sa foi, mais une sorte de sourire était sur leurs visages, il était évident que la mort était effectivement vaincue ; la foi était vraiment là comme l'expérience anticipée d'une communion pleinement assurée dans la lumière du Christ. Il y a là comme la limite supérieure au sens le plus précis du mot transcendant de tout ce qui se présente ailleurs comme une recherche tâtonnante.

Mais là où pour quelque raison que ce soit l'esprit renonce à accomplir cet acte de libération, c'est-à-dire à opter pour l'amour contre la mort il donne en fait à celle-ci un acquies-

cement par lequel il se rend complice de sa puissance maléfique. Il contribue à lui abandonner le monde et à répandre sur la terre les germes de corruption qui sont en elle. Un monde qui ne se borne pas à concevoir, mais s'efforce d'instaurer une pensée authentiquement matérialiste, une pensée qui se renie elle-même est un monde cadavérisé. C'est ce monde aux exhaltations pestilentielles que nous voyons surgis devant nous, Il y a longtemps qu'il nous aurait tous asphyxiés si par une sorte de miracle diffus dont nous ne prenons conscience qu'imparfaitement, et de façon, hélas, bien intermittente, des âmes croyantes et priantes, humblement mais inlassablement, ne maintenaient ouverte la source de l'espérance et de la vie éternelle.

Mais ici surgit à nouveau de façon irritante la puestion que j'ai déjà effleurée chemin faisant : n'est-ce pas à l'Église et à elle seule qu'est dévolu ce pouvoir? N'est-ce pas une entreprise sacrilège et au fond absurde de prétendre en dehors d'elle obtenir sur l'autre vie des clartés qu'elle peut seule nous dispenser? Je répondrai encore une fois que cela est sans doute *essentiellement* vrai mais *existentiellement* inexact. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de ne pas tenir compte des insuffisances flagrantes qui ne sont pas seulement celles de la prédication, mais bien d'une théologie et d'une métaphysique parfois presque sclérosées ; corrélativement, il serait contraire à la charité de ne pas prendre en considération la situation d'âmes toutes proches du désespoir et qui ne parviennent pas, que ce soit ou non leur faute, à s'acclimater encore à l'enseignement de l'Église, des interprètes souvent médiocres se révélant incapables de leur apporter une certitude concrète dont ils ont soif. Il y a là une situation historique et que nous sommes tenus de regarder comme transitoire, mais sur laquelle nous n'avons pas le droit de fermer les yeux. Dès lors la recherche métapsychique, indépendamment de sa portée philosophique qui est considérablc, peut constituer comme un ensemble de moyens de secours *dont il convient d'ailleurs d'user avec une grande prudence;* les recommandations expresses des théologiens sont sans aucun doute justifiées, et ce serait une faute grave que de ne pas en tenir compte. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que par un effort conjoint des philosophes et des nouveaux théologiens les résultats de ces recherches en cours puissent être assimilés et incorporés à une doctrine renouvelée, de façon que cesse un état de choses qui n'est satisfaisant ni du point de vue de la raison ni du point de vue de la foi. Mais cet aménagement, il serait vain de se le dissimuler, suppose un travail préalable immense et dont de part et d'autre on ne paraît

devoir comprendre que très rarement la nécessité. Il est tout à fait singulier d'avoir à constater en particulier que des théologiens qui sur le plan social par peur de paraître réactionnaires donnant parfois tête baissée dans des conceptions foncièrement anti-chrétiennes, au point de conclure avec le marxisme les compromis les plus ruineux là où il s'agit non plus de la collectivité, mais de l'âme individuelle de ses aspirations les plus sacrées, de sa destinée, s'en tiennent à des formules toutes faites qui ne peuvent plus nourrir aucune âme vivante, comme si elles cherchaient à racheter sur ce terrain par un conservatisme têtu le relâchement dont ils font preuve là où il s'agit de se concilier les masses. Mais justement il n'y a pas pour un chrétien à se concilier les masses parce qu'il n'y a pas à les reconnaître comme telles, mais à les nier. Ce qui existe, mais dans la lumière du Christ, ce sont des âmes, mais qui ne sauraient former des amas et s'agglutiner les unes aux autres ; ce sont les relations singulières et comme nimbées d'un élément sacral qui les unissent les unes aux autres ; le reste est sinon illusoire, du moins périssable et n'intéresse que les spécialistes. Mais le philosophe et plus encore le théologien abdiquent leur mission s'ils ne gardent pas les yeux fixés sur cette éternité dont les techniques spécialisées, quelles qu'elles soient, risquent toujours par une dégradation presque inévitable, d'entraîner la méconnaissance active ; devant la vie, devant l'amour, devant la mort, il n'y a pas de spécialistes, ou plutôt les spécialistes de la vie, de l'amour, de la mort sont des faux monnayeurs. Qu'ils cèdent la place aux métaphysiciens, aux théologiens unis dans un suprême effort non peut-être pour comprendre, car l'être est au delà du comprendre, mais pour reconnaître et pour proclamer.

GABRIEL MARCEL.

LE FANTASTIQUE DANS LA PEINTURE CONTEMPORAINE

... Alors, pour se défendre contre Pallas qui jaillissait encore le casque en tête, la lance en main, l'égide à l'épaule, mais cette fois du crâne des humanistes, les vieux saints de l'Occident chrétien firent appel aux démons, que, depuis plusieurs siècles, ils avaient exorcisés. Sainte Marthe rompit le bleu ruban de charité et de sagesse pieuse, dont elle avait enchaîné la Tarasque, et le Paradis entier, menacé par l'Olympe, tenta de lui opposer les légions infernales. Assurément, le Moyen-Age avait souvent représenté les innommables, les inconnus, les mystérieux rôdeurs des ténèbres surnaturelles. Depuis que Satan avait fait, au VIe siècle, son apparition dans la peinture sur les murs de l'église égyptienne de Baouit, maintes fois l'Orient et l'Occident l'avaient sculpté ou peint, et avec lui, ses serviteurs et son ineffable royaume. La T*entation du Christ*, sa *Descente victorieuse aux Limbes*, la *Chute des Anges rebelles*, la *Parabole des Vierges folles*, l'*Histoire de Lazare et du Mauvais Riche*, le *Jugement dernier*, surtout, avec sa représentation de l'Enfer sous la forme d'un monstre à la gueule béante, inspiré par la description biblique de Léviathan, les épreuves de tant de saints — saint Antoine en particulier — les luttes prédites par l'Apocalypse de saint Jean, cent autres thèmes aussi familiers à la plastique médiévale avaient, des siècles durant, permis aux imagiers comme aux enlumineurs, aux maîtres verriers comme aux peintres, de susciter démons et monstres, et de faire pressentir à la sainte plèbe de Dieu la menace et l'horreur de la Puissance des Ténèbres. Les églises romanes — Conques, Beaulieu, Autun — les cathédrales gothiques — Bourges en particulier — des peuples de gargouilles, maintes Apocalypses avaient été le champ où, du XIIe au XIVe siècle, l'occulte avait pris forme. Mais c'est surtout le XVe siècle qui aima lui donner corps : telle miniature représentant l'Enfer dans les *Très Riches Heures du duc de Berry*, les planches du

Calendrier des bergers, les fresques de la cathédrale d'Albi jalonnent cette évolution du goût grandissant de l'Occident gothique agonisant pour la représentation des mystères noirs et de leur épouvante. Et le paroxysme de cette passion, c'est l'œuvre de Jérôme Bosch et de Mathis Nithart (Mathias Grünwald) où, sous la signification chrétienne des images infernales, se glisse un sens ésotérique, plus spécifiquement occulte, et en rapport direct avec la pensée alchimiste du temps. Jacques Combe dans son livre si riche sur Jérôme Bosch, André Chastel dans un article publié en 1937, par la *Gazette des Beaux-Arts,* sur l'iconographie de la *Tentation de saint Antoine,* ont bien montré les innombrables allusions dont se chargent les images étudiées par eux et qui toutes se rattachent aux conceptions de la magie contemporaine. Il n'est pas jusqu'à l'Italie (où le rationalisme affirmait pourtant sa jeune agressivité) qui ne soit touché par cette Botticelli curiosité pour l'occulte : le crépuscule du Quattrocento vit aux abois illustrer l'*Inferno* et Signorelli déchaîner, au dôme d'Orvieto, l'Antéchrist, Lucifer et leurs cohortes maléfiques.

Mais le Moyen-Age traqué eut beau s'efforcer de faire barrer par les démons la route aux Dieux et aux Héros, ceux-ci défirent ceux-là, dont le XVI^e^ siècle vit la déroute se consommer. Sans doute le désarroi des esprits et des âmes, les remous religieux, politiques, sociaux, ouvrirent-ils une ultime carrière aux chevaux apocalyptiques gravés par Dürer et par Jean Duvet ; chaque lustre n'en marqua pas moins un recul du fantastique devant le rationnel. Quoique la jeunesse de Michel-Ange ait été fortement secouée par la prédication de Savonarole, quelle impuissance visionnaire, cependant, dans son *Jugement dernier,* où les damnés ne sont que Titans foudroyés. Et il n'est que de comparer au *Jardin des délices* de Bosch la *Dulle Griet* de Breughel l'Ancien (peinte cependant en pleine horreur de la révolte des Pays-Bas) pour constater l'espèce de refroidissement de l'intelligence de l'occulte : non seulement dans l'œuvre du maître anversois le terrible est moins menaçant, plus terre à terre, plus réaliste et plus logique, mais le visionnaire y perd surtout ses arrière-plans philosophiques. Et la déroute de la pensée occultiste se consomme au XVII^e^ siècle dans l'œuvre de Breughel d'Enfer, de Téniers et de Callot : le fantastique n'y est plus que drôlerie. L'Art s'est fermé au surnaturel noir. Victorieuse Pallas y règne...

Elle le fera jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle. Règne absolu, sûr de sa force, et qu'ébranlèrent à peine, à la fin du XVIII^e^ siècle, quelques retours offensifs du fantastique. Tandis, en effet, que Messmer faisait retentir l'Europe du bruit

de ses baquets, et Mozart de celui des spectres et des revenants qui grondent dans son *Don Giovanni*, squelettes, sorcières, fées et démons risquaient une rentrée timide dans la peinture et dans les arts graphiques, sous le burin du Français Gamelin, la plume de l'Anglais Blake, les pinceaux du Suisse londonisé Füssli, ceux enfin du Goya de la Quinta del Sordo — dont les toiles visionnaires avaient été comme préparées par les estampes fantastiques, *Caprichos* et *Disparates*. Mais soit que le talent médiocre des trois premiers ne prêtât pas assez d'autorité à leurs ouvrages, soit que (le relatif échec du génie goyesque en ce domaine porte à le penser) les temps ne fussent pas encore mûrs, cette révolte fut sans lendemain comme sans conséquence. A peine en resta-t-il que désormais, et tout au long du XIX^e^ siècle, le diable rôdera autour de la peinture, de la sculpture et de la gravure surtout. Et encore doit-il moins le courage de le faire à l'art qu'à la poésie : C'est Méphistophélès que hante, de temps à autre, le monde de Delacroix, le Trismégiste de Baudelaire celui (d'un si mauvais aloi !) de Rops, et les Damnés de *L'Inferno*, la *Porte de l'Enfer* de Rodin.

Mais voici qu'à la fin du XIX^e^ siècle, tout change. Léviathan endormi se réveille et sort de l'abîme, dont il laisse sonder aux voyants les profondeurs oubliées. Et le champion de l'occulte, en art, après un si long silence, ce fut Odilon Redon, précédé de peu par son maître et ami Bresdin. Dans son œuvre graphique, d'abord, *dans le Rêve* (1879), la *Tentation de saint Antoine*, l'*Apocalypse*, puis dans sa production de pastelliste et de peintre, Redon accorde à nouveau droit de cité plastique à ces choses et à ces êtres que l'œil n'avait plus vus, l'oreille plus entendus, l'intuition plus pressentis depuis la fin du Moyen-Age. Esprit clair, rationnel et rationaliste — religieux par ailleurs, contemplatif et mystique — nullement porté vers les sciences occultes, imperméable à la pensée des Rose-Croix, indifférent à celle de Maeterlinck, ce n'en est pas moins lui qui a, le premier, retrouvé la source dédaignée depuis plusieurs siècles et retrempé l'art dans les eaux glauques où l'infini des mondes stellaires se reflète parmi les frémissements inouïs des faunes et des flores d'une surnature mystérieuse. Non seulement son crayon lithographique prête à nouveau l'être artistique aux fantômes et aux squelettes, mais encore, en relation avec la science, la philosophie et la poésie de l'époque plus qu'avec ses conceptions occultistes renaissantes, son pastel et son pinceau animent un univers étrange et essentiel, où des protozoaires flottent dans la fluorescence d'une nébuleuse primitive. Tout le mystère, le mystère de tout, est de nouveau appréhendé par la plastique

— qui retrouve une dimension perdue depuis cette décadence et cet appauvrissement que les historiens appellent toujours obstinément « la Renaissance ».

Précurseur de génie, Redon fut peu suivi et ne le fut pas immédiatement. En France, du moins. Car, en Belgique — où il avait souvent exposé — il n'est pas douteux qu'il exerça une influence décisive, encore que laissée dans l'ombre par la critique, sur Ensor. Le rapport est direct entre son *Masque sonnant le glas* et les masques fameux que le maître d'Ostende représentera engagés dans mille actions diverses, précisant, développant le sens originel et essentiel que Redon avait retrouvé par delà des siècles et des siècles d'oubli, le sens, si je puis dire, macabre de cet objet quasi cultuel dont notre temps a fait un jouet. L'au-delà redevenait ainsi thème plastique grâce à Ensor, grâce à Redon.

En France, cependant, le message redonien demeurait peu connu. De temps en temps, la peinture se tournait bien vers le surnaturel, mais c'était sans y pénétrer, séparée qu'elle en était par une barrière de littérature. Gauguin, avec tout son génie, ne parvenait pas à la briser, Sérusier encore moins, qui n'avait pas cette arme. Aussi les Tupapaus que l'un avait rencontrés dans les îles du Pacifique, et les Elfes dont l'autre avait surpris les évolutions à travers landes et forêts bretonnes, restent-ils extérieurs au fantastique véritable, tout de même qu'à la même époque, la poésie d'un Maeterlinck. Sans doute une culture reçue essentiellement de la tradition humaniste et qu'à la différence de Redon ils ne parvenaient pas à transgresser les empêchait-elle de traduire les aspirations déjà profondes de leur temps, cette soif d'une connaissance irrationnelle, puisée dans un ésotérisme qui, de nouveau, coulait abondamment...

Qu'il en ait bien été ainsi, c'est ce que prouve le fait que le principal champion, avec Redon, de la renaissance du fantastique dans la peinture française, a été un simple, un ignorant, indemne de la formation rationnelle et rationalisante des écoles et des universités, un humble, le douanier Rousseau. Le surnaturel est partout dans son œuvre : c'est sa lumière qui filtre dans les étranges forêts vierges où le peintre de la rue Perelle lâchait indifféremment tigres et élégantes, charmeuses de serpents et Polonaises de Montmartre. Ce sont ses mystérieux caprices qui tendent les mufles des lions sur les bohémiennes endormies, et ses souffles qui fouettent les chevaux montés par des sorcières en haillons jusqu'à les faire planer au-dessus des charniers humains dont la guerre emplit et désole le monde. Autant que chez Redon — et avec plus d'éloquence encore — les forces occultes parlent par le pin-

ceau du demi-niais de Plaisance, de même que par celui de la servante de Senlis, Séraphine Louis. Un univers moins vaste — pas de figures — rien que d'extraordinaires buissons poussés en dérision des lois physiques de la croissance, épanouis en fleurs dont les pétales sont de grands yeux exorbités, lourds de feuilles immenses qui se frangent de plumes et où cillent mille regards clignotants ou extasiés. Mais de cet univers se dégage je ne sais quel fluide — celui-là même qui enfiévrait la simple femme de ménage, quand elle croyait voir la Vierge et prenait ses pinceaux pour fixer sur la toile les plantes à la fois sacrées et maléfiques que ses yeux avaient peut-être vus s'incliner sous les pas triomphants de Marie. Séraphine, le douanier Rousseau... Que les premiers, avec Redon, à avoir exprimé le fantastique dans l'art français après une léthargie de trois ou quatre siècles, aient justement été ces humbles — ces humbles qu'une culture reçue d'une tradition ne défendait pas contre les sollicitations de leurs âmes et de leur époque, quelle preuve de l'agonie de la civilisation issue de la Renaissance — agonie dont notre cécité ne veut pas prendre conscience. Notre temps n'est plus cette phase culturelle que la Renaissance avait façonnée. Notre art, par conséquent, ne saurait plus rester celui que la Renaissance avait élaboré, défini, fixé ! A civilisation neuve doit correspondre un art nouveau. Age charnière comme le fut le Quattrocento — mais Quattrocento à rebours — sans doute appartient-il à notre temps de créer une peinture inédite, et dont une des idées-forces doit être ce dépassement de l'Humanisme de la Renaissance, cette conception plus vaste de l'homme et de l'univers dont la résurrection contemporaine du fantastique dans l'art est un des signes les moins douteux.

Après, en effet, une sorte de hiatus (au cours duquel l'art français de peindre se consacra uniquement, et à bon droit, à la solution de problèmes plastiques), le vent du fantastique délivré par Redon se remit à souffler et ce fut aux environs de 1919. Mais alors il souffla partout... Le voici qui passe dans l'œuvre de La Fresnaye malade, promis déjà à la mort patiente, et qui voyait dans ses cauchemars ces figures étranges qu'à son réveil il fixait vite sur le papier, attentif, avant tout, à les tracer ainsi qu'il les avait vues, glabres ou barbues, chauves ou chevelues, bouffies ou osseuses, mais toujours inquiétantes et empreintes de mystère. Et parallèlement, en même temps que les champions italiens de la Scuola Metafisica, avant Bermann et les Néo-Humanistes romantiques, le La Fresnaye mourant des années 20-25 installait d'étranges personnages maniérés dans des architectures désertes et précieuses — et de leur rencontre jaillissait une poésie énigma-

tique, je ne sais quel effluve d'un fantastique presque insoutenable... Même présence des mêmes forces chez un autre peintre également promis à une mort prématurée, et dont on n'a pas non plus mesuré à sa juste taille le message si important : Amédée de la Patellière. Qu'il livre saint Antoine à la menace de bêtes étrangement humaines ; qu'il imagine la fin du monde d'après le *Dies Iræ*, ou qu'au contraire il paraisse s'en tenir à la réalité la plus quotidienne, la plus paysanne, de sa Vendée originelle, et peigne des journaliers dormant dans un cellier, une vachère et sa vache, des filles des champs en promenade le long des arbres étêtés du bocage, des femmes apeurées par une éclipse, une bougie qui se consume, un coquillage sur une table, c'est toujours la même hantise des vérités latentes et essentielles, et le même don de les faire pressentir. Un clair-obscur riche en secrets, l'expression des animaux, les gestes humains, tout suggère, tout dit ces présences occultes et tout en fait passer le trouble jusqu'à nous.

La Patellière, La Fresnaye, ce qu'une mort tapie dans leur chair leur faisait exprimer, c'est un curieux démon qui le dicte à Chagall, un démon mi-juif et mi-russe, et enrichi de toutes les ressources que d'innombrables complexes pouvaient ajouter à celles de l'atavisme et de l'hérédité. Hommes à têtes d'animaux, animaux à têtes d'hommes, vaches gravides, coqs claironnants, pendules inexorables, tout un étrange personnel s'agite dans cette œuvre enfiévrée, s'y allonge, s'y étire, y flotte, comme pressé de décoller de terre, de gagner l'empyrée, de se désincarner ; et un fantastique neuf, où se retrouvent maints éléments des bestiaires médiévaux, fait de la sorte son apparition dans la peinture contemporaine.

L'œuvre de Chagall, comme celle de La Fresnaye, est éminemment, substantiellement individuelle. Émanant d'un individu, elle ne peut exprimer, des mondes surnaturels, que ce qu'en appréhendent des expériences particulières. En opposition avec elles, le Surréalisme est une doctrine — une doctrine et une école — qui érigent en système certaines des pratiques empiriquement expérimentées par d'autres, l'écriture automatique, par exemple, dont La Fresnaye s'était déjà servi. Avec une conscience très lucide — trop lucide — et un dessein fermement arrêté, le Surréalisme part à la découverte des univers occultes qu'il entend explorer méthodiquement, donnant à cet effet des règles et des recettes dont certaines ne laissent pas de pouvoir être discutées : comment souscrire, ainsi, à ses exigences, lorsque, afin, sans doute, de mieux affirmer le caractère de message ou de document que doit offrir le tableau, il prône le métier le plus académique, la fac-

ture la plus léchée? Comme si, en art, le représenté et la représentation n'étaient pas à ce point imbriqués l'un dans l'autre que toute défaillance de celle-ci n'entraînait pas indéfectiblement une altération, une déchéance de celui-là ! Immense avortement pictural, le Surréalisme n'en reste pas moins un fait plastique d'une grande importance ; il suffit à sa gloire d'avoir affirmé l'urgence d'une peinture inspirée, attentive au fantastique, et d'avoir exercé une influence déterminante sur l'évolution de Picasso.

On peut dire, en effet, en simplifiant fort la complexe réalité d'un art si divers et si contradictoire, qu'en gros l'œuvre de Malaguène présente deux faces, une face plastique et une face magique, celle-là ordonnée autour du Cubisme et celle-ci autour du Surréalisme, dont l'action se fait sentir sur le maître à partir de 1930. Sans doute, çà et là, dans sa manière, dans ses manières plastiques se rencontraient des œuvres, des ensembles d'œuvres même, où la tendance au magique se pouvait sans peine déceler. L'exemple de la sculpture nègre lui inspira, aux environs de 1907, d'admirables compositions qui annoncèrent à la fois les ouvrages cubistes de 1911-1920, et ceux dont l'ultime expression a été en 1937 la fameuse toile de *Guernica*. Là se déchaînent, épouvantables, comme jamais ils ne l'avaient fait peut-être, les démons de la guerre et les dieux de la mort. Et sans doute faut-il remonter aux plus hautes époques de l'art — Sumer, Égypte ancienne — pour trouver l'équivalent d'une pareille conjuration des pouvoirs occultes maléfiques. D'autant qu'à la différence des Surréalistes, Picasso sait — on s'en doute — trouver la forme nécessaire pour faire vivre sur la toile les puissances exorcisées et en faire passer jusqu'à nous les souffles meurtriers, les fureurs et les sortilèges. Œuvre démoniaque s'il en fut jamais en peinture, *Guernica* constitue la seule réponse plastique égale à l'appel que, sur les ruines du Moyen-Age, lançait le *Jardin des délices* de Bosch ; et comme l'un fermait une ère de peinture visionnaire, il se peut que l'autre en ouvre une autre, ou soit du moins l'un des montants de l'arc qui se dresse sur son seuil grandiose et inspiré.

L'autre montant semble l'œuvre de Rouault, voyant lui aussi, mais dont la voyance a Dieu pour objet. Certes Satan rôde dans ses ouvrages. Les filles, les juges, les bourgeois putrides qu'il peignait avant 1914 en sont tout entiers possédés. Mais s'il le voit dans l'homme, il ne le fait pas face à face. Son tête-à-tête se passe avec le Christ, dont personne, depuis la fin du Moyen-Age, n'avait magnifié aussi complètement la double nature, humaine et divine, ni donné des images aussi inspirées. Anti-Picasso, tourné vers le ciel, c'est

moins le fantastique que le divin qu'il exprime, mais son témoignage va dans le même sens et prouve combien ce temps — que l'on dit matérialiste — est en réalité attentif aux murmures comme aux grondements de la surnature, et volontiers enclin à crever tout ensemble le plafond et le plancher de l'univers étroit fabriqué par la Renaissance pour plonger ses regards dans les gouffres chtoniens comme dans le royaume des étoiles.

Peinture du sacré, peinture de l'occulte ont ainsi ressuscité. Pour l'une, *Alleluia!* Et pour l'autre?...

BERNARD DORIVAL.

POURSUITE DE L'OMBRE

Entre toutes les interventions de l'occulte, visions et fantômes exercent un attrait incomparable, car ce sont les plus spectaculaires. Paroles et pensées demeurent pâles à côté des pouvoirs de la vue tant la gourmandise de l'œil est grande.

Pourtant, dans la mesure où les puissances occultes se matérialisent, elles altèrent leur pure essence. Leur descente dans le champ visible est une faveur, peut-être, qu'on souhaite quelquefois par imprudence, mais elle ne produit pas par elle-même une remontée concurrente de l'homme vers les seuils interdits.

Il importe bien davantage qu'à certaines heures la sphère engloutie de l'esprit humain vibre aux ondes inconnues qui sillonnent l'abîme. C'est à partir de là, bien au-dessus de la région moyenne des apparitions, que s'élance le plus haut désir.

Sans qu'il puisse être question de marquer ici l'extrême différence des domaines en cause, on peut dire qu'un tel éclairage rend mieux sensible ce que signifie le refus des images chez les mystiques hindous et chez Jean de la Croix. Et, même, l'holocauste des images se consumant les unes les autres chez Mallarmé. Alors commencent des expériences sans figure qui ne peuvent s'exprimer qu'au moyen d'une sorte de filigrane à peine perceptible sur champ de silence, de désert, de vide et de nuit.

Car il s'agit bien d'expérience. Qu'on ne dise pas que le poète rêve ou construit, car ce ne sont que les deux faces indissolubles d'une activité non d'invention, mais de découverte. Le poète ne crée pas, il explore. Mais quel domaine?

Attiré depuis longtemps par la couleur nettement occulte d'*Igitur*, je cherchais à en découvrir le sens. Et il me parut d'abord que la nuit mallarméenne n'est autre que la nuit nietzschéenne de la *mort de Dieu*. C'est là le secret *mystique* fondamental qu'il faut saisir si l'on veut que sa parfaite beauté devienne diaphane sans cesser d'être nocturne. Ce n'est pas

seulement une œuvre d'art et une contemplation profane de la nuit. Comme je tentais ensuite de saisir davantage quelle puissance occulte rôdait dans ces parages, il se produisit tout d'un coup un événement qui me parut quelques instants m'écarter de cette quête, alors que par un détour imprévu, il me permit au contraire d'accéder à un cercle plus intérieur du labyrinthe.

Je fus soudain frappé, en effet, par quelques mots de ce texte qui me parurent singulièrement proches de quelques expressions du poème de Poe sur le *Corbeau*. Le rapprochement était d'autant plus précis que Mallarmé qui connaissait depuis longtemps l'œuvre de Poe avait traduit ce poème.

Ces coïncidences étaient-elles occasionnelles ou bien pouvait-on leur reconnaître une configuration organique? C'est ce qu'il fallait examiner avant d'en rechercher la signification.

La comparaison des deux textes est stupéfiante.

D'abord le parallélisme du décor : dans les deux scènes figurent l'heure de minuit ; maint bizarre volume de savoir oublié (P.) et un grimoire, livre ouvert (M.) ; le buste pallide de Pallas (P.) et le buste d'un génie supérieur (M.) ; l'incertain et triste bruissement des rideaux qui remplissent de fantastiques terreurs (P.) et les rideaux qui frissonnent invisiblement inquiets, dans l'horreur des suprêmes frissons des chimères et de l'instabilité des tentures (M.) ; le velours des coussins que dévore la lumière de la lampe (P.) et le buste de velours d'une race supérieure que la lumière froisse (M.).

Ensuite le développement du drame : les deux histoires parlent d'un oiseau ; d'un heurt ; d'une agitation d'ailes (P.) et d'un battement d'ailes (M.) ; d'un oiseau d'ébène (P.) et d'une nuit ébéenne (M.) ; d'un volet poussé (P.) et des panneaux de la nuit (M.) ; d'une hésitation entre la porte et la fenêtre (P.) et d'un choix entre deux ouvertures (M.) ; de la lampe (P.) et de la bougie (M.) ; de l'âme de Poe qui git flottante à terre dans l'ombre du corbeau (P.) et d'Igitur qui se couche sur les cendres de ses ancêtres, l'ultime bougie soufflée (M.).

Il n'est point jusqu'au *Jamais plus!* du corbeau qui ne reçoive le surprenant écho du *Pas encore!* d'Igitur.

Au surplus, ces coïncidences ne sont pas des points isolés qu'on additionne ; elles forment une figure si précise qu'on pourrait la dessiner, un chiffre commun à ces deux tapisseries de mots. Elles éclairent un même combat de l'homme en proie aux oiseaux, dans un même climat de velours et d'envoûtement.

Si le mystère général de ce domaine poétique est l'intensité mystique de la nuit, à l'intérieur de cette nuit se déroule chez

Poe et chez Mallarmé un drame particulier. Que signifie donc pour eux, cette énigme de l'oiseau inscrite dans l'énigme de la nuit?

On peut croire le problème résolu d'avance pour Mallarmé, sous prétexte qu'il connaissait d'avance le poème d'Edgar Poe. Ce serait attacher une importance très excessive au problème dit des sources littéraires. Rien de plus trompeur que le mot de source en pareil cas. Bien entendu il existe des influences littéraires et la longue fréquentation de Poe par Mallarmé n'a pu manquer d'agir sur lui. Mais combien d'autres ont assidument pratiqué l'œuvre de Poe sans en tirer autre chose qu'un enthousiasme inefficace? Car seul l'homme est la source de son œuvre. Les autres œuvres ne sont pas des sources pour lui, mais seulement un moyen de pénétrer plus profondément dans ses propres régions interdites à la recherche de ses propres sources. Ce n'est pas une querelle de mots, car il en résulte précisément que les prétendues sources littéraires n'éclairent en rien, comme telles, le secret incessible et incommunicable de la création poétique.

Cela est si vrai que lorsqu'on voit M. Lauvrière, par exemple, s'épuiser à rechercher comment, à son tour, Poe lui-même a pu puiser le thème du *Corbeau* dans quelques précédents littéraires encore plus anciens, on s'aperçoit vite qu'il n'aboutit qu'à des résultats dérisoires, des faits, peut-être, mais qui n'apportent aucune lumière, sinon sur d'infimes détails. (Cf. *Le Génie morbide d'Edgar Poe*, p. 113.)

Au surplus, il existe entre les hommes tant de possibilités de ressemblances entre leurs images intérieures qu'il faut tenir compte non seulement des lectures, mais aussi de l'unité de l'imagination fondée sur l'unité de la nature, du climat de l'époque, de la ressemblance des vies, de la communauté des archétypes et même des communications télépsychiques. Il semble alors que le problème dit des sources devienne inextricable, mais dans le même moment il perd presque toute importance. Il n'est plus guère question de savoir si une œuvre seconde fut inspirée directement par une œuvre première ; il s'agit bien davantage, quand elles se ressemblent, de chercher quelle région commune elles évoquent. Ce n'est plus l'influence directe et avouée d'une œuvre sur l'autre qui compte, mais la relation de chacune de ces œuvres avec une même région secrète. Car ce qui caractérise la poésie, ce n'est tout de même pas le matériel qu'elle emploie, mais la phosphorescence incompréhensible qu'elle lui communique. On imagine très bien Conan Doyle construisant quelque histoire de *bande mouchetée* sur la trame commune au *Corbeau* et à *Igitur*. On voudra bien convenir que ce n'est plus du tout du même

ordre. Tandis que ce que nous cherchons c'est le secret de la vibration particulière à *Igitur*.

Pour des motifs semblables, il ne suffit pas de rechercher si les ressemblances entre les deux poèmes ne sont pas explicables selon les méthodes de Taine et de Marx. On peut admettre qu'une méditation angoissée dans un décor nocturne composé de tentures, de fauteuils de velours, d'une bougie, d'un buste, d'un livre ancien, d'une glace ou de tisons dans l'âtre, soit typique d'un intellectuel bourgeois de la fin du XIXe siècle. Ce genre de remarques n'est pas dénué d'intérêt, car il met en relief la naissance de thèmes poétiques qui n'existaient pas auparavant. Mais encore une fois ce n'est pas le matériel qui fait la poésie, mais l'emploi fantastique que la poésie fait de ce matériel. Une explication matérialiste motive pour sa part le fait qu'un certain décor ait été disponible (cause conditionnelle), mais elle ne sait rien de la façon dont il est devenu poétique et rien de la scène singulière dont il est le théâtre (cause motrice). Le domaine central que nous cherchons n'est pas situé dans ce qu'on appelle par commodité oculaire le monde extérieur.

Les explications psychanalytiques sont beaucoup plus pénétrantes, par leurs méthodes de déchiffrement et leurs constellations de complexes, mais elles ne dépassent évidemment pas le niveau de recherche qu'elles s'assignent par définition.

Comme l'indique Marie Bonaparte, le corbeau qui sépare le poète et Lénore est identique aux *proches de haute lignée* qui dans un autre poème le séparent d'Annabel Lee. (*Edgar Poe*, I, p. 167.) Cela éclaire remarquablement la hantise de la race immémoriale dans *Igitur* et le parallélisme entre l'ombre du corbeau et les cendres des ancêtres. Simple indication entre mille autres qu'on pourrait découvrir en confrontant les études de Marie Bonaparte sur Poe et de Charles Mauron sur Mallarmé. Mais ce qui reste en cause, et c'est pour nous l'objet essentiel, c'est de savoir en quel domaine secret la fissure psychique ouverte par leurs drames psychanalysables a conduit les deux poètes.

Enfin, pour achever de déblayer le terrain, nous devons dire qu'il nous inquiète fort peu que dans la *Genèse d'un poème*, Edgar Poe ait prétendu avoir calculé de façon très rationnelle les images de son *Corbeau*. Des esprits aussi peu compatibles que Marie Bonaparte, Denis Marion et M. Lauvrière ont fort bien montré comment un tel calcul est impossible. Ce poème exprime au contraire les tendances les plus personnelles de Poe. Qu'on propose à n'importe qui d'écrire un poème selon les prétendues règles posées par Edgar Poe, il

en tirera tout autre chose. La poésie ne se déduit pas comme une règle de trois. M. Lauvrière raconte, au surplus, que selon Georges Graham, l'éditeur de Poe, cette prétendue Genèse n'était qu'une mystification. *(Le Génie morbide d'Edgar Poe*, p. 113.)

On pourrait douter de ce témoignage, peut-être suspect, en tout cas négatif, s'il n'était corroboré de façon formelle par un autre témoignage tout à fait positif et que M. Lauvrière aussi nous rapporte :

« Un jour, Cornelius Mathews rencontra Poe et lui exposa les horreurs d'une pièce fantastique qu'il écrivait sur la sorcellerie. « Pourquoi, lui dit Poe, n'y feriez-vous pas voler sur la scène, au-dessus de la tête du sorcier, un oiseau de mauvais augure, un corbeau? Ce diabolique oiseau, ajouta Poe, ne cesse de me poursuivre ; je ne peux pas m'en débarrasser, même assis à cette place, j'entends son croassement, comme je l'entendais à Stoke Newington (son école en son enfance près de Londres) ; j'ai le battement de ses ailes en mon oreille... » *(Loc. cit.*, p. 112.)

Nous voici introduits cette fois de la chambre du poème à la chambre du poète. De la figuration poétique du fantôme, nous passons au fantôme psychique lui-même. Cette fois, nous sommes entrés dans le domaine secret.

L'histoire devient plus bouleversante encore, si nous nous souvenons d'une lettre fantastique que Mallarmé, plus tard, écrivait à son ami Cazalis :

« Mais combien plus je l'étais (incapable de me distraire), il y a plusieurs mois, d'abord dans ma lutte avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu ! Mais comme cette lutte s'était passée sur son aile osseuse, qui, par une agonie plus vigoureuse que je l'eusse soupçonnée chez lui, m'avait emporté dans les ténèbres, je tombai victorieux — éperdument et infiniment — jusqu'à ce qu'enfin je me sois revu un jour devant ma glace de Venise, tel que je m'étais oublié quelques mois auparavant. » (Cf. MONDOR, *Vie de Mallarmé*, I, p. 237.)

Or cette lettre est du 14 mai 1867 et *Igitur* fut commencé en cette même année 1867, selon le Dr Bonniot ou au plus tard en 1869, selon Mondor. Dans tous les cas, la relation entre la lettre à Cazalis et *Igitur* est évidente, par la date et par les thèmes.

Quant au parallélisme entre ces deux combats de Poe et de Mallarmé contre des puissances ailées, peut-on concevoir une rencontre plus confondante?

J'aurais désespéré de donner une idée de ce que je cherchais à travers une confrontation de textes qu'on aurait pris trop

volontiers pour une recherche de sources littéraires, si je n'avais eu la chance de découvrir non seulement le parallélisme des poèmes, mais aussi la ressemblance des hantises intérieures les plus incommunicables. Grâce à cette nouvelle coïncidence, il apparaît qu'il s'agit de bien autre chose qu'une prétendue filiation de textes. Leur lien n'est pas négligeable, mais il n'a pas une fonction de cause à effet entre Poe et Mallarmé, il est seulement signe occasionnel, d'une toute autre corrélation. Bien entendu ces deux plans de coïncidence se renforcent mutuellement d'une manière plus surprenante que jamais, puisqu'il s'y manifeste ainsi un véritable volume de coïncidences poétiques et spirituelles. Cependant leur pôle se situe non dans l'histoire extérieure, mais dans le domaine occulte de l'esprit.

Il ne s'agit pas, car ce serait un autre égarement, de prétendre identifier tout bruit d'ailes mallarméen et poesque à la lutte contre Dieu, ou peut-être contre un démon, ou contre n'importe quelle entité, race ou génie. Sous un symbole unique, une pluralité indistincte de puissances cachées s'agitent vertigineusement dans les profondeurs de l'esprit. Ne transformons pas ce drame en allégorie.

Qu'on n'objecte pas non plus qu'il s'agit de poésie et non de mystique. Certes il existe entre les deux catégories une barrière, mais si fluide et si mouvante ! Si l'hallucination mystique peut être très authentiquement la projection d'une action exercée par des puissances secrètes sur les profondeurs mentales, il n'est pas plus inadmissible de penser qu'une profération d'images poétiques intenses peut être elle aussi la projection justifiée d'une scène occulte. Le fait qu'elle se produit dans une œuvre d'art ne permet pas d'escamoter le problème, car la question est de savoir ce qu'est réellement en son fonds une telle œuvre d'art. Rien n'empêche qu'elle ait pour fonction d'être une passerelle vers l'invisible. La nuit de la *foi* et la nuit de la *mort de Dieu* ne sont point théories, mais expériences, ni leur peinture une fiction arbitraire, mais le sillage de cette expérience dans la zone des images. L'on ne peut même pas dire que ce sont seulement les premières étapes dans le grand désert. Elles sont le grand désert lui-même. Les témoignages opposés de Jean de la Croix et de Nietzsche montrent à quel point elles signifient l'immersion dans l'abîme.

Ce n'est pas à une moindre hauteur qu'il faut situer le *témoignage* de Mallarmé dans *Igitur*, parmi les zones nocturnes de la *mort de Dieu*. C'est là qu'il est aux prises avec d'indistinctes puissances occultes. C'est là, dans j'ignore quel domaine limitrophe, que Edgar Poe se débat contre les

mêmes présences voilées. C'est dans leur propre verbe poétique claquant comme un pavillon au vent de l'abîme que nous éprouvons les grands battements d'ailes qui les hantaient.

Seuls dans leurs chambres de velours et d'oiseaux, tous deux se tiennent sur un seuil voilé. Le foyer d'où proviennent leurs visions se trouve à la fois dans l'univers infime qu'ils peignent et hors de lui, dans l'immensité de l'abîme, dans leur âme et hors d'elle. A ce degré redoutable de l'éveil spirituel, les antinomies qui déchirent le réel sont laissées loin en arrière. Il n'y a là nulle fiction, mais figuration fabuleuse d'une expérience ultra intime dans laquelle l'esprit affronte au fond de lui autre chose que lui-même. Il va de soi que le fantôme d'ailes ainsi apparu ne tient sa manifestation imaginairement visible que de quelque mirage suspendu à des bribes de mémoire. De même que les regards du Vinci accrochaient à de vieux murs moussus des visions d'amours et de batailles.

Si maintenant il convient d'insister sur ce qui sépare Poe de Mallarmé, ce n'est pas pour signaler les différences anecdotiques, mais une dissemblance essentielle qui marque à quel point l'extrême raréfaction des images est le plus haut mode de manifestation des présences spirituelles. Comme le Corbeau semble fictif et arbitraire dans la mesure même où il est créature matérielle, circonscrite et dénommée ! Sans l'aveu du poète, c'est à peine si, malgré la magie de ses vers, nous consentirions à voir en lui ce fantôme obsédant qu'il fut pour Edgar Poe. Tandis que chez Mallarmé, tout se réduit magnifiquement à la vibration de quelque noir filigrane dans la nuit battante. Une subtilité sans pareille dans l'usage du verbe fait moins descendre le fantôme dans les régions habitables que planer hors d'elle-même une sensibilité sublimée. La nuit, l'aile et l'âme tourbillonnent, faisant singulièrement alterner leurs sorties et leurs retours en une seule unité. Sans que celle-ci qui s'affirme suprême puisse rendre compte autrement que par un refus, des hésitations de sa suprématie.

Répudiant même le bruit de son propre cœur, Igitur déclare :

« Je n'aime pas ce bruit ; cette perfection de ma certitude me gêne : tout est trop clair, la clarté montre le désir d'une évasion ; tout est trop luisant, j'aimerais rentrer en mon Ombre incréée et antérieure... »

Comment ne pas se souvenir ici de cette parole étonnante de l'*Ane d'or* évoquant de quelle façon cessa une apparition d'Isis :

« Apulée dit splendidement qu'elle se retira en elle-même (1). »

Ce n'est pas à une moindre altitude que Mallarmé prétendit forcer son propre fantôme dans son ultime retraite, là où toute image sombre dans l'abîme.

MICHEL CARROUGES.

(1) Cf. BRETON, *Arcane* 17.

NUMÉROLOGIE DES SÉPHIROTH

Il est généralement admis aujourd'hui qu'une période de restitution et de désoccultation des anciens textes est en train de s'ouvrir, en corrélation avec l'enrichissement constaté à l'autre pôle de la connaissance, c'est-à-dire dans les sciences profanes, et notamment en mathématiques. Le bouleversement des théories de la connaissance que provoque l'importance prise en mathématiques par la notion de structure va trouver son corrélatif dans la transformation profonde de ce qu'on a appelé la *science* ou la *mystique* des nombres, cette hésitation dans le vocabulaire étant ici significative à la fois des prétentions et de l'incertitude de cette « science ». Bien entendu cette transformation ne sera relative qu'à notre connaissance actuelle, et il faut l'entendre dans le sens d'un retour à une compréhension plus exacte des arcanes, c'est-à-dire d'un retour aux sources. En ésotérisme tout avancement est aussi un retour.

Aujourd'hui on ne dit plus grand-chose lorsqu'on déclare que tout nombre est un idéogramme, c'est-à-dire le support symbolique ou l'évocateur synthétique de plusieurs sens superposés. Un tel langage met même l'accent sur le caractère monadique du nombre, sa nature d'univers clos, sa spécificité. Or, aujourd'hui, partout, le point de vue global dépasse en compréhension le point de vue local, ce qu'on peut exprimer en disant que la structure efface l'objet. Un nombre doit nous apparaître bien plus comme un point de rencontre, d'ouverture ou de fermeture de cycles extrinsèques que comme un nœud statique ne jouissant que de propriétés inhérentes, bien qu'un monde de purs rapports soit finalement impensable. Tel est le paradoxe de l'idée-nombre : le problème de l'unité du nombre se pose sur le champ d'une globalité qui la nie, de même que la conscience de chaque homme se tient en pleine autonomie sur le champ indistinct de la conscience cosmique.

Donnons un exemple : le nombre 111, en tant qu'opérateur de quantité, nous apparaît, en numération décimale, comme

le total de 111 unités interchangeables. Au contraire, en tant que caractéristique de structure, il exprime la juxtaposition synthétique (mais insécable) de la tri-unité primordiale dans son statisme ; et ses clivages sont alors 1-1-1 et 1-11, qui sont également interprétables en termes ontologiques ou métaphysiques, le premier équilibrant le triangle, le deuxième le déséquilibrant et re-créant un haut et un bas, ou bien une droite et une gauche.

Autrement dit encore, la traditionnelle symbolique, dont nous ne possédons que de vagues reflets et qui mélange des considérations proprement quantitatives et qualitatives, va au moins dissocier provisoirement ces deux points de vue et retrouver d'abord une valeur interprétative de nature génétique et même magiste. Elle va devenir une science des sites, des orientations et des cycles. Actuellement, le discrédit généralement attaché à la « science ésotérique des nombres » vient de ce que ses prétentions explicatives universelles sont hors de proportion avec son contenu connu, et qu'elle apparaît bien plutôt comme un champ offert au dévergondage poétique des pseudo-symbolistes qu'à la connaissance rigoureuse. Mais déjà Platon, en tant que géomètre, chassait ce genre de poètes de sa république.

Le peu qui nous est parvenu du fonds traditionnel n'est justement valable que dans la mesure où il se réfère à des structures. On connaît la célèbre chaîne des doubles et des triples du *Timée*, où Platon enferme tous les rapports cosmiques. Cette chaîne s'écrit :

1 — 2 — 3 — 4 — 9 — 8 — 27

On sait aussi que traditionnellement les diverses cosmogonies des anciens peuples révèlent leur communauté d'origine en se fondant toutes sur une série de rapports : entre le ternaire et le quaternaire, le sénaire et le septénaire, le novénaire et le dénaire, et même le rapport encore plus difficilement interprétable entre l'octonaire et le novénaire. Les rapports du ternaire au quaternaire sont ceux du triangle au carré, de l'Esprit à la Matière, de l'invisible au visible. Les rapports du sénaire au septénaire sont ceux de la création accomplie dans le temps et parvenue à son état ultime d'organisation et de multiplicité spécifique à la création accomplie hors du temps et rentrée dans le repos divin. Le sénaire exprime le dynamisme maximum, le paroxysme existentiel, le pour-soi. Le septénaire marque le retour au statisme intemporel, à l'indétermination essentielle au sein de l'Être absolu ou du Non-Être, la disparition dans l'en-soi. Mais tandis que ces rapports se situent dans l'archétype, ceux du novénaire

et du dénaire prennent place dans une involution plus avancée et même terminale. Ce sont les rapports du Fils incarné et du Père, lorsque le Fils rentre dans le sein de l'Absolu. Le *neuf* est un facteur convertible universel entre l'existence et l'essence, et son ambivalence est fondamentale : il marque, dans le Fils, la suprême spécification, la pleine individualité, et annonce pourtant, dans sa néantisation par le *dix*, la plus intime participation au Soi global. Dans le premier tome de mon travail sur *la Bible, document chiffré* (1) j'ai montré comment le septénaire platonicien du Timée, qui contient six intervalles, exprime la dialectique existentielle du retour à l'essence par le jeu des rapports réciproques et involuants du pour-soi et du pour-autrui. Ainsi les structures prennent-elles entre autres un sens ontologique. Dans cette même chaîne, le bouclage final et extra-mondain du 1 initial et du 27 final exprime *l'octave*, principe du recommencement sur un autre plan de manifestation. J'ai d'ailleurs également signalé que toute jonction d'un nombre avec l'unité annonce une *incarnation*. Ici l'incarnation recommencée s'exprime par l'apparition du nombre 28. Dans l'état intermédiaire et intemporel du bouclage proprement dit 1-27, nous obtenons un complexe résumant la totalité de l'Être à la fois en-soi et pour-soi, mais c'est un être brisé dont on ne peut dire ni qu'il existe, ni qu'il n'existe pas. Il implique ce que Sartre appelle un néant d'extériorité et il n'a de sens que considéré comme mode divin inconcevable en termes phénoméniques : c'est le complexe de la théogenèse, de la gravitation intérieure de Dieu, de la sortie de *l'Ungrund*. En utilisant des clefs guématriques nouvelles, j'ai montré que le mot hébreu *bara*, qui est le deuxième mot de la Genèse de Moïse et signifie *créa* tout en étant le moteur du premier mot de cette même Genèse (*béreschitch*, dans le principe = *bara schith*, il créa six) vaut également 127. A titre de nombre brut, 127 nous renseigne mal : il faut le cliver selon 1 — 27. Les gravitations de ce complexe, c'est-à-dire les rapports en son sein du 1 et du 27 constituent d'ailleurs la trame de tout le début de la Genèse et probablement de celle-ci dans sa totalité. Rien que dans les cinq premiers versets du texte mosaïque des dizaines de relations apparaissent comme des variations sur ce schéma. Le mystère de la numération décimale veut que le nombre brut 127 intervienne en outre, et d'une façon systématique, par d'autres clivages, posant ainsi comme en topologie le problème de la monade ou de l'opérateur quantitatif indépendamment des structures universelles, sans d'ailleurs qu'il

(1) Éd. Gallimard, 1950.

soit jamais possible de réduire la structure d'ensemble des monades à la loi du devenir interne d'une seule d'entre elles. Ainsi le double caractère quantitatif et qualitatif du nombre pose-t-il le problème le plus mystérieux, celui de la synthèse vivante la plus difficilement réductible en concepts.

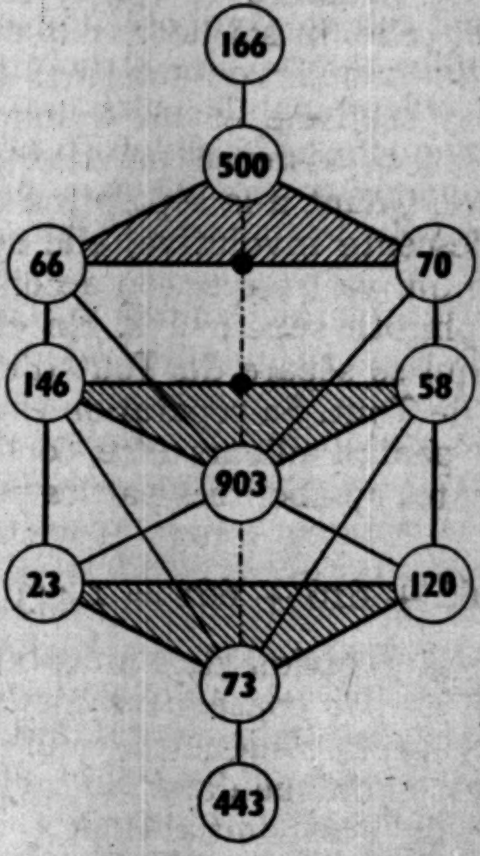
★

L'arbre des Séphiroth qui est au cœur de la tradition hébraïque ou *Kabbale* est un composé d'idéogrammes dont la structure d'ensemble enferme les structures particulières de chaque séphirah et commande leurs gravitations isolées ou mutuelles. On sait que les dix séphiroth ne se laissent pas enfermer dans un domaine particulier mais prennent un sens et une fonction dans tous les domaines, ontologique, cosmologique, alchimique, prophétique et même théogonique. L'arbre des séphiroth apparaît comme l'arcane des arcanes et la Genèse biblique n'en est qu'un développement. Le support figuratif de l'ensemble séphirothique est le plus simple de tous les rapports possibles. De simples traits de liaison entre les dix séphiroth, ce qui forme la figure géométrique la plus simple : un assemblage de triangles. Tandis que les autres idéogrammes, qu'il s'agisse des lettres hébraïques, des divers pantacles ou même des figures du tarot d'Hermès sont des dessins plus ou moins compliqués, l'arbre des séphiroth se présente comme l'abstraction la plus poussée et la plus vide. Ici, pour amorcer le jeu du supra-mental, nul recours possible à l'imagination, aucune effusion de poésie, aucun de ces saisissements qu'on peut éprouver devant les lames du tarot par exemple, où la vision lyrique et la filiation des symboles jaillissent immédiatement. Dans son aspect usuel, l'arbre comprend trois triangles différemment orientés, un vers le haut, qui figure *le monde de l'émanation*, deux vers le bas, les mondes de la *création* et de la *formation*, le tout reposant sur une dernière séphirah, isolée celle-là, et qui figure le monde de *l'action*. L'ensemble descend du célèbre *Ain-Soph* (Inconnaissable ou Absolu) qui n'est pas une séphirah mais couronne l'ensemble. L'application de nos clefs guématriques donne pour l'Ain-Soph et les dix séphiroth les valeurs suivantes :

1° *Ain-Soph* (Inconnaissable) = 166 ;
2° Monde de l'émanation : *Kéther* (Couronne) = 500 ; *Hochmah* (Sagesse) = 70 ; *Binah* (Intelligence) = 66 ;
3° Monde de la formation : *Hésed* (Clémence) = 58 ; *Guébourah* (Rigueur) = 146 ; *Tiphéreth* (Époux) = 903 ;

4° Monde de la création : *Netzah* (Victoire) = 120 ; *Hod* (Splendeur) = 23 ; *Yésod* (Base) = 73 ;
5° Monde de l'action : *Malcouth* (Épouse) = 443.

Je ne justifierai pas ici les clefs guématriques qui permettent d'obtenir ces valeurs brutes. On sait qu'en guématrie Kabbalistique la valeur d'un mot est obtenue par l'addition de la valeur de chacune de ses lettres. Cette clef — la valeur



L'Arbre des Séphiroth

des 22 lettres hébraïques — a été donnée dans mon ouvrage et sa légitimité ressortira du nombre vraiment impressionnant de relations qu'elle permet de dégager — des milliers. Je me bornerai d'ailleurs à exposer un petit nombre de ces relations, celles qui permettent de décrire des structures élémentaires ou des modes opératoires simples et montrent par là comment l'arbre séphirothique est un concentré d'arcanes.

Considérons d'abord l'Ain-Soph 166. Le nombre 66 est ce que j'ai appelé la *valeur secrète* de 11, c'est-à-dire le nombre obtenu en additionnant tous les nombres depuis 1 jusqu'à 11. Je représenterai ces valeurs par le sigle *vs*. On a : *vs* 11 = 66. Certains appellent cette addition une *addition théosophique*. Les Grecs et saint Augustin appelaient les totaux ainsi obtenus

des nombres triangulaires ou *trigons*, et leur attribuaient, sans préciser davantage, une extrême importance. L'opération qui fait passer de 11 à 66 est ce que l'alchimie désignait sous le nom d'opération *solve*, par opposition à l'opération inverse, qui était *coagula*. Le nombre de l'Ain-Soph s'écrit ainsi 1 — 11 et fait apparaître une structure trinitaire déséquilibrée (ou involuée) par la gravitation particulière des deux personnes « inférieures » qui se séparent du 1 statique primordial. La structure 11 (onze) est le symbole de la première dualité, celle du soi devant la conscience de soi, ou, si l'on veut, du premier dynamisme. Dans l'Ain-Soph cohabitent donc un statisme et un dynamisme également primordiaux dont la coexistence paradoxale exprime bien un suprême mystère. Quant à la séparation du nombre onze, c'est-à-dire à sa descente involutive, elle symbolise le processus d'émanation qui va trouver son accomplissement dans le jeu des trois séphiroth supérieures. En effet le 11 est un symbole du Tout qui se sépare du Tout (l'unité) en lui laissant son caractère de Tout. Sa séparation est une émanation.

L'Ain-Soph 166 peut d'ailleurs être considéré dans trois orientations différentes symbolisées par les permutations 166, 616 et 661. Or :

$$166 + 616 + 661 = 1\,443$$

On trouve ainsi la jonction de l'unité et de la dernière séphirah *Malcouth*, et par conséquent un bouclage sur lui-même de l'ensemble séphirothique qui montre que la globalité des séphiroth est contenue dans la gravitation intérieure du seul sommet ou du Point initial dont elle descend.

Que signifie le bouclage 1-443 de l'extrême-bas sur l'extrême-haut? L'incarnation $1 + 443 = 444$ donne la valeur de *Lilith*, sœur de Lucifer et épouse d'Adam, ce qui confirme le caractère d'épouse de Malcouth, qui est la Vierge noire des traditions, la Femme d'en bas. Par cette relation, Malcouth apparaît comme l'homologue ou le contre-pôle de l'Ain-Soph. L'Ain-Soph est situé au-dessus du monde d'en haut, Malcouth au-dessous du monde d'en bas, dont la limite visible est indiquée par *l'avant-dernière* séphirah appelée justement *Base*. Partant de cette séphirah qui vaut 73 et peut aussi s'orienter selon 37, on a :

$$\begin{aligned} vs\ 37 &= 703 \\ vs\ 73 &= 2\,701 \\ \text{TOTAL} &: 3\,404 \end{aligned}$$

Nous trouvons une expansion (avec retournement) du nombre de Malcouth 443, ce qui montre que si la *sortie* hors

du principe a été manifestée par le passage de l'unité 1 à la dyade 11, la *rentrée* au sein du principe est effectuée par le passage inverse de la dyade 37-73 dans l'unité d'en bas 443. La dyade évoluante d'en bas 37 + 73 = 110 est d'ailleurs une expansion de 11, dyade involuante d'en haut.

Le nombre 37, incarnation de 127, est la valeur du mot *Ehieh*, JE SUIS (Exode 3-14) dans le célèbre verset : *Je suis* celui *qui suis,* » où ce mot est justement répété deux fois.

Je n'insisterai pas ici sur le passage de la trinité 111 à la trinité 123 qui marque l'involution. Mais la relation fondamentale qui exprime la descente de l'*Ain-Soph* sur *Kéther*, première séphirah, c'est-à-dire le passage du non-manifesté au manifesté, met en jeu les six permutations ou avatars de 123 aux six pôles de la sphère à six directions de l'espace. On a en effet :

$$vs\,123 + vs\,132 + vs\,213 + vs\,231 + vs\,312 + vs\,321 = 166\,500.$$

La sphère des six directions est la *couronne* (Kéther) centrée sur l'*Ain-Soph*. Conformément à la traduction occulte que le Siphra di-Tzéniutha, partie la plus ancienne du Zohar, donne du premier mot de la Genèse : Béreschith = bara schith, *il créa six*, la première manifestation de l'involution est ainsi le clivage de l'espace à trois dimensions dans ses polarités orthogonales. Les deux nombres d'en haut 166 et 500 sont alors deux nombres *affinitifs* formant une dyade verticale, symboliquement perpendiculaire à la dyade horizontale 11 émanée de l'Ain-Soph. Telle est la crucifixion d'en haut, archétype de l'ultime crucifixion.

Mais une nouvelle dyade également horizontale va succéder à la dyade verticale 166 — 500. En effet les deux séphiroth suivantes 70 et 66 sont également affinitives selon la relation :

$$6\,670 = vs\,115$$

Le Zohar annonce expressément ce rapprochement entre Hochmah et Binah. « La sagesse ne brille que sous la forme de Mâle et Femelle, dit l'Idra Zouta (*Zohar*, III-290a). Cette sagesse (Hochmah) se manifeste, elle produit l'Intelligence (Binah). Il y a donc Mâle et Femelle, car Hochmah, c'est le Père, et Binah c'est la Mère. *Ils sont les deux plateaux d'une balance.* C'est grâce à eux que tout est constitué sous la forme mâle et femelle. » Le nombre 115 ainsi obtenu par la jonction droite-gauche ou mâle-femelle 66-70 nous confirme immédiatement le mode opératoire de jonction haut-bas 166-500 rencontré plus haut, les deux ensemble constituant le premier avatar en involution de la crucifixion suprême. Le Zohar ajoute d'ailleurs que Hochmah et Binah s'unissent pour

donner la connaissance, dont la place est toujours indiquée *sur l'axe de la construction* entre Hochmah et Binah. Le nombre *axial* 115 est la valeur du mot biblique LA VIERGE (Isaïe 7-14) : « Voici que la Vierge a conçu, etc... » Situé sur la périphérie du monde de l'émanation juste à la frontière de la création proprement dite, nous l'avons appelé *le nombre de l'Immaculée-Conception.*

Même observation pour l'étage immédiatement inférieur : les deux séphiroth *Hésed* (Clémence) et *Guébourah* (Rigueur) sont aussi affinitives. Mais ici une modification essentielle intervient. Nous sommes dans les mondes inférieurs et l'accouplement ne peut s'y opérer que par incarnation, c'est-à-dire par le jeu du 1 déjà signalé ; 58 et 146 se rapprochent mais :

1° 58 doit être retourné en 85 ;

2° le 1 initial de 146 doit se fondre dans le 5 final de 85 pour donner 8 646, et on a :

$$8\,646 = vs\ 131$$

Nous obtenons un deuxième nombre *axial* 131, situé immédiatement sous 115. Ce nombre est la moitié de la *Schékinah*, une des entités les plus importantes du Zohar, l'immanence de Dieu dans les mondes d'en bas. Mais le jeu dyadique s'est déjà compliqué et se compliquera d'ailleurs toujours davantage.

Pour montrer la validité de ces calculs, ajoutons tous les nombres axiaux d'en bas à partir de la charnière 115. On a :

$$115 + 131 + 903 + 73 + 443 = 1\,665$$

Nous trouvons la réduction du nombre 166 500, qui nous a été donné par les nombres axiaux d'en haut. *Le bas équilibre le haut.*

Nous ne présenterons pas ici d'autres relations. Pour la seule construction séphirothique, il en existe des centaines semblables à celles-là. Les plus importantes sont celles qui mettent en rapport *Binah*, l'Intelligence et *Tiphéreth*, l'Époux, d'une part, *Tiphéreth*, l'Époux, et *Malcouth*, l'Épouse, d'autre part. Toutes procèdent de la décomposition fondamentale de Binah = 66, appelée aussi « la Mère des mondes d'en bas », à partir de

$$vs\ 66 = 2\,211$$

le nombre 2 211 étant lui-même une gravitation déséquilibrée du complexe asymétrique ou énantiormorphe 12 — 21. Toute dyade asymétrique de cet ordre constitue un dipôle vital en état de pulsation sur un plan de manifestation déterminé mais appelant pour changer de plan l'addition ou la soustraction du 1, c'est-à-dire l'incarnation ou l'émanation. Ainsi

le jeu des polarités et des parties affinitives complété par l'adjonction et la gravitation du 1 et du zéro traduit-il dans des idéogrammes successifs de véritables équations ontologiques ou métaphysiques dont il reste évidemment à trouver le sens dans les autres domaines de la connaissance, et notamment dans la cosmologie et même l'histoire. Il suffit de rassembler même un petit nombre de ces relations numérales pour les voir proliférer extrêmement vite et se boucler les unes sur les autres dans des cycles toujours ouverts où l'addition du 1 peut dépasser l'extrême-bas, c'est-à-dire crever le plancher, par une sorte *d'excès* d'involution qui renvoie à l'extrême-haut dans un *manque* d'involution, c'est-à-dire dans une création toujours réamorcée par l'insécabilité même du 1, dont le milieu ou le centre nous échappent. On aura d'ailleurs une idée de la richesse de ces conceptions en se rappelant que les nombres premiers, qui sont les plus mystérieux de tous les nombres, peuvent être mis sous la forme $6n \pm 1$, et tirent par conséquent leurs propriétés occultes de cette même addition ou soustraction du 1 d'où procède leur insécabilité. L'énantiomorphie de leur base 6n met en cause la sphère primordiale des six directions, munie ou privée de son centre inaccessible.

L'idéogramme séphirothique s'offre finalement comme le support d'une méditation indéfiniment extensible qui est aussi la matrice de tous les ordres de méditation. Nous n'arrivons pas à penser qu'une construction si fermement assemblée soit le jeu gratuit de quelques calculateurs virtuoses jadis enfermés dans les temples d'Égypte ou de Chaldée. Elle a sûrement un sens, elle enferme la réalité visible, ses structures sont les lois mêmes de cette réalité. Sans doute incombe-t-il à la civilisation occidentale de retrouver analytiquement ces lois en poussant à l'extrême la connaissance profane. Mais assurément il ne saurait y avoir de contradiction entre les deux connaissances, et le progrès de l'involution ne fait très probablement qu'aller à la rencontre de cette connaissance synthétique jadis enfermée par initiation, illumination ou toute autre voie dans les textes dits sacrés. Il ne reste plus qu'à souhaiter que des mathématiciens et des physiciens familiers des notions de structure mettent leur science au service de cette restitution.

RAYMOND ABELLIO.

LORSQUE SATAN TIENT LA PLUME

La croyance en un certain surnaturel est-elle de nos jours en voie de disparaître, alors que la foi religieuse défend ses positions? On le dirait à lire les réponses que la *Table Ronde* a reçues des écrivains dont elle sollicitait les témoignages. Aucun philosophe n'avoue avoir commerce avec un sylphe, comme Descartes ; aucun historien n'a signé de pacte avec le Diable, comme Palma Cayet, et si tel écrivain se promène avec un chien, c'est un honnête caniche, et non pas un démon transformé en barbet par un collier magique, comme étaient les deux chiens noirs qui escortaient Corneille Agrippa.

Certes, tout un folklore de magie amoureuse doit vivre encore dans les chambres de bonnes de Paris, comme dans les campagnes de Bretagne ou du Limousin, et trop de gens vont implorer les bienfaits des guérisseurs pour qu'il n'y en ait pas qui demandent à des sorciers quelques armes contre leurs ennemis. Mais il s'agit dans les deux cas d'une très humble magie naturelle et primitive, toute proche des gris-gris et du fétichisme et qui ne met pas en mouvement des puissances occultes fortement individualisées. Il y a vingt ans, voulant me documenter pour un roman que je n'ai pas écrit, j'étais allé voir une dizaine de cartomanciennes : il y en avait d'idiotes, il y en avait aussi d'intelligentes, et, comme disait Benjamin Constant, il n'aurait tenu qu'à moi de me laisser impressionner par ce qu'elles me racontaient, mais elles ne songeaient manifestement pas plus que leurs clientes à entr'ouvrir les portes d'un autre monde, et si deux ou trois d'entre elles parlaient des esprits, c'était d'une manière aussi banale et lointaine que si elles eussent parlé des Esquimaux ou des Patagons.

Il n'en était pas ainsi autrefois. Il est banal de dire qu'au Moyen-Age le Diable était partout : aux tympans des portails, aux chapiteaux des colonnes, aux initiales des manuscrits. Il se mêlait à la vie des saints, des religieux et des laïcs, et on pouvait parfaitement avaler un démon en mangeant une

laitue cueillie au jardin du couvent. La tentation prenait la forme de pactes où Satan achetait les âmes, et si parfois la Vierge sauvait les imprudents, comme ce clerc Théophilus dont la mère de Villon voyait l'histoire peinte dans les fresques, souvent aussi l'enfer engloutissait sa proie. Ce que l'on sait moins, c'est que cette attitude mentale a duré bien au delà du Moyen-Age. La réaction psychologique des contemporains de Richelieu et de Corneille demeure la même que celle des conseillers de saint Louis ou des juges de Jeanne d'Arc : la procédure de l'affaire des Ursulines de Loudun, fournit à cet égard un étonnant témoignage.

On connaît les faits. Les Ursulines du couvent de Loudun, et surtout leur supérieure, la sœur Jeanne des Anges, présentèrent en 1632 des phénomènes qu'on attribua à la possession démoniaque. Elles accusèrent le curé de Saint-Pierre, Urbain Grandier, bel homme et mauvais prêtre, de les avoir maléficiées. Une longue procédure, où l'on trouva un pacte que Grandier avait conclu avec Lucifer, aboutit à la condamnation du malheureux qui fut brûlé vif le 18 août 1634. Le XIXe siècle a beaucoup déclamé sur cet horrible procès, mais le XXe, qui en a vu de pires, est moins porté à l'indignation éloquente.

Ce qui fait pour nous l'intérêt de cette affaire, c'est la présence constante du Diable, nous ne dirons pas dans le corps des religieuses possédées, mais dans leur esprit et dans celui de leurs juges. Pendant des mois, interrogatoires et exorcismes se succèdent et parfois se mélangent. Tout se déroule dans une étonnante familiarité avec l'enfer. Le juge, Laubardemont, l'évêque de Poitiers, et les quatre Capucins exorcistes qui les assistent, interrogent les démons, qui répondent, non sans plaisanter parfois, et signent à la fin au procès-verbal, comme des accusés ou des témoins ordinaires.

Naturellement, c'est par la main de la religieuse possédée qu'ils signent, et sur les feuillets des rôles on lit les noms de Satan, d'Asmodée, de Neftali, entre celui de Mgr de La Roche-Posay et celui de Frère Élisée. La signature d'Asmodée, par exemple, sur l'acte du 5 février, a été faite *d'une fasson qui a esté admirée de tous les assistants sans aucunement s'appuyer du corps ni du bras, ledit procès-verbal luy estant présenté sans autre soustien que des mains de celuy qui le présentait. Et mesme la teste et les yeux de ladite sœur estaient tournés d'un autre costé en faisant lesdits seings.* Dans le document que nous reproduisons en fac-similé, le démon Neftali n'ayant pas écrit assez lisiblement, rature son engagement et recommence. Que l'imagination de nos lecteurs ne se mette pas trop en

Au jour duy 27 juin je promes moy ennemy juré de la Vierge de faire en sortent de se cors pour marque de ma sortie un pertuis an la main droites de la grosseur de (?) ce clou qui y parrestra 8 scemaine.

ennemi de la Vierge.

Fait en nos présances par le démon susnommé possédant Sr Claire de Sazillly au couvent des Ursulines de Loudun le XXVIIe juin 1634.

Signé :

MARTIN DE LAUBARDEMONT.
F. PROTAIS DE TOURS, *Capucin indigne.*
F. ELIZÉE DE CHINON, *prédicateur Capucin indigne.*

Je promes moi Neftali de faire en sortent de se cors pour signe véritable de ma sortie, je promais a mon gran regret de rompre la chère catedrale du ministre de Loudun là où il presche toust ses confrères lais érétique, et d'enportent ladit cherre en rompen le toit. Faict par moi Neftali au jour duy 30 juin 1634.

[illegible] ie promes moy [illegible]
[illegible] de faire en sortent de
se cors pour marque de ma sortie un [illegible]
troi[s] en la main droite de la grosseur
[illegible] pas restra [illegible]
[illegible] la vierge

[illegible] juin 1634

[illegible]

F. Protais de [illegible] Capucin [illegible]

F Elizée de Chinon prest. Capucin [illegible]

~~ie promes moy Astaroth de faire en sortant de se cors pour ma sortie [illegible] pour signe veritable [illegible] sortie de rompre la chèze [illegible] de [illegible]~~
faire signe Astaroth

ie promes moi Astaroth de faire en sortant de se cors pour signe veritable de ma sortie ie promois encores faire regret de rompre [illegible] la [illegible] presche tous ses [illegible] [illegible] [illegible] faict par moi Astaroth ce iour [illegible] 30 iuin 163[illegible]

mouvement à propos de la tache brune du haut de la page. Grillot de Givry, dans son *Musée des Sorciers*, mi-sérieux mi-ironique, y voyait *des traces de brûlures provenant du feu de l'enfer*. En réalité, ce n'est qu'une banale mouillure.

Aucun doute n'effleure jamais la conscience des juristes ou des religieux. S'ils demandent aux démons que l'exorcisme met en fuite, de donner un signe visible de leur défaite et de leur sortie du corps des possédées, c'est que ces cérémonies sont publiques, et ils souhaitent que la victoire du Saint-Sacrement sur Satan édifie les fidèles et convertisse les huguenots. Ainsi, dans le document que nous reproduisons ci-contre, les deux démons qui possèdent sœur Claire de Sazilly — le corps de sœur Jeanne des Anges en contenait sept ! — promettent, l'un de lui faire une marque dans la main droite, l'autre de démolir la chaire d'Urbain Grandier. Invariablement les stigmates ainsi annoncés se produisirent. Quant aux manifestations extérieures, leur constatation fut beaucoup moins évidente, et on a écrit trente volumes pour et contre, d'autant plus que, une fois Grandier brûlé, la possession continua, et aussi la lutte contre le démon sous la direction du trop fameux Père Surin.

Nous ne portons plus à ces choses l'intérêt passionné que leur portaient d'un côté certains mystiques, de l'autre Charcot et ses disciples, et c'est sur le plan sociologique et psychique bien plus que sur le plan religieux ou médical qu'elles doivent nous intéresser. Les Ursulines de Loudun sentaient le démon en elles, aussi réellement que les sorcières qu'on brûlait encore en Espagne au début du XIX^e siècle l'avaient vu au sabbat. Je ne suis point sûr que les mythes de notre temps, pour être plus abstraits, opèrent leurs envoûtements d'une manière bien différente sur l'âme des simples, et l'on peut se demander si, moins pittoresques, ils ne sont pas plus malfaisants.

JEAN MISTLER.

TÉMOIGNAGES

ALEXANDRE ARNOUX :

Je n'ai eu qu'une fois dans ma vie une prémonition tout à fait caractéristique. Je néglige les cas vagues où l'on pressent quelque chose de peu déterminé, ces simples intuitions qu'un événement, en y mettant de la bonne volonté, semble justifier par la suite, sans que le rapport ait une clarté, une sûreté incontestables. De ces cas, j'en citerais, comme tout le monde, à foison. Ils ne prouvent rien. Je néglige aussi les prémonitions de mort dont tant de camarades m'ont entretenu à la guerre. Si elles se réalisent, les amis confidents s'étonnent de la puissance de divination du défunt ; la légende se renforce et s'organise de bouche en bouche ; sinon personne, et surtout celui qui en a été le sujet, n'y pense plus. Je crois que le calcul des probabilités, avant une attaque meurtrière, donnerait à peu près le même résultat. Il faut, pour témoigner de la valeur d'un fait de télépathie ou de prémonition, des circonstances, des détails très nets, qui empêchent de les rejeter parmi les espérances, les craintes, les associations d'idées confuses dont nous sommes le perpétuel théâtre. Il arrive fatalement, parfois, que quelqu'une corresponde, plus ou moins exactement, à une réalité. Le contraire surprendrait.

Voici donc de l'observation précise, l'unique, qui me concerne et qui comporte tous les recoupements nécessaires à sa validité.

Je devais me marier dans quelques semaines. Au cours d'une réunion, ma fiancée me présente une dame de ses amies. Dès qu'elle a le dos tourné, je dis à ma fiancée (et elle m'a rappelé plus tard que j'avais un visage absent et étrange, comme celui d'un homme qui vivrait sur un autre plan) : « Je vois une chambre qui n'a pas d'angles ; vous êtes couchée dans un lit ; et il y a, non loin de vous, debout, cette personne que vous venez de me présenter, moi-même et un gros bouquet rouge. »

Or, ma fiancée, avant le mariage, a dû être opérée de l'appendicite. Et remarquez que je ne pouvais prévoir cette opération au moment de la scène que j'ai racontée. Aussitôt que le chirurgien le permet, je me rends à la clinique. Dans ces établissements les chambres, pour l'hygiène et la facilité du nettoyage, ont tous les coins arrondis, n'offrent pas d'angles. A peine étais-je au chevet du lit que la porte s'ouvre, et la dame qui avait provoqué en moi de si bizarres images entre, tenant à la main une gerbe de *roses rouges*.

Voilà mon expérience. Elle ne s'est jamais renouvelée avec une netteté pareille. On peut attribuer tous les autres cas à une concordance de hasard. Celui-ci, non ; il y a des détails trop nets et circonstanciés.

GERMAINE BEAUMONT :

Ainsi je dois apporter un témoignage et parler à voix haute de ce qui, dans ma pensée, est conviction sans paroles et certitude sans preuves. Il m'apparaît d'ailleurs que la croyance dans l'au-delà, et les rapports de l'au-delà avec certains êtres humains dans certaines circonstances, sont, comme la foi, un de ces mouvements secrets sur lesquels il ne nous est pas donné de nous exprimer. C'est déjà une bien grande faveur de les sentir, et par là-même d'être relié à la durée, nous, humains qui ne sommes que de passage, et voués à l'ensevelissement.

Il m'arrive souvent, m'interrogeant devant telle ou telle expérience de ma vie, de reconnaître que je n'admets presque toujours pour vrai, que ce que ma raison ne m'explique pas. Je tiens celle-ci pour étroite, gouvernée par l'atavisme, les préjugés et l'éducation, nécessaire aux petites choses, c'est-à-dire au quotidien de la vie, aux rapports avec ses semblables, avec la loi, et avec le fisc. Mais de même qu'au delà des jardins publics la nature commence ; de même qu'au delà de l'instruction, l'intelligence se développe, la pensée s'épure et s'élève ; au delà de la raison je perçois l'illimité d'un autre domaine et l'infini d'une autre patrie. Est-ce là qu'un jour je me retrouverai? N'est-ce qu'un songe? Et les ponts légers qui, de ces lieux d'exception, se suspendent de temps à autre au solide de cette vie, s'évanouiront-ils lorsque mon esprit désincarné les voudra franchir? Voilà qui m'importe peu en tant que démonstration, déduction ou présomption. Je ne retiens que ceci. Pour moi les ponts sans attache existent. Le

domaine existe, et aussi l'autre patrie, flottante, sans base, et plus vraie à mes yeux cent fois que le réel, que la province où je suis née, que la maison dans laquelle j'habite, que la table sur laquelle reposent le papier, la plume, et les divers et suppliciants accessoires de mon labeur.

Lorsque j'étais enfant, j'occupai longtemps dans la maison de ma grand-mère maternelle, une chambre dont le papier de tenture, la courtepointe, les rideaux, représentaient des scènes champêtres. On y voyait le meunier et la meunière assis devant leur moulin dont la roue battait une eau épanchée de côté comme une chevelure. Un arbre mort dessinait une arabesque. Au-dessus d'une fontaine, un arrondi de pierre esquissait une voûte rompue. Plus loin un paysan menait un char de foin tout cahotant. De part et d'autre d'un tonneau, des hommes levaient leur verre pour boire, en manifestant une extrême jubilation. Tout cela était *vrai*. Le meunier, la meunière, le moulin, le char, l'arbre, le tonneau, les hommes, la fontaine, les chevaux, le paysan. Tout cela était même *encore vrai!* bien que la tenture fût très ancienne et les sujets empruntés à des cartons du XVIIIe siècle. C'était si vrai, qu'une fois couchée et à la seule clarté de la lune ou d'une veilleuse j'allais retrouver ces personnages familiers, cette campagne ; que je buvais au creux de ma main l'eau du moulin ; que je grimpais au-dessus de la voûte, que j'accrochais des couronnes ou des guirlandes à l'arbre mort ; et que le profond sommeil de mon enfance réparait, tard dans la nuit, non seulement les jeux de ma vie réelle, mais ceux de ma vie imaginaire. Je ne faisais point de différence, ne m'avisant que bien plus tard, des chemins parcourus dans le vide, et surtout que toute cette réalité champêtre de la tenture ne reposait sur rien. Que le poids du moulin, des pierres, du char, de la route, des hommes buvant et trinquant, n'était supporté que par l'espace, disons par le néant. Mais déjà je savais que l'imagination, la pensée, et surtout ce je ne sais quoi en soi, d'accessible au surhumain, en acceptait les lois fluides et se créait une dimension par-delà les dimensions acceptées. Quand donc furent prononcés devant moi des mots inusités tels que fantômes, apparitions et revenants ; qu'une servante effrayée — mais non effrayante — me raconta des histoires de tombes entr'ouvertes, de spectres errants, de soupirs lugubres, je ne frémis que de peine à la pensée de tant de peine, mais non de surprise à l'idée qu'un monde inconnu — celui qui s'étend derrière les sépultures — pouvait nous envoyer des émissaires. Je savais bien, moi, que c'était chose possible. Et si j'allais chez le meunier, pourquoi le meunier ne serait-il venu vers moi. Si je hantais son moulin, pourquoi ne hanterait-il pas

ma maison, mon jardin, ma chambre. Je n'aurais rien trouvé de terrifiant à cette visite et c'est cette absence totale de terreur qui peut-être, plus tard, bien plus tard...

Mais avant d'en arriver là j'eus loisir de méditer sur ces perpétuels passages d'un domaine à l'autre, et de m'apercevoir que le problème n'est pas seulement un problème extérieur, qu'il m'est propre, qu'il est moi-même, que je suis moi-même une maison hantée. Tous ces revenants sont mes pensées, mes souvenirs. Tous ces pas qui résonnent sans fin dans les profonds labyrinthes d'un cœur fatigué de battre, je pourrais les nommer. Ce sont ceux de mes espérances déçues revenant à leur point de départ ; de mes regrets, peut-être de mes remords, fortifiés par le temps ; de mes joies avides de recommencer leur courte vie ; de mes peines plus obsédantes que la battement d'une horloge dans le silence de la nuit.

Il n'y a jamais de silence dans un cœur, jamais d'oubli, jamais de repos. Il lui faut à chaque pulsation faire acte de foi ou de contrition, se dénoncer, s'affirmer, s'acquitter ou se soumettre. Et ce cœur, je le vois, non pas sous sa forme organique et restreinte, mais vaste, citadelle édifiée au-dessus des douves dormantes du souvenir, cerné des corbeaux de l'obsession. Ses tours, lacées de lierre, dominent ses toitures compliquées, et sous ces toitures s'étendent les chambres et les corridors, les paliers et les escaliers, les oratoires, les boudoirs, les alcôves, les réduits et aussi ces petites pièces mal définies dans lesquelles aucun enfant n'ose s'aventurer sans lumière, à cause du souffle qui passe par la serrure, bien que dehors tout soit si calme que la feuille même du tremble repose en paix sur l'air sans mouvement ; à cause de la tenture qui bruit et se soulève, et des « présences » sans contour.

Et sous les salons, les oratoires, les déambulatoires, les chapelles, les halls, les vestibules, des spirales de pierre aux degrés inégaux, effondrés, plongent dans la ténèbre des souterrains, des oubliettes, des caves, atteignent aux cachots, aux *in pace*, aux alvéoles à la mesure d'un corps humain qu'elles oppriment, réduisent, et torturent. Et au-dessous encore, là où respirer n'est plus possible, où tout est miasme, obscurité, corruption stagnante, les cryptes aux piliers spongieux, gras de mousse, dont le sol est cendre ou vase et pourri d'ossements. Du plus noir de ces cryptes et du plus profond, s'élève une vapeur, et cette vapeur, à mesure qu'elle cherche sa voie par les interstices des pierres, prend forme. Et cette forme est la malléable forme des souvenirs, de ceux qui précèdent la naissance, ou de ceux qui l'ont suivie. Et selon qu'ils sont amers, vagues, cruels, ou fortunés, la forme est légende, rêve ou drame. Elle est tour à tour la Dame Blanche,

ou le Moine Bourru, ou le Chevalier sans tête, ou la Bête qui parle, ou l'elfe dont le pas fait le petit bruit amusé d'une averse sur un toit d'ardoises, ou la Châtelaine, ou le Prince Noir.

Toutes les velléités de haine ou de pardon ; l'alchimie des lectures imprudentes, la témérité des résolutions ou la précarité des vœux, le désespoir des adieux et des ruptures ; l'obsession des « Si j'avais su »! la ténacité des espérances même vaines ; l'enivrement des joies même fugitives, trouvent ainsi, dans cette maison hantée du cœur, leur visage, leur place, leur mission ; chacun connaît son heure, son auréole, son rayonnement, sa plainte, sa chaîne ; possède son répertoire de reproches, de rires ou de chuchotements ; et trouve le chemin dévolu à ses marches nocturnes.

Fantômes des souvenirs je vous salue, hôtes chaussés aujourd'hui de velours, et demain de fer. Je vous salue *banshees* de mes tristesses ; miloraines et lavandières qui de votre battoir frappez aux portes de la nuit ; démons embusqués dans les fleurs des rideaux de la chambre et les rosaces des tapis, de sorte qu'aux heures de fièvre, à la lueur des lampes, l'inanimé s'anime, sourit ou grimace, désigne ou se détourne.

Cœur humain aux souterrains plus profonds que ceux de la maison Usher, cœur habité, cœur ténébreux, me laisserez-vous, après les oppressions et les terreurs dont vous emplissez ma poitrine la force de douter, quand je lis ou quand j'écoute un récit d'apparitions ; quand un journal rapporte un cas attardé de possession ou de diablerie ; quand un enfant refuse de dormir dans telle chambre pourtant riante, claire et bien exposée ; quand un animal se hérisse et suit des yeux le passage d'un être que je ne vois pas?

Que de plus savants expliquent ce qu'il est donné à la sensibilité de percevoir. Oui, je le répète, je crois aux revenants. Je crois que les humains laissent dans les grandes crises de leur vie, une empreinte, un sillage, une sorte de message occulte pour ceux qui plus tard habiteront les mêmes lieux. Le besoin du merveilleux, le désir ingénu de donner une forme concrète à ce qui n'a pas de forme, un nom à ce qui n'a pas de nom, métamorphosent en imagerie naïve la perception d'une vie prolongée sur un autre plan. Le revenant, ce n'est pas la mort aux ailes onglées, le squelette cliquetant, c'est au contraire ce qui ne sait, ne veut, ou ne peut mourir.

★

Ma mère croyait, elle aussi, aux fantômes, ne les redoutait pas, et si elle usait volontiers de ce mot désuet et symbolique,

l'étendait à toute présence, influence et manifestation que les simples lois naturelles n'expliquent pas. A l'entendre parler si familièrement, avec sa grande et compréhensive sagesse, de l'invisible, je me trouvais confirmée dans mon penchant à ne craindre que l'être humain. Ce n'est pas que je sois exempte d'appréhension au seuil de certaines chambres, de certaines demeures. Je ne passe pas volontiers par telle route de campagne, telle allée de jardin, fussent-elles ensoleillées, et, si j'ose m'exprimer ainsi, lisibles. Partout où un être fut frappé, souffrit, se débattit physiquement, en tout lieu consacré jadis aux sacrifices humains, aux exécutions capitales, j'éprouve un recul occulte, et le besoin de remédier à une douleur ancienne par une pensée de pitié, par une prière. Mais cette perception de souffrance ne repose sur aucune des manifestations spectaculaires dont la superstition affuble le revenant. J'y verrais alors la pire des supercheries, l'imposture sous sa forme la plus basse, et je serais encline à rechercher tous les moyens de l'exposer au grand jour. Il est des cas également où l'inexplicable se peut expliquer par une observation attentive des lieux soi-disant hantés. La seule fois où ma mère eut peur, réellement peur d'un « revenant » c'est dans une maison des environs de Rouen, plus exactement de sa banlieue. Une très belle demeure (probablement détruite maintenant par l'ouragan de fer et de feu qui s'abattit sur la ville) ne trouvait ni acquéreurs, ni locataires et cela depuis de longues années. La rumeur populaire prétendait qu'on y entendait un pas, lourd, régulier, nocturne, gravir l'escalier, s'arrêter au seuil d'une des chambres, puis redescendre. Le fait qu'il redescendait aurait pu rassurer peut-être... Ma mère prit son chapelet et une bougie, s'enferma dans la maison, attendit... Elle avait placé un miroir de telle sorte qu'il devait refléter par la porte entrebâillée le tournant de l'escalier vaguement éclairé par la lune. Vers minuit le pas monta. Il venait semblait-il, des extrêmes profondeurs de la maison, et sa cadence régulière, sa sonorité entre ces murs vides, elle les entendit bien longtemps après cette nuit singulière. Droite sur sa chaise, n'ayant de recours contre le mal que sa foi et sa pitié, elle fixait le miroir et le miroir ne refléta rien que les pilastres de bois de la rampe, et les murs marbrés d'humidité. Le pas atteignit le palier sur lequel s'ouvrait la porte de la chambre, et ce fut sans doute le pire moment. La porte allait-elle s'ouvrir et quelque force mauvaise se manifester? Rien ne se passa sinon que le pas redescendit et le reste de la nuit fut calme. A l'aube, ma mère descendit dans les caves où se trouvait un puits profond. Ce puits la fit réfléchir, et, en plein jour elle retourna dans la maison ce qui n'était venu

à l'idée de personne. Le bruit recommença, identique, mais dans la rassurante clarté solaire. Le fantôme, c'était une source qui alimentait le puits, et dont le débit à certaines heures amplifié par le vide, donnait l'impression de ce pas ascendant et descendant, si terrible à entendre. En somme le seul fantôme qui s'était montré redoutable ne méritait pas ce nom.

★

Et maintenant si nous partons de ce principe qu'il n'est pas nécessaire aux fantômes de montrer un visage, une forme humaine, beaucoup de personnes admettront qu'elles se trouvèrent en contact au moins une fois dans leur existence avec l'indéfinissable de l'au-delà. Mais, au fait, l'admettront-elles? Il est dans le caractère français, raisonnable et raisonneur, de fanfaronner devant « ce qui sort de l'ordinaire. » Il se peut que ce penchant général au scepticisme ou bien à l'examen des faits tels qu'ils sont et pour ce qu'ils sont, décourage les « manifestations » et que le besoin de comprendre effraie ce qui a besoin surtout d'être perçu.

Serait-ce pour cette raison que « mes » fantômes, si j'ose m'exprimer ainsi, je les rencontrai en Angleterre lors d'un séjour qui s'étendit sur plusieurs années et sur d'innombrables visites qui suivirent ce séjour. Il y a des personnes qui sentent la présence des fantômes sans pour cela les voir, et d'autres qui les *voient* comme l'enfant voit, sans étonnement, les personnages imaginaires dont il peuple son univers. Imaginaires? C'est bientôt dit. Qu'en savons-nous? J'ai été surprise maintes fois, de l'étrange prudence de l'enfant auquel on demande de décrire ses compagnons invisibles. S'il n'était persuadé de leur réalité se montrerait-il si réticent? Hésiterait-il à les livrer à des adultes par des confidences qui lui paraissent des trahisons? C'est toutefois à 18 ans que je vis un fantôme et sans m'en douter. J'habitais à ce moment aux environs de Londres dans une pension de famille dont la propriétaire, Mrs. S..., femme intelligente et cultivée avait été amenée à ce métier difficile par des revers de fortune. Malgré la différence d'âge qui nous séparait, nous étions devenues des amies. La pension était en réalité une propriété privée, devenue pensionnat, puis de nouveau résidence particulière avant d'être affectée à l'usage que je lui connus.

Construite dans un style victorien, lourd et orné, placée dans un petit parc en retrait de la route, elle reflétait une prospérité ancienne et solide, bien innocente des crimes dont on l'accuse aujourd'hui. Sa double grille permettait aux voitures d'entrer et de sortir aisément, en déposant les visi-

teurs devant un perron de pierre abrité d'un porche et flanqué de massifs de rhododendrons. Derrière, le long jardin ombreux, doté d'un golf en miniature, d'un court de tennis et de magnifiques bordures herbacées, se perdait, sans clôtures apparentes — ses murs de brique rose abolis derrière les roses trémières, les delphiniums, et les arbres fruitiers — dans la campagne encore relativement sauvage, entre Malden et Epsom.

On ne pouvait — je le dis à dessein — imaginer paysage plus dénué de romantisme encore qu'il fût romanesque. On ne pouvait non plus imaginer de pièces plus sereines que les pièces de réception — grand et petit salon, fumoir — donnant au nord sur ce jardin. Le salon tendu d'un papier à dessins persans bleus et roses s'ornait de rideaux et de sièges en velours bleu, d'un tapis bleu, d'une cheminée à chaque extrémité. Un après-midi d'été, j'entrai en courant, étourdiment, dans ce salon. Une dame, assise près d'une des cheminées, tendait son soulier vers l'âtre éteint. Elle me parut âgée, mais finement, fluette en dépit d'une robe brune assez large et longue, ce qui n'était pas inusité à l'époque, surtout pour une vieille dame.

Je balbutiai de vagues excuses. La dame se leva, passa devant la cheminée et sortit par une petite porte pratiquée près de cette cheminée et qui accédait à une salle de construction récente, dans laquelle, les jours de pluie, les « jeunes » jouaient au ping-pong.

De cette salle — me tenant debout contre la baie arrondie — je ne la vis point passer dans le jardin. Mais quelqu'un m'ayant appelée je quittai moi-même le salon, oubliant la rencontre que je venais d'y faire et cela jusqu'à ce que, une semaine plus tard, environ, lors d'une conversation concernant de nouveaux pensionnaires, je mentionnai à Mrs. S... la dame en brun. Résidait-elle encore dans la maison? Était-elle souffrante, confinée dans sa chambre? Pouvais-je lui être agréable d'une manière ou d'une autre. Je dis combien m'avait frappée sa distinction, ce je ne sais quoi de délicat, de fin, de flagrant qui émanait d'elle comme l'adorable parfum du vétiver émane de ses racines séchées. Mrs.S... me répondit d'une façon contrainte, évasive, qui me fit pressentir un terrain peu sûr. Je cessai d'interroger. Bien plus tard, un an environ après cette conversation et à propos d'une autre vieille dame fort déplaisante installée dans la pension, je rappelai ma brève rencontre, et dans un moment d'abandon Mrs. S... m'avoua le motif de sa gêne et de sa réticence. C'est qu'il n'y avait pas de dame en brun, mais seulement un fantôme qu'avant moi deux personnes avaient aperçu franchissant la porte près de la cheminée. Mrs. S... elle-même ne l'avait

jamais vue. Toutefois, lors de l'achat de la propriété, on l'avait loyalement avertie de cette présence surnaturelle, et aussi du fait que personne ne parvenait à habiter une certaine chambre au 3e étage. A la réfection de cette chambre Mrs.S... avait apporté tout son goût, tous ses soins, et je revois encore les murs recouverts, dans le style de l'époque, d'un papier représentant un treillage vert lacé de roses. Le linoléum vert recouvrant le parquet, les rideaux de toile verte, les galons verts du couvre-pied rose, tout cela était d'une merveilleuse fraîcheur qui aurait dû inciter à de longs séjours. Mais aucun séjour ne durait au delà d'une nuit au cours de laquelle les uns entendaient frapper dans la porte, les autres suffoquaient d'une intolérable angoisse, d'autres encore percevaient près de la fenêtre toutes sortes d'insolites mouvements. De cette fenêtre, au temps où la pension de famille était un pensionnat, une jeune fille abandonnée des siens, exploitée, brimée, malheureuse, s'était jetée dans le jardin.

J'ai insisté sur la gaieté de la maison, son atmosphère de vie, de mouvement, d'agrément, sur l'agencement riant des chambres « visitées » parce que cela détruit dans une certaine mesure, la légende qui veut pour les fantômes, une tour en ruine, des châteaux verdâtres, des cloîtres où siffle le vent, des cimetières au clair de lune, et des souterrains. Les fantômes ce me semble reviennent à leur gré, ne dédaignent ni le jour ni même la lumière, tel celui, par exemple, qui honore ma maison depuis vingt ans, d'une présence légère, assidue, tout amicale. Et même, un autre fantôme anglais que je n'ai pas vu, mais qui hanta une maison georgienne de Blackfriars Road — existe-t-elle encore, cette maison ? — et sur lequel j'eus les renseignements les plus précis, se souciait peu de la nuit, s'amusait à rouvrir la porte d'un réduit ménagé en chicane entre deux chambres. De cette apparition n'étaient perceptibles (c'était une dame) que le chatoiement d'une robe de soie rayée, et l'éclat d'un peigne de métal, passé lentement dans une chevelure éployée. Il y avait bien aussi un pas... Mais le propriétaire de la maison, sur ce point, ne s'engageait pas outre mesure. Ce petit homme net, affable, qui, avant de vous dire bonjour demandait d'abord : *Do you believe in ghosts?* (Croyez-vous aux fantômes) et qui appartenait à la Société de Recherches Psychiques, estimait que c'était déjà bien joli de « voir » quelque chose, et que vouloir « entendre » par surcroît manquait de discrétion.

Mais peut-être en ai-je assez dit, pour cette fois du moins. Je reviendrai quelque jour sur ce sujet, et sur les innombrables histoires qui me furent narrées ; sur les livres d'Elliott O' Donnel, sur les contes d'Olivier Onious et de Violet Hunt, et les

recueils de Dorothy Sayers. Et je passerai rapidement — surtout ceci pour arriver avec révérence à la plus belle de toutes les narrations de mystère et d'au-delà et qui commence ainsi : « En ce temps-là, d'eux d'entre les Disciples de Jésus s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs... Et tandis qu'ils parlaient et qu'ils raisonnaient ensemble Jésus lui-même les joignit, et il marcha avec eux, mais ils avaient les yeux comme bandés, de sorte qu'ils ne le reconnaissaient point... »

Présences inconnues et méconnues. Présences tendres et douloureuses. Retour des morts pitoyables aux vivants. Touchantes, implorantes, bénéfiques présences. Et vous, présence ineffable. « Leurs yeux alors s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut de devant leurs yeux ».

Qui voudrait tenir devant ces retours une porte close, un cœur fermé?

MARC BERNARD :

Je peux joindre au dossier de cette enquête trois faits, que je donnerai à l'état brut.

★

A l'âge de seize ans, je devins passionnément épris d'une jeune fille, mais d'une condition si au-dessus de la mienne que tout espoir de lui parler m'était interdit. Elle appartenait à ce qu'on appelle à Nîmes, la H. S. P. (la haute société protestante).

Je la rencontrais dans la rue, la contemplais avec admiration, sans jamais essayer de l'approcher, ignorant jusqu'à son nom.

Parlant un jour avec une ancienne domestique, je m'efforçai de savoir si elle connaissait cette jeune fille. Mais c'est vainement que cette femme tentait de rappeler ses souvenirs. Comprenant qu'un nom l'y aiderait, que, si je ne le devinais pas aussitôt, je n'apprendrais rien, je cherchai en moi, et comme un souffle, celui-ci me vint à la bouche : Yvonne, que je trouvai sans effort, et qui était en effet le sien.

★

En 1942 je me trouvais à Lugagnan, village des environs de Lourdes. Tout près de la maison où j'habitais, un marbrier

travaillait. J'écrivis une nouvelle dont il était le personnage principal ; je l'écrivis dans un tel élan que parfois des larmes me venaient.

Dans mon récit, on brûlait l'atelier de cet homme. L'angoisse du moment où nous vivions, la méchanceté, la sottise que l'on découvrait de toutes parts, cet incendie le symbolisait à mes yeux.

Mon travail achevé, j'allai me promener avec ma fille, alors âgée de dix ans. Elle passait ses journées à jouer dans la campagne et connaissait tous les gens à une lieue à la ronde.

Nous traversâmes un village où une maison brûlée retint mon attention. Ma fille me dit :

— C'est l'ancienne maison du monsieur qui fait les croix. Une nuit, des hommes y ont mis le feu.

★

Vers la même époque, je me levai, une nuit, et d'un jet écrivis un poème (je n'en écris jamais), tout entier inspiré par la mort. Non pas une mort abstraite, celle de quelqu'un qui m'aurait été cher.

Le journal m'apprit, quelques heures plus tard, que James Joyce était mort la veille.

JEAN DE BOSCHÈRE :

Les orchestres mécaniques des foires du siècle dernier ont, pendant longtemps, anéanti en moi la possibilité de goûter la musique populaire. Ces orgues bariolées sauvagement, gardées par des personnages de bois peint, articulés et hagards, les saltimbanques vêtus de rouge sale, grimés hideusement et qui étaient des hommes cruels, sortis des orgues et de l'antre mystérieux des baraques, les cris des victimes invisibles, des sorcières à barbe, des hercules féroces, tatoués de serpents et de sabres, toutes ces horreurs, je le croyais, se réunissaient au champ de foire avec l'immonde préméditation de réveiller et de séduire, par des artifices honteux, les fibres les plus grossières de l'homme. Tout y était par l'allusion hypocrite, par la perversité grosse, mais efficace, tout y était présenté sous des aspects louches, tissés de séductions camouflées.

Dans l'état de transe et d'effroi où me jetaient ces orchestres forains, je pénétrai, à l'âge de six ans, je crois, dans une tente obscure où, sur la paroi du fond, grouillaient d'abominables

fantômes. C'était cinéma ou ombres chinoises, je ne sais. Pourtant, je puis affirmer que c'était des images affreuses pour un esprit puéril, si bien préparé à reconnaître partout les flammes du hideux, de l'implacable voracité, de la puissance des secrètes tentations sûres de nous vaincre par la paralysie de la terreur.

Certes, je connaissais les souffrances griffues des cauchemars. Cependant, aucun d'eux n'approchait de celui dont je rapportai de cette baraque obscure les germes monstrueux. Ni une noyade récente, ni un incendie plein de hurlements dans la rue que j'habitais, ni le cadavre qui tomba sur moi en me privant de tout geste, aucune terreur jamais ne me dota d'un cauchemar plus infernal ni plus persistant.

De longues années de rêve n'effacèrent pas les premières images. Les reptiles insinuants, les vampires à gueules de tigre, tous ces animaux fantastiques produisaient certes des hybrides épouvantables, mais la famille foraine de leurs ancêtres ne dégénérait pas.

Quand, la nuit, ce cauchemar s'approchait et posait ses pattes terribles sur ma poitrine, je poussais des cris affreux. Sans tarder, mes parents accouraient et me portaient dans leur lit. Entre mon père et ma mère, je continuais de voir tourbillonner les fantômes d'un au-delà que je soupçonnais. Je reconnaissais la chambre et jusqu'à certaines fentes dans le bois des portes ou du lit, puisque je montrais en hurlant les serpents qui sortaient de ces fentes comme des pattes menaçantes, s'étendant vers moi pour m'assassiner. Mon père, du bras faisait le geste de couper vigoureusement le corps des serpents que je lui indiquais. Son bras, selon l'optique du rêve, passait à travers les reptiles sans laisser de traces. Mes yeux étaient ouverts. Pourtant la chambre était peuplée de bêtes hideuses, comme une boîte tellement bourrée de hannetons que les masses grouillantes parviennent à en soulever le couvercle. Les bêtes me frôlaient, rampaient sur moi. La glace de la fièvre me raidissait quand je voyais les larves et les vers entrer et sortir par les yeux, la bouche, le nez et les oreilles de mes parents. Au début de la hantise de ce cauchemar, ces dynasties de bêtes fantastiques étaient noires sur fond noir ; les griffes et les orbites étaient blanches.

Aujourd'hui, ce type caractérisé parmi mes rêves, n'existe évidemment plus qu'à son état d'adulte, si je puis dire. Le rêve a grandi, s'est adjoint des éléments occultes ; le rêveur est devenu un vieil adulte.

La première acquisition que fit mon terrible songe vint de mon occupation favorite pendant les mois qui suivirent sa naissance. Dans du papier de couleur, puis dans du carton

blanc je découpais jusqu'à l'heure du couvre-feu, des personnages et des animaux imaginaires. De ceux-ci, j'avais l'ample provision de mon cauchemar. Le soir, la table était jonchée de petites horreurs ou de déjà terrifiantes prémonitions.

Voilà pour la soirée. La nuit, c'était très *naturel*, les monstres auxquels j'avais donné une existence réelle, venaient se venger du purgatoire où sans doute je les avais plongés. Ils étaient blancs, et sans épaisseur, comme mes découpages. Le lendemain soir, je profitais maladivement de toutes les possibilités que m'avaient, dans le rêve, divulguées mes propres créations à l'état de veille. Ainsi se créa une sorte d'émulation morbide entre le dormeur et le dessinateur éveillé. Mais je dois ici noter deux phénomènes. Je me délectais à mes découpages, je hurlais de terreur quand, dans mon sommeil, ils revenaient se venger sur moi. Le second phénomène a peut-être déjà été observé. Les hideux monstres sans épaisseur qui me remplissaient d'un effroi mortel, se gonflaient, surtout de l'abdomen, quand l'un d'eux dévorait une de ses victimes. Le ventre se colorait de noir et empruntait des formes sphériques aux bêtes anciennes que j'avais jadis découvertes sur l'écran de la foire. Un caïman aux dents immenses, au long cou osseux, dévorait-il un quadrupède sans nom, immédiatement son ventre prenait la forme d'un vaste hérisson noir. Si un vampire à tête d'aigle me dévorait les deux bras à la fois, je voyais à travers le flot de mes larmes, se former sous ses pattes une gigantesque poche noire, semblable au sac de provisions des cuisinières. Souvent deux serpents, dans des contorsions qui m'encerclaient, se dévoraient avec fureur. Leur ventre gonflait et prenait la forme d'un œuf. Des centaines de serpents coulaient de l'œuf quand celui-ci éclatait. Vague réminiscence de très vagues notions de la multiplication naturelle.

Ce cauchemar, on le voit, eut une histoire, une vie propre. Ce n'était pas semblable à la croissance d'un être vivant, mais plutôt au développement d'un *sujet* dans la pensée d'un artiste. Le premier aliment qu'il prit, après les découpages de carton blanc, lui fut offert par des atlas d'histoire naturelle. Les squelettes d'animaux préhistoriques furent immédiatement incorporés. L'absence de légendes permettait d'interpréter librement des centaines de gravures. Ce fut une mine inépuisable, pour mes rêves de monstres et de fantômes. Puis mon rêve acquit la collaboration de toutes les gravures du *Magasin Pittoresque*, des Bulletins et des Communications académiques. A ceux-ci je dus surtout les insectes fantastiques, aux albums d'éditeurs surtout un immense ichtyosaure,

que j'aimais et qui, lui aussi, m'aimait puisqu'il arrivait souvent comme un ouragan, sur la scène de mon rêve, balayer, de sa longue queue en chapelet d'os, le bestiaire hideux qui torturait mon âme.

HENRI BOSCO :

J'ai reçu bien souvent des lettres où l'on me demandait si je « pratiquais l'occultisme » ou si je me « livrais à la magie » ; que sais-je encore?

Je n'y ai jamais répondu. A quoi bon? Mais, cette fois-ci, je réponds : c'est que vous recherchez des témoignages bruts. En voici un. On l'a interprété de façons différentes. Mais les explications qu'on donne à l'irrationnel ne peuvent être que des gloses. Je les passerai donc sous silence et la mienne aussi.

J'habite le Maroc. En 1945, j'avais un domestique nommé Boujma. Il était jeune, fort, gras, et extrêmement paresseux. J'avais aussi un coq, un grand coq, un coq magnifique. Né à la maison, il avait joui, dès son plus jeune âge, de la plus grande liberté. J'aime beaucoup les bêtes. Sortant donc librement de son poulailler, il venait, chaque jour, à l'heure des repas, piquer du bec contre les vitres et même boire du café dans une tasse avec un visible plaisir. Quand on lui disait : « Chante, coq ! » il gonflait le col, battait des ailes et il devenait difficile d'arrêter ses cocoricos, sur le seuil même de la salle à manger. Boujma et lui s'aimaient beaucoup. Ils jouaient ensemble dans le jardin. Le coq et Boujma se livraient à de véritables parties de cache-cache. Ils ne se quittaient guère. Souvent il m'arrivait, le matin, d'être obligé d'éveiller Boujma, toujours paresseux. Je le trouvais, endormi, le coq dans les bras.

Mais poules et coq, à la fin, avaient ravagé mon jardin si sauvagement que je résolus de me séparer de ces bêtes. On ne les tua pas. On les donna à des amis.

Le coq échut à l'un d'eux qui habitait dans une petite propriété, à quelques kilomètres de Rabat. Un ami sûr, qui me jura de ne jamais tuer mon coq. Il l'emporta donc un dimanche. Boujma en fut attristé. Moi aussi. Le mardi matin, Boujma vint trouver ma femme et lui dit :

— Cette nuit, Madame, j'ai fait un rêve. J'ai vu le coq. Il était dans le jardin, et nous avons joué ensemble. On s'est bien amusé. Et puis, il s'est arrêté tout d'un coup, et il m'a parlé.

— Il t'a parlé?

— Il m'a parlé. Et il m'a dit : « Je ne reviendrai jamais plus. » Et alors, il s'est envolé, et il s'est effacé dans l'air. Comme ça, un nuage...

Telles furent les paroles de Boujma. Textuellement.

Quelques mois plus tard notre ami (qui n'avait jamais osé nous parler de la mort du coq) nous apprit qu'en effet, il était passé de vie à trépas, deux jours après l'avoir reçu de nous, donc le mardi.

On l'avait trouvé, raide mort, le matin, dans la cage. La veille, il paraissait des plus gaillards.

C'est tout ; et c'est, peut-être, peu de chose...

Un coq !...

JOË BOUSQUET :

(1) ... Je ne sais pas si ma santé se délabrait ; il se produisait dans mon organisme des changements que je voyais avant mon entourage.

Mes souvenirs ne se tenaient pas à leur place, ils n'obéissaient plus à mes pensées, surtout, je ne savais comment les écarter, ils envahissaient ma chambre, la clarté me venait d'eux, comme formée de leur pénombre. Levé un peu après midi, je me débattais quelques instants contre mon infirmière qui m'apportait un déjeuner. Enfin, à ma prière, elle éteignait quelques lampes. Sur mes mains, même au plein été, vivait un froid léger, une fraîcheur dont le départ était dans l'air clos comme un invisible enneigement effaçant avec sa lueur des passages et des présences. Rien ne bougeait aux étages, ni dans les cours voisines dont me séparaient de grandes hauteurs glaciales et inexplorées. Je ne m'observais pas, je me surveillais, je me tenais. Il me fallait ces précautions pour me détacher du pas feutré qui portait ma garde, lentement, d'un bouquet à un guéridon, à un dossier de fauteuil, et mes yeux s'agrandissaient, puisaient de l'immobilité dans le jour et l'ajoutaient à ma vigilance sans contenu. Je ne voyais déjà plus les tableaux accrochés des deux côtés de la cheminée ; mais une couleur était restée dans l'air, elle regardait en moi tandis que mes prunelles durcies écartaient la lumière. Resserré, insensible, je confondais les bruits les plus proches dans le froissement léger qui courait ma chambre et mon oreille ne menait plus jusqu'à moi que la rumeur la plus éloi-

(1) Fragment d'un texte intitulé *Les veines du jour*.

gnée et la plus indiscernable. Comme soulevé sur mon cœur, je me sentais porté, mais à peine. Chaque rayon glissait sur une transparence un peu plus lourde qui emplissait mes yeux, et, comme si je les avais ouverts dans le reflet d'une eau souterraine, y séparait avec un ciel invisiblement monté du sous-sol les arbres de leurs feuilles et la lumière de l'ombre.

Une vallée descendait derrière ma vision et chaque voix lointaine ou la plus blanche fleur appuyait sa nuance sur une oblique profondeur qu'elle avait décelée entre mes pensées, une lumière close, couverte, qui buvait des ténèbres pour s'élever. Les paupières baissées, mes prunelles vivaient à ma place, agrandissant un parc où mon silence m'avait fait entrer, vaste et enveloppant, pour m'accueillir dans la même fraîcheur cloîtrée que si mon ombre avait grandi à travers moi. Si c'était là l'aube de mon regard, mon regard avait commencé avant mes jours.

Immobile, habillé de tout ce que j'avais vécu, mes mains libres n'essayaient que des gestes infirmes, je les voyais à travers une clarté louche, comme égarées à la surface d'une eau trop claire à qui sa transparence aurait pesé. J'étais étranger à mon corps, les faits où j'avais grandi prenaient sa place : je n'osais même plus appeler mémoire la vivante immensité qui depuis les limites de mon imagination menait vers moi mes souvenirs. J'avais cru que mes yeux habitaient mon visage ; et tout mon corps habitait mes yeux dont la nuit chaude, profonde, hantait toute la terre. Ma gorge se serrait : il me sembla que mes prunelles avaient fait toute cette clarté en luttant pour retenir des larmes.

★

Rien ne me permet de juger si le Dr S... m'écoutait avec un intérêt véritable où s'il me tenait pour un déséquilibré. Il écoutait tout. Je me livrais jusqu'à ne plus craindre de le chapitrer comme un disciple. Une existence majeure, toujours présente, emplit chacun de nous : il faut mériter de la sentir. Tout ce que l'on croit être l'exclut. Sotte prétention ! Nous avons tous les noms du monde pour une réalité dont nous exceptons la part déterminante ; et notre conscience végète à travers des carences qui ne l'angoissent même plus. Cette poussée de vie, qui est l'œuvre du cœur, nous payons des cliniciens pour nous en guérir... Quand je le prenais sur ce ton, il y avait en moi la force d'une foule, son unité. Le docteur me comprenait-il ou m'observait-il quand je lui disais la grâce faite à l'âme d'éveiller le corps entier ?

Un peu décontenancé par son silence, je lui répétai minutieusement, un soir, ce que j'avais dit à Isel de mes accidents cataleptiques les plus récents.

Ainsi apprit-il que le cauchemar lucide se produisait régulièrement à l'état de veille et qu'il me vouait à des façons hideuses de m'endormir.

Ma chair se coagulait sans étourdir mon attention. Elle pétrifiait mes yeux dans l'inertie qui l'avait gagnée. Toutefois, n'étendait-elle pas le sommeil jusqu'à mes paupières. Mon regard me quittait-il se réfugiait dans ma chambre avec la veilleuse qui y éclairait chaque objet, il grandissait, il devenait un homme et j'étais cet homme; mais en même temps, sa dépouille informe. Tandis que mon regard se personnifiait, je m'envasais dans mon ombre, je devenais la plaie que sa fuite y avait laissée.

Ce jour-là, le Dr S... n'hésita pas à m'apprendre que ma moelle épinière était, non pas sectionnée, mais tordue à l'intérieur de la cinquième vertèbre dorsale.

L'examen neuro-électrique décelait, m'avoua-t-il, des dégénérescences plus avancées du côté gauche que du côté droit. Ce fait confirmé par la distribution inégale des contractures, orientait après bien des années un diagnostic d'abord suspendu à des considérations assez vagues.

Ainsi, la torsion de la moelle trouvait une réplique dans cette espèce de brouillage de la conscience qui, m'éveillant entre les bras de mon corps déjà endormi, m'avait donné à goûter les sueurs de l'agonie.

« Un songe me prend l'esprit, suggérai-je enfin au docteur. Il ne saisit que mon image : c'est qu'il a déraillé — dites-vous — sur un autre sommeil qui se levait dans mes blessures...

— Non, je ne dis pas cela, » répondit-il en souriant, « mais c'est la raison que vous pouvez vous donner. Vous n'êtes pas un malade mental : ne vous croyez pas atteint de schizophrénie.

« Vous avez, par éclairs, une intuition aberrante de l'espace. Et vos troubles concernent particulièrement cette portion de l'étendue qu'est l'image de votre corps... »

★

Le beau temps avait allongé les jours qui, toutefois, s'écoulaient plus vite, sauf que mes yeux ne se fermaient qu'à l'aube, je dormais comme les autres et rêvais que je vivais à leur manière. Une fois, couché sur mon côté droit, j'avais pris garde que mon bras libre, puis mon épaule, s'immobilisaient sous une pesanteur qui s'agrippait déjà à ma nuque. Je

retins mon souffle, doutant de mes esprits, qui se rassemblaient d'une façon singulière, en agrandissant, me semblait-il, d'une tranche obscure, fixe et très inquiétante, le cercle de mon attention. Je devinai que l'enchantement avait commencé, déplaçai mon corps en surveillant chacun de mes gestes. Mais l'illusion qui me dressait sur des jambes de vent se revêtit d'un songe ; elle absorba mon doute, comme l'autre fois, le dépassa, ne me laissant de ma méfiance que le soupçon et le berçant sur ce corps-fantôme qui personnifiait mon désir de me lever et de marcher. Tout comme l'autre fois, je me flattais de ne pas être plus visible qu'un regard.

Or, cette prétention, à son tour, se laissa fasciner par le songe. Il faut que j'insiste sur ce point : elle n'était pas dans le rêve, le rêve était en elle ; l'illusion qu'on ne me voyait pas enveloppait si parfaitement le dormir qu'elle ne s'y laissait plus distinguer. Elle devenait la pensée qui m'avait endormi.

Tout se passait comme si j'avais été au moment de mourir. Je découvrais une pièce que je ne savais pas si voisine. Proche à n'en plus sortir. Si, par mégarde j'en revenais elle n'aurait jamais existé. Il y a bien eu un instant où il suffisait de penser à la lumière pour rouvrir les yeux, mais on a détaché cette lumière et cet instant l'a suivie. Maintenant que je sens mon cœur depuis tous les points de mon corps, il me faudrait un effort trop grand pour rejeter les ondes qui viennent de partout me soulever tout en s'épaississant au-dessus de moi. On feint l'inertie, on commande le repos à ses bras, on simule une fatigue qu'on ne ressent plus comme s'il restait toujours une conscience à tromper et qu'elle fût au cœur de tout comme une étoile : il fallait que l'on me jugeât endormi. Mon ombre se donnait un corps et copiait son immobilité dans une pesanteur de bronze.

Cette maison était un lieu épargné, où chaque instant enveloppait l'instant passé et se gorgeait de lui.

Une chambre à elle seule plus spacieuse que l'immense bâtisse noire. Elle était une moitié de chambre et se reproduisait, de l'autre côté de la cloison, identique, mais sans moi comme dans un miroir de terre.

Il se levait une voix familière qui me faisait sentir sa hâte. Je n'appelais pas, naturellement, puis j'appelais. A tâtons, nous nous rencontrions. Il fallait ouvrir la fenêtre.

A travers les vitraux hâtivement refermés paraissait le haut rectangle que limite le dégagement d'un seul volet. Au delà, c'était l'asile d'une clarté engloutie. Je m'effrayais de cette éclaircie sans rayonnement collée à l'ouverture comme un grand œil vide, vigilant. Elle nous clouait à cette

obscurité qu'elle ne pouvait percer et qui ne se dissiperait plus maintenant sans introduire entre nous l'horreur qui vieillissait à la vitre. On riait de peur, c'était la peur, ce rire, on avait touché sous la terre de l'oubliette les entrailles de l'éloignement. Et les yeux, enfin, se reposaient à la limite du regard, sur des faces de suie plus caressantes que l'abri des paupières. Toute chair était naturellement noire une fois le jour envolé.

Une baie à vitraux fermait l'autre côté de cette chambre souterraine. L'architecte de ce lieu sombre avait choisi des verres de couleur afin de l'obscurcir encore.

Assise sur son lit, une femme en chemise dormait les yeux ouverts. Je me déplaçais d'un coin à l'autre, craignant qu'elle ne m'aperçût : la servante noire qui me suivait s'efforçait de me convaincre que ce beau regard était absent ; elle parlait gravement avec des nuances enfantines sur certains mots. Elle n'aurait pas employé pour s'adresser à elle-même la langue dont elle se servait avec moi. Toutes ses paroles semblaient traduites de l'oubli. Je ne devais la comprendre que longtemps plus tard. Tendre comme on l'est avec un moribond que l'on abuse, elle me cachait que mon corps disparu ne pouvait alarmer le regard dirigé vers moi.

« Elle ne peut vous voir. » Plutôt que de m'avouer mon inexistence, elle me rassurait avec l'inconscience prétendue de ces yeux grands ouverts. « Ses yeux l'ont endormie, » me disait-elle, « on voit l'ombre à travers son regard, Pâle comme elle est, c'est cette ombre qui l'a prise. » Après. craignant de m'abandonner à mes pensées : « Ne sortez pas d'ici, c'est partout froid... Restez, elle ne peut vous voir.

« Vous l'éveilleriez en vous cachant. »

Puis, elle se troublait parce que j'avais fait quelques pas vers le lit. Elle s'attachait à moi : « N'avancez pas, vous ne la verriez plus, elle prendrait votre place. »

Une femme en chemise
Dormait les yeux ouverts.

« Qui est-elle? » avais-je demandé à la suivante. « Rose-au-loin, » répondit-elle en pesant sur les finales comme pour donner à cette locution l'accent du nom propre. Qu'y avait-il à comprendre? Parce qu'elle ne me voyait pas, je la voyais. Je n'étais pas dans ses yeux mais dans l'ombre qui lui faisait un regard. Il ne fallait pas que je me cache ; la seule intention de me dissimuler m'aurait prêté une apparence. Comment savoir si je dormais? Tout semblait en suspens, mais sans nulle exception, et cela faisait la grandeur de cette scène et

paraissait l'assurer sur l'immensité. Je ne me demandais pas où j'étais et aussitôt que je pensais à moi, des paroles me répondaient sans jamais négliger cette femme qui tenait le centre de tout.

Son ombre est sous la terre
Ton pas la fait pleurer.

Je venais de donner à cette vision la forme d'un poème quand Isel est entrée. En dépit de la chaleur naissante, elle serrait sur sa blouse blanche, un court veston de drap noir. Elle a rougi quand je lui ai demandé ce qu'elle cachait sous ce vêtement d'homme ; et ne m'a pas avoué tout de suite qu'elle avait endossé une chemise brodée qu'une très vieille grand-tante venait de retirer pour elle de son trousseau.

Je n'écoutais rien. Entre les revers de la jaquette, je reconnaissais les guipures que j'avais vues en rêve sur une robe de nuit. Le même ruban *de fil serrait le col de la vivante et celui de cette apparition si pâle que le matin me l'avait cachée.* Isel ressemblait à la belle absente que ses yeux grands ouverts avaient endormie en entrant dans le noir. De peur de l'inquiéter, je ne lui parlai pas de mon rêve. Elle aurait deviné qu'il s'était déroulé devant mes yeux ; et peut-être aurait-elle téléphoné à notre médecin.

« Cela ne vous ennuierait pas — lui demandai-je simplement — si je vous appelais Rose-au loin?

— Pas du tout, » dit-elle en riant ; et comptant sur ses doigts : « L'Oiseau-Cerise, le Petit Cheval de verre, ce sera la quatrième fois que vous me baptisez. »

Alors, je la priai de s'asseoir et d'écouter le poème que j'avais écrit en l'attendant :

Une femme en chemise
Ses yeux de pierre grise
Sont ouverts jusqu'au noir.

La morte s'est assise
Elle ne peut me voir
Je ne sens pas mes membres
Je suis toute la chambre
Où ses yeux grands ouverts
Ont répandu l'hiver.

Je suis sur cette morte
Une voix qui l'enchante
Et d'elle-même absente
Me souffle que je dors.

Ne crains pas ton amie
Elle ne peut te voir
Ses yeux l'ont endormie
En entrant dans le noir.

Une femme en chemise
Dormait les yeux ouverts
J'ai vu l'ombre à travers
Les pâleurs qui l'ont prise
A dénuder l'hiver.

La fleur de ses paupières
L'habille de ses yeux
Elle est toute nous deux.

La même pour se taire
Et pour te contempler
Si son regard de pierre
Ne me voit pas errer
Elle est ce que les pierres
Blessent pour me cacher.

Son ombre est sous la terre
Mon pas la fait pleurer.

— Apprends d'elle à te taire
Le silence et la terre
Aiment se regarder.

MICHEL CARROUGES :

La transmission de pensée, ou plus exactement d'images, peut se produire dans des circonstances bouleversantes, mais en soi, elle n'a rien de magique. On peut en faire systématiquement l'expérience froide et volontaire. C'est ce que j'ai tenté avec un ami et j'en ai indiqué le résultat positif dans mon étude sur Breton et le surréalisme (pp. 260-261).

Je pense d'autant plus inutile de me répéter à leur sujet que je n'y vois pas des phénomènes qui méritent vraiment le qualificatif de supra-normaux. C'est, à l'inverse, notre vie habituelle qui me semble ici inférieure au niveau normal des aptitudes humaines. Cette faculté de transmission directe des images semble être beaucoup mieux connue et utilisée dans d'autres civilisations. En tout cas, elle pourrait être

rétablie et développée au point de fonctionner de façon presque constante. Elle bouleverserait évidemment les relations humaines, mais elle n'entamerait rien de ce qu'on appelle trop empiriquement l'univers invisible, car elle ne met en jeu qu'une propriété naturelle de l'imagination. Elle en ferait apparaître au grand jour la valeur objective et permettrait à l'homme d'en user comme il use des autres puissances de la nature. Résultat humainement prodigieux, mais qui n'aurait rien à voir avec l'ésotérisme.

Tout autres m'apparaissent les cas de prémonition. Je puis en citer un pour ma part. C'était au début d'avril 1931, je venais d'adresser quelques poèmes à trois hommes de lettres, dont Paul Valéry. Huit jours après, lors de mon réveil, à l'instant entre veille et sommeil, je sentis se former comme une zone de silence blanc entre les images du rêve et celle de la « réalité ». Là se prononcèrent d'eux-mêmes, avec une absolue netteté, ces deux mots : « Valéry 27. » C'était le matin du 15 ou 16 avril. Je compris sur-le-champ que le 27 je recevrais une lettre de Valéry. Je notai ces paroles et je ne les ai jamais oubliées.

J'en parlai les jours suivants avec un de mes amis et j'attendis cette date du 27 avec une excessive impatience, tout en me moquant de ma crédulité. Cependant le 27, je reçus la réponse de Valéry. Les deux autres ne répondirent pas.

On pourra dire que ce cas isolé est peu de chose. Mais, d'une part, d'autres personnes pourront citer d'autres exemples. Et, d'autre part, on me concédera peut-être alors que je n'ai pas cédé à la tentation de me prévaloir de ce cas unique chez moi pour m'en imaginer d'autres. Une prémonition précise ne se laisse pas si facilement accroire.

Un tel phénomène est infiniment plus troublant que celui de la télépsychie, car il ne modifie pas seulement nos rapports dans l'espace, chose devenue assez coutumière, mais nos rapports avec le temps. Le problème du conflit entre déterminisme et liberté en devient singulièrement aigu.

CLAUDE ELSEN

Il me semble que je fais — que tout le monde fait — très fréquemment, des rêves prémonitoires. Mais la plupart des gens oubliant leurs rêves dès le réveil (« Moi, je ne rêve jamais, » disent-ils. Je suis persuadé, pour ma part, que tout le monde rêve, sans interruption, pendant toute la durée du sommeil),

où n'y prêtant guère attention, la chose passe le plus souvent inaperçue.

En voici deux exemples précis, qui m'ont particulièrement frappé :

1° J'attendais, voici quelques mois, un colis de café dont un ami colonial m'avait annoncé l'envoi plusieurs semaines auparavant. Certaine nuit, je rêve que je reçois ledit colis, mais, l'ouvrant, je constate qu'au lieu du café attendu il contient un livre, entre les pages duquel est glissé un coupe-papier qui ne m'est pas inconnu : il m'a effectivement appartenu il y a une dizaine d'années, et je l'ai égaré, à l'époque, au cours d'un séjour à l'étranger.

Deux ou trois jours après ce rêve, un camarade étranger, dont je venais de faire la connaissance, m'invita à lui rendre visite chez lui, où je n'avais jamais mis les pieds. Sur sa table de travail, glissé dans les pages d'un livre, se trouvait un coupe-papier absolument identique à celui de mon rêve (c'est-à-dire à celui que j'ai eu en ma possession il y a dix ans, et qui était d'un modèle assez particulier pour que cette rencontre me frappât).

2° Il n'y a guère, je rêvai que je rencontrais un camarade que j'ai totalement perdu de vue depuis plusieurs années, et que j'appellerai A. Entre autres choses, nous parlions d'un autre camarade commun, B., lequel a quitté la France en 1945. Sans aucune raison, je parlais également à A. des liens d'amitié que j'ai noués, entre temps, avec un certain C., d'ailleurs parfaitement inconnu de lui. Aucun lien, j'y insiste, entre ces différents personnages ; aucune raison *apparente* non plus, pour moi, de les évoquer, fût-ce en rêve.

Le lendemain de ce rêve, je rencontre, chez C., un quatrième personnage, qui a connu A. et B. et qui, *sans que je lui en parle le premier*, m'informe que le premier vient de subir une grave opération, tandis que le second, rentré en France depuis peu, ayant dû être hospitalisé, s'est trouvé, par hasard, dans le même hôpital que A.

« Coïncidences, » que tout cela? Peut-être. Tout de même, j'ai relu avec un vif intérêt le curieux livre de J. W. Dunne, *An Experiment with Time...* (1)

(1) La traduction française de cet ouvrage a paru aux Éditions du Seuil sous le titre : *Le Temps et le Rêve*.

JEAN FOLLAIN :

Ne peut-on pas dire que la familiarité avec l'invisible a, dans une large mesure, diminué? Et puis, celui qui, aujourd'hui, s'adonne encore à l'occulte en est le plus souvent marqué quant à son comportement dans la vie. Bénéficie-t-il d'apparitions nocturnes qu'il se montre d'autant inquiet, nerveux, tourmenté à la clarté du jour.

Tel n'était point Victor Hugo qui, à peu près toutes les nuits, entendait des coups frappés par des âmes familières. Il essayait alors de capter ce langage, y répondait de son mieux, se rendormait et, le lendemain consignait scrupuleusement les phénomènes dont il avait été le témoin sur ses carnets, sans que rien de ce qui lui était arrivé l'empêchât de penser à ses placements bancaires, toujours fructueux.

Hugo, voyant considérable, vivait ainsi de plain-pied avec un monde occulte auquel il accordait une foi invincible.

On continue de trouver un accès direct avec un pareil monde chez certains ruraux. Mon expérience concerne les populations normandes. Celles-ci ont longtemps gardé et sauvegardent encore quelquefois une certaine familiarité avec le surnaturel qui d'ailleurs reste teintée de peur. Femmes et hommes ayant dépassé cinquante ans, gardent l'esprit présent aux manœuvres prétendues des sorciers et aperçoivent volontiers les mystères d'un jeu compliqué derrière un animal, une plante, une pierre.

Là-même où le sorcier a disparu, son souvenir reste tenace. Les sorciers des villages étaient, ou sont encore du genre triste ou jovial et, dans ce dernier cas, ne dédaignant pas de gaillardement trinquer avec les gens du pays à l'auberge. Ils sont tous conscients de la nécessité d'être bien avec les bedeaux des paroisses afin que ceux-ci consentent à placer, sous la nappe d'autel, le papier sybillin qui décide de l'efficacité des sorts.

On ne peut douter de la totale croyance du sorcier à son pouvoir et que pour lui le monde ne soit étrangement peuplé : Il sait aussi bien voir le Jugement dernier sur la place du bourg que quelque armée fantôme prête à s'avancer dans le plus pur silence d'une après-midi d'été.

A Saint-Martin de Bonfossé, le nommé L... s'était vers 1910, aux dires des gens du pays, tranformé en cochon en usant d'artifices démoniaques. Depuis trois jours, ce cultivateur

avait disparu de chez lui quand, le quatrième jour au matin, ses parents aperçurent quatre cochons au lieu de trois qu'ils nourrissaient dans leur enclos. Ce quatrième cochon montrait aux dires des conteurs du fait, un air ennuyé et même anxieux. Aussi chacun comprit tout de suite que c'était bien lui, L... qui apparaissait sous cette forme animale. Ils se doutèrent bien aussi qu'ayant oublié quelque formule il ne pouvait plus se « détourner ». Ils firent alors appeler le curé pour le ramener à sa forme d'homme et quand il vit venir le curé, le cochon alla vers lui le sachant son sauveur et comme L... s'appelait de son prénom Jules, le curé, regardant le cochon dans le blanc des yeux, lui dit : « Prends garde, Jules, parce que la prochaine fois je ne te « détournerais » pas. Alors, il le détourna et L... apparut sous sa véritable apparence, et, ajoutent les mêmes conteurs, nu comme un ver.

Une famille aurait ainsi reconnu l'un des siens sous la grossière enveloppe d'un porc bien constitué. L... est mort, son fils unique aussi est mort mais son petit-fils vit toujours. Personne n'ose d'ailleurs lui parler des maléfices de son grand-père.

NINO FRANK :

Si j'excepte les manifestations habituelles de crypto-psychologie, et particulièrement de télépathie (la personne que l'on n'a pas revue depuis longtemps et que l'on rencontre quelques minutes après avoir pensé fortuitement à elle ; le si fréquent « j'allais vous appeler au téléphone », qu'avec un peu d'exercice on provoque à volonté ; les rêves qui, convenablement analysés, sont souvent prémonitoires ; les rapports avec le temps, tels que le réveil à heure fixe ; et ainsi de suite), si j'excepte donc ces épisodes, qui surprendront seuls ceux qui, dans leur propre existence, n'y ont jamais prêté attention, mes relations personnelles avec une vie non-normale n'ont jamais pris le moindre aspect d'étrangeté. J'entends que, bien qu'y croyant avidement, je n'ai jamais pu toucher le côté flou, inexplicable, *mystérieux* du mystère (fantômes, écriture automatique, dédoublements, etc...) et n'en suis informé, pour le moment, que par le témoignage d'autrui. En revanche, j'ai eu dans ma vie des hallucinations extrêmement précises, et dont la précision même m'a fait méconnaître pendant longtemps le caractère hallucinatoire... J'ignore si

ces exemples de « mystère en pleine lumière » présentent de l'intérêt pour votre enquête.

Le premier de ces faits et probablement le plus typique date de mon enfance. J'avais huit ou neuf ans, et, certain été, en villégiature avec mes parents dans un village surplombant Amalfi, nous allions souvent en promenade aux ruines d'un château, d'où l'on dominait la mer et les jeux des dauphins, dans un paysage proche de celui d'Èze. Ces ruines me plaisaient car elles étaient ombreuses et peuplées de la douce rumeur des couleuvres et des chauves-souris ; comme en tous les lieux d'ombre des pays chauds, on y trouvait quantité de capillaires, plante qui m'intriguait, peut-être parce qu'elle porte en italien le nom de *capelvenere*, « cheveux de Vénus ». C'est qu'en ce temps-là, avec la précocité des terres du Sud, je touchais déjà à la saison des premières curiosités sexuelles.

Un jour nous vîmes arriver, à l'hôtel où nous logions, un personnage de connaissance, que j'appellerai M. X : c'était un alpiniste fameux, bonhomme de grande taille, affligé d'un strabisme que soulignaient de copieux sourcils. Il venait de prendre femme, et nous présenta Mme X, à laquelle je n'accordais guère d'attention, impressionné que j'étais par l'alpiniste et ses exploits. Mme X. était pourtant assez voyante, à cause de sa beauté, mais surtout du fait qu'elle se fardait, ainsi que nous le fit remarquer, avec quelque malveillance ma mère.

L'après-midi, avec ces gens, nous faisons la promenade du château. Notre alpiniste, devant le panorama, se lance une fois de plus dans le récit de ses ascensions. Tout oreilles, je ne m'aperçois pas que Mme X s'écarte de nous et disparaît, sans doute afin de visiter l'endroit, mais un moment plus tard, je m'en vais à mon tour et me dirige vers les ruines, plus exactement vers ce qui restait du corps du logis, qui menait à l'ombre la plus épaisse, et même à l'obscurité.

C'est là que se produit mon hallucination. Je vois tout à coup, surgissant de cette ombre, à quelques pas de moi, Mme X : elle a ôté sa robe, et, en dessous rose très succincts, s'avançant comme en quête de quelque chose, s'arrête en m'apercevant et me sourit. Les détails qui me frappent sont d'abord ses jarretelles, ensuite le rouge postiche de ses joues et la fixité de son regard, issu d'yeux que l'on eût dit de verre. Dirai-je le plus singulier? *C'était la première fois de ma vie que je voyais une femme en pareil déshabillé,* car ma mère, déjà quinquagénaire et d'ailleurs fort provinciale, n'usait que des dessous nombreux et laborieux de 1900.

Je fais demi-tour, avec quelque hâte, me figurant — c'est la première idée qui me vint à l'esprit — que Mme X. cherchait

un endroit écarté pour des raisons très élémentaires. (Longtemps après seulement, je m'aviserai qu'elle n'aurait eu aucune raison d'enlever sa robe et de se promener en déshabillé.) Une fois éloigné de la zone d'ombre, je me retournai — mais Mme X. avait bien entendu disparu, reprise sans doute par l'ombre où personne n'osait jamais s'aventurer. (Des années plus tard, visitant à nouveau l'endroit, je pus me convaincre qu'il n'y avait pas d'autre issue que celle où je me tenais.) Je demeurai là quelques instants, jusqu'à ce qu'on me hélât pour partir.

Mme X. se trouvait avec son mari et mes parents. Elle était habillée, naturellement, et ne fit pas le moindre commentaire. Le soir même, le couple filait.

Telles étaient sa précision et sa simplicité, que cette apparition ne pouvait pas me surprendre. Par la suite, y réfléchissant, et voyant l'absurdité des circonstances, j'ai compris que j'avais eu une hallucination, provoquée probablement par quelque véhémence du désir.

Celles que j'ai eues par la suite étaient aussi inspirées par des explosions d'instincts souterrains ou refoulés : la jalousie, la haine, etc... et, plus dramatiques, elles m'ont cependant moins étonné que la première. Elles comportaient toujours un caractère absolument réaliste, et n'attestent certes pas l'existence d'un monde non normal, mais simplement les possibilités singulières des nerfs de l'homme. On veut bien es expliquer, en ce qui me concerne, par certain travers psychologique qui consiste, sur le plan de la vie quotidienne, à ne pas savoir faire le départ entre possible et impossible, réel et irréel, celui-ci se présentant à l'esprit dans les mêmes formes que celui-là et s'intégrant même à lui.

JULIEN GREEN :

Je n'ai jamais vu de fantômes — ce qui s'appelle vu — et suis enclin à mettre en doute les histoires d'apparitions. Pourtant j'ai grandi dans un milieu qui respirait le surnaturel par tous ses pores. Nous habitions vers le début du siècle une vieille maison qu'on eût probablement détruite, en Angleterre, à cause de ce qui se passait entre les murs de notre étage. De jour, cette maison paraissait assez riante et, comme disent les Allemands, amicale. En se penchant par les fenêtres, on voyait les premiers arbres de la Muette et les enfants qui allaient au Bois avec leurs bonnes, mais, la nuit, les pièces

tranquilles où nous avions joué dans la lumière de l'après-midi se transformaient en lieux d'horreur.

Mon père, qui n'aimait pas les déménagements, niait avoir jamais rien entendu et ma mère ne pouvait que recommander à mes sœurs de ne rien dire à celui qu'elle appelait « the baby ». Le bébé avait alors cinq ans et finissait par comprendre. Le matin, en effet, autour de la grande table, dans la salle à manger, que de clins d'œil, que de hochements de tête et d'yeux levés au plafond ! La phrase dont j'ai gardé le souvenir le plus distinct était celle-ci, qui me donnait à réfléchir : « *Ils* ont été effrayants, cette nuit ! » Je savais parfaitement de quoi il était question. Seul m'étonnait ce pluriel, car, dans mon esprit, *ils* devenaient simplement la Chose, la Chose qui sortait de la penderie, dans la chambre de mes parents, faisait le tour de mon lit et passait dans la chambre voisine où dormait la plus jeune de mes sœurs. C'était là que se perpétrait l'abomination : la Chose s'asseyait sur le pied du lit où tremblait d'épouvante une petite fille de dix ans. Au dire de ceux qui l'avaient vue, la Chose n'avait pas de visage, mais elle ressemblait à une femme. Chaque nuit, elle allait reprendre son poste et chaque nuit la petite fille s'éveillait avec les mêmes gémissements. Pour la rassurer, on installa dans sa chambre le lit de ma sœur aînée, et désormais elles furent deux à voir le bizarre et mélancolique phénomène.

Quant à moi, je ne voyais rien. Je savais seulement que la Chose passait près de mon lit et mon effroi ne durait que deux ou trois secondes, car je me rendormais aussitôt, mais plus d'une fois je fus tiré de mon sommeil par de très bruyantes allées et venues. Ma mère à qui j'en parlais le lendemain matin me disait que c'était nos voisins à l'étage supérieur. Mes sœurs se lançaient alors, par-dessus ma tête, des regards qui disaient clairement qu'à elles « on ne la faisait pas ». « Les enfants savent, » murmurait la spécialiste de la bande, Mary, qui se tirait les cartes, lisait les lignes de la main et réglait sa vie sur des prémonitions. « Assez ! » suppliait papa. Il tint bon jusqu'à la fin du bail, puis reconnut, à la jubilation de mes sœurs, que l'appartement était peut-être « un peu bruyant, la nuit, » trop bruyant pour être habitable.

Nous allâmes habiter rue de la Pompe, en face du lycée Janson, un appartement sans histoire. Mary elle-même n'y *sentait* rien. Plus tard, pour des raisons beaucoup trop longues à expliquer, nous quittâmes Paris et vécûmes trois ans au Vésinet, tout en haut de la belle avenue de la Princesse qui menait à un lac. Il n'y avait rien d'insolite à la Villa du Lac, mais je ne pense jamais sans tristesse à la grande maison, car ce fut là que, le 27 décembre 1914, ma mère mourut

subitement. Dans un livre qui n'a pas paru en France, j'ai rapporté le fait suivant qui n'est peut-être pas inexplicable, mais qui garde à mes yeux une grande part de mystère. Quelques jours avant la Noël de cette année, une de mes sœurs se trouvait assise près d'une fenêtre qui regardait vers la grille du jardin, et au bout d'un moment, elle appela une autre de mes sœurs pour lui montrer quelque chose : « Tu ne vois donc pas? Ces hommes qui montent à une échelle avec des draperies noires qu'ils tendent sur la grille... » Mais Anne ne vit rien. Une semaine plus tard, cependant, elle se souvint de ces paroles quand elle vit se dérouler la scène que sa sœur lui avait décrite et qui leur avait paru, à toutes deux, incompréhensible.

Rue Cortambert, où nous nous installâmes vers le milieu de la guerre, il n'y eut rien pendant longtemps. Deux de mes sœurs qui se montraient plus particulièrement sensibles aux manifestations de l'au-delà étaient mortes et, d'un commun accord, nous, les survivants, ne parlions presque jamais d'un sujet qui perdait peu à peu toute espèce d'attrait à mesure que nous avancions en âge. Ce ne fut qu'en 1925 que se firent les premières allusions à quelque chose de très fâcheux, mais nous n'eûmes garde d'en parler à mon père et je me suis souvent demandé s'il savait, lui aussi. Au crépuscule, il ne m'était pas possible de rester seul au salon. J'essayais, mais il y avait toujours un moment où, n'en pouvant plus, je regagnais ma chambre.

De cette chambre, pourtant, où j'écrivais *le Voyageur sur la Terre*, je fus chassé un jour par la présence de quelqu'un que je reconnus immédiatement et que mon travail intéressait peut-être. Ce fut la première fois. Tout ce que je puis en dire ici est qu'il ne s'agissait pas d'un revenant. La plume me tomba des doigts et je me retrouvai quelques secondes plus tard dans l'escalier, puis dans la rue. Quel bonheur de voir ces visages raisonnables, ces yeux qui ne recevaient aucune chose pour vraie qu'ils ne la connussent évidemment être telle ! Je leur enviais leur bon sens jusque dans ses limites.

A la maison, nous avions toujours fait gorges chaudes des fantômes traditionnels qu'avec une extrême bonne volonté certains Français essaient de se figurer. « S'ils savaient comment cela se passe vraiment ! » Plût au Ciel qu'on nous présentât quelque chose d'aussi tangible que le pan d'un suaire ou une tête de mort ! Je ne voyais presque jamais rien (une fois seulement, dans l'escalier d'une maison de la rue Montpensier...) mais ce que j'entendais me suffisait. Le pire était de ne rien entendre ni voir, alors qu'on savait parfaitement

que près de soi... Mais passons. Le sujet prête à sourire et j'aime mieux en sourire moi-même.

Au printemps de 1937, je me trouvais à Suffolk, en Virginie, où un de mes camarades d'Université m'avait offert une chambre dans sa maison. Cette chambre me parut d'abord très agréable, étant bien abritée du soleil par des persiennes, ce qui est assez rare aux États-Unis. J'aimais aussi le lit à colonnes et l'air vieillot qu'avaient les choses entre ces murs. Mon ami me fit voir la maison entière. Sa chambre à lui était étroite, claire, un peu nue, et il y avait deux lits. « Oui, deux lits, » fit-il avec une légère impatience, car il avait suivi mon regard et deviné la pensée que je gardais pour moi. Son ton avait quelque chose de légèrement agressif. Il faut expliquer que nous nous disputions assez souvent, pour des riens. Je me bornai à lui répondre qu'il aurait dû se réserver la plus belle chambre, et quant aux deux lits, cela le regardait. Cette nuit, je fus réveillé par un bruit de pas qui traversaient la chambre dans un sens, puis dans l'autre. Pas une latte du plancher ne craquait et le bruit que j'entendais était celui d'un homme qui marche en traînant les pieds dans des pantoufles. Inutile de décrire ce qui se passa en moi. Qu'il suffise de dire qu'au bout d'un moment je me glissai hors de mon lit avec ma couverture et gagnai le salon où j'achevai ma nuit de mon mieux sur un canapé. Le lendemain, mon hôte me demanda comment j'avais dormi et je lui répondis laconiquement que son canapé était un peu court. Il médita cette réponse pendant le petit déjeuner, après quoi il me demanda pourquoi je n'avais pas dormi dans ma chambre. Je lui dis qu'il le savait aussi bien que moi et il prit un air très faux pour m'affirmer qu'il ne comprenait pas, puis, sans me donner le temps de répondre, il parla de certaines personnes à l'esprit bassement superstitieux et m'informa qu'aux États-Unis il n'y avait guère que les nègres pour croire encore aux revenants. « Qui te parle de revenants? » lui demandai-je alors. Il éclata aussitôt en reproches et me dit que la plupart de ses amis dormaient très bien dans la chambre d'invités. « Et les autres? » Il me regarda, la bouche entr'ouverte, comme un enfant. « Quoi? Les autres? » Et avec une candeur désarmante il me dit que les autres dormaient dans sa chambre. « Dans ce lit supplémentaire dont je m'explique maintenant la présence? » « Oui, » dit-il avec un sourire.

Il fut décidé que je dormirais dans sa chambre, mais il m'assura que je n'avais rien à craindre de Witherspoon et comme je lui demandais qui était Witherspoon, il m'expliqua que c'était là un nom de fantaisie donné à l'ancien propriétaire de la maison, lequel était mort depuis assez longtemps.

« Il est, du reste, absolument inoffensif. Il passe du salon à la salle à manger et de la salle à manger au salon, en traversant ta chambre. « « Mon ex-chambre, » dis-je avec fermeté. « Oui, ton ex-chambre. Sans doute cherche-t-il quelque chose. Certains le voient, d'autres non. Il y en a qui ne font que l'entendre. J'espérais que tu ne l'entendrais ni ne le verrais. »

La nuit vint et nous nous endormîmes, chacun dans son petit lit de fer. J'étais recru de fatigue et tombai presque aussitôt dans un pesant sommeil. Combien de temps se passa-t-il? Je n'en sais rien, mais je fus réveillé tout à coup par un bruit qui me glaça. A un mètre de moi, mon malheureux camarade agonisait. On lui tranchait la gorge et dans d'indescriptibles gargouillements il rendait l'âme. Allongeant un bras, je le secouai de toutes mes forces et il se dressa, ahuri : « Hein? Quoi? Quel jour sommes-nous? » Pendant quelques secondes nous échangeâmes des propos qui n'avaient aucun sens, puis il alluma et je lui expliquai que j'avais cru qu'il allait mourir ; j'imitai ce bruit épouvantable. Il me regarda d'un air offensé : « Je ronflais peut-être un peu, » dit-il. « C'est possible, répondis-je, mais tu es plus terrifiant que Witherspoon. » Et quittant sa chambre, je regagnai le lit à colonnes où je dormis jusqu'au matin sans bouger. Jamais plus, je n'entendis Witherspoon.

Depuis, il m'est arrivé, bien des fois et un peu partout, d'entendre ce que d'autres plus heureux que moi n'entendront sans doute jamais. Jusqu'ici il m'a été épargné de *voir;* c'est quelque chose. Et puis, je m'aperçois qu'avec le temps on s'habitue à peu près à tout. Je dors mal. L'aube me surprend quelquefois tout éveillé et il n'est pas rare qu'à cette heure un pauvre être inquiet fasse le tour de ma chambre dans une sorte de manteau d'invisibilité. Je ne puis dire que j'en souffre ou que j'en aie peur, mais cela me dérange. Sans doute n'y a-t-il rien, rien d'autre que le souvenir d'une grande angoisse qui est restée entre ces quatre murs un peu comme une image sur un négatif. C'est là, je pense, l'explication de tous les phénomènes prétendus surnaturels. Nos gestes, nos paroles laissent peut-être des empreintes que certains discernent, d'autres non. Ce sujet offre peu d'intérêt à mes yeux et je n'ai jamais songé à en tirer parti dans un roman. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'hallucinations, mais je ne crois pas non plus que ceux qu'on appelle lugubrement les morts puissent revenir nous parler. Nous irons vers eux, comme dit à peu près la Bible, mais ils ne viendront pas vers nous.

LOUIS GUILLOUX

Je ne sais pas du tout si je serai capable de vous mettre en écrit la mystérieuse petite histoire que je vous contais l'autre jour à la terrasse du café. Tout ce qui touche au monde de l'invisible, de la superstition, de l'au-delà, m'ennuie assez et, peut-être, m'effraye un peu. Toutefois, il ne s'agit pas de renier ses parties d'obscurité, mieux vaut tâcher de les connaître. Et là-dessus venons-en au fait. Je vous disais donc qu'en 1943 au mois d'août, la chaleur était pour le moins aussi torride que celle qui nous accable aujourd'hui. Mais aujourd'hui les chemins de fer roulent, les autobus, les cars, les vélos. En ce temps-là, point : nous n'avions que nos pieds. Des amis habitant la campagne à sept ou huit kilomètres de Saint-Brieuc où, comme vous le savez, je demeure, m'invitèrent, avec ma famille, à passer un jour chez eux. Nous partirions à pied, on nous ramènerait en carriole. Au jour dit, nous nous mîmes en route, ma femme, ma fille et moi. Sans doute avions-nous mal pris nos dispositions en partant un peu trop tard. La distance n'était pas bien grande, mais la chaleur qu'il fit éprouva beaucoup ma femme. La voyant fort fatiguée, nos amis insistèrent pour nous garder jusqu'au lendemain. La carriole qui nous eût ramenés le soir, on pouvait aussi bien l'emprunter le lendemain. Nous serions en ville vers les 9 heures du matin. C'était tout ce qu'il nous fallait. Nous nous reposâmes, il y avait à boire et à manger un peu plus et mieux que d'ordinaire. Le soir, dans la cour de la maison, j'avisai un vélo. L'envie me prit de faire un tour dans la campagne. Il était environ 7 heures. Parcourant un petit chemin creux, je vis une croix de granit et, sur le sommet de la croix, un gros oiseau. Il me sembla que cet oiseau était une chouette. Vu l'heure, il faisait naturellement encore plein jour, je ne voulais pas croire que ce gros oiseau fût une chouette, et j'y regardais à deux fois. Mais c'était bien une chouette — du moins, il me sembla que cet oiseau immobile était une chouette — et je me dis : voilà un bel exemple de signe, peut-être même d'intersigne. Après tout je suis Breton comme vous, mon cher directeur, et j'étais en pleine Bretagne. Je passai. L'oiseau n'avait pas bougé. Je contai l'affaire en rentrant. Cela donna matière à une longue conversation sur les mystères. Ensuite, nous oubliâmes tout cela, et au lit. Le lendemain, la carriole était

prête de si bonne heure que nous pensions tous être rentrés en ville beaucoup plus tôt que nous ne l'avions imaginé, pas plus tard que 8 heures en tout cas. Mais en route, nous fûmes surpris par un orage si violent, qu'il nous fallut nous réfugier dans une auberge où nous restâmes plus d'une heure. Si bien que nous n'arrivâmes en ville qu'après 9 heures. Rentrés à la maison, je ne sais plus quelle petite affaire domestique fit que j'envoyai ma fille chez un de nos voisins plombier pour lui emprunter un outil. Ma fille revint en disant que notre voisin le plombier l'avait priée de m'avertir que la veille, à 7 heures, une auto noire s'était arrêtée devant la porte de la maison et qu'il en était descendu trois hommes qui me cherchaient. La même voiture et les mêmes hommes étaient revenus le matin même à 8 heures. L'heure de la chouette, et l'heure de l'orage.

Voilà tout, mon cher directeur. Je ne fais point de commentaires là-dessus. Du reste, vous ne le souhaitez pas. Vous m'avez demandé de vous conter un fait mystérieux. Voilà. Je vous serre la main.

MARCEL JOUHANDEAU :

En 1927-28, j'étais fort préoccupé de magie et d'occultisme. Je sais un gré infini à mon mariage d'en avoir détourné mon attention.

Astaroth, une nouvelle publiée par la N. R. F., *Azaël*, qui ne paraîtra probablement jamais, et *les fragments* ci-dessous d'*un récit* que je n'ai pas achevé portent la marque de cette époque trouble.

I

Il y avait un être extraordinairement beau dans la voiture qui nous emportait. Je fermai les yeux et je m'emparai de son âme et de son corps ; me blottissant bien au centre de sa vie, en lui je me coulais. Ses membres bientôt étaient moins à lui qu'à moi. Enfin, de son cœur et je l'arrêtai de battre, en jugulant l'arbre du sang.

Beaucoup plus tard, quand j'ouvris les yeux, je m'aperçus qu'on s'empressait autour de quelqu'un, mais je me gardais bien de me souvenir de ce qui venait de se passer et j'affectais la plus grande indifférence.

II

Aujourd'hui, elle était si triste, si pâle, si tremblante, si troublée à ma vue, cette femme inconnue, à qui j'ai l'habitude cruelle de faire une grimace, quand je la rencontre, que j'ai eu pitié d'elle et nous nous sommes regardés pour une fois, comme deux amis : Trêve.

Comme elle doit, la malheureuse, appréhender son bourreau ! Si cependant, je l'ai guérie de faire cette moue qu'elle promenait chaque jour le long du quai de Grenelle, je n'ai pas perdu ma peine.

Mais quel passant terrible je dois être, pour les inconnus que je possède à la manière d'un Démon, et voilà par ma seule présence le quai de Grenelle changé en Enfer !

III

Il est de certains « endroits », où il m'arrive d'éprouver régulièrement une « indicible » émotion. Que s'y est-il passé, que s'y passera-t-il que tout le monde ignore et que je découvre « vaguement » sans doute, mais à des signes aussi certains que mystérieux? Je me sens tout d'un coup aveuglé par un mirage, ébloui par une lueur ou bien assourdi par un grand cri intérieur, par une rafale de sons qui rentrent, aussitôt qu'ils en sont sortis, dans le silence. Parfois, tout se passe comme si un oiseau d'envergure s'abattait sur mon visage ou un bouquet de roses à mes pieds. Ou bien, c'est une flaque de sang qui me barre la route ou un rayon de soleil, mais si anciens ou si semblables à leur propre image que je me penche pour les ramasser. Rien. Sourcier du drame, on a ou on n'a pas de ces antennes privilégiées qui nous rendent, tout d'un coup, plus aptes à repérer l'invisible, l'inaudible, l'intangible, le passé ou le futur, que jamais nos sens à constater l'actuel.

A tel tournant d'une rue, sur telle marche d'un escalier anonyme un crime, un baiser, une prière, un acte héroïque ont marqué l'espace d'une aimantation qui m'alerte.

Du plus au moins :

Chaque fois par exemple que je traverse la place de la

Concorde, comment ne pas retirer mon chapeau, si j'y entends les dernières paroles de Louis XVI que ne couvre pas plus pour moi le temps que le roulement du tambour de Santerre, à moins que je n'y voie Marie-Antoinette gravir l'échafaud beaucoup plus nettement que je ne distingue l'inconnue qui me fait vis-à-vis dans l'autobus.

IV

Je connais un homme qui ne peut vous rencontrer sans jeter aussitôt son dévolu sur une pièce de votre vêtement : cravate, pochette ou boutons de manchettes et il met aussitôt tout en œuvre pour s'en saisir, cela sans l'ombre de sa part d'un sentiment intéressé bassement, mais par une sorte de superstition, pour obéir à sa manie, à un secret désir d'éprouver sa force de persuasion ou de préhension ou la puissance de fascination exercée sur lui par n'importe quoi, souvent par des riens. Il lui arrive même de payer dix fois, cent fois, s'il le faut, la valeur de ce qu'il a une fois désigné comme sa proie, plutôt que d'y renoncer et plus cette expropriation se sera révélée difficile, impossible, plus il est content, du moment qu'entre lui et lui la gageure a été tenue.

V

Je connais un homme qui a cru longtemps connaître l'amour, mais non. Après maintes expériences, il s'est aperçu qu'il convoitait seulement « un objet » que détenait telle ou telle personne qu'il s'imaginait rechercher pour elles-mêmes. Ainsi, toute la comédie de la passion qu'il jouait sincèrement, qu'il avait menée parfois jusqu'au tragique ne tendait qu'à lui permettre de faire main basse un jour ou l'autre sur ce dont il avait poursuivi la possession, d'ailleurs sans aucune avarice vulgaire, mais pour faire de n'importe quoi (et plus ce hochet lui avait coûté de peines, d'inventions, de détours, de ruses, d'attente, d'effroi, d'espoir, plus il lui était cher) un talisman.

VI

La duchesse de R... fut assez intelligente, seule peut-être, pour, l'ayant percé à jour, sans tout à fait se le dire, se faire aimer de lui trente ans durant, comme personne jamais ne fut aimé par personne au monde, en lui disputant tout simplement une Tête antique du dieu Adonis qu'elle avait deviné qu'il désirait, qu'elle lui refusa des années, lui abandonna dix fois et réussit toujours à lui reprendre, qu'il fut assez généreux enfin, pour lui restituer volontairement, longtemps après leur suprême rupture, quand il la sut pauvre.

VII

Ainsi, la plupart des magiciens sont-ils les premières victimes de leur art. C'est sur eux que s'exercent d'abord « les puissances » qu'ils créent, leur propre fantasmagorie, qui n'en agissent pas moins aussi autour d'eux pour le malheur le plus souvent, mais, quand ils les ont domptées ou purifiées, rarement, pour le bonheur des autres.

VIII

Une fois (c'était je pense en 1926), j'arrive avec un peu d'avance à la gare d'Orsay, où je devais prendre le train et je m'assieds sur un banc auprès d'une dame d'un certain âge.

J'allais lire mon journal, quand elle me demande de le lui prêter et avec indifférence elle l'enferme dans son sac, avant de se mettre à parler toute seule, sans se soucier de moi, comme si elle invectivait quelqu'un (contre quelqu'un, pour faire plaisir à M. André Rousseaux).

A la fin, je lui demande, intrigué :

— On vous a fait du mal?

— Vous me le demandez? Vous le savez bien!

— Comment cela?

— Jurassien, vous savez tout.

— *Jurassien*, qu'est-ce que c'est?

— C'est le contraire d'*Ennedy*.

— Et qu'est-ce que c'est qu'*Ennedy?*

— Vous me le demandez, vous qui avez compté les étoiles et pesez les âmes d'un seul regard? Quand vos deux yeux sont les balances de la Justice? *Ennedy! Ennedy!* je ne vais nulle part qu'il ne m'y attende, il m'accompagne partout, parce que je suis maudite; la nuit, m'attachant les jambes avec des cordes qui ne sont pas de ce monde, aussi ne peut-on ni les dénouer, ni les trancher! et ne puis-je, quand il lui plaît, ni me lever ni me tenir debout. Ou bien, il arrive qu'il me lie les coudes et impossible à mes mains de se rejoindre. Parfois, il m'enfonce des esquilles de bois sous les ongles, dans la peau et le lendemain j'en retire de mes membres un fagot... Ou bien ce sont dans mes pieds, dans mes mains, des clous, invisibles sans doute, et le sang coule sur la route de mes pas et de mes gestes. Pour me pousser au désespoir, la nuit dernière, il a démonté mon lit et il en a fait une croix. Mais si je dois à cette suprême violence de vous apercevoir, à ma droite, je me garderai bien de le regretter, si depuis que vous êtes là pour la première fois je connais la douceur de parler à qui m'écoute sans sourire : un instant je me crois en Paradis. Ah! louez Dieu, monsieur, d'être Jurassien et ne m'abandonnez pas tout de suite à Ennedy, qui ne guette que le moment de votre départ pour me mettre à mal.

ALFRED KERN :

Enfant, j'ai beaucoup aimé le fantastique : ma mère me racontait des histoires de lapins, d'oiseaux, d'animaux étranges, d'esprits; histoires qui me paraissaient véridiques, surtout quand ma mère me situait au milieu de ces personnages. Par contre je n'aimais guère, dans ce monde fabuleux, l'intrusion des grandes personnes. Quand ma grand-mère racontait ses rêves prémonitoires, ses histoires de moribonds qui arrivaient à décrocher à distance des tableaux ou à renverser des carafes d'eau, je me méfiais beaucoup. Devenu plus grand et tout fier de disposer d'un bagage intellectuel, j'écrasais, au nom du déterminisme et du poids de tous mes arguments, les timides tentatives de ma grand-mère qui essayait encore de me convaincre. Hélas, elle mourut avant que j'aie pu faire amende honorable. Et certains soirs d'hiver, quand l'on se raconte entre amis des histoires curieuses, il m'arrive de la regretter pour avoir prêté si peu d'attention aux nombreuses histoires qu'elle avait racontées.

Depuis j'ai eu moi-même quelques expériences de cet ordre et le sujet une fois abordé, j'aime les raconter, autant pour m'étonner moi-même que pour surprendre les amis qui viennent de raconter les leurs.

Aux faits. Un jour je surpris un de mes camarades de séminaire qui maniait un pendule de sourcier. Un peu vexé de m'entendre ricaner, il se crut obligé de me faire une longue apologie de l'abbé Mermet et de sa méthode. Enfin, comme j'insistais : « *Hic Rhodus, hic salta,* » il me fit une petite démonstration et détermina mon poids, rien qu'en comptant les oscillations de son pendule. Ma foi ne fut guère ébranlée ; le chiffre me parut énorme. Mais le lendemain, sur la bascule, je dus reconnaître mon double tort : j'avais sous-estimé les capacités de mon camarade et mon propre poids. Revirement subit, je ne pus résister à la tentation et je me mis en quête de soupeser, en sublimant les méthodes habituelles, tous mes camarades. Quelques pièces de vingt-cinq centimes, un fil et la main droite tendue vers la sibylle imaginaire, la gauche posée sur l'épaule du témoin, j'essayais malgré la parole de l'Écriture, de coordonner les deux savoirs. Les résultats furent surprenants. En quelques jours j'éclipsai la gloire de mon camarade que j'avais été le premier à couronner.

Quelque temps après, mon talent fut soumis à une rude expérience. Le directeur du séminaire nous réunit en assemblée plénière, pour nous parler sur un ton très grave. Une affiche officielle, qu'il avait rédigée la veille, avait été corrigée par une main inconnue. Le mot « confrère » avait subi une transformation regrettable. L'auteur de cette confusion était prié de se dénoncer ou de se retirer du séminaire. Évidemment, la curiosité générale fut déçue ; personne ne se leva. Mais durant l'*hora sacra*, quelques camarades vinrent me trouver pour consulter le pendule. J'avais peu d'espoir de trouver, néanmoins je pris la liste des séminaristes et à chaque nom les regards de mes camarades brillèrent d'un feu intense, comme pour donner plus de force au regard inquisiteur qui parcourait le séminaire. Réaction positive enfin et puis, à notre grande surprise, seconde révélation : deux noms que nous gardâmes pour nous en attendant d'obtenir une confirmation. Après de nombreuses insinuations, au bout d'un long interrogatoire, j'obtins en petit comité une consécration bien méritée. Ce fut là mon plus grand et dernier exploit. A partir de ce jour, le pendule donna les résultats les plus invraisemblables et mes camarades me délaissèrent pour la bascule et l'étalon officiel des poids et mesures.

Un autre incident, du même ordre, mais dans un domaine très différent.

Je négligeais mes études, je mangeais peu, j'étais très amoureux. Le surnom de la jeune fille : *mimosa pudica*. Effectivement il me fut difficile de l'approcher. Quelques rendez-vous ; mais j'en revenais plus malheureux qu'auparavant. Je rôdais aux alentours de sa maison. Un soir, à la tombée de la nuit, je la vis revenir avec sa mère. Je les saluai et subitement je m'entendis dire : « C'était bien, *Anouchka?* » La jeune fille se mit à rougir et la mère exprima son étonnement de voir un jeune homme de bonne famille suivre les gens qui vont au cinéma. Je voulus revoir la jeune fille, me justifier. Le lendemain soir, je fis les cent pas devant la maison : pas un visage derrière les rideaux ; les persiennes restèrent ouvertes et nulle lumière ne jaillit. J'errai dans la ville. Elle renferme 200 000 habitants en comptant les gens qui fréquentent les bars et les cinémas. En passant devant la *Taverne de France,* j'eus subitement l'intuition que mon amour était là, à deux pas de moi. Je visitai le restaurant : personne qui pût me rappeler sa présence. Au premier étage, des éclats de rire fusaient sous l'action de la chaleur. J'essayai de me rapprocher ; quelques salves plus bruyantes m'assaillirent à la porte des *Variétés.* Pas de mimosa pour Robert. Toutes les places étaient louées. Je redescendis, je pris un bock et je revins un peu plus triste. En repassant devant la maison obscure, j'entendis les aboiements d'un chien. Nul doute possible, personne ne se trouvait au logis. Je revins sur mes pas et j'eus juste le temps de voir sortir des *Variétés,* la jeune fille accompagnée de son pére, de sa mère, de son oncle et de sa cousine. Je n'essayais même pas de me cacher. Il devait être écrit quelque part qu'on me verrait et que mon cas allait s'aggraver.

Une semaine passa. Pécheur non justifié, je ne savais plus à quel saint me vouer pour rétablir la bonne entente. Je profitai de sa fête toute proche pour écrire une longue épître à Mimosa. Lettre qu'elle reçut un matin entre deux tramways et qui me valut un sourire. J'avais de nouveau quelque espoir. Le soir je m'endormis, le cœur ému. Agitation, le lendemain. J'avais oublié de lui demander un rendez-vous. Les heures passèrent sans que j'aie pu la revoir. Le surlendemain, c'était un vendredi, à 11 h. 10 du soir, très exactement, je la vis subitement en esprit. Dans son lit, éclairé par une petite lampe, elle était en train de lire la lettre. Je me révoltai contre l'idée qu'elle ne la lisait que maintenant. Mais j'avais une certitude. Le samedi après-midi, je sonnai à sa porte. La mère m'ouvrit. Dès que je pus voir sa fille, il fut facile de me justifier. Elle avait voulu lire la lettre à l'abri des regards indiscrets de la mère. Sur le moment l'explication

me réconforta. Mais plus tard son cœur me parut de nouveau insondable. Je repris mes pérégrinations à travers la ville, vaguement inquiet après tout ce qui venait de m'arriver, quand mes yeux tombèrent sur une inscription : *Institut de Psychologie*. Pour en avoir le cœur net, j'entrai et j'eus la chance de faire la connaissance d'un professeur, spécialiste de parapsychologie.

Mon amour pour *Mimosa pudica* m'avait mené bien loin. Comme je passais souvent devant cet institut, j'y revins souvent, j'y vis des choses assez étonnantes. Je me suis fait une idée de la question. Je l'agite par moments et je l'abandonne de nouveau pour un temps.

Une lettre est venue la semaine dernière pour me rappeler à point que certains phénomènes ne sont occultes que pour qui fait la sourde oreille. Un ami étranger, que je n'avais plus revu depuis cinq ans, m'annonçait son arrivée. La nuit d'avant, je rêvais de lui. Nous étions reliés par un fil. Ma femme qui venait de sortir ses petits ciseaux de la boîte à ouvrage, attendait peut-être quelque geste spectaculaire. J'hésitais. Je viens de revoir cet ami. Ma femme eut la délicatesse de ne faire aucune allusion aux ciseaux.

ARMAND LANOUX :

Depuis vingt ans, c'est-à-dire ma seizième année, je porte au rêve un intérêt attentif. Comme ceci ne doit être qu'un témoignage, j'indique les éléments nécessaires à sa critique : je n'adhère à aucune conception magique du monde, sans cependant y être hostile par principe. Je pense que l'explication psychanalytique du rêve est celle qui totalise au mieux nos connaissances.

En toute objectivité, je dois dire que plusieurs changements de mon existence, imprévisibles par la raison, ont eu comme un *pré-écho* dans le rêve. Cela s'est produit de deux manières, l'une que j'appellerai vague, flottante, générale, l'autre précise, circonstanciée, particulière.

Dans *La Classe du matin*, le personnage principal, Gilles, subissait périodiquement ce qu'il appelait *le rêve des bonds*, rêve fort commun, saut, vol, lévitation, oiseau, etc. Ce rêve m'est personnel : « Je saute. Je ne retombe pas. Je saute. Très haut. Une incroyable légèreté. Mais je finis par redescendre. Alors, je donne un coup de reins, puis un coup de ciseau. Je remonte sans avoir touché le sol. Et tandis que

je monte, je franchis de vastes distances. Chaque fois que je retombe, nouveau ciseau. Le rêve ne s'achève pas. »

Ce leitmotiv, du bond qui prend appui sur son propre bond, revient à une cadence que j'estime à cinq ou six fois l'an, plus fréquente dans les périodes de moindre épanouissement, moins dans les moments de réussite. Il n'a pas grand-chose de prémonitoire. Au contraire, il me paraît plutôt l'émanation d'une volonté tendue contre les difficultés, et contre la plus universelle : la pesanteur.

Les rêves particuliers, eux, se répètent, pendant quelques heures, quelques jours, quelques semaines. Le fait qu'ils annoncent révolu, ils disparaissent ou se métamorphosent. Ainsi, entre la dix-septième et la vingtième année, je me suis vu dans un champ; entouré de barbelés, et n'en pouvant sortir. Cela se produisit plusieurs fois entre 1930 et 1933, à une époque où l'on ne pensait pas particulièrement à la guerre ! Prisonnier en 1940, je fus jeté, près d'Attigny, dans un camp provisoire qui ressemblait exactement à celui du rêve.

Ce rêve particulier s'est transformé. Il a même engendré une famille, dont voici le type le plus net : « Les difficultés de l'existence m'ont contraint à redevenir instituteur, profession que j'ai exercée avec une inoubliable amertume. C'est une défaite. Ma volonté n'est pas brisée, mais je me sens vaincu. Je fais la classe, sans pouvoir m'échapper, le cœur gonflé. » Détail presque cocasse, pendant la guerre, et en captivité, ce rêve m'a bien des fois réveillé avec des sueurs froides, et dans les premières minutes, j'étais satisfait, d'avoir retrouvé ma condition de soldat ou de prisonnier ! Ce thème n'est sans doute que la réplique inversée du rêve des bonds.

Il est certes difficile de démêler ici résidu d'événements passés et crainte de leur retour, de la prémonition. Voici plus net :

J'ai adoré ma grand-mère. Elle est morte quand j'étais en Poméranie, au début de 1941. Je la savais âgée et malade, mais point en danger immédiat. Le « moi officiel », si l'on veut, était plutôt optimiste à son sujet. Or, au cours d'une semaine, je subis une telle succession de cauchemars où elle apparaissait, que cette certitude s'altéra et s'inversa. Bientôt, je fus sûr qu'elle était morte. Une quinzaine plus tard, la *Kriegsgefangenenpost* confirmait la nouvelle.

Enfin, je comptais me marier à mon retour. Au cours des semaines qui le précédèrent, une nouvelle altération du monde de la nuit se produisit. Je rêvais plusieurs fois que je revenais chez X., par surprise, qu'elle avait déménagé, qu'elle n'était pas là, ou qu'elle ne me recevait pas. Si elle me rece-

vait, je la trouvais *autre*. J'apprenais qu'elle avait fait des progrès considérables dans l'art d'écrire. Je comprenais que, ayant réussi à ma place, elle ne voulait plus me voir. J'ajoute que je n'avais pas alors la moindre raison *consciente* de douter d'elle.

Cette succession de songes m'avait si bien frappé qu'à mon retour réel, c'est mon insistance clairvoyante qui poussa X. à m'avouer des projets qu'elle comptait bien me dissimuler encore quelques jours.

On remarquera le caractère non romantique, non magique, non extraordinaire, en quelque sorte, *banal,* des faits mentaux qui précèdent. Je crois que c'est là leur intérêt. Car, il n'en demeure pas moins une sorte d'*élucidation anticipée* d'un certain nombre de questions personnelles, *par des moyens autres que ceux de la connaissance, et involontaires*. La psychanalyse n'arrive pas à réduire ces faits. On est fondé à penser qu'entre Freud ou Jung d'une part, et *La Clé des Songes* de l'autre, un monde est encore en friche.

PHILÉAS LEBESGUE :

A la mémoire de Victor Émile Michelet.

Je me suis aperçu de bonne heure que la recherche artificielle de pouvoirs supra-normaux était en opposition avec mon dessein de recouvrer d'abord la santé physique, et de me livrer en même temps à une sorte d'ascèse de purification.

Une fièvre typhoïde mal soignée m'avait affligé, au cours de la seizième année, d'une déviation de la colonne vertébrale. Je renvoyai le médecin, et ne voulus dorénavant consentir à recevoir d'autres soins que ceux de ma mère qui, pour apaiser mes douleurs, se contentait de frictions sèches. L'épuisement dans lequel j'étais momentanément tombé semblait avoir chassé de ma mémoire tout le fruit de mes études interrompues. C'est alors qu'une sorte de miracle se produisit en moi. Je ne me mis pas seulement à faire des vers. Un enseignement secret fait de visitations spirituelles me faisait dorénavant bénéficier d'une sorte d'illumination relativement aux connaissances les plus variées. Mais l'Esprit souffle où il veut. Je compris que je devais chercher à *mériter* les faveurs étranges, dont j'étais l'objet, et il me parut dangereux de chercher, par la pratique de méthodes destinées à surexciter le système nerveux, à pénétrer sans y être spiri-

tuellement invité dans le mystère des choses cachées. Pourtant je n'avais pas hésité à consulter divers manuels d'occultisme. Ce qui me dissuada d'entrer dans des voies illicites, où l'on risque de rencontrer l'armée noire de Satan, c'est le sentiment de parfaite euphorie que me procuraient les visitations de l'Esprit. Acharné, au demeurant, à trouver l'explication rationnelle de ce dont ma personne était le théâtre, j'ai dû finir par m'apercevoir, grâce aux bienfaits dont j'étais l'objet, que je n'étais pas constitué tout à fait comme les autres, quoique mon ambition primitive se fût fort bien contentée de ce simple résultat.

Je devais appartenir à l'Invisible et vivre en communion secrète avec lui ; car, dans l'ordre pratique, rien ne me réussissait et j'ai beaucoup travaillé sans jamais m'enrichir ; mais, dans l'ordre mental, toutes recherches m'étaient facilitées, et les instruments d'étude dont j'avais besoin arrivaient toujours mystérieusement sur ma table. L'usage du raisonnement pur ne me valut jamais rien, et j'eus souvent le tort de ne pas tenir suffisamment compte des prémonitions, dont il m'arrivait de bénéficier. J'ai pu déjouer, cependant, par de subites décisions, bien des traquenards. D'étranges cauchemars et visions ont accompagné, pour moi, la mort des miens. La vieille demeure que j'habite m'a souvent fait l'effet d'être hantée. Mon père vit, un jour, lui apparaître (et j'étais présent dans l'appartement) une femme rouge accompagnant deux enfants. Or, ma femme, qui était souvent escortée de ses deux petits-fils, devait mourir brûlée vive.

Maintenant que j'ai dépassé l'octogénat, il m'arrive souvent de jeter un regard en arrière et de repasser les divers événements de ma vie. Je suis bien obligé de m'étonner de la somme énorme de travail à la fois intellectuel et manuel que j'ai pu mener à bien. Je sens bien que le mérite ne m'en revient pas ; car seules les entreprises complètement désintéressées me réussissaient.

La réalité est celle-ci. Aimant les plantes, les arbres, les oiseaux, les bêtes et tout ce que pouvait m'offrir la Nature, je n'ai jamais cessé de vivre en étroite communion avec l'Invisible, dont je révère religieusement les bienfaits, et par qui je souhaite d'être assisté jusqu'à ma dernière heure. Que ne puis-je reverser ses divines faveurs sur les miens, sur ceux qui me suivent !

Je ne crois pas qu'une expérience analogue à la mienne ait été poursuivie souvent et, à maintes reprises, je me suis demandé ce que l'Esprit qui m'habite a voulu, en fin de compte, faire de ma modeste personnalité. Je n'ai pas été seulement un poète d'inspiration. Il y a en moi un phénomène

de possession, à l'opposite des possessions démoniaques, dont je n'ai jamais cessé de me défier. C'est pourquoi sans doute, à titre d'aspirant à l'ancien *Gwenved* des vieux Druides, j'ai toujours payé très cher les fautes qu'il m'est arrivé de commettre. Car l'aide mystérieuse dont j'ai profité ne m'a pas empêché de garder ma nature d'homme faillible, souvent visionnaire, souvent aussi soulevé d'élans passionnés, où la colère a sa part.

Que l'Invisible me pardonne d'avoir rompu le silence. Je ne crois pas en avoir trop dit.

FRANÇOIS MAURIAC :

Ai-je cru, à certaines heures de ma vie, toucher le surnaturel? Cette question à peine posée, des souvenirs affleurent, d'un tel ordre qu'ils semblent d'abord inexprimables ; mais dois-je écarter cette occasion d'apporter mon témoignage sur un sujet qui importe tellement à chacun de nous? J'atteste, d'ailleurs, qu'en aucun des cas que je vais exposer, il ne s'agit d'une certitude : il n'en est aucun qui ne comporte une explication dont la raison s'accommode. Une impression ressentie ne saurait passer pour une preuve. Et puis deux de ces faits n'ont eu d'autre témoin que moi-même : il m'est impossible d'avoir recours à un contrôle extérieur qui serait indispensable dans une telle matière : je me trouve être à la fois juge et partie. Enfin, ces choses que je garde dans mon cœur, se sont passées, il y a tout près d'un quart de siècle. Tout ce temps écoulé risque d'en avoir altéré l'empreinte. Autant que j'apporte de scrupule dans les récits que je vais tenter, j'avoue ne me fier moi-même qu'à demi à mon témoignage.

Le premier de ces faits remonte à une époque où, pour l'unique fois de mon existence, j'ai été assez près de connaître l'état appelé communément neurasthénie. Crise morale et religieuse, dépression physique... La cause ici importe peu. Qu'il suffise de savoir que je traversais alors une steppe d'angoisse dans un total abandonnement du côté de Dieu. J'errais à travers Paris, pour exténuer mon chagrin, marchant au hasard des rues jusqu'à n'en pouvoir plus. Un jour que recru de fatigue, je passais par hasard devant une chapelle, j'y entrai et m'assis au dernier rang des chaises, ne cherchant sans doute que le repos au sens le plus physique. Et puis, l'habitude de la prière se réveillant devant ce tabernacle

et cette petite lampe familière, je criai au secours, je demandai un signe immédiat avec une véhémence intérieure presque revendicatrice. Qu'il se passe quelque chose, que le Religieux qui traverse la nef s'arrête, pose sa main sur mon épaule et me demande : « Mon enfant, pourquoi souffrez-vous? » Je criai en vain : il ne me fut accordé aucun signe, aucune main ne se posa sur mon épaule et je sortis de la chapelle aussi misérable que j'y étais entré.

Des mois passèrent. Je surmontai la longue crise qui m'avait amené à l'extrême bord du désespoir. L'équilibre me fut rendu, et même une paix intérieure telle que je n'en avais jamais connue durant ma jeunesse. Vers ce temps-là, nous changeâmes de logis et quittâmes la rue de la Pompe pour l'avenue Théophile Gautier. Je pris l'habitude d'assister quelquefois en semaine à la messe chantée par mes voisins, les Pères Bénédictins de la rue de la Source. Un matin, après avoir communié (je n'ai pas souvenir que cette communion ait été moins tiède qu'une autre...) j'étais revenu à ma place, l'esprit un peu errant et distrait, il me semble, lorsque tout à coup, comme par une sorte de changement à vue, je vis cette chapelle (où je venais si souvent) dans un autre éclairage, elle me parut étrangère, je l'identifiai aussitôt : c'était celle où j'étais entré (y avait-il deux ans? je ne saurais l'affirmer) et m'étais tapi comme une bête forcée, hurlant à Dieu sans obtenir de réponse. Fut-ce moi, fut-ce quelqu'un au dedans de moi qui me dit alors... oh ! il ne s'agissait pas de paroles mais de quelque chose que je ne saurais définir, correspondant à des mots qui eussent peut-être été ceux-ci : « Eh bien? tu vois? » Ironie d'une tendresse patiente et qui avait attendu son heure... Mais le reste est silence.

Et voici le second fait, devant lequel j'hésite plus encore. Essayons pourtant. C'était le dimanche de la Pentecôte, de 1928, me semble-t-il, mais je ne saurais l'affirmer. Vingt-deux ans, c'est un très long espace d'une vie d'homme et je crains que l'événement de ce jour-là n'ait subi à mon insu au dedans de moi une sorte de re-création. Il faut dire ici que j'ai toujours été extrêmement sensible à la liturgie de la Pentecôte, — de cette fête entre les fêtes, qui est celle de l'Esprit-Amour. J'habitais encore rue de la Pompe et n'ai gardé aucun souvenir particulier de la messe à laquelle j'avais assisté, et où j'avais communié. L'après-midi je me trouvais dans l'ancienne chambre de bonne que nous appelions le cagibi et où je travaillais à l'abri de mes enfants. Que se passa-t-il? Je ne puis que recourir à une image. Une formidable vague intérieure me submergea, me précipita

à genoux, tremblant, le visage inondé de larmes, sans qu'au moment même, j'aie eu le moindre doute sur la provenance d'un tel raz de marée; et qu'il déferlât vers moi du fond d'une Éternité toute proche, cela ne faisait pas question.

Ici, j'ai hâte de noter que rien de tel ne m'était jamais advenu, ni ne m'advint jamais depuis. Je ne suis pas sujet à ce genre de phénomènes : ils m'ont toujours été étrangers et je les déteste chez une certaine race de gens. On ne saurait être plus méfiant que je ne suis à leur endroit, ayant trop fréquenté les vrais mystiques, ayant trop (et jusqu'à l'horreur) le sentiment de ce que je suis et de ce que je ne suis pas, pour avoir nourri la moindre illusion sur de tels sujets. Comment croire à l'invraisemblable gageure qui eût fait d'un homme de lettres de mon espèce le lieu d'une telle élection? Mais un état nerveux suscité par certaines pratiques religieuses devrait se renouveler au long d'une vie (1). L'étrange est qu'il s'agisse ici d'une minute demeurée unique, au point que je me demande parfois si je ne l'ai pas rêvée. Mais non, je retrouve en moi la lumière de l'après-midi désert, et ce cagibi où un grand aigle était entré une seconde, comme par mégarde, s'était abattu sur moi, et avant que j'eusse pu me reconnaître, était reparti, me délaissant à jamais.

Et voici une troisième histoire, beaucoup moins surprenante. Je rencontrai à Pontigny durant l'une des fameuses décades, une dame déjà âgée, protestante très attirée par le catholicisme; nos conversations sur ce sujet, autant que je me souvienne, se tenaient à un niveau assez médiocre. J'entrai un jour avec elle dans l'église de Pontigny, et elle s'agenouilla devant le maître-autel. Comme je lui eusse donné un renseignement de l'ordre le plus pratique (et me trouvant moi-même dans un état de sécheresse et d'indifférence et sans doute, de péché) je lui montrai une chapelle sur les bas côtés où une petite lampe indiquait la présence du Saint-Sacrement et je lui dis à voix basse : « C'est là qu'il faut aller vous agenouiller. » Et dans l'instant même, elle crut à l'Eucharistie. Mais comment y crut-elle! Ce qui me rend si précieux le souvenir de cette minute, c'est que dès ce jour-là, cette femme du monde, belle et passionnée, se changea en une pénitente et s'éleva d'année en année à la sainte Joie, à travers une vie de souffrances : elle mourut. Pour moi, jusqu'à mon dernier souffle, je mettrai ma confiance dans

(1) Les deux faits que je rapporte se situent à la même époque, la seule où ma vie religieuse ait atteint la température exigée pour que se produisent les phénomènes de cette sorte : voilà l'explication raisonnable.

l'intercession de cette grande âme orageuse et qui était redevenue une enfant.

Si je n'hésite pas à raconter une dernière histoire, bien qu'elle ne me concerne pas directement et que Colette en soit l'héroïne, c'est qu'elle a déjà couru le monde, qu'on m'en a donné plusieurs fois des versions déformées et que notre grande amie ne saurait donc trouver mauvais que je rétablisse les faits et les rapporte tels qu'ils se sont passés. Au plus noir de l'Occupation, nous étions réunis au restaurant Drouant, autour de Maurice Goudeket, le mari de Colette, qui venait d'échapper à la mort lente du camp de Compiègne. Assistaient à ce déjeuner outre Colette et son mari, Léon Barthou, Georges et Blanche Duhamel. Je ne sais comment on en vint à parler religion, et Colette me dit d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux, que je devrais lui faire cadeau d'un paroissien. Mais elle ne voulait pas que j'allasse l'acquérir dans une librairie : ce qu'elle me demandait, c'était un de ces gros paroissiens reliés de noir avec le monogramme du Christ imprimé sur le plat, comme il y en a dans les familles, un paroissien ayant déjà servi. Elle me le décrivait, comme elle sait décrire, et ce vieux paroissien, je croyais le voir.

Rentré chez moi, je me mis en quête, ne trouvai aucun paroissien de ce modèle, et bientôt je n'y songeai plus. A quelques jours de là, je reçus une lettre de Colette où, en gros, elle me rapportait ceci : la veille, comme elle rentrait chez elle, sa concierge lui remit un paquet qui contenait le paroissien qu'elle m'avait demandé. Elle se dit : « Mauriac est vraiment gentil d'avoir répondu si vite à mon vœu. » Mais quelle stupeur de découvrir, en lisant la lettre qui accompagnait l'envoi, que ce paroissien ne lui venait pas de moi ! Une princesse russe, qu'elle n'avait jamais rencontrée mais qui l'admirait, l'aimait et lui écrivait depuis longtemps, l'avait fait déposer chez elle. L'étrangère expliquait qu'elle était hospitalisée dans une maison de santé de Paris, à la veille de subir une opération très grave à laquelle il n'y avait guère de chance qu'elle survécût, et elle priait Colette de bien vouloir accepter ce paroissien en souvenir de leur amitié. Colette aussitôt téléphona à la Maison de Santé, et obtint la communication directe avec la princesse. Après l'avoir remerciée, elle lui demanda : « Mais pourquoi ce paroissien plutôt qu'autre chose? » La princesse parut gênée et lui dit : « Vous allez me prendre pour une folle... Je vous ai vue cette nuit en songe et vous me demandiez *ce* paroissien-là avec insistance... et c'est pourquoi je vous l'envoie. »

Colette ajoutait : « Cher ami, venez voir le paroissien... »

Je courus aussitôt chez elle. C'était bien le missel usagé qu'elle m'avait décrit. Mais ceci me bouleversa ; cette princesse, qui devait mourir peu de jours après, (et elle ne me connaissait pas) avait inscrit sur la page de garde un verset d'une épître de saint Jean, rarement cité, et qui a joué un rôle particulier dans ma vie : « *Et si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur.* » Telle est l'authentique histoire du paroissien de Colette.

Pour finir, et après tant de confidences, j'en dois une autre à mes lecteurs. Sur le point qui sans doute les intéresse le plus et qui est le contact avec les morts, je n'ai hélas ! rien à raconter. Dieu sait que je vis en pensée avec ceux que j'ai perdus et que l'oubli n'est pas mon fort. Que de fois, quand j'étais seul dans la vieille maison où ils avaient vécu, qu'ils avaient aimée, les ai-je appelés, les ai-je invoqués, ceux surtout que j'ai tout lieu de croire dans la paix et dans la lumière : ma mère, André Lafon, mon frère l'abbé... Telle était la véhémence de mon appel que si l'un d'eux avait poussé la porte du salon, s'il était venu s'asseoir tout à coup dans l'un des fauteuils de palissandre, s'il avait rapproché sans rien dire ses mains du dernier tison, je n'aurais pas été surpris : c'était leur absence, c'était leur silence qui devenait pour mon esprit un scandale. Non, jamais, ni en état de veille, ni en songe (et j'ai toujours eu en grande méfiance les subterfuges matériels auxquels ont recours les spirites) aucun message ne m'est venu de cette inimaginable vie où je crois que ceux que j'ai aimés sont à jamais glorifiés. J'ai connu, je connais encore des heures où je suis comme un furieux qui frapperait des deux poings avec une sourde rage contre une porte condamnée, et sous laquelle ne fuse aucun rayon.

Cette rage, j'en ai ces jours-ci retrouvé par hasard la trace, en marge d'un cahier de brouillon. Cela dut être écrit un soir d'hiver à Malagar en 1942 ou 1943, et je le livre ici sans commentaire :

Ne te retiens pas de crier
Personne au monde n'entendra
Ne te retiens pas de prier
Ni de tendre à la nuit tes bras
Referme-les sur ta poitrine
Presse contre toi le néant
Adore l'absence divine
Endors-toi de ton propre chant
Cherche dans ta profonde boue
La source de toi seul connue

D'où cette larme t'est venue
Qui déjà corrodait la joue
De l'enfant brûlant que tu fus
Charge d'un front lourd comme pierre
L'épaule qui n'existe plus
Fais l'appel des garçons perdus
Des oubliés de l'autre guerre
Rassemble le troupeau sans nombre
Des agneaux égorgés pour rien
Que les gendarmes et les chiens
Rabattaient vers les rives sombres.

. . . .

BERNARD MINORET :

L'approche de la nuit aura été pour moi pendant très longtemps, une de ces tragédies de l'enfance qui restent invisibles aux yeux des humains, c'est-à-dire des grandes personnes. A cet âge, rien ne peut aider à vaincre la peur froide qui vous emporte dans ses vagues. Enfermés dans une sorte de couloir obscur d'où ils sont impuissants à sortir, les enfants connaissent bien leur faiblesse. Ils ont trouvé d'abord chez leurs parents la meilleure volonté du monde à les suivre ; puis ayant expliqué péniblement la gravité, l'importance étouffante de leur terreur, ils ont compris bien vite que les autres ne *sentaient* pas ce qu'ils disaient, qu'ils n'entraient pas dans ce domaine subtil et inconsistant. Chaque fois les sauveurs se sont détournés d'eux avec lassitude ou irritation, et les enfants voient se refermer la porte et le soir tomber sur leur épouvante.

Il me reste un souvenir très précis d'une de ces premières séances où je m'imaginais être la victime, le champ d'expérience des forces de la nuit. Dans le petit salon en ruine d'un appartement que nous quittions pour jamais le lendemain matin, je fis la connaissance à l'heure du chien et du loup, de Gilles de Rais, maréchal de France, seigneur de Tiffauges et de Machecoul, et lieutenant des légions infernales. Une gravure du livre qui illustrait les hauts faits et autres de Gilles, avait réussi à m'émouvoir au sens le plus profond de l'horreur sacré. On voyait à quelques pas d'un château fort bien sinistre, des ombres rouges dissimulées derrière un buisson et plus loin, sur la route, une petite vieille penchée vers des enfants. La légende disait : « La Meffraye attirait les

enfants avec des friandises, tandis que, cachés dans un taillis, des hommes attendaient, porteurs de grands sacs. »

Pour une raison quelconque la lumière fut coupée ce dernier soir, jamais pourtant je ne m'endormais sans la laisser brûler à mon chevet un moment. Mais les puissances maléfiques avaient su choisir l'heure d'entrer dans la danse. Elles arrivaient avec leur cortège, les sombres hommes « porteurs de sac », les salles désertes derrière des murs de ténèbres, le petit escalier du donjon de Chantocé qui mène aux basses fosses, corps d'enfants déchirés qui pourrissent en tas, et livré moi-même dans la nuit complice, j'approchais, en silence du visage, visage du chercheur d'or et de sang, visage morne de Gilles Barbe-Bleue.

Je m'endormis à l'aube, abandonné sur mon lit comme l'avaient été les autres victimes. Mais dès cette époque je commençais à deviner les essais obscurs qu'un disciple du mal s'acharne à poursuivre à travers les siècles sur un être vivant. Pendant plusieurs années, je me sentais forcé certaines nuits à veiller avec ma lampe allumée. Je savais qu'il fallait me défendre de quelque chose. Mais de quoi? Par quelle porte de la chambre la peur allait-elle faire son entrée? Attendait-elle depuis des heures derrière les rideaux sombres? Ma seule arme contre tout ce mystère me semblait la lumière, je croyais que la *chose* n'oserait s'approcher de moi que dans la nuit. Avec ma lampe, je voyais l'ennemi venir. Et jusqu'aux premiers signes du jour j'attendais ainsi, les yeux aux bords du sommeil, dans un état de demi-conscience. Par moments je me redressais, sachant que pour une raison inexprimable je devais redoubler de vigilance. Les coudes enfoncés dans l'oreiller, la tête hors des épaules, je sentais une moiteur bien connue descendre le long de mon dos et me plonger bientôt dans son étang d'eau tiède.

Puis soudain, les visites cessèrent. Je ne me tenais plus jamais des nuits entières armé de pied en cap, gardant mon lit contre l'envahisseur. Le temps me fit même oublier ces nuits d'alerte, et les nouvelles semblaient d'autant plus paisibles que je rêve assez peu. Tout marchait dans la meilleure des nuits possibles, j'écoutais les récits de voyage aux pays occultes avec le calme de l'indifférence. Une fois pourtant, je me réveillai en entendant au dehors des gouttes d'eau tomber sur des feuilles. Je pensai qu'il devait pleuvoir et me rendormis aussitôt. Quelque temps après quelqu'un m'appela derrière la fenêtre avec une espèce de sonnette comme celle d'une bicyclette. Je courus et soulevai les volets. Dans le noir on ne voyait personne, j'attendis un peu, ce devait être un ami du voisinage rentré tard.

Il faut dire que ma fenêtre s'ouvre au rez-de-chaussée sur une cour et les gens de l'extérieur peuvent y arriver facilement en prenant un couloir de garage qui donne sur une porte de fer à deux battants, ouverte toute la nuit. Je regardai encore une fois puis, lassé d'attendre, je refermai la fenêtre. Les bruits de sonnette étaient sans doute adressés à d'autres.

Le souvenir de cette histoire était bien loin quand une nuit, deux ou trois mois plus tard, je sautai sur mon lit en sursaut. A trois pas de moi, j'entendais des coups légers et répétés. Il était impossible de distinguer sur quoi l'on tapait pour obtenir ce bruit. J'écoutai dans le noir un moment. Les coups ne se rapprochaient pas, ils semblaient être frappés sans hâte. J'allumai à mon chevet ; le bruit venait de la fenêtre, tout contre le volet. Je pensai soudain aux gouttes d'eau sur les feuilles que j'avais cru entendre une nuit. Et cette même impression, maintenant, d'un liquide qui coulait sur le rebord de la fenêtre... Dans mon lit, je ne bougeais pas d'un pli. Le moindre signe de vie pouvait faire sortir la bête de son antre. Combien de temps restai-je dans cette attente, je ne sais? J'étais dans cet état d'hypnotisme où les yeux sont fixés sur l'invisible. Brusquement je retombai dans mes draps, la tête renversée. Une grande sensation de fraîcheur le long des hanches me ramenait sur les rives réelles. J'étais délivré, on avait coupé les liens qui m'attachaient à toutes ces ténèbres, à ces grands rideaux rouges derrière lesquels se tenait *la chose.*

Le courage me fit descendre du lit. Sans penser à rien, j'allai directement aux rideaux, les ouvris avec violence pour tirer le volet. Je n'entendais plus aucun bruit. Il n'y avait rien derrière la fenêtre, il n'y avait rien dans la cour. L'air froid de l'hiver me sauta au visage, c'était presque le petit jour. Je grimpai, pieds nus, sur le rebord et glissai dans la cour. Courant dans les coins d'ombre, je commençai une sorte d'inspection des alentours. Le froid avait gelé les derniers vestiges de ma peur, je ne sentais plus même sur quoi je marchais. Enfin, frissonnant à perdre l'âme, je regagnai ma chambre. Et du lit où j'avais remonté les draps jusque sur ma tête, je pensai subitement que j'avais oublié de baisser le volet. Mais je ne bougeai pas pour cela, je n'en avais plus la force.

Le lendemain matin, on essaya de me réveiller à l'heure habituelle mais, épuisé de fatigue, je rejetai le monde vivant pour plonger à nouveau dans mon lac de silence, jusqu'au grand jour. A midi, j'expliquai que j'avais passé une nuit de veille, sans en dire plus. La journée se passa tranquillement, j'avais réussi à neutraliser mon histoire, à la repousser dans

d'autres domaines. A la lumière du jour, les armes de la nuit fondent comme neige au soleil. Je pensais affronter le soir avec insouciance. Mais en hiver, la nuit descend sans se faire voir. Je me rendis compte de sa présence invincible en allant chercher par hasard un livre laissé sur la commode de ma chambre. Dans le couloir, je commençai à sentir un vague malaise, je courus vers la chambre et j'allumai immédiatement. La chambre me parut calme, innocente. Je pris mon livre sans hâte et je retournai dans le monde civilisé, à l'autre bout du couloir. Pendant le dîner, mon trouble s'accentua. Je sentais monter cette espèce d'épouvante pétrifiée de la veille, qui semble attendre à la porte d'un monde inconnu aux humains. Jusqu'à la dernière minute, je traînai autour des gens, retardant par tous les mauvais prétextes le moment redouté où chacun se dirait bonsoir. J'essayais vainement de me rattacher à la vie des uns et des autres pour détruire mes mensonges. Mensonges que j'aurais voulu avoir inventés de toutes pièces sous les ordres de la peur.

Enfin, très tard, je me retrouvai seul dans ma chambre. J'avais décidé de me défendre jusqu'à la limite de mes forces contre les forces des ténèbres. Dans la bibliothèque, je choisis une pile de livres que je posai sur mon lit, ainsi qu'un tas de lettres que j'avais laissées à trier pêle-mêle, dans une boîte. C'était une aide réconfortante, toutes ces cartes, ces mots, ces grandes feuilles qui reliaient ma nuit suspecte à des êtres vivants ; gestes rassurants d'amis pour qui l'Ombre n'existe pas... Je m'étais assis dans mon lit et commençais à ranger, tout en relisant certaines lettres. Les bruits de la maison, les gens qui se levaient, se recouchaient, tout donnait un air vrai, un air de réalité au moment présent. On se sentait apaisé. Peu à peu je m'endormis, sans même avoir fini de ranger les papiers. Je ne me souviens pas de m'être vu éteindre.

Je savais maintenant. Je ne peux même pas dire que j'ai eu l'impression de me réveiller. C'était une continuation du sommeil, une descente très lente vers *la chose* inévitable. C'était dans l'ordre. J'étais le sujet soumis aux commandements de la nuit, prisonnier sans contraintes. Pas une seule fois, durant les heures qui suivirent, l'idée ne me vint que j'aurais pu y échapper. Le bruit était cette fois tout près de moi. Il avait traversé le volet et les rideaux rouges, il se promenait dans la chambre, rôdait au pied du lit. Mon cerveau marchait au ralenti, les idées s'espaçaient, s'arrêtaient selon le rythme du bruit, puis repartaient faiblement. Je me dis qu'il fallait que je voie *la chose*, qu'il le fallait à tout

prix. C'était le dernier lambeau de volonté qui me restait. Avec un effort de pierre, je tendis la main vers la lampe. Mais je renversai l'abat-jour. J'entendis la lampe et la pendulette de chevet rouler par terre. Les aiguilles phosphorescentes du boîtier marquaient deux heures trente-cinq. Il ne restait plus rien à faire, j'attendis la fin.

Un grand courant d'air agitait la chambre. Je ne sais pourquoi, je pensai à mes lettres. Il me semblait nettement les entendre voler à travers la pièce. Je compris que la fenêtre était grande ouverte. Le bruit continuait toujours, et je me répétais tout le temps une phrase d'un sens obscur : « C'est une sonnette de gouttes d'eau, c'est bien le bruit que fait une sonnette de gouttes d'eau. » J'avais maintenant l'impression que le bruit était en moi. Tout mon corps recréait cet étrange rythme, rythme des sonnettes de gouttes d'eau. Brusquement tout s'arrêta, cela me parut normal. Je pense d'ailleurs que ce fut ma dernière impression personnelle. Tout était normal mais les autres, ceux d'avant, auraient sûrement trouvé à la chambre, à la nuit, quelque chose de suspect. Et cette découverte me mit dans une sorte de fureur rétrospective, les autres s'ils voulaient continuer à vivre devaient se soumettre, devaient trouver cela normal, normal, normal...

C'est alors que je vis l'homme au béret. Il ne montrait que sa tête, elle était presque au ras de la fenêtre, mais tout maintenant me paraissait naturel. L'homme au béret me regardait, il n'avait pas l'air cependant de vouloir parler. Il tourna plusieurs fois la tête et je remarquai son profil au nez busqué. Mon seul étonnement fut de voir que son béret était en velours. En tournant à nouveau les yeux vers moi, je compris qu'il attendait. Il attendait que je me lève pour aller vers la fenêtre, je le savais, mais son regard ne m'appelait pas. Je rejetai mes draps à moitié. Il y eut comme un arrêt du temps puis une voix dit avec reproche : « Ce n'est pas un béret, c'est une toque. » Je me levai instinctivement. La voix reprit : « Oui, c'est une toque. Mais pourquoi, pourquoi une toque? » J'étais arrivé à la fenêtre, quand je compris que c'était moi qui parlais. L'homme au béret s'était un peu éloigné. Il ne cessait de fixer les yeux sur moi. Maintenant je le voyais tout entier. Plutôt je savais qu'il était là, debout à deux pas de ma vitre ouverte. Mais je ne pourrais rien décrire de ses vêtements, alors qu'aujourd'hui encore j'ai devant moi l'image exacte de son visage.

Soudain il perdit cette espèce de sérénité qu'il avait gardée depuis son apparition. Il releva la tête avec violence. Ses joues, dans l'ombre, paraissaient bleues. Il ouvrit la bouche,

je compris tout de suite qu'il remuait ses lèvres pour former des mots. Mots faits de silence et de nuit. Comme il me regardait toujours avec intensité, je crus qu'il voulait me signifier quelqu'un de ses ordres. Je me penchai donc, mais ne songeai pas à le suivre dans la cour, on me l'avait sans doute inconsciemment défendu. Il agitait sa bouche d'une façon pressante ; à tout prix, je devais le comprendre. C'est alors que je découvris qu'il répétait sans se lasser les mêmes syllabes. Mais il ne tentait nullement de se rapprocher pour me venir en aide. Il restait immobile, entouré de ses charmes invisibles.

L'homme au béret se transformait peu à peu. La colère avait disparu, quelque chose de bien plus effrayant naissait du fond de son regard. La peur tournait mon cœur dans ses tenailles, je savais ce qui m'était réservé si je ne trouvais pas le *mot*. J'appelai tous les esprits souterrains, les génies de la nuit, à mon travail. Je ne voyais plus que deux lèvres noires qui broyaient ma vie et mon âme dans un mouvement éternel. Toute la méchanceté de ses yeux descendait, se concentrait sur cette bouche d'enfer, j'aurais voulu crier à en cracher du sang...

Le mot sang déclencha un mécanisme qui m'entraîna dans sa chute. Je répétai en martelant les syllabes : « Du sang, du sang... » Du sang, c'est ce que disait sans relâche l'homme au béret... Tout de suite, je sentis un grand soulagement en pensant échapper à la mort de ce regard et de ces lèvres. J'avais dit le mot, je le redisais pour son plaisir, pour qu'il s'apaisât, pour qu'il retrouvât l'eau pure de la première source. Mais chaque fois que le mot passait mes lèvres, j'avais l'impression de m'affaiblir, de perdre ma vie, de laisser couler mon propre sang... Je levai la tête une fois encore pour voir où était l'homme au béret, il paraissait s'éloigner toujours de la fenêtre, il ne me regardait plus, son visage était devenu calme et triste. Et j'entendis à nouveau, mais très doucement, le bruit des sonnettes de gouttes d'eau.

Après, il me semble que je me suis accroché au rebord de la fenêtre, n'arrivant plus à me tenir debout. J'ai dû tomber par terre alors, car c'est dans cette position que le froid de l'aube me réveilla.

JEAN ORIEUX :

Les « sciences occultes » m'inspirent la plus grande méfiance et le moindre intérêt. Le terme a pris un petit sens « initia-

tique » assez satisfait. Il cligne de l'œil. A vrai dire, il ne peut y avoir de *science* dans ce domaine, l'accouplement des deux mots est une monstruosité. Il ne saurait y avoir de science que dans la Raison, contrôlée et appuyée par l'expérience sensible complétée par la mensuration. Or, le monde occulte échappe à la fois à la raison et aux sens. Du moins à la raison et aux sens tels que la philosophie cartésienne les ont dressés. Il y aurait plusieurs choses à dire sur ce *dressage*, nous arrivons à ce qu'on nous demande.

Une expérience du monde occulte? Il n'y a pas d'expérience. Mais il y a, par hasard, des révélations du monde occulte.

C'est avouer du même coup que je ne le nie pas. Je nie les trucs et les procédés avec lesquels certains croient l'explorer. Si je suis persuadé de notre imperméabilité aux manifestations de la vie surnaturelle, je crois aussi que cette imperméabilité n'est pas innée, qu'elle n'est pas absolue et qu'elle varie selon les êtres. Elle varie même pour chacun de nous selon l'âge, l'état de santé, les dispositions mentales et selon les heures du jour. En général, cette imperméabilité s'épaissit avec l'âge. Il semble que notre carapace rationaliste est encore molle dans l'enfance, qu'elle éclate dans certains moments d'exaltation, ou s'entr'ouvre dans certaines heures de recueillement et de paix intérieure. Ces heures me paraissent les plus propices à la connaissance du monde occulte.

A quoi tiennent-elles? Je l'ignore. A vrai dire, j'ignore tout des *causes* et j'en prends mon parti. Ces moments-là semblent *donnés :* une grâce. Peut-être existe-t-il des mages capables de les provoquer à volonté. Je l'ignore et j'en prends mon parti. Si l'on me demandait de caractériser ces *moments*, je dirais d'abord : on ne désire rien — on n'attend rien et on ne s'attend à rien — on n'est attaché à rien et surtout pas à soi — on se laisse aller et on laisse tout venir — ni par geste, ni par pensée on n'intervient dans le monde extérieur — on laisse, entre le monde et soi, tout le champ libre non pour construire « notre ordre » ce que nous faisons couramment, mais tout le champ libre pour le jeu du monde et de notre *moi*.

Alors, on entrevoit, peut-être, que, autour de nous, grouillent des vies et des intelligences qui nouent leurs connivences avec une part de nous-mêmes qui est d'ordinaire escamotée de notre vie consciente. Nous agissons, sans vouloir le savoir, parmi, à travers, ou contre des présences surnaturelles.

Voici trois témoignages. Je n'ai aucune raison de les justifier et aucune explication à en donner. La seule conclusion

que je me permets d'en tirer est celle-ci : c'est qu'au moment où ces faits se sont passés j'éprouvais la plus douce et la plus inébranlable certitude que *c'était vrai.*

Prémonition.

J'avais douze ans — ou treize — je cherchais dans un champ de maïs les « barbes » que produisent les épis mûrissants pour en faire les moustaches et les perruques de notre théâtre d'enfants. Le soir d'une journée d'été allait venir, l'air, la terre, les feuillages pâmés du maïs avaient un peu la fièvre.

A part des dalles fichées en terre au bout des sillons, et quelques fragments de pierre plates que la charrue avait remis au jour, rien ne pouvait faire croire que ce champ avait été un ancien cimetière. Il était désaffecté depuis les guerres de Religion. Les sarcophages furent dispersés dans les fermes et servaient d'abreuvoir à vaches. Personne n'avait jamais eu à se plaindre de ce voisinage. On parlait quelquefois d'apparitions, de revenants ; mais rien de funeste. Les morts sans sépulture n'étaient pas rancuniers, c'étaient de bons morts — du moins de bonnes âmes.

Je m'assis sur la terre tiède et sèche. La sérénité et la douceur du soir m'engourdissaient. Près du maïs et dans la même plénitude de bonheur végétal, je m'étendis sur la terre.

Je n'étais plus seul. Il y avait *quelqu'un* près de moi.

Je n'ai rien vu. Mais ce *quelqu'un* me connaissait. Il était de ma famille. Je ressentais sa présence comme celle d'un parent très ancien qui eût été *un autre moi*, perdu dans le temps. Je n'ai pas entendu sa voix. Je n'ai perçu ni sentence, ni prophétie. Je n'ai rien compris, dans le sens où nous comprenons d'ordinaire une phrase. Mais entre cette présence et moi une intelligence se noua, ou plutôt ce fut l'adhésion de deux personnalités, qui par osmose, échangèrent entre elles l'essentiel. Il me semble que tout se passa comme si *un moi perdu*, irréalisé dans le passé avait vu en un *moi* réel, et actuel le moyen de se réaliser. Il coulait en moi sa propre personnalité et me la déléguait. J'appris ainsi, sur ma vie à venir, deux faits qui se sont parfaitement réalisés depuis. Et une vérité d'ordre général que l'on pourrait appeler *destin*, si le fait de considérer le monde sous un certain angle, et d'attribuer certaine valeur plutôt que telle autre aux êtres et aux choses, peut constituer un destin — ce que je crois.

Voilà ce que j'appris, en quelques minutes, pendant ce crépuscule. Je n'en fus ni atterré, ni ébloui. J'ai trouvé cette révélation tout à fait à ma portée. Mais je l'ai, jusqu'aujour-

d'hui, gardée secrète parce que je n'en saurais dire la profondeur, la puissance et la mélancolique solennité.

Le maïs redevint le maïs, la terre redevint la terre et les martinets rayèrent de nouveau le ciel de leur trait noir et criard. Je redevins un enfant qui cherchaient des barbes de maïs pour se faire des moustaches. Mais je sais encore que *quelqu'un* me voit, me suit et sait — et réapparaîtra au moins une minute — ne serait-ce qu'à la dernière.

Avis.

Nous nous étions réunis dix ou douze couples autour d'un vieux phonographe, dans une maison d'Alger pendant la guerre. Nous avions dansé et siroté quelques rafraîchissements à la mode du pays — et de cette époque, c'est-à-dire fort peu chargés d'alcool. Vers minuit, j'allais sur le balcon avec la maîtresse de maison, j'aimais son élégant et fin visage italien et sa conversation qui, avec discrétion, révélait une culture et une finesse peu banales. Nous surplombions la ville, et ses jardins ; ses lumières clignotaient jusqu'au port. Je ne puis dire de quoi nous parlions, de quoi elle parlait plutôt car, bien qu'attentif à ce qu'elle disait, je perdis tout à coup la communication. Je l'entendais parler, je ne comprenais plus. Sa voix n'était qu'une voix qui ne pouvait plus exprimer ses pensées. Elle se perdait dans un gouffre ouvert entre nous. Je la regardais, en faisant effort pour rattraper le fil de sa pensée dissoute. En vain. Entre elle et moi, il y avait une rupture. J'étais atterré par cette espèce de surdité mentale dont je venais d'être frappé et qui rejettait cette amie hors de portée de mon amitié.

Bientôt nous rejoignîmes les autres. Je m'appuyais à la porte-fenêtre et elle alla s'asseoir sur un divan. Je la regardais, encore sous le coup de cette fugue étrange qui me l'avait fait perdre. Alors, les yeux fixés sur elle, je pensais avec la force de la certitude et de l'absurdité la plus inéluctable : « Je la regarde pour ne plus l'oublier parce que je ne la verrai plus. »

Après avoir remis son voyage à plusieurs reprises — m'a-t-on dit — elle s'embarqua quelques jours plus tard sur le *Lamoricière* qui coula à pic et se perdit avec 800 passagers dans le Golfe du Lion, en 1942.

Visite.

Pas plus tard que l'hiver dernier, j'étais à la campagne seul, dans une grande maison. Je lisais chaque soir de neuf

heures à minuit dans mon lit. Et la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* me passionnait. Je vivais réellement hors de moi, je vivais ce que Chateaubriand raconte.

Et soudain, en dépit de cet intérêt, je perds pied, le texte meurt. Je ne sais plus le lire, je veux me raccrocher : ce que je m'efforce à déchiffrer n'a plus de sens. Je me trouve plongé dans une sorte de vide et de sérénité. La porte de ma chambre s'ouvre alors. Le loquet a joué avec douceur, avec précision. Je reconnais tout de suite le geste de celui qui a ouvert, je ne lève pas les yeux de mon texte mort. Il n'est pas nécessaire de regarder, je sais que mon père est là. Je reste immobile sous son regard. Je sais l'expression souriante, un peu ironique, un peu mélancolique et indulgente du visage de mon père. Il me regarde, il n'a pas l'air mécontent. Il a même l'air d'être un peu amusé. Il rayonne de lui cette bonté silencieuse et communicative des êtres sans désespoir. Un immense bien-être m'envahit. Je ne sais combien de temps je fus enlevé à ma lecture. Mais je pus la reprendre ensuite avec le même intérêt passionné. J'avais été soustrait à l'empire de Chateaubriand par une emprise plus forte, puis rendu à la première. Je n'ai pas été bouleversé, je n'ai rien vu. Je n'ai entendu ni sentence, ni avis, ni prophétie. J'ai trouvé naturel que cette présence bien-aimée et bienfaisante veillât sur moi.

★

Je parle de *ces choses* pour la première fois. Il n'est pas facile d'en parler bien parce que nous ne disposons pas de vocabulaire de l'Autre Monde. La musique me paraît être le langage le plus ambigu et le meilleur pour cet ordre de confidence. Ne sachant parler qu'approximativement du monde mystérieux — du monde indicible — je crains non seulement l'erreur mais le sacrilège. Une impropriété d'expression sur ce sujet risque d'offenser autre chose que le bon usage. C'est pourquoi mon incursion, toute timide qu'elle soit, ne me laisse pas très bonne conscience et j'en fais mon *mea culpa*.

Au demeurant, je ne tiens à dire que ceci ; c'est que quiconque est un peu attentif à sa vie et à la vie finit par se douter que ce qu'il ne voit pas peut quand même exister et que la misérable parole : *Je ne crois que ce que je vois* est de vue diablement courte. Car enfin que faudrait-il penser d'une intelligence qui serait à la merci d'un verre de lunette?

ROGER PEYREFITTE :

Le rêve le plus important que je ferai jamais, est celui que je raconte au début de *La mort d'une mère.* Dans la mesure où il était l'annonce de cette mort, il m'importait beaucoup plus, en effet, que ne m'importera celui qui peut-être un jour m'annoncera la mienne. Et cependant je ne voulus pas y ajouter foi : il me troubla, sans me convaincre. Un ami eut beau me l'expliquer au nom de la théosophie ; l'événement eut beau le confirmer : je me refuse encore à y voir une prémonition. D'où serait-elle venue? De quel ciel? De Jupiter, en qui je crois de temps à autre, ou du Dieu des chrétiens, en qui croyait ma pauvre mère?

Les rêves du même ordre, que l'on m'a depuis lors cités à l'appui, ne sont pas moins troublants, mais ne me semblent pas plus convaincants. Ce sont nos préoccupations du moment, nos désirs, nos regrets, nos remords, parfois nos oublis, qui alimentent nos rêves. Nous sommes frappés de ceux qui s'accomplissent ; nous ne prenons pas garde à ceux qui ne s'accomplissent pas. Il en est des rêves comme des voyantes, dont la réputation s'établit sur un certain nombre de coïncidences heureuses, qui masquent un plus grand nombre d'erreurs. Les oiseaux de mauvais augure apparaissaient maintes fois sur le Capitole, mais on ne s'en apercevait que si un César avait péri.

Le rêve qui me montra ma mère diminuant peu à peu à l'horizon, était l'illustration de mes craintes et non pas un signe mystérieux. C'était mon propre esprit qui suivait, dans le sommeil, la marche d'événements, hélas! trop probables. Il se vengeait des délais que m'imposait ma vie parisienne ou qu'un reste de confiance m'accordait.

Pourquoi donner à un rêve qui concerne une mort, des explications surnaturelles? N'est-ce pas vouloir être dupe de la gravité du sujet? Nous n'invoquons pas le surnaturel, en vue expliquer

... L'essaim des rêves malfaisants
Qui tord sur l'oreiller les bruns adolescents.

Cependant, les vieux manuels de confession régentaient jusqu'à ces rêves-là. Les théosophes renchérissent et demandent compte de tous les rêves. C'est en vain que la sagesse antique a prouvé que « la nature produit ces illusions ».

C'est également en vain, semble-t-il, qu'ont été acquises d'autres victoires de l'esprit : les préjugés demeurent les mêmes. Le développement de la science ne les infirme pas : on dirait qu'il va de pair avec celui de la crédulité. Les prophéties de Nostradamus se réimpriment constamment, comme les Grecs recopiaient celles de Bacis. En Italie, les opuscules de *Barbe Noire* et de *Barbe Blanche* se vendent au coin des rues, comme on vendait les livres sybillins et ceux d'Hermès Trismégiste. En Amérique, chacun a son psychiatre pour surveiller ou guérir ses complexes, comme on avait jadis des exorcistes. Les sectes, assure-t-on, pullulent à Paris. La recherche de la pierre philosophale y fait chauffer autant de fours qu'au moyen âge. On y trafique de toutes sortes d'objets pour les charmes et les envoûtements. Des médecins prétendent que beaucoup de morts subites, attribuées à des embolies, sont l'œuvre de la magie.

« Qu'il y ait des mânes et des royaumes souterrains et le croc du passeur et des grenouilles noires dans le gouffre stygien et que tant de milliers d'ombres franchissent le gué dans une seule barque, pas même les enfants ne le croient — *nec pueri credunt* — si ce n'est ceux qui sont assez petits pour aller au bain sans payer. » Faut-il nous refaire l'âme de ces innocents qui se baignaient gratis, et croire aux mânes et aux rêves?

MARCEL SCHNEIDER :

Pendant l'été de 1945, au cours d'une excursion dans les Vosges, je découvris au fond d'une vallée sans issue un village qui m'apparut comme le bout du monde et je m'y installai pour quelques semaines dans une sorte d'ermitage sylvestre : la forêt commençait à la lisière du verger. Il y avait des prairies, des ruisseaux à truites ; mais ce qui me captiva, ce fut, au sommet d'un avant-mont, surgissant des sapins et des hêtres, les ruines d'un château fort, autrefois redoute d'un baron pillard. Il n'en restait qu'une tour, déjà fort endommagée, avec un pan de mur effilé qui défiait l'équilibre et la pesanteur. J'y voyais comme une vigie de l'au-delà, comme l'entrée du royaume des morts. Elle exerçait sur moi un tel ascendant que je pris l'habitude d'y monter chaque jour ; et là, assis dans le fossé qu'avaient envahi les pierres tombées et les arbres, j'écrivis un long conte fantastique, *le Granit et l'Absence* dont l'étrangeté se ressent du lieu qui

l'a inspiré. Il pousse, paraît-il, autour de ces ruines, une variété unique d'églantine, la Rosa Wasserburgica, du nom du village qui s'appelle Wasserbourg, mais je l'ai cherchée en vain.

Un mois plus tôt, on m'avait annoncé la mort de l'ami auquel me liait le plus d'affinités et de souvenirs et la vivacité de mon chagrin me plongeait dans cet état d'*estrangement à soi-même* et de réceptivité singulière qui permet les contacts avec l'invisible. Comme je gravissais le sentier de la tour, un jour une forme brumeuse se mit à cheminer devant moi. Je reconnus aussitôt la silhouette de Martin : la forme peu à peu devint opaque et, pendant quelques instants, *prit corps* sous mes yeux. Je criai Martin ! Martin ! pour rejoindre mon ami, mais sans ralentir ni se retourner, il tendit le bras dans la direction de la tour. Ensuite, par degrés, son apparence charnelle se dissipa et je me retrouvai seul.

Je savais qu'il était mort sur l'Escaut pendant une attaque aérienne et que son cadavre avait séjourné longtemps dans l'eau : horriblement défiguré sans doute, il avait voulu me dérober son visage. Tout troublé par cette visite et par le signe qu'il avait fait, je grimpai jusqu'à la tour, cherchant ce que cela signifiait. Je crus sur le moment que c'était l'annonce d'un accident, peut-être aussi de ma mort.

La nuit suivante, mon sommeil fut des plus agités. Je ne rêvai pas de Martin comme je m'y attendais, mais de Marie Stuart. Elle m'apparut telle que je l'avais vue à la *Scottisch National Gallery* dans ce portrait qu'on nomme : en deuil blanc. Je la reconnus au voile qui tombe de sa coiffe, se presse en menus plis sous le menton, puis recouvre épaules et corsage. Mais non point à son visage : elle avait perdu tous ses traits. Comme si on les avait frottés à la gomme, frottés de la substance visqueuse qui recouvra les algues. Sa figure ressemblait à celle d'une poupée de cire qu'on aurait oublié de modeler et de peindre.

Marie Stuart tenait un miroir à la main qu'elle leva jusqu'à la hauteur de ce qui était naguère ses yeux, poussa un cri, mais continua pourtant à tenir le miroir devant elle. Et, pour ma stupeur, je découvris mes propres traits dans le miroir, non sur la glace, mais réfléchis sur le tain. A mon tour je criai et cela m'éveilla.

Pendant l'hiver de 46, la demoiselle chez qui je logeai, la seule protestante du village et fort dévote, m'écrivit que la tour, — *votre* tour, disait-elle — était tombée pendant les tempêtes d'équinoxe et qu'*on* l'avait priée de me le mander. Je la pressai de me révéler qui l'en avait chargée, mais elle nia avoir écrit ces mots. Ce ne fut que l'été suivant, la preuve

à conviction sous les yeux, qu'elle se troubla, essaya de se rappeler, mais finalement s'avoua incapable de me donner une réponse satisfaisante. Alors je lui parlai de l'avertissement que j'avais reçu de Martin l'été précédent et comment je l'avais interprété. Elle traita ma croyance de superstition et, sa piété tout alarmée, me lut plusieurs passages de la Bible pour me prouver que sûrement le démon s'était joué de moi.

Pendant ce temps, je regardai l'avant-mont d'où se détachait naguère la tour pointée vers le ciel comme le doigt de Dieu et que maintenant je ne distinguais plus des arbres qni l'enserraient. La levée pathétique avait roulé dans le fossé et rejoint les pierrailles qui s'y étaient accumulées. Et je me dis que Martin m'était apparu, car il s'affligeait que s'en allât le vestige symbolique de notre amitié.

Edmond Jaloux était particulièrement sensible à tout ce qui peut apparaître comme les interventions d'un au-delà dans notre vie, aux signes prémonitoires, aux songes, « ces images qui relient l'un et l'autre les choses de ce monde dans un tissu serré d'analogies ». Une grande part de son œuvre romanesque y a trouvé sa meilleure inspiration. La Pêche aux flambeaux, *fragment d'un roman inédit, en apporte, s'il en était besoin, un nouvel exemple — qui prend tout naturellement sa place dans cet ensemble de témoignages.*

C'est également sous la forme indirecte du récit que Noël Devaulx donne sa contribution à cette sorte d'enquête sur les manifestations du monde invisible, qui constitue cette partie du présent numéro. Témoignage qui revêt l'aspect d'une fiction, et non plus la relation nue d'un fait étrange, mais témoignage puisque cette fois encore, il s'agit bien pour l'auteur, dans ses Souvenirs d'enfance, *d'une expérience personnelle.*

LA PÊCHE AUX FLAMBEAUX

(Fragment.)

Comment distinguer une nuit d'une autre? De quelle façon caractériser celle que nous avons vécue à Moscou d'une veille romaine ou turque, d'une soirée de cirque à Berlin ou dans une maison de passe à Budapest? Car aucune nuit ne ressemble à la précédente.

Malgré leur bariolage et leurs différences spectaculaires, les jours sont moins variés. Ils sont le Jour; la Nuit n'est qu'*une* nuit. Sans doute, parce que dès l'aube, on appartient à la société et à ses contraintes, au travail et à ses scandales, à l'unanimité et à son abaissement; mais le soleil, une fois couché, on ne relève que de soi seul.

Chaque nuit est une porte que l'on ouvre sur l'empire des surprises. Elle se définit pour nous par un détail presque insignifiant, mais ineffaçable : qu'il s'agisse de l'appel d'une sirène dans le brouillard, tandis que l'on dit adieu, avant son départ, à un ami devenu tout à coup le meilleur — ou du chuchotement plein de menaces d'un buisson frôlé dans un bois de sapins — ou de la figure bouleversée d'une femme, entr'aperçue dans le lavabo d'un café, — ou de ce geste avec lequel Dora vous a pris une fois le bras en vous disant : « Ce n'est pas vous qui comptez le plus dans ma vie, et cependant, si je vous perdais, je perdrais tout... »

Oui, je le répète, toute nuit est un monde incommensurable, total, clos comme une boule de cristal chinois. Aussi peut-on y faire la lecture de l'avenir plus facilement qu'à la lumière du soleil; les cartomanciennes qui dorment en nous se réveillent avec les ténèbres pour lire dans le cœur de notre cœur.

Cependant cette nuit-là — la troisième après la réception du roi, — me parut, quand je sortis, plus étrangement nocturne que toutes les autres. Héphestion devait me conduire dans un endroit inconnu des gens de la ville ; des braconniers y pêchaient, disait-on, aux flambeaux.

Notre voiture roulait dans une ombre veloutée où naissaient les premières danses du printemps. Parfois, au passage, une feuille dure comme une coquille nous heurtait le visage : un chêne l'avait retenue jusque-là, malgré les tempêtes allégoriques de l'hiver. Des corps bleus scintillaient dans l'herbe ; la douceur du jour prochain se lisait déjà sur les stèles pures des peupliers, — et l'on entendait dans l'extraordinaire silence comme un fourmillement migrateur.

— Nous verrons un peuple singulier, me dit Héphestion, il aime la nuit comme nous, mais d'une autre façon ; nous, nous en tirons l'élément spirituel de notre vie, eux, la nourriture de leur corps. Cela dit, nous nous ressemblons : ils demandent aux fleuves, aux étangs, ce que nous exigeons des rues, des bars, des clubs, de Babylone. Comme nous, ils ont des amis partout, — et souvent, ce sont les mêmes. Mais écoute...

Nous approchions. Une grande rumeur d'eau montait. C'était à la fois un avertissement, une plainte, un colloque, l'écho d'une colère, l'exaltation d'un chant plébéien. A chaque seconde, cela changeait de rythme, de modulation, de timbre. Toutes les saisons y étaient brassées par la même fureur.

La lune maintenant nous montrait notre chemin. Elle s'était débarrassée des guipures, des Malines, qui lui enveloppaient le visage. Légèrement inclinée sur le côté, elle avait l'air de courir avec les nuages qui, au-dessus d'elle, rivalisaient de hâte. Elle avait une couleur de parchemin et l'on voyait assez distinctement sur sa surface des signes étranges, appartenant à un alphabet inconnu.

— Que lis-tu sur ce palimpseste? me demanda Héphestion.

— Une nouvelle édition des prophètes. Des menaces à notre égard. Une sommation salutaire et solennelle à la petite Terre d'avoir à se souvenir qu'elle sera bientôt aussi morte que son altière sœur.

— Les astronomes nous cachent cela.

— Les astronomes sont des mathématiciens ; non des voyants. Ils aiment les chiffres ; ils n'aiment pas les hommes. Et les chiffres survivront à tout, puisqu'ils n'ont qu'une existence fictive. Mais les hommes meurent de chagrin ; ils meurent de chagrin parce qu'ils ont perdu leur femme, leur nièce ou leur ami ; ils meurent aussi de chagrin parce qu'ils ont perdu leur réputation ou leur portefeuille, ou leur vieux jardinier ; ils meurent même de chagrin quand ils ont perdu leur montre, leur cendrier, la photographie d'une maîtresse oubliée, faite dans une baraque de foire, un soir de 14 juillet ; moins encore : une lame de rasoir, une enveloppe sans adresse, une tige de rosier sans rose... Il n'y a rien de plus vulnérable qu'un homme. Il n'y a rien de plus vulnérable que ce qui est concret. Et pour moi qui suis éminemment fragile, le fragile seul a du prix. Voilà pourquoi je peux déchiffrer avec épou-

vante un document terrible qui laisse indifférent les astronomes.

Devisant ainsi, nous étions arrivés au bord du fleuve. Il décrivait une courbe entre des collines boisées. A gauche, c'était un moutonnement de têtes d'arbres, mêlées, exubérantes, d'un vert tendre qui semblait ne pas appartenir à la nature ; la lune les fouillait, les colorait ; c'était quelque chose de si inattendu que je croyais voir le monde à travers la vitre mince d'un péridot. Tous les étages de ces coteaux disparaissaient sous ce fourmillement saxatile de boules frondeuses, arrogantes, hérissées, qui se livraient à une véritable submersion des terrains.

A droite, au-dessus d'une entaille assez profonde, s'élevait un village, ou plutôt un hameau, dominé par son château romantique, dont le beffroi protégeait quelques maisons aux toits d'écaille. Tout en bas, deux ou trois huttes de bois, grossièrement bâties, devaient servir de refuge aux pêcheurs. A la courbe même du fleuve, sur un coin de terre, une fabrique brûlait ; et chose extraordinaire, cet incendie ne semblait pas être un accident, mais un état spécifique de cette construction : elle était là pour brûler sans être détruite, comme la mer pour se mouvoir et gémir dans son étroit espace, comme un cœur pour s'éprendre. A travers les murs ouverts, les flammes lançaient leurs arabesques au milieu d'un halo rougeâtre, alors que les fumées s'élançaient vers le Nord.

— Ce village s'appelle Doppelbourg, me dit Héphestion. C'est là que mes amis habitent, — ou plutôt habitaient car la vie leur y devient chaque jour plus difficile. Le château a toujours été hanté, mais les maisons commencent maintenant à le devenir. C'est un vrai peuple de fantômes qui l'envahit, expulsant peu à peu les pêcheurs.

— Qui sont ces fantômes?

— Nul ne le sait. Les fantômes n'ont pas d'état civil, de passeport, de papiers d'identité. C'est bien tentant aujourd'hui de se faire fantôme... Ou bien, y a-t-il à cette prolifération spectrale une cause qui nous échappe? Nous savons si peu de choses de leur vie, à eux ! Ils ont tant de dons qui nous échappent !

— Les croyez-vous très intelligents?

— Comment le savoir puisqu'ils ne créent rien? Ils ne détruisent d'ailleurs pas davantage. Ils ont des mœurs particulières que nous observons difficilement. Ils errent, ils rêvent, parfois ils parlent. Tout à coup nous pouvons dormir, c'est qu'ils sont profondément, désolément inoccupés. L'état de fantôme est une extraordinaire sinécure.

— En quoi gênent-ils les pêcheurs?

— Ce sont des spectateurs indiscrets, ce sont aussi des hôtes sans gêne, des importuns d'autant plus importuns qu'ils demeurent indifférents. Et puis, enfin, s'il faut tout dire, nos braconniers ont peur d'eux. Il y a là toutes sortes de préjugés très anciens contre lesquels on lutte difficilement.

— Comment sont-ils?

— Nous le demanderons tout à l'heure à Balthazar ou à Floris.

La lune maintenant était descendue dans le fleuve. Autour

d'elle s'élevait une ébullition d'étincelles et de miroitements. Une longue barque suivait la rive ; deux hommes, coiffés de bonnets de fourrure, éclairaient avec des torches les parties obscures du courant ; deux autres lançaient un filet ; nous vîmes flotter les corcerons. On apercevait une personne enveloppée dans une mante dont le capuchon cachait son visage. Plus haut, un petit bateau, entraîné dans le gonflement d'une voile carrée, cinglait vers l'incendie. Nos yeux maintenant exercés distinguaient, au pied de Doppelbourg, une gorge d'où roulait un torrent tumultueux et dont un sapin abattu encombrait le cours, peu avant qu'il se jetât dans la rivière.

Il me semblait que ce paysage était celui que j'attendais depuis longtemps. Dans mes rêves, dans mes lectures, je l'avais toujours entrevu. Que contenait-il donc de si séduisant à mon esprit? Un mélange assez rare, je suppose, de sauvagerie et d'intimité ; on y était en même temps chez soi et hors du monde. Cette lune qui transperçait le fleuve comme un harpon ; ces pentes d'un vert paradisiaque dans une nature déchiquetée ; ces sombres demeures accrochées aux pentes et que des figures presque insubstantielles avaient élues pour domicile, il n'y avait rien là qui ne m'enchantât. J'aurais voulu m'y installer. Que m'importait, à moi, qu'un personnage totalement anonyme lût par-dessus mon épaule mon exemplaire de Thomas Browne ou de Leopardi, ou me prît des mains le bilboquet avec lequel j'avais coutume de jouer, à mes heures de désœuvrement?

Une barque s'était approchée de la berge. Un grand gaillard roux, au visage très clair, la conduisait.

— C'est toi, Tobie? dit Héphestion. Où est Floris?

— Il est malade. Il n'a pas quitté Doppelbourg. Il espère que vous viendrez le voir, ce matin.

Nous fûmes bientôt au milieu du fleuve, éclairés, tantôt par la lune, tantôt par les torches. On hala des filets ; il en tomba un étal en désordre de couteaux d'argent, scintillants, aigus, agités de spasmes : truites, loches, anguilles, perches. Cela palpitait et se contractait dans une agonie de feux nacrés et d'opales à points noirs.

Héphestion s'éloigna avec Tobie et je me trouvai dans l'embarcation de Balthazar. Alors l'ombre immobile sous son capuchon releva la tête et je reconnus Dora.

— Vous ici? m'écriai-je, mais qu'y faites-vous donc?

— Je pourrais répondre que je vous attendais, Cédric, mais c'est trop facile. Comme vous, j'aime à parcourir, la nuit, des endroits inconnus. J'espérais bien que vous finiriez par venir, vous aussi à Doppelbourg, mais il ne m'appartenait pas de vous révéler le secret de la Pêche aux Flambeaux. Cependant ce sont des hommes comme vous que l'on y rencontre.

— Connaissez-vous Héphestion? lui demandai-je, le cœur crispé par un irrésistible mouvement de jalousie.

— Je ne l'ai jamais vu qu'au bord de ce fleuve.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de lui?

— Nous n'avons jamais eu que des rapports quasi mondains,

Cédric, jusqu'à l'avant-dernière nuit. Maintenant nous pourrons nous confier bien des choses que nous nous cachions mutuellement. Il y a une connaissance des corps, si puissante, si entière, qu'elle entraîne une pénétration totale des désirs les plus secrets. C'est ainsi que nous avons pu nous retrouver ce soir.

— Oui, dis-je, mais à Doppelbourg.

Dora ne répondit point. Son visage s'était transformé en un véritable masque de stuc, dans le décor pourpre et brun de son manteau. Ce n'était plus la femme blanche et contractée de l'autre nuit, transfigurée par une amoureuse tempête, ni l'Ève toujours curieuse de quelque nouvelle expérience. Au moment même où elle affirmait l'indissoluble caractère de notre union, elle se rejetait en arrière, se dérobait à moi, se repliait sur ce mystère qui la dérobait à tous.

Cependant Balthazar et son aide immergeaient leurs rets de nouveau. Des nuages aux ailes à claire-voie s'envolaient du beffroi. Des oiseaux à longs becs pointus, aux pennes d'argent mat, que je ne connaissais pas, jaillirent des rives en criant.

Soudain Dora me saisit nerveusement le poignet. Je tournai la tête : une masse lourde, hésitante, gonflée d'étoffes, une épave à demi animée suivait le courant et se portait vers nous.

Balthazar l'aperçut en même temps que Dora.

— Un noyé, cria-t-il.

— Non, plusieurs ! murmura laconiquement Hans. Il désignait d'autres dépouilles dérivant plus haut.

Nos cœurs battaient ; nous éprouvions une angoisse quasi cérémonieuse à voir descendre cette séquelle de morts. Héphestion et Tobie en avaient déjà arrêté un, mais après l'avoir examiné, ils le rejetèrent. Il passa trop loin de nous pour que nous puissions l'envisager. D'ailleurs, Balthazar et Hans redoutaient que ces grands corps errants n'endommageassent leurs filets. Aussi les retirèrent-ils précipitamment avec leur moisson de bijoux d'eau douce, avant que nous chargeât une masse ballottante brusquement détournée de son cours. Un amas de soieries l'aidait à se soutenir sur l'eau ; muette Ophélie, ses cheveux blonds traînaient derrière elle comme un drapeau des plages. Balthazar se pencha, à nous faire chavirer, saisit la noyée par la manche et la rapprocha de nous. Je l'aidai à la tirer à bord. Nous nous penchâmes sur elle.

Cri d'horreur et d'épouvante ! Dora se mit à trembler. Je me sentais moi-même glacé de sueur. Car c'était Dora elle-même que nous venions de dégager ; son visage sculptural, ses paupières bombées en forme de coquilles, sa bouche pure et serrée autour d'une pensée unique, son indomptable chevelure. Autour du corps, une robe de bal en satin blanc, lacée d'argent et toute visqueuse de mousses fluviales, d'écailles, de végétales morves.

Mais la dépouille n'avait rien d'humain ; nous n'avions entre les doigts qu'un mannequin de cire, une poupée de devanture. Et les autres noyés appartenaient aussi à quelque magasin de confection mis au pillage. Ce n'était rien que caricature et dérision.

— Il y a une inondation dans quelque ville du Nord.

— Ou quelque émeute, fit l'autre.

Mais Dora avait les larmes aux yeux. Elle regardait son double s'en aller au fil de l'eau, virer au gré des courants, basculer, bondir ou disparaître selon les caprices du fleuve.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Ses pensées voilaient son regard. Cette apparition tragique avait je ne sais quoi de surnaturel. Ainsi se voit-on en rêve, soi-même et un autre avec, aventuré, corps et biens, dans l'inextricable destin.

Tous les mannequins avaient disparu. Balthazar et son aide replongèrent le filet. Enveloppés par la fumée résineuse, nous regardions au loin les murs de la fabrique se consumer et vibrer, avec les flammes ; le torrent, à chaque nouveau coup d'épaule, repousser le grand sapin en avant ; l'armée des arbres enfin perdre son électrique éclat à mesure que les nuages attaquaient, mordaient, dépeçaient la lune.

— J'ai froid, dit Dora.

Je la pris dans mes bras. Une humidité glacée s'échappait de ses membres, comme si elle eût vraiment roulé avec les eaux, tantôt claires et tantôt fangeuses, entre les rives et les quais des villes du Nord. Il commençait de pleuvoir, mais je sentais en moi une fièvre telle qu'elle réchauffait le corps de Dora, comme le Sage thibétain, par la seule concentration de sa pensée, fait fondre autour de lui la neige.

Les poissons avaient du flair. Le filet revint vide. Nous mîmes pied à terre.

— Nous montons à Doppelbourg, me dit Héphestion. Nous verrons Floris.

Dora n'en pouvait plus de fatigue. Balthazar, Hans et Tobie construisirent avec des branchages une civière improvisée sur laquelle elle s'étendit. Ce fut ainsi qu'à la lueur mourante des flambeaux, nous prîmes la route du village.

★

Le lendemain soir, Floris, adossé à un coussin, regardait le jour descendre sur les collines, qui, de l'autre côté du fleuve, font face à Doppelbourg. La fièvre fardait agréablement les joues du jeune homme et mettait dans ses prunelles cette flamme à éclipses, qui permet aux gardiens de phare d'examiner toute la mer. Sa chambre basse et sombre ne contenait guère qu'un lit et certain vieux coffre de mariage, foré par les artisans. J'étais assis sur le coffre ; Héphestion, appuyé contre la porte, ne semblait rien entendre des propos de son ami.

— Oui, disait Floris, cela m'a pris l'autre nuit, au clair de lune, je remontais par un raccourci. Hans et Tobie marchaient devant moi ; chacun de nous portait un grand panier de poissons car la pêche avait été fructueuse. Tout à coup, j'ai vu à terre quelque chose d'anormal ; je me suis baissé : c'était une pièce d'or, une pièce d'or comme il y en a dans les musées. Elle était souillée de terre : je la frottai avec ma manche. Elle se mit alors à briller,

comme si le métal en fût tout neuf. C'était jaune, c'était rouge, c'était blanc ; j'en avais les yeux qui me brûlaient.

— As-tu jamais vu de l'or? demanda Héphestion.

— Oui, dans les musées, je te le répète. Jamais ailleurs. Dans les musées, il y a toujours un profil de roi sur la pièce. Mais ma monnaie à moi portait un visage que je suivais de l'ongle : c'était un nez très droit, un menton bien dessiné, une chevelure comme un nœud de serpents emmêlés.

A ces paroles, je ne pus contenir une extrême agitation.

— Où est cette pièce d'or? m'écriai-je.

— J'étais si ému de ma trouvaille, continua Floris sans me répondre, que je posai mon panier à terre et que, du bout de mon soulier, je creusai la terre, ici et là, pour voir si je n'en trouverais pas une seconde. Effectivement, au pied d'une bruyère sauvage, une autre monnaie roula devant moi... Et toujours cet admirable visage !

— Montrez-la moi, m'écriai-je, je veux la voir !

— Le soleil se couche, dit Héphestion. Jamais il n'a été plus beau ! C'est vraiment le quadrige d'Apollon : regardez, regardez ! Quatre nuages en forme de chevaux l'entraînent à l'abîme. La nuit sera magnifique, Cédric. Que ferons-nous de cette nuit?

— Vous m'entendrez d'abord, dit une voix sourde.

Je me retournai ; quelqu'un s'était assis à côté de moi, sur le coffre, pas tout à fait quelqu'un, cependant, une vapeur épaisse, qui avait forme humaine, mais presque inachevée ; là où elle s'insinuait, tout, derrière elle, devenait à peine visible. Aux pieds de ce fantôme, le sol bouillait et fumait comme de l'eau qui entre en ébullition ; on distinguait moins les mains que les bras ; en revanche, le visage resplendissait. C'était celui d'un très vieil homme à longue barbe blanche ; au fond de ses yeux caves, brûlait un feu très triste et très doux, comme celui d'une flambée d'automne qui jette ses lueurs d'adieu.

Le corps de Floris s'était mis à trembler si fort que l'on entendait remuer son lit. L'ombre qui se tenait auprès de moi se fortifia ; autour de cette première enveloppe dont elle était formée, une seconde se constitua, puis une autre. En même temps, le tout se colorait faiblement ; le côté gauche de l'apparition prenait une nuance orangée, tandis que le droit devenait nettement bleu.

Je regardai Héphestion. Que faire? J'éprouvai un vague malaise, cette sorte de timidité que ressentent les petits jeunes gens qui font leurs débuts dans le monde et qui se trouvent pour la première fois au seuil d'une salle de bal. Mais Héphestion regardait toujours le soleil diminuer d'éclat derrière les collines.

— Il faut tenir les colombes prêtes, dit l'ombre, l'heure du sacrifice va bientôt sonner.

Héphestion tourna enfin la tête et consentit à envisager le vieillard ; visiblement, il le connaissait déjà et il lui sourit avec bonté. Il semblait bien qu'il y eût entre eux quelque connivence, un dialogue muet dont nous fussions exclus, Floris et moi. C'était comme une musique fermée à notre entendement mais qui leur permit de s'exprimer, à tour de rôle, avec ces modulations secrètes

que forme l'âme et que l'intelligence ne perçoit pas. Les regardant échanger ainsi des confidences sans paroles, j'éprouvai une émotion extraordinaire ; j'étais au bord d'une connaissance nouvelle et je souffrais qu'elle ne me fût pas communiquée. Où donc Héphestion, qui avait été mon ami le plus intime et mon plus cher favori, avait-il acquis ce savoir dont je voyais bien qu'il procure une joie ineffable et pourquoi affectait-il naguère de me parler des fantômes avec une plaisante indifférence, alors qu'il avait avec eux des rapports aussi familiers?

Mais que connaissais-je de l'univers? En regardant l'ombre assise à mon côté, j'enviai obscurément sa clairvoyance. Ma pensée parut dans mes yeux, car elle me dit soudain :

— J'ai oublié les secrets de la terre ; vous souhaitez connaître les nôtres. Il y en a ainsi à l'infini, et rien ne fait jamais de nous des êtres complets.

— Bon vieillard, dit alors Héphestion, tu nous as cependant appris, là où nous nous sommes déjà rencontrés, les vrais motifs de cette course éternelle.

— J'ai cru qu'ils m'étaient familiers, mais aujourd'hui je doute de ma sagesse. Il y a des heures d'illumination, il y en a aussi d'obscurcissement...

— Pourquoi venez-vous nous troubler et nous poursuivre; s'écria Floris, en tendant vers mon voisin une main tremblante et vindicative.

— Il faut enduire les portes de poix ! Il faut brandir une branche d'amandier en fleur !

Il était impossible de distinguer, au ton du vieillard, s'il parlait sincèrement ou s'il se moquait de nous. Héphestion le prit ainsi car il éclata de rire :

— Je ne plaisante pas, reprit le fantôme, ou plutôt je ne plaisante pas entièrement. Il arrive que ces rites sacrés soient utiles aussi.

— Pourquoi ce siège? Pourquoi cette persécution? reprit Floris, haletant.

Le vieillard se leva et se dirigea vers la porte :

— Celui à qui nous obéissons le sait peut-être ; peut-être aussi l'ignore-t-il. L'omniscience se perd dans l'inconscient.

Nous fûmes de nouveau tous les trois seuls dans la chambre. Depuis le départ du fantôme, Floris devenait plus calme.

— Je ne peux pas m'habituer à ces gens-là, dit-il avec humeur. Nous finirons tous par quitter le pays.

— Je comprends cela de vous, fit Héphestion. Mais je ne saurais penser de la sorte. Vous êtes trop attachés à la terre et à l'eau pour devenir intimes avec les familiers de l'air. Cependant, il n'y a en nous tous que souffle, et ce souffle monte et descend, ce souffle me transporte où je veux aller, ce souffle m'entraîne à Babylone, me donne des amis à Doppelbourg et fait de moi un habitué des banquets souterrains. Cédric a son souffle aussi, qui le promène de monde en monde et se transforme parfois pour lui en amour éternel, mais votre souffle, à vous, est court et sans force, et quand des centaines d'images nouvelles, envahissent votre ville, vous ne

projetez que de prendre la fuite. Car vous êtes victimes de l'apparence et de cette duperie que vous appelez la réalité.

— Où y a-t-il autre chose? L'eau que je touche me mouille, le feu me sèche ou me brûle et l'omble que je pêche est à la fois rose comme une pivoine et noire comme les vieux pilotis plantés dans les marais. En est-il autrement pour toi?

— Ce qui est réel pour vous l'est aussi pour Cédric ou moi. Mais nous connaissons autre chose que la rivière, et la flamme, et l'omble-chevalier. L'incendie qui dévore la fabrique de la grève la consume-t-il? Pourquoi es-tu malade à force de regarder une figure de femme presque parfaite et gravée sur une monnaie d'or?

— Il est vrai que le mal me travaille depuis. Quand je suis rentré, je l'ai placée dans ma main et je me suis mis à la contempler. La lune entrait par la fenêtre et le bruit du fleuve montait comme le hurlement d'une bande de loups. Je n'avais rien vu de si beau au monde. Une femme habitait donc cette maison et je la voyais vivre auprès de moi. Parfois, elle dormait dans mon lit, puis elle écartait les couvertures et il me semblait que je voyais l'aurore se lever : deux longs éclairs blancs se posaient sur ce plancher et quand ils se déplaçaient pour se diriger vers la fenêtre ou vers la porte, une poussière de nacre brillait par terre comme si l'on y avait pilé des coquillages marins. Si cette femme ouvrait les bras, je me voyais entraîné dans un abîme de désirs, si elle prenait ma tête entre ses mains, ma cervelle bruissait comme une forêt au printemps. Mais j'ai fini par céder à une langueur presque semblable à la mort ; mais à une mort si heureuse que les fantômes attirés par elle envahirent la maison ; ils essayaient de comprendre ce qui me charmait. Ce fut ainsi que les deux pièces d'or disparurent. J'entendis même l'un dire à l'autre : « Il y a sûrement un trésor par ici : il faudra le trouver. » Ils ont raison, mais je ne leur ai point dit mon secret et ainsi j'aurai le trésor à moi seul. Si je vis toutefois... car chaque jour la maladie est plus violente et m'empoisonne davantage le sang.

Alors je me ressouvins de Dora.

Moi aussi, pendant des années, j'avais subi cet envahissement de soi par une présence étrangère. C'est une idolâtrie qui ne laisse aucune issue à l'âme qu'une sombre mysticité charnelle ; c'est l'instauration d'un mythe qui renouvelle la vie. Ces mots de *bonheur* et de *désespoir*, de *jouissance* et d'*aridité*, d'*extase* et d'*ennui* que nous employons quotidiennement, sans nourrir leur noyau desséché d'une amande féconde, substantielle, comme ils prennent leur vrai sens dans cette transfiguration du monde ! Oui, pendant des années, j'avais été un miroir où Dora se réfléchissait, brossait sa chevelure, se paraît, changeait de robe, ou elle se perdait dans des rues obscures, écrivait des lettres désespérées à un acteur trop beau pour avoir du talent, s'enfermait dans un hôtel de montagne, me donnait rendez-vous chez son professeur de chant ou sa modiste, dansait jusqu'à l'aube, souffrait d'être mal à l'aise dans son destin. Maintenant elle acceptait sa métamorphose ; mais toute croissance s'effectue dans la douleur ; personne ne souffre davantage qu'un adolescent qui se développe, qu'une couleuvre qui

mue. Cette langueur qui engourdit Floris et dont je suis tourmenté, Dora la connaît à son tour : transition entre l'appétit d'un suicide momentané et l'ivresse de la solitude, la terreur de l'oubli et la nostalgie des plus hauts univers où notre cœur puisse prétendre. Hélas ! que de problèmes posait le trouble de Floris à ma très vieille âme hérétique ! Rien ne peut guérir l'esclavage de notre corps qu'un asservissement pire encore à ses désirs, mais c'est en glorifiant la misère à laquelle tout nous condamne que nous recréons la féerie qui nous sauvera et que, sans le mal, nous ignorerions à tout jamais !

Une heure après, je me retrouvais dans la rue.

EDMOND JALOUX.
de l'Académie française.

SOUVENIRS D'ENFANCE

I

Notre grand'mère était une vieille dame imposante, d'une extrême sévérité, qui souffrait de plaies variqueuses et ne pouvait se séparer d'une canne à pommeau d'or dont la menace pesait sur nos jeux. Ne marchant guère, si ce n'est dès l'aurore autour du potager pour des raisons d'hygiène, elle n'eût manqué ni la grand'messe ni le sermon du soir où , au scandale de nos dévotes, elle terrorisait son curé. A ce prêtre fort âgé, d'ailleurs zélé et secourable, le Seigneur avait visiblement mesuré les lumières spéciales qui, dans la conjoncture, eussent été nécessaires. Commettait-il en chaire une petite erreur d'interprétation ou faisait-il, à l'usage des filles de Marie, l'un de ces contes où le souci d'édifier l'emporte sur le sens critique, la vieille dame se dressait, et sans plus de souci du lieu, remettait vertement le doyen à sa place.

Les nouveaux vicaires tremblaient à leur premier sermon tant la renommée ajoutait à cette figure extraordinaire. Une fois, l'un d'eux s'embarrassa dès l'épigraphe, bredouilla : *Eamus... ad pa... pa...* Ma grand'mère se leva, fit de sa canne un petit signe désinvolte : « Bien des choses de ma part à monsieur votre père !... » et quitta la compagnie non sans éclat.

Elle avait longtemps battu froid à mon père de n'avoir pas les quartiers de noblesse qu'elle eût exigés de son gendre en d'autres situations. Mais, comme il affectait lui-même de mettre sa roture plus haut que ses alliances, et qu'à tout prendre, ce qu'elle aimait

par-dessus tout c'était la guerre, il devenait toujours plus évident qu'elle n'eût pu vivre sans l'excitant quotidien de sa conversation.

Depuis la mort de notre mère, elle avait repris son rôle dans la maison, assistée de la vieille Annette, imposant une foule d'usages qui dataient d'un autre temps et nous comblaient d'une satisfaction malicieuse. Rien n'était divertissant comme l'apprentissage d'une nouvelle servante : le couvert mis, ma grand'mère faisait apporter l'escabeau où montait la péronnelle. La pauvre fille restait perchée sur son observatoire tant qu'elle n'avait pas reconnu qu'il manquait une salière, ou le couteau à découper, ou qu'une asymétrie fâcheuse régnait dans la disposition des cuillers et des fourchettes. Il était rare que ces exercices ne s'achevassent dans les larmes. Ma sœur cadette dont le cœur était sans défense, se mettait aussi à pleurer.

Entre autres survivances nous vîmes rétablir ainsi l'usage des pains de sucre, bien qu'on eût un mal infini à s'en procurer. Il fallait se rendre dans de petites échoppes où se mêlaient des odeurs de cassis et de cire à parquet. L'une d'elles, que tenait mon amie Jacquette, se cachait au bas d'une longue suite d'escaliers bordés de varech et d'épluchures de pommes.

J'aimais tendrement mon amie Jacquette. Elle se disait plus jeune que moi et, de fait, offrait sous la coiffe un visage de nouveau-né. Mais le corps se voûtait au point qu'un jour elle se rompit en servant les pratiques.

Les farces de Jacquette étaient les plus spontanées et les plus drôles qu'on pût voir. Elles paraissaient jaillir d'une réserve inépuisable de jeunesse. Alors que l'esprit bondissant, le brio m'en sont toujours aussi présents, je dois avouer que la lettre et les détails s'éloignent. Sans doute me décevraient-ils? Du reste ce n'est pas mon objet (il faudra souvent me rappeler à l'ordre) de faire revivre au courant de la plume les souvenirs de notre enfance dans leur diversité, bien que ce genre littéraire soit assuré d'une bonne recette. Tout différent est mon dessein : Dieu veuille que l'on s'en aperçoive avant qu'il ne soit trop tard !

Pour revenir aux pains de sucre, qu'ils étaient beaux, rangés sur les étagères, cravatés de bleu et d'or ! Nous en avions mes sœurs et moi la charge difficile. A nous d'en faire le choix, de les compter, de les casser en morceaux jamais identiques, dont les mieux venus provoquaient des jalousies inexpiables.

La maison était singulièrement propice à toutes sortes de surprises, faite de bric et de broc, de corridors et d'escaliers, de saillies, de recoins et de décrochements sans autre justification qu'un défaut de symétrie. Dans la partie la plus ancienne qui dominait la mer, se trouvait le salon dont le mobilier rocaille, de noyer finement sculpté, faisait un amusant contraste avec les murs massifs, blanchis de frais, sur lesquels dansaient des images de navires et de belles dinanderies. Tout, du reste, tenait à la fois d'un foyer d'inscrits maritimes et d'un boudoir. La salle à manger, séparée du salon par un passage voûté, oblique, et quelques marches en encoignure, aggravait cette ambiguïté. Le plafond bas, les

poutres torturées, les fenêtres exiguës percées en meurtrières et donnant sur le large, l'immense table grossière, tailladée, entourée de bancs, et, logée dans une niche, la plus élégante fontaine qu'on pût voir : une coquille de marbre portée par trois dauphins. Je ne sais trop pourquoi, je m'attendais toujours à en voir jaillir un flot de vipères.

Au fond du jardin potager, d'anciens cabinets résistaient aux aménagements que mon père avait entrepris. Ces cabinets à deux nous intriguaient pour d'étranges bestioles qui s'y rassemblaient, cloportes et minuscules lézards, et les mouches merveilleuses un instant distraites de la cuisine par les odeurs. Ils étaient réservés aux bonnes. Mais notre grand'mère n'allait que dans ceux-là et pour y demeurer longtemps, autant que mon père dans les nôtres (il lisait son journal, fumait avec béatitude). Elle y chantait à tue-tête, la porte grande ouverte sur le soir, presque invisible dans un bouillonnement de jupons et de falbalas. D'un répertoire considérable, je n'ai sauvé que des bribes dont je crains d'avoir altéré involontairement la saveur.

La chanson du Maharajah débutait dans une tonalité flottante :

Le matin du second jour
Le Maharajah de Kipour
Dit à sa belle...

pour prendre aussitôt une allure guerrière :

Lasse enfin d'être rebelle
Vous agréez mon amour
Le matin du second jour...

D'autres couplets suivaient qui retraçaient le comportement de l'heureux vainqueur et dont nos mémoires enfantines n'ont pas conservé la trace.

Faible aussi celle que nous laissent les déboires du Maumarié qui pourtant les confessait d'une voix tonitruante :

J'ai épousé une tordue,
Landérila,
Jugez de ma déconvenue,
Landérila!

Fort tard dans la soirée, lorsque recrus de fatigue nous avions cessé de nous battre à coups de traversins, nous entendions les claironnades de ma grand'mère. Parfois, à la faveur d'un clair de lune, nous demeurions dans l'embrasure de la fenêtre, dissimulés, guettant la fin du concert. Alors la haute silhouette se tenait un moment debout, cotillons relevés, peinant à rajuster une extravagante culotte. Puis elle passait lentement au milieu des carrés, dénichant les taupes de sa canne, fredonnant encore un dernier couplet, le moins bravache du répertoire, pleine de sollicitude pour notre innocence ou notre sommeil.

II

Notre famille croyait en Dieu, à la manière ancienne, avant que la piété ne se soit affadie. Mon père le jugeait assurément puissant, façonnant l'histoire à sa guise, manœuvrant les Cyrus et les Gengiskhan comme ces marionnettes inquiétantes rapportées de ses navigations. Ceci, non point dans un dessein mûri de toute éternité ainsi que le prétendaient certains esprits systématiques, mais dans une improvisation éblouissante, relevant moins de la morale et du raisonnement que d'une beauté contrastée et baroque.

Au fond, les idées de notre grand'mère n'étaient pas sans analogie avec cette position. Sans doute plaisantait-elle à ce propos mon père sur ses origines espagnoles (elle disait « mauresques » dans l'espoir d'un éclat), mais elle était trop fine pour ne point reconnaître dans ses propres conceptions la même préférence donnée au fait du prince sur les principes, le même refus de rendre raison à la seule raison.

Restaient néanmoins d'importantes nuances. Je crois qu'elle avait reporté sur Dieu les griefs dont elle avait poursuivi mon grand-père, un touche-à-tout sans expérience, un brouillon qui avait attiré aux siens les plus graves ennuis par son impéritie. Elle disait couramment : « Le Bon Dieu est un drôle... » Et, comme on s'étonnait, elle insistait : « Oui, un grand drôle... » Aussi passait-elle parmi nos bigotes pour un esprit voltairien.

Qui se la figurait nourrie des encyclopédistes se fût trouvé sans voix en découvrant, comme nous le fîmes après bien des années, que sa bibliothèque se composait presque uniquement d'ouvrages spirituels. Mais les mystiques auxquels allaient ses préférences, étaient ceux dont l'oraison n'avait rien altéré d'une piquante malice, ni mortifié l'activité : Thérèse d'Avila danseuse et femme d'affaires, Marie de l'Incarnation au milieu de ses palefreniers, voire un père Joseph, un Nicolas de Flue. Elle ne quittait jamais une Bible crasseuse où elle avait puisé ses doutes sur la bonne éducation et l'intégrité intellectuelle du Seigneur. Que sur son ordre Osée épousât une grue, qu'Isaïe se montrât tout nu, Jérémie sous le joug, Baruch se balançant, tenu par un cheveu au-dessus des abîmes, ces grandes figures irritaient son bon sens autant qu'elle séduisaient son imagination. Au contraire de mon père, son Dieu ne se manifestait pas dans une gloire, flanqué du tétramorphe, assisté d'anges vengeurs. Elle l'eût plutôt dépeint, n'était la bienséance, sous les traits narquois, un peu subversifs, de l'ânesse de Balaam.

Le diable, qui s'était amusé longtemps, finit par se lasser de ces bouffonneries. Je ne suis pas certain qu'il y trouvât son compte. En tout cas, il ne savait trop sur quel pied danser. Et toutes les apparences le portaient à penser que s'il parvenait à se rendre pittoresque, la nuance deviendrait infime entre lui et ce Dieu pour

lequel ma grand'mère affichait une curiosité passionnée. Sans doute avait-elle forcé sa nature pour l'amour du scandale : peu à peu, elle se prit à son propre jeu et vit partout la cocasserie divine. Elle prétendit apercevoir dans un demi-sommeil favorable aux révélations, une ménagerie d'animaux et de personnages auprès de quoi les songes de Jérôme Bosch faisaient figure d'images de première communion.

Notre vieille maison comptait dans ses dépendances une chapelle dédiée à sainte Barbegrise. La façade d'un style Gesu très simplifié, badigeonnée au lait de chaux de la base à la corniche, donnait sur la ruelle, accueillant toutes les dévotions. Mais le chevet opposait à la sacristie un petit édicule encombré de nos souvenirs, couronnes d'oranger, diplômes, cœurs d'or, et percé d'une porte sur notre jardin. La sainte faisait donc un peu partie de la famille et la ville le comprenait ainsi, regardant son pèlerinage comme une cérémonie privée à laquelle on n'assistait pas sans être avec les miens en relations de visites. La chapelle contenait peu d'objets de prix, mais on y révérait une statue de la sainte, crucifiée en chemise, étalant une forte barbe.

J'ai su depuis le fin mot de l'histoire : cette robe jusqu'aux talons, familière aux sculpteurs de crucifix romans, ne fut plus comprise par la suite et donna le soupçon que le martyr pouvait bien être une femme à barbe. Sur quoi l'imagination populaire, se moquant des chartistes, édifia le conte que voici :

CONTE DE SAINTE BARBEGRISE

Dans sa bastide campagnarde vivait un grossier personnage, noble comte, entouré d'une élégante maffia dont le pillage, le viol, l'inceste et l'assassinat étaient les distractions les plus anodines. La précédente comtesse, empoisonnée par sa rivale, avait laissé dans ce milieu pervers une innocente jeune fille miraculeusement préservée. Abonnée aux *Lisez-moi bleu* et *Conferencia* de l'époque, cette vierge se trouvait préparée à recevoir l'enseignement d'un ermite du voisinage, et, une belle nuit, se réfugia dans un couvent.

Le seigneur entra dans une colère noire, fit pendre l'ermite, blasphéma. Une brigade de mauvais garçons fut dépêchée au monastère avec mission de ramener la fille rebelle non sans l'avoir humiliée. Or, à peine les polissons se trouvèrent-ils en sa présence, qu'une énorme barbe lui poussa en un clin d'œil, poivre et sel, buissonneuse, dont l'aspect suffit à faire passer leur faim.

★

Pour n'avoir pas la poésie d'un manteau de cheveux d'or, la barbe, à mon avis, est merveilleusement accordée à la couleur religieuse de ces temps où les *Vitæ* nous montrent un saint Dadon entraînant son clergé à l'assaut d'une maison close. Ainsi je me console en cuistre, comme je le puis, de ne plus ajouter foi à l'histoire de sainte Barbegrise.

Toujours est-il que j'y croyais alors, me réfugiant dans sa chapelle au fort de mes angoisses d'enfant nerveux et asthmatique. Or c'est là, dans mon asile, que le diable eut ses premières fureurs. On commença par y entendre des soupirs et des râles. Puis, à mesure que ma grand'mère perdait la tête, le bruit d'une assemblée nombreuse, de violentes disputes, des rixes qui laissaient des traces sur le pavement. Il en filtra au dehors assez pour nuire à nos pèlerinages, d'autant que la maison elle-même commença de passer pour une maison hantée. Ma grand'mère occupait la chambre haute de l'aile ancienne. Les fauteuils s'y déplaçaient à qui mieux mieux, tandis que parlaient les portraits et les daguerréotypes.

Un séminariste de nos parents, que nous recevions à la bonne franquette, fit l'esprit fort et jura de coucher à côté, dans un débarras. Il en sortit le lendemain, hagard, renonçant à prendre un bol de café avant de s'en aller pour ne plus reparaître. La nuit avait été fort calme, mais, au matin, en se retournant dans son lit, il avait trouvé une chose horrifiante sur laquelle il refusait de s'expliquer si ce n'est en confession.

III

Qui était l'oncle Jaune? Avant d'aller plus loin, je dois répondre à cette question. J'écrirai toujours « l'oncle Jaune », parce que, les connaissances de ma famille en fait de langue anglaise péchant par l'accentuation, il était naturel que nous fissions, mes sœurs et moi, un juste rapprochement entre ce nom et le visage de l'oncle, bilieux, safrané, à demi couvert de poils roux. C'était un fils de ma grand'mère, mais grâce à la fécondité de ces générations, il était notablement plus âgé que mon père. Se lavant rarement, doté lui aussi d'une magnifique barbe où le jaune d'œuf laissait des souvenirs durables, il possédait, à deux heures de cheval, un château Louis XIII de la meilleure venue dont il avait sacrifié le corps de logis à son unique passion. Une aile indépendante était demeurée comme un témoin des fastes abolis. Nous nous y plaisions fort, furetant dans les greniers abandonnés, jouant indéfiniment au gendarme et aux voleurs dans une longue galerie dont le plancher laissait voir un rez-de-chaussée qui servait de lapinière.

Un phare colossal, l'un des plus élevés de nos côtes, avait remplacé le logis principal dont ma grand'mère vantait encore l'alliance de vigueur et de grâce. Certains reliefs d'une grande finesse se retrouvaient noyés dans la construction saugrenue et ruineuse qui succédait au château. L'oncle Jaune passait ses journées au faîte de l'édifice dans une cabine vitrée remplie d'instruments ouvragés, astrolabes, sphères célestes, cadrans solaires, sabliers, pour lesquels, à sa grande fierté, nous montrions une curiosité inlassable. J'appris sur une sphère armillaire le système de Ptolémée, de beaucoup le plus utile. J'épelai le langage du ciel sur

un merveilleux planétaire. Surtout, les soirs particulièrement beaux où nous avions licence d'attendre sur l'étroite corniche que le break fût attelé, je pris jusqu'au vertige de folles libertés avec les étoiles.

C'était l'époque où je tentais, envers et contre tous, de garder sous mes draps un rayon de lune, et je pensais intéresser mon oncle Jaune à ce projet. Mais je compris vite que, sorti de sa tour, il n'était bon qu'à claquer ses énormes mains pour écraser les mouches, hideuse manie que nous ne pouvions souffrir. Je me figure ainsi que la plupart des saints stylites n'étaient plus d'aucun secours descendus de leur perchoir.

Lorsqu'il venait en ville et déjeunait chez nous — c'était le vendredi car il raffolait de poisson et d'un riz crevé dans le beurre dont la vieille Annette possédait la recette, — lorsqu'il s'endormait et ronflait dans un fauteuil du salon, rien ne le distinguait de son beau-frère auquel il faisait vis-à-vis. Il croyait nous distraire en nous prenant sur ses genoux, mais c'était oublier notre âge. Et si je transcris les premiers couplets d'une de ses chansons, c'est pour montrer à quel ridicule s'exposent les vieillards aux yeux des enfants :

Un régiment partit à la chasse
Et ran plan plan
Et ran plan plan.
Il rencontra une jeune bécasse
Et ran plan plan...
Sergent-major, j'ai perdu ma patte
Et ran plan plan,
Me prêteras-tu ta canne en argent?
Et ran plan plan
Et ran plan plan...

Ces *ran plan plan* nous paraissaient pur enfantillage, et quand mon père se dressait à son tour dans un bel élan militaire et faisait donner sa voix de stentor, accompagnée de coups de canne sur le clavier des bassinoires, nous ne pouvions éviter un sourire significatif.

En revanche, dans sa cabine, l'oncle Jaune retrouvait l'ascendant de qui mesure le temps, balaie d'un coup de lunette tout l'espace, converse avec Aldébaran. Notre grand'mère lui reprochait d'avoir dissipé son bien en constructions fantasques, puis d'avoir quitté la marine avant d'être amiral, enfin de s'être acoquiné avec sa cuisinière (ce qui n'était pas si maladroit, disait mon père, et témoignait au moins d'un goût délicat). Mais pour nous, l'oncle Jaune était un personnage. Mon père le saluait toujours du nom de mage, et lui-même avait confirmé mainte fois qu'il était ce Melchior dont la crèche paroissiale produisait à Noël une effigie barbare. Il convenait à ce rôle que mon père appréciât sa conversation savante et ses conseils. La cuisinière était discrète : nous la voyions à peine. Elle se tenait le plus souvent dans les fondements du phare, occupée à quelque pâtisserie. Nous amenions dans cette

espérance un vaste panier dont notre grand'mère, quoiqu'elle réprouvât nos visites, ne laissait pas d'attendre avec impatience le retour.

Mon père montait sans se presser l'escalier interminable au haut duquel, au prix d'épuisantes contorsions, nous apercevions notre mage comme au petit bout d'une lunette. A considérer de si haut le comportement des hommes, leurs chemins, leurs champs, l'économie de leurs habitations ; à percer les lointains pour y déceler leurs infimes navires ; puis rendre compte aux astres et prendre à témoin les constellations, sans doute avait-il aperçu certaines vérités primordiales, déchiffré de grandes lignes sur la paume crevassée que la terre lui tendait.

Toujours est-il qu'il intervint dans notre enfance de façon décisive, chaque fois que le mystère, lassé de battre les murailles du logis sous l'apparence des tempêtes d'équinoxe, menaça de tout engloutir.

IV

Quand ma sœur aînée eut huit ans, mon père s'avisa qu'à fréquenter peu d'enfants, nous menacions de tourner au sauvage. Il eut d'abord des apartés avec notre grand'mère, puis de longs conciliabules où figuraient l'oncle Jaune et la vieille Annette et qui s'achevaient rarement sans tumulte. Le temps que durèrent ses consultations, il fut d'une humeur massacrante, nous reprenant pour cent vétilles, et contre lui-même bougonnant, pestant. De tout ce bruit sortit un bal masqué.

Aussitôt les invitations, le costume, le buffet, les problèmes que posait la vieille demeure, ses corridors incommodes et ses pièces mal distribuées, ces difficultés s'embrouillèrent à plaisir et formèrent un épais nuage qui, après nous avoir caché la solution, gagna la ville où il prit une couleur ambrée, se chargea de fumées, piqua les yeux et dévora enfin les habitants, leurs maisons, toutes sortes d'animaux et de véhicules.

La chose se dénoua un vendredi par une discussion passionnée entre mon père et l'oncle Jaune. Le brouillard se leva. Successivement les différents points du programme apparurent, nets et frais. En même temps émergèrent les lucarnes et les rares cheminées que la brume n'avait pas entièrement digérées. Mon père se décida pour l'uniforme de zouave pontifical qui venait de notre grand' père. L'oncle Jaune jura qu'il reprendrait pour l'occasion son long manteau et son bonnet de mage et qu'il serait accompagné d'un négrillon. En ville quelques persiennes claquèrent et des gens, calfeutrés depuis plusieurs jours, sortirent avec timidité, surpris d'apercevoir leurs jambes. Ma grand'mère, il est vrai, se montra particulièrement difficile dans le choix de son personnage, mais lorsqu'elle se fut arrêtée à Judith, les premières voitures purent quitter leur remise et ferrailler sur le pavé sans risquer d'écraser une ombre. Enfin, elle exigea que les domestiques parussent aussi

en travesti, et le soleil dissipa les dernières fumées. La ville prit l'aspect d'un os de seiche, lavé, blanchi, abandonné par le reflux.

La vieille Annette se mit dans un état terrible à l'annonce de cette décision. Elle cédait rarement à de franches colères, préférant murmurer et faire, comme nous disions, sa tête de poisson. Mais dans de graves circonstances, que mon père, distrait et grand amateur de moka, épuisât la cafetière, ou que, sans penser à mal, l'un de nous recherchât ostensiblement une broutille égarée (elle se sentait alors visée dans sa réputation), elle abandonnait tout respect pour elle comme pour ses maîtres, trépignait, tapait du pied, et se serait roulée à terre si ses coiffes n'avaient eu des ailes aussi fragiles que des antennes de homard. Au sortir de cette crise, elle obtint aisément de ne point se déguiser à la condition de ne point paraître. En revanche, None, le jardinier, se choisit en chevrier, le métier de son enfance, et imposa aux deux bonnes de sacrifier leurs idées de grandeur : marquise, duchesse, pour se déguiser en biquettes.

Bien que nous fussions les premiers intéressés par cet événement, les grandes personnes nous avaient oubliés aussi complètement que si ce gala eût été fait pour elles. Ma sœur cadette qui depuis le début poussait de gros soupirs, dut éclater en sanglots pour remettre les choses au point. Embarrassé, mon oncle Jaune m'offrit un costume d'astrologue. Ma sœur aînée qui adorait le jardinage, voulut paraître en salade. De mauvais esprits proposèrent un saule pour ma petite sœur, mais celle-ci se laissa tenter par la promesse de ma grand-mère de lui composer le plus beau travesti avec les richesses fabuleuses du grenier.

Trois jours passèrent dans la fièvre. Léchant nos plumes, nous copiâmes des invitations pour la ville et la campagne sur de petites cartes fleuries. La vieille Annette accumula les lunes, gâteaux épais et moelleux, gaufrés comme un cuir ancien ; les gasparins, également ronds, plus grands que la main et d'une pâte briochée, rustique mais combien savoureuse ! les quartier-maîtres, petits, oblongs, cuits en chapelets que vous rompez à votre faim. Elle réservait pour le matin même l'édification des pyramides de crèpes, danse rituelle qu'elle exécutait, brandissant cuiller et raclette, entre la galetière et les jattes de crème, et dont elle emporta dans la tombe la recette avec celle du riz crevé dans le beurre. De plus, le phare nous livrait des pâtisseries raffinées où se mariaient tendrement le praliné et la pistache. Sur le tout, l'oncle Jaune servirait de ses vins de Chypre dont on ne savait encore si les enfants y auraient part.

Nous nous occupions d'orner la maison de lampions et de guirlandes. Seule, après avoir déballé au grenier des malles entières de nippes, après avoir mordu à toutes les espèces de gâteaux, suggéré que l'on invitât le curé sous condition qu'il jouât le rôle d'Holopherne, notre grand-mère se confina dans son appartement comme elle faisait au cours de ses lubies. La petite bonne, plus morte que vive, montait alors le plateau qu'elle déposait à la

porte, et c'est par elle que nous nous tenions au courant du remue-ménage des esprits.

Enfin le jour dit arriva. Nous étions tous dès le matin en grande tenue bien que le bal ne dût s'ouvrir qu'au crépuscule. Ayant déniché une vieille escopette, j'avais préféré au costume d'astrologue la culotte rouge et le chapeau à plume du parfait contrebandier. Ma sœur aînée, de salade qu'elle était, avait tourné au kangourou, charmée d'avoir un ventre qui s'ouvrait au moyen d'une coulisse et laissait voir une portée de poupées. Mon père dont le pantalon bouffait agréablement, donnait un dernier coup de buffle à son grand sabre. Le berger, séduit par les chèvres, avait réclamé lui aussi un bouc frisé et des cornes. Nous l'avions gratifié d'un maillot de grosse toile, recouvert entièrement des rognures de cheveux recueillies chez le barbier. Ma sœur cadette, en pleurs, hésitait encore entre le saule et le costume fort beau, mais indéfinissable, rouge, or et vert, composé par ma grand-mère. La vieille Annette, elle-même conquise, se laissait aller à chanter une complainte réservée aux joies débordantes :

Quoi de nouveau dans la ville
Que la jeunesse est si folle?
— Ma e ker foll ar iaouankiz...
Que j'entends le biniou,
La bombarde et les harpes?...
— Ar vombard hag ar telennou...

Nous nous trouvions donc dans cet état second où l'on ressent l'imminence des pires bouleversements sans avoir encore quitté les habitudes quotidiennes. A la fin de la matinée, je décidai de solliciter l'avis de ma grand-mère sur l'opportunité de coudre au fond de ma culotte une longue queue d'osier tressé. Il faut ajouter que je grillais d'envie de voir mon aïeule en Judith.

J'entrai après avoir suffisamment frappé pour rassurer ma délicatesse. Une grosse courge avait roulé sur le carreau. Pourvue d'une paire d'yeux globuleux et farouches, d'une chevelure de laine tirant sur le violet, le menton hérissé d'énormes piquants, la bouche incrustée de perles éclatantes, elle figurait la tête d'Holopherne avec une fidélité scrupuleuse. Un pot de ripolin qui s'était répandu, apportait à cette reconstitution l'appoint d'une flaque de sang vert, également inoubliable. Je restai médusé un long moment, puis, fou de joie, courus à ma grand-mère. Je la vis alors penchée au fond de son fauteuil, parfaitement immobile, muette. Sa pâleur extrême était soulignée par un attirail d'une barbarie et d'une violence de tons dont notre histoire sainte en couleurs ne donnait qu'une faible image. Une main pendait. Je sentis confusément qu'il se passait une chose terrible. De frayeur, je poussai un grand hurlement et m'évanouis.

V

Les événements se succédèrent avec une promptitude égale à leur incohérence. Le jardinier partit à fond de train avertir l'oncle Jaune, oubliant qu'il était déguisé en bouc. Bien que la brume eût de nouveau submergé la ville basse, il fut aperçu de plusieurs aux yeux desquels cavalier et monture prirent l'apparence d'un monstre bicéphale dont il fut longtemps question.

Dans la chambre aux volets clos, on avait disposé quatre cierges, mais tout s'était fait à la hâte et ma grand-mère étendue sur le lit gardait son opulent costume. Il n'y manquait que la tête d'Holopherne. Je l'avais, non sans calcul, poussée du pied sous un fauteuil.

Mon père, dans son désarroi, allait du prie-Dieu à l'arrière cuisine où la vieille Annette sanglotait au milieu de ses piles de crèpes. Un contrebandier et un kangourou, leur sœur cadette, hybride dont le genre indécis ajoutait à la confusion générale, deux chevrettes ébahies, tout le monde tournait, virait, s'asseyait, se levait, sans qu'aucune idée directrice se fit jour.

Mais quand le zouave pontifical s'avisa qu'il était grand temps de prévenir les masques, un autre affolement nous gagna : dans cette urgence extrême nul invité ne pouvait être omis sans les plus fâcheuses conséquences. Il fallut copier de nouveau les adresses, tandis que mon père découpait à la hâte de petits carrés de bristol où il griffonnait quelques mots. Le bouc revint sur les entrefaites, annonçant que notre oncle Jaune lui était apparu au sommet de sa tour dans un appareil impossible à décrire dont il fallait lui laisser le temps matériel de se dépouiller, puis, jetant pudiquement sur ses épaules velues une vaste pèlerine, repartit ventre à terre porter nos faire-part aux masques du Président du Tribunal, du Procureur de la République, du Trésorier de l'Archiconfrérie des Pénitents Bleus, de Mme la Conseillère Privilégiée de l'Association Sainte-Barbegrise, et *tutti quanti*.

De fil en aiguille, la nuit s'était introduite par les meurtrières de la salle à manger et nous trompions notre faim en allumant les girandoles quand on sonna au portail. L'une des biquettes y alla. Nous l'entendîmes pouffer de rire. Outré, mon père descendit et nous nous lançâmes à ses trousses.

Dans le vestibule se tenaient trois personnes. Il fallait que la bonne eût perdu la raison car rien ne prêtait moins à rire. Deux d'entre elles n'avaient pas atteint la taille d'homme et montraient cependant dans leur attitude une maturité et une retenue dont nous, les enfants, qui avions au premier abord escompté de fameuses recrues, nous sentions fort éloignés. Sous une chevelure épaisse, elles arboraient un masque plat, noir pour l'une, blanc pour l'autre, dont l'étrangeté nous saisit. Leurs cheveux foisonnaient, tom-

baient jusqu'aux genoux, formaient à eux seuls une si riche parure que, pour le reste, un sac grossier leur suffisait.

La troisième était gigantesque et mon oncle Jaune dont la carrure était célèbre, en eût été mortifié. A voix haute, mon père regretta que la défunte ne pût admirer un travesti d'aussi belle apparence : ce troisième invité était en effet revêtu d'une armure dont la substance semblait un bois ou mieux un cuir luisant, du noir le plus chaud, le plus riche. Composée de plaques et d'anneaux, elle simulait un scarabée géant, dressé dans une assurance redoutable. La tête entièrement œuvrée dans la masse portait, profondément sertie, une large face d'or.

Mon père se reprit, s'inclina, et, croyant reconnaître des parents éloignés, du côté de ma grand-mère, leur apprit quel triste événement nous frappait, si brutal, si imprévu que nous avions gardé les dehors de la fête alors même que nos cœurs y étaient le moins accordés. Les invités parurent ou mal comprendre, ou n'attacher qu'une importance secondaire à cette communication. Mon père, il est vrai, avait conservé des moustaches postiches qui provoquaient (la chose nous avait échappé jusque-là) une altération profonde de la voix. Quoiqu'il en fût, ses devoirs d'hôte suffisaient à lui dicter la suite : après un nouvel échange de politesses, tandis que les chevrettes montaient préparer des lits, nous passâmes enfin dans la salle à manger, fourbu quant à moi, mais émerveillé de voir palpiter et vivre la face d'or aux reflets des lampions multicolores.

Je dirai peu de choses de l'entretien bizarre qui, surmontée la première gêne, occupa les masques et mon père entre les divers services de gâteaux dont se composa le dîner. J'en dirai peu, me sentant incapable de démêler quelle part d'imaginaire est venue, après si longtemps, dénaturer mes souvenirs. Ce qui est sûr, c'est que mon père parlait, parlait, ne cessait de se verser comme à ses hôtes des rasades de vin de Chypre. A aucun moment il ne fut question d'autre chose que de la défunte, de cela aussi je puis me porter garant. Mais je n'ose m'avancer sur le détail de la conversation. Elle était, je l'ai dit, bizarre en ce sens qu'une vive euphorie y contredisait la matière et les circonstances. Mon père entra dans les derniers secrets touchant la vie de notre aïeule, qui n'avait pas toujours été un sujet d'édification. Ses manies, ses querelles avec le curé prêtèrent à des plaisanteries assez fortes. On passa les incidents fâcheux des derniers mois au crible d'une saine critique. Il ne fut pas jusqu'au choix de son dernier rôle qui ne fît l'objet d'un examen minutieux. Je remarquai qu'après s'être étendu sur une qualité de la morte, mon père tenait en réserve deux ou trois anecdotes qui en ternissaient quelque peu le brillant. Je notai aussi la disposition de la table et comment le Noir et le Blanc encadraient le scarabée à face d'or à qui, légèrement ivres, les chevrettes et le bouc se relayaient pour présenter des crêpes, tandis que nous-mêmes demeurions bouche bée devant une pareille réussite.

Cependant la conversation s'éternisait et nos yeux se fermaient

malgré notre désir de voir et d'entendre encore, quand mon père se leva, et déclara : « Voilà une affaire enterrée... » Et ce mot malheureux éclaira soudain le caractère de cette réunion, l'humeur des convives et surtout le laisser aller de mon père, déboutonné, un coude sur la table, se livrant à fond entre deux lampées... « Voilà une affaire enterrée, répéta-t-il, je propose qu'on se distraie ! »

Le Noir et le Blanc se levèrent également et firent signe qu'ils n'y voyaient que des avantages. Déjà les deux chevrettes minaudaient, se trémoussaient. Mais il convenait d'abord de se recueillir au chevet de ma grand-mère : nous comprîmes que tel était le désir secret des trois invités. A peine dans la chambre funèbre, mon père se tourna vers eux et parut pour la première fois juger sévèrement leur mise. Il se vit lui-même dans la glace et enleva sa chéchia. Son regard s'attarda sur moi. Il fit tomber mon chapeau à plumes d'un revers de manche et, prenant mes sœurs par le bras, nous poussa rapidement dehors, héla les bonnes auxquelles il reprocha avec aigreur leur déguisement effronté. Nous fûmes aussitôt en larmes, nous dévêtant pour retrouver, en dépit de l'heure tardive, nos costumes de tous les jours. Bientôt mon père nous rappela. D'avoir changé ses culottes, il était redevenu lui-même, et nous comprîmes, à le voir se précipiter, que les masques allaient essuyer une violente colère. Apeurés, nous cachant derrière lui, nous rentrâmes dans la chambre où les cierges grésillaient encore. Les masques avaient disparu. Le lit était défait et la tête d'Holopherne, hideuse, avait pris la place de la morte.

VI

L'oncle Jaune survint à point pour éviter le pire. Mon père contemplait Holopherne avec des yeux égarés quand notre mage entra et, comme on pouvait s'y attendre, comprit du premier regard la nature et la gravité du désastre. Il ouvrit les volets et, avant que j'aie pu prévenir son geste, jeta la courge à la mer. Il nous montra ensuite un visage tuméfié qui eut le plus heureux effet sur l'état de son beau-frère. Si l'oncle Jaune avait tardé c'est que son faux nez résistait à toutes les entreprises. Il avait fallu arracher la peau avec l'appendice rapporté, et les plaies encore vives, enduites de teinture d'iode, lui faisaient un mufle à ce point atroce que mon père, oubliant un moment notre drame, lui prit affectueusement le bras, et recouvra lui-même toute sa lucidité à la faveur de cette diversion imprévue.

Si le scandale éclatait, la situation de notre famille était à jamais compromise. Mon père envisageait déjà de quitter la maison qui avait abrité tant de générations, dont le dernier recoin conservait pieusement un mot d'amour ou un parfum, dont la glace la plus enfumée était une eau remplie jusqu'au bord de sourires charmants, de regards, où les corridors sans fin avaient retenu les conversations, les démarches. Oui, il faudrait quitter tout cela et le cercle res-

treint, choisi, des dîners fins, des whists, et les privilèges attachés à sainte Barbegrise...

Mais l'oncle Jaune était bien éloigné de pareilles réflexions. Son parti fut vite pris. Il descendit à l'office, déboucha quatre bouteilles de vin de Chypre et attendit.

Le menuisier arriva le premier et, fort essoufflé, déposa le cercueil dans le vestibule avant de se rafraîchir. Le plombier en fit autant de sa lampe et des accessoires. Suivit enfin le fonctionnaire de la mairie. Tous trois, charmés par la cordialité et les façons de l'oncle Jaune, demeurèrent un temps infini dans l'arrière-cuisine et quand, bras dessus, bras dessous, ils furent reconduits au portail, rien ne traînait plus dans le vestibule qui pût leur rappeler la triste besogne pour laquelle ils étaient venus. Longtemps ils se tinrent sur le seuil, nous remerciant avec une émotion visible d'un accueil aussi libéral. Enfin leurs chants décrurent dans le brouillard nocturne.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en dépit de notre fatigue nous ne pûmes nous endormir. Nous nous levâmes à tour de rôle pour voir dans le jardin mon père et l'oncle Jaune choisir de lourdes pierres qu'ils coltinaient sur leurs épaules. Nous les entendîmes monter et descendre plusieurs fois l'escalier, puis jusqu'à l'aube clouer la bière.

Toute la maisonnée, sur pied de bon matin, s'empressa aux rangements et aux toilettes. Pour notre part, nous eûmes des costumes marins noirs dont les cols et les manchettes portaient de fins liserés blancs au lieu des galons réglementaires, ce qui n'alla pas sans difficultés. Après quoi nous fûmes conviés dans la chambre funèbre où, au pied du lit désert, un catafalque avait été dressé.

Mon père paraissait inquiet mais l'oncle Jaune absolument à l'aise. Nous regardions avec curiosité notre tante Jaune qui se tenait modestement aux côtés de la vieille Annette. Le jardinier ne quittait pas des yeux un énorme chapeau qu'il n'arborait qu'aux fêtes considérables.

Bientôt la sonnette se mit à carillonner et ne s'arrêta plus guère. La ville entière se pressait dans nos escaliers et nos longs corridors. Les gens dont les relations avec notre famille n'étaient pas du dernier intime, s'agenouillaient un instant, puis serraient la main de mon père, de mon oncle et nous embrassaient distraitement. La plupart se montraient déçus qu'on les privât du spectacle de ma grand-mère, mais l'oncle Jaune donnait à cette hâte des raisons circonstanciées qui les satisfaisaient pleinement. Enfin demeuraient dans la place ceux qui affichaient des liens étroits avec les miens. Leur attitude et leur conversation paraissaient pleines d'allant et se ressentaient peu d'un lugubre voisinage. De temps à autre cependant, l'un d'eux ouvrait à notre intention une pieuse parenthèse :

« Elle semble dormir, » suggérait le Président oubliant que la morte était invisible. « Elle n'a jamais été si fraîche, si reposée, » répliquait la Conseillère Privilégiée, tombant dans la même erreur.

Au moment de soulever la bière, son poids inusité surprit les

porteurs qui durent s'adjoindre deux acolytes. Puis le long cortège bourdonnant s'ébranla tandis que chantait la maîtrise.

A l'église, le plus jeune vicaire fit un court panégyrique d'une voix singulièrement ferme, dans l'assurance que la vieille dame ne surgirait plus du cercueil pour le couvrir de confusion. Mais cette certitude revêtait un caractère si impérieux, si combatif que mon père, prompt à se troubler, se pencha vers mon oncle Jaune pour en recevoir de nouveaux apaisements.

On le vit encore lui parler à l'oreille lors des bénédictions autour du catafalque. Je crois qu'il se reprocha longtemps cette absoute sacrilège.

Enfin, au cimetière, après que la Conseillère eût prononcé son discours, mon père s'avança, comme frappé de terreur, et vérifia minutieusement les cordes. Ce geste fut interprêté avec faveur.

Tout se passa du reste au mieux et peut-être n'aurais-je pas conservé de la mort de notre grand'mère une impression aussi forte, si mon père, au retour, ne s'était avisé — et malheureusement devant nous, à voix haute — qu'au moment où il accueillait dans l'entrée les trois masques, et bien que la nuit fût épaisse au dehors, l'imposte vitrée du portail était violemment éclairée.

NOEL DEVAULX.

L'OCCULTISME EN FRANCE DES ORIGINES AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE

(Essai d'Anthologie commentée)

Je n'ai pas, Madame, conçu le sot dessein de rédiger en votre faveur d'ennuyeuses considérations sur la grandeur et de la décadence de l'Occultisme en France. Croyez que mon vœu le plus cher est de vous divertir en offrant à vos précieux suffrages quelques curiosités magiques. Permettez-moi d'ajouter que je ne balancerai pas, si l'occasion m'y incite, à vous présenter tel texte ingénieux, écrit dans un style vieillot, car je sais que vous en pourrez goûter, puisque vous ne manquez point d'esprit, le charme candide et suranné.

Généralités.

Le monde, où ma guide respectueuse vous introduira, est sans cesse balayé par des pinceaux lumineux. Les astres, favorables ou funestes, y timbrent les moindres choses de leurs signatures énigmatiques, et les Mages, non sans profit, non sans péril, s'appliquent à les épeler. Un savant personnage de la Renaissance, Henri-Corneille Agrippa, écrit, avec une espèce d'enthousiasme :

Toutes les étoiles ont leurs propres natures, propriétés et conditions, dont les signes (ou marques et caractères) produisent des rayons sur les corps inférieurs, sur les éléments, sur les pierres, sur les plantes, sur les animaux et sur leurs membres.

C'est pourquoi chaque chose reçoit une marque particulière par sa disposition harmonique, et par son étoile rayonnante qui lui communique et lui imprime un caractère, qui signifie l'étoile et son harmonie...

Chaque chose a donc son caractère, pour quelque effet particulier que son étoile lui imprime (surtout celle qui domine le

plus sur elle). Et ces caractères contiennent et retiennent en soi ces natures propres, ces vertus et ces racines des étoiles. Et font de semblables opérations sur les autres choses, sur lesquelles elles se réfléchissent, et elles attirent les influences de leurs étoiles et les aident...

Ce que considérant les anciens Philosophes (qui se sont beaucoup appliqués à rechercher les conditions occultes des choses) ils ont remarqué les images, les figures, les signes, les sceaux et les caractères des étoiles, que la nature elle-même a dépeints, par les rayons des étoiles sur les choses d'ici-bas. Les uns sur les pierres, les autres sur les plantes et les jointures et nœuds des muscles, les autres sur les différents membres des animaux.

Car le laurier, l'alisier, le tournesol et toutes les plantes solaires montrent les caractères du soleil dans leurs racines et leurs nœuds quand on les coupe.

Il en est de même dans les os des animaux... C'est ce qui a fait aussi qu'on a souvent trouvé dans les pierres et dans les carrières les caractères et les images des corps célestes (1).

Vous distinguez maintenant, Madame, à quelle tâche délicate s'appliquaient ces *Anciens Philosophes*, ces Mages de Jadis : ils rangèrent tous les objets du monde, selon les seings stellaires qui les ornent, en vastes séries accordées, ce qui les autorisa à constituer ce qu'ils nomment eux-mêmes : la Magie naturelle, connaissance théorique et pratique des analogies pathétiques ou des contrariétés qui règlent les rapports réciproques de toutes les créatures. Henri-Corneille Agrippa donne de cette science scabreuse la définition que voici :

Le Magie naturelle est donc celle qui considère les vertus et propriétés de toutes choses en nature et au Ciel, et, par curieuses recherches, découvre les accords et convenances, et met en évidence les puissances et facultés qui sont cachées en icelles, assemblant les choses basses aux dons et faveurs célestes, comme par attraits et allèchements, en sorte que, par la jointure des unes avec les autres, sont produits effets admirables et miraculeux, non tant par artifice aucun, que par la nature même, à laquelle cet art sert comme d'instrument à faire ses œuvres. Car les Mages, ainsi que très diligents enquêteurs de la Nature, conduisant et adressant bien à-propos les choses qu'elle a préparées, et appliquant les actives avec les passives, bien souvent font voir des effets, extraordinairement et avant le temps, lesquels le vulgaire juge être miracles, combien ce ne soient qu'œuvres naturelles, avancées aucunement de temps (2).

(1) *La Philosophie occulte* de Henr. Corn. AGRIPPA divisée en trois livres et traduite du latin (par A. Levasseur). La Haye. Alberts, 1727, in-8°. T. 1 pp. 84 et suiv.

(2) Henry Corneille AGRIPPA. *De l'incertitude, vanité et abus des sciences*, traduit en français par Louys de Mayerne-Turquet, s. 1, 1630, in-12, p. 155.

Mais les Mages, par malheur, ne furent pas assez sobres pour se contenter de ces honnêtes prodiges. Grâce aux pratiques de la Magie cérémonielle, ils tentèrent d'enchaîner ces génies invisibles qui peuplent les sphères du cosmos. Ils y parvinrent en les conjurant, selon leurs inclinations, par les choses élémentaires ou vivantes, par les substances célestes, par les essences divines : ce qui engage notre Henri-Corneille Agrippa à déclarer :

Les liens avec lesquels on lie les démons, on les conjure on les chasse et extermine sont de trois sortes :

Quelques-uns sont tirés du monde élémentaire : comme lorsque nous conjurons quelque esprit par les choses de ce bas monde, ...selon que nous voulons l'appeler ou le chasser... par les fleurs, par les herbes, par les animaux, par les neiges, par les glaces, par les enfers...

Le second lien se tire du monde céleste : c'est quand nous conjurons les esprits par le ciel, par les étoiles, par leurs mouvements, rayons, lumière, grâce, clarté, noblesse, force, influence, prodiges et choses semblables. Et ce lien opère sur les esprits par forme d'admonition ou d'exemple : il a aussi quelque chose d'impérieux sur les esprits ministres et des derniers ordres.

Le troisième et dernier véritable lien vient du monde des intelligences et de Dieu même. Il se fait par l'autorité de la religion : comme lorsque nous conjurons par les sacrements, par les miracles, par les noms de Dieu, par les signes sacrés et autres mystères de la religion. C'est pourquoi ce lien est le souverain et le plus fort de tous, agissant avec empire et puissance (1).

N'allez surtout pas vous imaginer, Madame, que l'on puisse devenir Mage Officiant en suivant à la lettre les simples conseils des grimoires. Avant de pouvoir évoquer Démons et Daimons, il faut surmonter les épreuves redoutables d'une initiation, dont on entretient les effets par une ascèse et une hygiène sévères. Souffrez que je vous en indique les principaux préceptes, au cas où vous désireriez, en les adaptant à la condition féminine, vous y conformer :

Vous donc, qui que vous soyez, qui voulez opérer en cette faculté, commencez par prier avec une grande dévotion et piété Dieu, Père unique, que vous soyez pareillement uniquement digne de sa clémence, que vous soyez pur et net au dedans et au dehors et dans un lieu pur...

C'est pourquoi lavez-vous souvent, et en des jours arrêtés selon les mystères des nombres. Prenez des habits nets, et vous gardez de tout immondice, pollution et paillardise. (Les dieux ne veulent

(1) *Philo. occ.* éd, cit. T. 2. pp. 136 et suiv.

pas exaucer l'homme, dit Porphyre, qui ne s'est pas abstenu plusieurs jours de l'opération de Vénus.)

Ne vous joignez pas avec une femme pollue, ou qui a ses ordinaires, ni avec celle qui est malade des hémorroïdes. Ne touchez pas de choses immondes, ni de choses mortes (de là vient que Porphyre dit qu'il n'est pas permis à celui qui a touché un mort d'approcher des oracles peut-être parce que l'esprit, corrompu par quelque affinité de puanteur funèbre, devient inhabile à concevoir et recevoir les influences.)

Vous vous laverez, et vous vous oindrez et vous parfumerez. Et, après cela, faites votre sacrifice, car Dieu prend comme une odeur très suave ce que fait pour lui un homme purifié et disposé, et reçoit, conjointement avec son parfum, son oraison et son oblation qui montent à lui...

De plus, l'âme, qui est la production et lumière de Dieu même, prend plaisir à ces parfums et senteurs, les prenant par les mêmes narines par lesquelles elle a entré elle-même dans l'homme corporel, et par lesquelles, selon le témoignage de Job, il sort quelquefois des esprits tout pleins de vie, qui ne peuvent s'arrêter dans le cœur de l'homme échauffé de bile ou de travail (c'est pourquoi plusieurs savants estiment que l'odorat est le plus plein de vie et le plus spirituel de tous les sens).

De plus, les parfums, le sacrifice et l'onction entrent et portent leur odeur partout et ouvrent les portes des éléments et des cieux, afin que l'homme puisse voir par ces portes les secrets du Créateur, les choses du ciel, celles qui sont au-dessus du ciel et celles qui descendent du ciel (comme sont les anges, et les esprits des cavernes et des abîmes, les fantômes des déserts) pour les faire venir à lui, qu'ils paraissent et comparaissent et qu'ils lui obéissent.

Ils *(les parfums)* apaisent encore et tranquillisent tous les esprits, et les attirent (comme l'aimant attire le fer) et les joignent avec les éléments, et font que les esprits prennent des corps : car un corps spirituel s'en engrossit et nourrit beaucoup, et en devient plus gras, car il vit de vapeurs, de fumigations, et des odeurs des mets des sacrifices (1)...

Origines.

Transformé par la pureté, la continence, les frictions suaves, en une espèce de piège magnétique à prendre les entités surnaturelles, le Mage n'a plus qu'à séduire celles-là par des offrandes composites et à calmer leur rage d'être captives en murmurant, sur des rythmes obligatoires, certaines formules rituelles. C'est par l'incantation suivante que la Magie gréco-romaine, origine incontestable des traditions occultistes

(1) *Philo. occ.*, éd., cit. T. 2, pp. 280 et suiv.

françaises, prétendait réduire à merci Hécate, déesse des marais infernaux :

Viens, ô triple Bombo, Déesse infernale, et terrestre, et céleste ; déesse des chemins et des carrefours ! Ennemie noctambule de la lumière et qui cependant nous apportes la lumière, amie et compagne de la Nuit !... Errante parmi les ombres et les sépulcres, tu te plaîs aux longs abois des chiens et à la vapeur du sang répandu. Tu désires le sang et apportes aux mortels l'épouvante... O Gorgo ! Mormo ! Lune multiforme, favorise d'un rayon propice un sacrifice offert en ton honneur (1) !

Avez-vous déjà chassé le Dragon, Madame? C'est un monstre d'aspect plaisant, dont le crâne recèle des joyaux capables de rendre invisibles les amants clandestins. Mais il a un caractère difficile. Aussi les Indiens d'autrefois, au dire des bons auteurs, se garantissaient-ils des éclats de son mécontentement par des charmes brodés en fils d'or sur des napperons de pourpre :

Les dragons des montagnes ont leurs écailles de couleur jaune comme or ; plus longs, au reste, que ceux des plaines, avec une barbe hérissée comme les soies d'un pourceau, et aussi de couleur d'or ; les paupières et les sourcils plus enfoncés, dont part un regard trop horrible et épouvantable. Et quand ils rampent et se traînent par terre, les tablettes qu'ils ont sous le ventre tintent et résonnent tout ainsi que si elles étaient de métal. Et semble que de leurs crêtes de couleur rougeâtre sortent des étincelles de feu.

Ceux-ci attaquent aussi bien les Éléphants que ceux des campagnes. Mais les Indiens les prennent ainsi : ils étendent en premier lieu devant leur caverne une pièce de drap de pourpre, écrit dessus en lettres d'or, contenant certains charmes, qui les font endormir par force, si que leurs yeux, quelque surveillants qu'ils puissent être, en sont maîtrisés. Et eux, là-dessus, poursuivant les conjurations de leur science secrète, les contraignent à venir s'étendre et dormir dessus ces lettres. Alors ils se jettent soudain dessus, car ils sont là autour au guet, quand ils les entendent ronfler, et à coup de haches tranchantes leur coupent la tête, dedans laquelle se retrouvent de petites pierrettes de grande vertu.

On dit qu'en ceux des montagnes il y en a de fort plaisantes à l'œil et d'une très belle couleur, outre la propriété qu'elles ont d'une merveilleuse efficace, dont peut faire foi cet anneau qu'eut jadis Gygès.

Il est bien vrai que parfois le dragon, tirant avec soi l'Indien

(1) Stanislas de Guaita. *Essais de sciences maudites*. Paris. Carré, 1891, in-8°. T. II. Le Serpent de la Genèse, première septaine. Le Temple de Satan, p. 136.

dans sa caverne, avec son drap et sa hache, le dévore, ébranlant (à manière de parler) toute la montagne. Et ceux-ci repairent de ce côté qu'elle se va joindre à la Mer Rouge, dont se peuvent ouïr les horribles sifflements qu'ils jettent. Et y entrent quelquefois jusque bien avant dans les ondes. Ce serait chose difficile, au reste, de vous dire de la longueur de leur vie, car à peine le pourrait-on connaître ni croire.

Voilà ce que j'ai pu recueillir de ce qu'on raconte de ces dragons (1).

Cette Magie chasseresse est, en somme, licite et blanche. N'en déduisez pas, pour autant, que ces Anciens, dont tous les amateurs de sciences secrètes respectent l'habileté, ignorassent les criminelles délices des plus sombres enchantements. Leurs sorcières, que nos possédées les plus corrompues ont toujours choisies pour modèles, sans jamais parvenir à les égaler, vivaient diffamées par un déplorable renom. Le malheureux Lucain, qui périt victime des dépits littéraires de Néron, les redoutait fort, semble-t-il. Parlant des Magiciennes de Thessalie ou Hémonides, il rapporte que, pour se maintenir en bonne condition, elles se complaisaient à des idées si perverses qu'il n'ose pas les désigner clairement :

Ces âmes dans l'horreur trouvent tous leurs appâts.
Leur art est seulement tout ce qu'on ne croit pas.
Ce qui semble passer leur force ou leur malice,
Ce qui de la pensée est un affreux supplice,
Ce qui serait enfin un monstre parmi nous,
Pour ces cœurs abrutis est un charme bien doux.

Ces femmes sont-elles, d'ailleurs, totalement responsables? Ne subissent-elles pas l'influence, l'envoûtement d'une végétation maudite?

Ce climat est fécond en herbes criminelles,
Par qui l'enchantement prend des forces nouvelles,
Et dont le suc inspire au charme impérieux
L'infaillible pouvoir de contraindre les Dieux.

Lucain ne dissimule point combien le scandalise la puissance que manifestent tant de cruelles mégères. Tandis que les Déités restent sourdes aux clameurs des justes, elles

(1) Philostrate. *De la vie d'Apollonius Thyanéen en VIII livres.* De la traduction de Vigenère, reveuë et exactement corrigée sur l'original grec par Fed. Morel. Paris. Vve L'Angelier, 1611, in-4°. T. I, pp. 529 et suiv.

répondent, valetaille soumise, aux injonctions de ces furies :

Ces Êtres souverains dont la juste puissance
Souvent pour tous nos cris a peu de complaisance,
Que souvent nos soupirs ne peuvent approcher,
A cette infâme voix se laissent mieux toucher.
De leur Palais brillant elle sait mieux la route,
Et leur cœur tout ensemble et l'abhorre et l'écoute :
Que les Mages divers offrent sur leurs Autels
Un culte sacrilège aux Esprits immortels,
Qu'ils poussent dans les airs une voix concertée,
Quand l'Hémonide parle, elle est seule écoutée.

Erichto, l'Hémonide, use avec tant d'habileté de l'énergie que l'atroce musique de sa voix communique au verbe humain, que, provoquant les pires désordres, elle en vient à rétrograder le monde jusqu'au chaos primitif :

Souvent ses mots puissants, ses murmures vainqueurs
Ont malgré les destins mis l'amour dans les cœurs.
D'un feu qu'elle abhorrait l'âme est toute enflammée
Et ne sait ce qu'elle aime en la personne aimée.
Par un art tout contraire on a vu des Esprits
Se demander en vain ce qui les avait pris,
Et dans l'objet chéri ne voir plus ces amorces
Par qui l'amour contre eux avait trouvé des forces.
Souvent sans le secours du Philtre et du Poison
Ce charme a dans l'esprit éclipsé la raison
Et par lui les Vieillards dans leur âme glacée
Souvent ont vu renaître une flamme insensée.
Ce langage inouï, cette insolente voix
Sur les lois du trépas fait prévaloir ses lois,
Et ces sombres accents au gré des Hémonides
Sont des sources de vie ou des traits homicides.
Mais cet Art surprenant, ces termes enchantés
A de si bas effets ne sont pas limités :
L'Univers les redoute et leur force inconnue
S'élève impudemment au-dessus de la nue.
La Nature obéit à leurs impressions.
Le Soleil étonné sent mourir ses rayons.
Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la Terre.
Les Monts, aplanissant leur front audacieux,
Se trouvent transformés en des Champs spacieux.
Les Torrents suspendus interrompent leur course.
Les Fleuves révoltés remontent vers leur source.
L'Hiver le plus farouche est fertile en moissons.
Les flammes de l'Été produisent des glaçons

Et la Lune arrachée à son Trône superbe
Tremblante et sans couleur vient écumer sur l'herbe...

Erichto, comprenant que tout art qui ne progresse pas est menacé de déchéance, travaille à enrichir sa pharmacie personnelle de poisons inédits :

Cet usage odieux, cet effrayant savoir
Pour l'impie Erichto n'avait rien d'assez noir.
Pour cette âme de rage et d'horreur possédée
Le crime le plus grand n'est qu'un crime en idée.
D'exécrables efforts et d'infâmes travaux
Ont élevé son art à des monstres nouveaux.
Son séjour le plus doux sont les bois les plus sombres.
Du sein des monuments elle chasse les ombres.
Au travers du chaos ses regards pénétrants
Vont chercher le Cocyte et ses mânes errants,
Et du creux des tombeaux ou des lieux solitaires,
Chère aux Dieux des Enfers, elle en voit les mystères...

Enfin le Destin lui donne l'occasion d'accomplir son chef-d'œuvre. Le fils de Pompée, Sextus, s'en remet à ses soins pour soulever le voile de l'avenir. Elle médite des ouvrages de nécromancie qui surpassent en minutie et en horreur tout ce que l'on peut rêver. Elle parcourt un champ de bataille jonché de cadavres encore tièdes. Les gardiens des Enfers épient avec épouvante ses démarches. Quelle âme infortunée va-t-elle contraindre à vêtir de nouveau une enveloppe de chair? Enfin elle découvre une dépouille mortelle propre à la servir dans ses desseins...

Mais son choix arrêté sur l'objet de ses charmes
Rassure enfin l'Averne et finit ses alarmes;
Et ce corps qui doit vivre une seconde fois,
Par son ordre est porté sous l'épaisseur du bois.
Sous ces arbres touffus la nuit est redoublée.
De deux obscurités l'horreur est assemblée.
Mais bientôt en ce lieu par des mots concertés
Erichto fait briller des rayons enchantés.
D'abord aux yeux de tous elle change de forme.
Son visage est plus sombre et son air plus énorme.
Sur son front obscurci ses cheveux hérissés
Sont de lézards mouvants salement enlacés.
Sextus et ses Romains à leur maintien timide
Laissant voir leur faiblesse aux yeux de l'Hémonide :
« Quel spectacle, dit-elle, ou quel objet d'horreur
Verse dans vos esprits cette indigne terreur?
Quoi? S'il faut exposer à vos âmes tremblantes
Le soufre du Cocyte et ses vagues brûlantes,

Si de ses fiers Dragons les bruyants sifflements
Assourdissent les airs et tous les éléments,
Si j'étale à vos yeux et l'enfer et sa rage,
Où pourrez-vous alors retrouver du courage?
Si je mets devant vous des monstres irrités,
Qui peut rendre le calme à vos cœurs agités?
Mais quel effroi vous donne ou quel assaut vous livre
Cet innocent aspect d'un corps qui va revivre?
Si de quelque frayeur vous ressentez les coups
Les Mânes renaissants n'en ont pas moins que vous! »
Alors avec le fer on voit ses mains cruelles
Faire à ce tronc sanglant des blessures nouvelles
Et chercher à loisir par d'inhumains efforts
Une nouvelle vie en de nouvelles morts.
Elle abreuve le cœur des écumes gluantes
Que l'Astre de la nuit distille sur les plantes.
Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux
Tout ce que la Nature enfante d'odieux.
Elle mêle à du sang qu'elle puise en ses veines
Les entrailles d'un Lynx et le nœud des Hyènes,
D'un Céraste hideux la dépouille et les dents,
Les yeux d'un Basilic et le fiel des Serpents,
Le suc pernicieux des herbes enchantées
Que sa bouche et ses yeux ont souvent infectées.
Elle veut sous ses lois ranger les lois du sort
Et pour rendre la vie empoisonner la mort.

(Le texte original renfermant une liste plus complète des ingrédients employés par Erichto, j'en insère ici, pour vous récréer, Madame, la traduction fidèle : « Alors, faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle versa dans ses veines un sang nouveau, plein de chaleur. Elle a eu soin d'y mêler des flots de l'écume lunaire. Elle y mêle toutes les horreurs de la nature : l'écume du chien qui a l'onde en horreur, les entrailles du lynx, les vertèbres noueuses de l'hyène, la moelle du cerf nourri de serpents, la rémora, qui retient le navire, malgré le souffle de l'Eurus gonflant la voile, les yeux du dragon, la pierre sonore que l'aigle couve et réchauffe, le serpent ailé des Arabes, la vipère de la mer Rouge, la membrane du céraste encore vivant, la cendre du Phénix sur l'autel de l'Orient... »)

Le passage qui fait suite à ce répertoire, vous en apprendra plus que cent traités didactiques sur les techniques de l'incantation. Vous y remarquerez qu'Erichto imite d'une voix exercée tous les murmures et tous les bruits du monde, dont elle devient, en quelque sorte, l'Ame, avant d'adresser aux Dieux, maîtres des Ombres, une sommation dont on puisse entendre les termes :

Après qu'un noir venin et des liqueurs charmées
Eurent assez baigné leurs veines entamées,
Des accents confondus d'une effrayante voix
Elle fait retentir les rochers et les bois.
Il semble qu'on entend les ondes gémissantes
Briser contre un rocher leurs vagues impuissantes.
Il semble qu'on entend les hurlements des Loups,
La plainte de l'Orfraie et le cri des Hiboux,
Ou le Ciel en colère, armé de son tonnerre,
Avec un bruit affreux mugir contre la terre.
Après ces tons divers, que sa fureur confond,
Elle s'adresse aux Dieux de l'abîme profond :
« ... Si j'ai pour vous fléchir à mon premier murmure
La bouche assez profane et l'âme assez impure,
Si j'ai, pour concevoir des vœux dignes de vous,
Achevé des forfaits inconnus parmi nous,
Si j'ai par le blasphême et par le sacrilège
Acquis dans les Enfers assez de privilège,
Prêtez soudain l'oreille et le cœur à mes vœux
Et rendez à la terre une Ombre que je veux.
Je ne demande pas une Ame accoutumée
A boire sur le Styx le soufre et la fumée :
Celle que mon pouvoir redemande au trépas
Est un nouveau présent des civils attentats.
Si de ces factions l'insolence et la rage,
Si leur brutalité vous rend assez d'hommage,
Qu'à cet illustre Sang du plus grand des Latins
Ces Mânes soient ici l'organe des Destins! »

Et voici maintenant la scène, d'un intérêt capital, où Lucain peint en traits précis les affres de l'âme qu'Erichto contraint à se réincarner. Bien des Mages français, au cours des siècles, essaieront de répéter cette abominable expérience :

Elle achevait ces mots et leur force invincible
Fait paraître à ses yeux une essence invisible.
A voir un tronc meurtri, des membres altérés,
Une poitrine ouverte et des flancs déchirés,
L'Ombre fait de son corps sa plus rude épouvante
Et semble refuser cette prison sanglante.
Elle accuse les Dieux, elle se plaint au sort
Qu'un insolent pouvoir lui dispute sa mort,
Qu'on va jusqu'aux Enfers contraindre son envie
Et qu'un charme odieux la condamne à la vie.
Mais malgré ses refus et malgré ses efforts
Cette rebelle enfin se replonge en son corps.
On voit en même temps ses blessures fermées,
On voit d'un sang caillé les flammes rallumées.
L'artère avec le cœur reprend ses mouvements.
Le visage retourne à ses linéaments.

En ce corps, toutefois, la Nature affaiblie
Mêle un peu du trépas à ce retour de vie.
Il a, quoique mobile et quoique respirant,
Non la couleur d'un mort mais celle d'un mourant...
« Je sais, dit Erichto, qu'à ton âme interdite
Une seconde vie est un don qui l'irrite.
Mais étale à nos yeux les volontés du Sort
Et je te dois bientôt une seconde mort,
Un trépas immortel, et contre qui les charmes
Seront de vains efforts et d'impuissantes armes.
C'est là le prix heureux du pénible retour
Qui t'enlève à la Parque et qui te rend au jour. »

Les tribulations du malheureux Mort-Vivant ne sont pas encore achevées, mais elles touchent presque à leur terme. La violence d'une suprême incantation ouvre son âme à l'afflux des événements futurs :

Alors l'enchantement s'ajoute à la semonce.
De ce nouveau Prophète il instruit la réponse,
Et par lui dans son âme il sent bientôt couler
Cet avenir qu'on cherche et qu'il doit révéler (1)...

Cette démesure baroque, ce mélange adultère de sang chaud, de venins corrosifs, de chair torpide, sont bien propres à consterner tout enfant né de bonne mère. Et, de fait, les bourgeois de l'Empire Romain frissonnaient sans cesse et grinçaient des dents.

Lorsque la chaleur communicative de leurs banquets se résolvait en froideur nauséeuse, ils aimaient se raconter des histoires macabres, pour stimuler les mouvements de leurs entrailles.

Pétrone, ce dandy que le vilain Néron sacrifia à son ressentiment, rédigeant un reportage, assez canaille, sur les mœurs des nouveaux riches de son temps, note les propos qu'échangent après boire un groupe d'anciens esclaves parvenus à l'opulence par la crapule et le négoce.

La crainte que ces petites gens, mal débarbouillés de leur roture, ont des maléfices, y perce de toute part. Ils pressentent que les réalités coutumières ne sont que le masque d'autres réalités. Ils appréhendent de voir leurs commensaux se changer en loups-garous. Perdent-ils un jeune être cher, ils entendent bruire par les airs les ailes postiches des sorcières nécro-

(1) La *Pharsale* de LUCAIN ou *Les Guerres civiles de César et de Pompée* en vers françois (par Georges de Brébeuf). Paris, Loyson, 1670, in-12 pp. 270 et suiv.

phages ou stryges. Mais je laisse la parole au nommé Nicéros, à qui son hôte, Trimalchio, se prépare à donner la réplique, pour persuader niaisement de sa propre suffisance tous ses convives :

« ... Par bonheur, mon patron devait justement aller à Capua, trafiquer de quelques nippes assez belles. Profitant de l'occurrence, je requis de notre compagnon de chambre la conduite chez ma blonde, à cinq milles du logis. C'était un brave à trois poils, soldat de pied en cap, robuste s'il en fut. Et courageux comme Orcus. En route au premier chant du coq, nous marchions par un clair de lune aussi limpide que le jour. Bientôt, en rase campagne, nous nous trouvâmes parmi les tombeaux.

Tout à coup, au milieu du chemin, voilà mon homme qui s'arrête, puis se met à incanter les étoiles. Moi, je m'assieds en fredonnant et regarde aussi les astres, pour ne pas troubler le sortilège. Mais bientôt, portant les yeux sur mon bizarre compagnon, je l'aperçois en train d'ôter ses vêtements, qu'il dispose avec ordre sur le bord de l'allée. A ce spectacle, je commence à friser le naze. Peu à peu, l'épouvante me gagne. Je reste immobile, plus raide et plus froid qu'un trépassé.

Lui, cependant, urine tout autour de ses hardes et, soudain, se transforme en loup. Ne croyez pas que j'en impose. Mentir là-dessus, pour tout l'argent du monde, je ne le ferais point. Mais où donc en étais-je? Voici ! à peine devenu loup, notre homme de hurler et de fuir vers les bois. Je ne savais d'abord que résoudre ; mais, après quelques minutes, recouvrant mes esprits, je m'approche de ses habits afin de les emporter. Ils étaient changés en pierre. C'était à mourir de peur, convenez-en. Toutefois, j'eus la présence d'esprit de dégainer, car je n'ignore point combien les larves, lémures ou fantômes redoutent le tranchant et l'estoc des épées.

M'escrimant ainsi, de droite et de gauche, contre les stryges aériennes, j'arrivai clopin-clopant, à la villa de ma maîtresse. Je tombai quasi sans mouvement sur le seuil ; la sueur inondait mon visage et mes dents cliquetaient ainsi que dans la fièvre.

Alarmée et surprise de me voir en tel arroi, ma chère Mélissa me fit, néanmoins, quelques reproches d'arriver à cette heure indue : « Si tu étais advenu quelques moments plus tôt, me dit-elle, tu nous aurais été d'un grand secours. Imagine-toi qu'un loup de forte espèce a pénétré dans l'étable et saigné toutes nos ouailles à la gorge, comme un boucher de profession. Ni les cris, ni les fourches n'ont pu l'arrêter dans sa besogne. Mais, bien qu'il se soit enfui grâce à je ne sais quel aveuglement incompréhensible de nos gars, je ne pense pas qu'il ait beaucoup de quoi se gaudir à nos dépens ; un valet, plus ingambe que ses compagnons, l'a régalé d'un coup d'épieu à travers le col. »

A ce récit, je vous laisse à penser quelle fut ma stupeur et si j'ouvris de grands yeux. Dès que le jour parut, je galopai vers la ville, avec l'empressement d'un aubergiste larronné par les voleurs.

Arrivé à cette place où j'avais laissé les effets de mon compagnon transmués en cailloux, je ne trouvai plus rien, sinon une large traînée de sang. Quelques gouttes, çà et là, tachaient la poussière, comme il en tombe d'une blessure frais ouverte.

Peu après, étant de retour dans notre garni, je trouvai le soldat brave comme Orcus étendu sur des matelas et saignant comme un bœuf, tandis qu'un chirurgien était occupé à lui panser la gorge. Alors, j'entendis que j'avais fait route avec un loup-garou, changeant de figure à sa guise. A dater de ce moment, je refusai de manger avec cet homme, et l'on m'eût assommé plutôt que de me faire asseoir auprès de lui. Libre aux esprits forts de ne pas me croire ! Mais je veux être pendu si je surfais d'un iota. Et me soient les bons Génius fidèles, aussi vrai que je n'ai pas, dans mon récit, prévariqué le moindre mot. »

Nous restâmes fulgurés, d'étonnement : « Que la Foi, dit Trimalchio, accueille ton discours, si quelque Foi subsiste, aussi bien que mes crins se hérissent d'horreur. J'ai appris que Nicéros ne conte pas de bourdes. Bien plus, c'est un garçon de poids et nullement bavard. Moi-même, je vous ferai connaître une épouvantable chose. C'est comme un âne sur les toits. J'étais encore un éphèbe chevelu (car, dès l'enfance, j'ai mené la vie à l'instar de Chio) quand vint à trépasser Iphis, le mignon de notre maître. Herculès à moi ! une marguerite, une vraie poupée, un trésor de perfections. Comme sa pauvre mémère jetait des pleurs singultueux et que tous nous étions dans la tristimonie, voilà que les stryges commencent leur boucan. On eût dit l'abois des lévriers au pourchas d'un conil. Nous avions, alors, un Cappadox, grand gaillard des plus déterminés qui vous eût, à bras tendu, enlevé un taureau furieux.

Mon brave dégaine son espadon. Il enjambe le seuil en courant, la main gauche enveloppée avec soin ; il frappe une babeau, comme qui dirait à la place que je touche (puisse-t-elle être sauvée !) et la perfore d'outre en outre. Nous entendons un gémissement et (d'honneur, je ne mentirais pas !) nous ne voyons aucune sorcière.

Cependant, notre Cappadox, le brave à trois poils, revient, se jette sur un lit de camp. Il avait le corps strié d'ecchymoses livides, comme si on l'eût fouetté de verges, à cause que l'avait touché une mauvaise main.

Quant à nous, la porte close, nous reprenons itérativement notre office. Mais, tandis que la mère étreint le corps de son pauvre môme, elle touche et voit à la place un jaquemart de paille, sans cœur, sans intestins, absolument vide. Les stryges avaient dérobé l'enfant et substitué au cadavre un marmouset en chaume. Plaît-il? Faut croire que ces vieilles garces détiennent de terribles secrets ! Dans leurs besognes nocturnes, elles mettent la nature sens dessus dessous. Au reste, notre pourfendeur, le Cappadox, depuis cette aventure jamais ne retrouva ses couleurs ; bien plus, dans quelques jours à peine, il mourut frénétique (1). »

(1) Le *Satyricon* de Pétrone. Traduit par Laurent Tailhade. Paris. Éd. de la Sirène, 1922, in-16, pp. 120 et suiv.

Les stryges, comme vous le constatez, se contentaient modestement de lambeaux de cadavres. Certaines divinités, plus infatuées et plus délicates, les lamies, se plaisaient à sucer le sang des adolescents, après les avoir obligés à leur dispenser des satisfactions d'autre espèce.

Les Occultistes français ne les tiennent pas, d'ailleurs, en très haute estime. Offensées d'un si perfide dédain, elles ont donc émigré en Hongrie, où elles n'ont cessé, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, d'exercer la chirurgie vampirique, pour la plus grande joie des auteurs de romans noirs.

La présence d'un Illuminé suffisait jadis à traverser leurs projets. Dans l'anecdote, que j'aurai bientôt l'avantage, Madame, de vous rapporter, il se nomme Apollonius de Tyane et fut un concurrent malheureux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La victime de la lamie est un Ménippe, Corinthien, pourvu, comme il se doit, de tous les avantages de l'élégance, du talent, et des biens de fortune :

Une fois qu'il s'en allait tout seul de Corinthe au port de Cenchrée, il rencontra certain fantôme qui, ayant pris la ressemblance d'une fort belle jeune femme, le vint empoigner par la main et lui dit qu'il y avait déjà longtemps qu'elle était amoureuse de lui, étant native de la Phénicie, mais que, pour cette heure, elle faisait sa résidence en une maison de plaisance qu'elle avait aux champs assez près de là. Et, en la lui montrant du doigt : « Si vous voulez à ce soir venir là, vous oirez comme je chante et vous ferai tâter d'un vin qu'on n'en but jamais de semblable. Vous n'y trouverez point de compétiteur dont vous ayez cause de vous fâcher, car moi, belle comme vous me voyez, me donnerai du tout à vous, et en jouirez à votre plaisir, sans aucune contradiction ni traverse, pour vivre ensemble désormais en joie et liesse, me proposant de passer mes jours avec vous, qui êtes aussi un beau jeune homme digne d'être aimé sur tout autre. »

Lui, nonobstant qu'il fût assez bien instruit en philosophie, ne se trouvant pas, néanmoins, assez fort pour résister à de si poignants aiguillons, aussitôt que le soir fût venu, il s'en alla trouver la dame, et de là en avant la venait voir de jour à autre comme celle où il avait mis tout son bien et contentement, ne s'étant point encore aperçu que ce fût un fantôme tel que c'était.

Mais Apollonius, l'ayant déjà assez prévu, se mit à regarder attentivement ce jeune homme depuis les pieds jusques à la tête, de la même sorte qu'un imagier qui voudrait dessiner une statue. Et, après l'avoir bien contemplé, lui alla dire : « O mon beau jeune adolescent désiré et aimé d'une belle dame comme vous cuidez, c'est une serpente toutefois avec qui vous conversez et une serpente qui couche avec vous. Prenez-y donc garde ! » Menippus, tout ébahi de ces paroles, ne savait que dire, et Apollonius poursuivant : « Je vous l'ai dit, poursuivit-il, pource que vous pratiquez une femme qui n'est pas votre épouse... Mais je dési-

rerais volontiers savoir de vous une chose : Estimez-vous en bonne foi qu'elle vous aime? — Par Jupiter, alla-t-il dire, je crois que oui et qu'elle me veut un grand bien. — Ne la voudriez-vous donc épouser de bon cœur? fait Apollonius. — Et pourquoi non? répondit-il. — Et quand se doivent faire ces belles noces? dit Apollonius. — Au premier jour, répondit-il, et, par aventure, demain. »

Apollonius s'y voulut trouver et, attendant l'heure du banquet où tous les conviés étaient jà rassemblés, il leur alla dire : « Mais où est notre mariée pour l'amour de qui nous sommes tous ici venus pour honorer le festin de ses épousailles? — Elle n'est pas loin, répondit Ménippe. » Et, là-dessus, la couleur lui étant montée au visage, se leva en pieds : « Faites-nous la donc venir, répliqua Apollonius. Mais, dites-moi un peu je vous prie, cet or, cet argent, et tant d'autres richesses que je vois ici, sont-ils de vous ou de votre épouse? — Tout cela vient d'elle, va-t-il répondre, et lui montrant une vieille robe de gros drap à demi-usée : voilà tous les meubles que j'ai. »

Alors Apollonius, en se retournant vers les invités, leur va dire : « Voici, messieurs, les jardins ici de Tantale, lesquels, selon ce qu'en écrit Homère, sont quelque chose en apparence, mais à la vérité et réellement rien du tout. Si que, pour les voir, il ne nous est pas autrement besoin de descendre jusqu'aux enfers, car vous connaîtrez assez tôt que tout ce que vous voyez n'est qu'une illusion, ni ayant chose aucune qui soit telle qu'elle le montre en apparence, ains tant seulement une ombre et image de ce qu'elle représente. Et, afin que vous connaissiez que tout ce que je vous dis est vrai, cette bonne dame, l'épousée, que nous attendions, est une de celles qu'on appelle les Lamies, autrement les Larves et Lémures, et quelques-uns : Stryges, fort lubriques et inclinées à l'amour, aux lubricités et luxures, convoiteuses et friandes, au reste, de la chair humaine et, pour cet effet, coutumières d'allécher à s'accointer d'elles ceux qu'elles veulent enfin dévorer. »

Et, lui oyant proférer telles choses : « Vous pourrez une autre fois mieux parler, alla-t-elle dire, fort indignée de ses propos. » Et, quant et quant, va débagouller infinies injures à l'encontre des Philosophes, alléguant qu'ils tenaient de la folie. Mais en un instant tous ces riches meubles de vaisselle d'or et d'argent, tapisseries et autres précieuses besognes disparurent soudain avec les pages, serviteurs, officiers et tous le par-en-sus du train, pour les reproches que leur avait faits Apollonius. Et elle, comme pleurant à chaudes larmes, le requérait de ne la vouloir tourmenter plus outre, ni la contraindre de confesser qui elle était ! Mais lui, la pressant toujours davantage, et lui disant qu'il ne lui permettait pas de partir de là qu'elle ne s'avouât être une Lamie, elle se confessa être telle, et que tout ce qu'elle avait donné de joie et plaisir à Ménippe n'était que pour le dévorer selon qu'elle avait accoutumé de se paître des plus beaux et agréables adolescents, quand ils étaient parvenus en fleur d'âge et à la perfection de leur sang (1).

(1) Philostrate, éd., cit., T. I, pp. 808 et suiv.

Je m'excuse d'avoir traîné votre délicatesse sur une suite d'images si désobligeantes. J'y renonce. Il en est temps, car vous seriez portée à croire que les Anciens, maîtres de nos Occultistes français, nourrissaient pour la noire Magie cérémonielle une telle préférence, qu'ils en venaient à négliger les calmes études de la pâle Magie naturelle. Ils y vaquaient, au contraire, avec une exquise attention.

Savez-vous qu'ils ont porté la Physionomie, cette connaissance des particularités augurales du corps humain, à un très haut degré de perfection? Je n'ignore pas que vous considérez les volutes du système pileux des gens qui vous approchent comme une cryptographie dont vous voudriez posséder, le chiffre. Pour vous aider à bien choisir vos amis, ce chiffre je vous en instruirai, Madame :

Les cheveux frisés en un homme sont des signes de tromperie et de timidité et les cheveux abattus de stolidité et de bêtise. Ceux qui ne tiennent pas beaucoup de ces deux qualités-là sont les meilleurs.

Des cheveux fort épais n'appartiennent qu'à des gens qui approchent beaucoup du naturel farouche des bêtes. Et, avoir naturellement les cheveux fort clairs est un présage d'une forte inclination à faire le mal et à tromper. Ce qui est entre ces deux extrémités est louable.

Au reste, il n'appartient qu'aux femmes d'avoir les cheveux beaucoup déliés : un homme est efféminé quand il les a de cette sorte.

Ceux qui sont extrêmement rudes ne sont pas bons aussi, car ils ne dénotent que les brutalités d'une humeur farouche. La médiocrité en cette nature de cheveux est très bonne.

Les noirs marquent de la timidité et de la finesse. Les blonds, qui approchent le plus du blanc, comme sont ceux des Scythes et des Gaulois, sont des indices d'une humeur revêche, intraitable, farouche et d'une insigne bêtise. Lorsqu'ils ne sont pas si blonds, ils signifient une grande docilité, une insigne douceur, et une grande facilité à apprendre toutes sortes d'arts.

Les roux, approchant de la couleur de la fleur de grenade, ne valent rien : ceux qui les ont de cette nature-là d'ordinaire sont plus brutaux que les bêtes brutes, impudents, infiniment attachés au gain.

Le grand poil, et épais, aux cuisses est une marque d'un esprit brutal et qui n'apprend rien qu'avec des peines incroyables. Ceux qui ont beaucoup de poil et aux reins et aux cuisses, et plus qu'aux autres parties du corps sont fort luxurieux. Et ceux qui en ont beaucoup et à l'estomac et au ventre sont et fort volages et fort lascifs.

Avoir force poil au dos est en quelque sorte ressembler aux oiseaux, de sorte que ceux qui y en ont beaucoup ont des destins fort relevés mais peu fermes. Et avoir force poil à l'estomac et

fort long est être chaud et prompt en ses conseils, et avoir, comme l'on dit, deux cordes tendues à son arc comme les gens doubles. Outre plus, c'est approcher de la nature d'un bœuf d'avoir tout le corps velu et démesurément couvert de poil rude. Et en avoir la nuque du col fort touffue et hérissée est avoir une grande force et un grand courage.

Quand la chevelure tombe naturellement sur le milieu du front et qu'elle se retire du côté des oreilles, c'est un signe aussi de grande force et de grand courage. Les cheveux droits sont cheveux d'un homme timide et malfaisant. Ceux dont les sourcils approchent fort près du nez et s'étendent aussi jusqu'aux tempes sont aussi pourceaux que les pourceaux-mêmes. Ceux qui les ont fort épais sont fort tristes et n'ont rien qui leur sied mieux que la tristesse (1).

Ayez, en outre, égard à la voix de ceux qui briguent l'honneur de vous servir : c'est le ton qui fait la chanson des âmes :

La parole enrouée et désagréable est la parole d'un homme de peu de jugement et querelleux et gourmand. Celle qui est d'un mauvais son et à peu près semblable à la voix d'une brebis est celle d'un homme stupide.

Ceux qui l'ont grosse d'abord et à la fin aiguë sont tristes et colères. L'avoir et aiguë et empêchée est avoir l'esprit bizarre et inconstant et l'avoir aiguë, molle et fort distincte est être mol et efféminé.

Celle dont le ton est gros, grave et peu flexible est une marque de mœurs généreuses, d'une grande prudence et d'une grande justice.

Ceux dont la parole est et grave et molle tout ensemble sont déraisonnables et fols en leurs conseils.

Ceux qui l'ont comme gémissante, aiguë et en quelque façon semblable à la voix des oiseaux, méditent d'ordinaire des choses hautes, mais sont faillis de courage et fols pour la plupart du temps.

Une parole faible et plaintive est la parole d'un homme adonné au gain, d'humeur mélancolique, ou qui se défie de toutes choses.

Ceux qui parlent du nez sont menteurs, malins, curieux et se réjouissent facilement du malheur d'autrui.

Parler avec véhémence et désagréablement est témoigner la violence, la colère et l'injustice que l'on a dans l'esprit, et, avec cela, l'aversion qu'on a pour tous les hommes.

Une parole aiguë et faible ne signifie que de la paresse et de la timidité et parler vite est un indice de timidité et de folie.

Ceux qui ont de la difficulté à parler pour la plupart du temps sont fols et malfaisants.

Quand quelqu'un a la voix semblable à celle de quelque bête

(1) *La Physionomie, ou des indices que la nature a mis au corps humain...* Avec un traité de la divination par les palpitations... Le tout traduit du grec d'Adamantius et de Melampe, par Henry de Boyvin de Vauroüy, âgé de douze ans. Paris. Du Bray, 1635, in-8° pp. 151 et suiv.

son naturel répond à celui de la bête à la voix de laquelle la sienne est semblable. Quelques-uns parlent en chiens, d'autres en singes, d'autres braient comme des ânes, d'autres semblent hennir comme des chevaux, d'autres ont la voix d'un ours, d'autres bêlent comme des brebis et d'autres ont leur parole en quelque façon pareille à celle d'autres animaux (1).

Instruite de toutes ces particularités, je ne doute pas que vous ne donniez à votre conversation un lustre nouveau, en la parant de portraits intimes, malins à faire frémir les Dames enregistrées par Saumaise en son *Dictionnaire des Précieuses*, et de croquis aussi plaisants que celui-ci :

Un homme efféminé a le regard humide et effronté. Ses yeux vont et viennent de tous côtés. Il fronce et les joues et le front. Ses sourcils demeurent toujours en même place et ne remuent point. Son col penche de quelque côté et ses reins ne sont guère en repos. Tout se meut en lui et semble tressaillir à tous moments. Il saute souvent. Les genoux lui démangent continuellement en sorte qu'ils ne peuvent demeurer un moment en repos. Il hausse souvent les mains, se regarde et s'admire. Il a la voix grêle, molle, aiguë et fort lente (2).

La Physionomie passe souvent (à tort) pour un jeu. Plus sérieuse serait l'Astrologie des Anciens. Cet importante rubrique de la Magie naturelle leur a fourni, en effet, la matière d'étonnants poèmes prophétiques. De l'un d'eux, je détache un fragment capable de vous étonner : vous y découvrirez que le romain Manilius a prévu les caractères de notre tragique littérature actuelle, née sous le signe du Verseau. Il prélude en ces termes :

Sortant des régions du Verseau pluvieux,
Céphée inspirera d'autres goûts que les jeux.
Il donne le front grave et sur le caractère
Modèle le visage et l'apparence austère...

Voici, maintenant, les mœurs et conditions de l'écrivain qu'ondoie le flot saumâtre du Verseau :

A la muse tragique il fournit le sujet.
Bien que sur le papier, le sang sort de sa plume.
A contempler le meurtre ou le feu qui s'allume
Dans la cité troublée il met tout son bonheur.
Du tombeau ténébreux il ravive l'horreur.

(1) *La Physionomie, ou des indices que la nature a mis au corps humain...* Avec un traité de la divination par les palpitations... Le tout traduit du grec d'Adamantius et de Melampe, par Henry de Boyvin de Vauroüy, âgé de douze ans. Paris. Du Bray, 1635, in-8° pp. 170 et suiv.

(2) *Ibid.*, *Physion.* ch. XL.

Peint le père gorgé de sa progéniture,
Le soleil revenant sur ses pas, la nature
Errant, comme l'aveugle, en un jour sans clartés.
Des rois qu'un même flanc dans Thèbes a portés
Avec joie il dira la lutte, et dans un frère
Coment sont confondus et le fils et le père;
Médée, avec son père et son frère et ses fils,
Envoyant d'un côté la robe aux noirs replis,
Et de l'autre, en présent, la flamme vengeresse;
La fuite dans les airs de cette enchanteresse
Sur un char attelé de monstrueux serpents...

Ce sinistre génie n'est pas en peine de trouver un acteur soucieux de ne pas défigurer des personnages si charmants :

Sa pose du destin reproduit chaque face,
Son geste vaut les chœurs dans les faits qu'il retrace,
A son commandemant Troie est là près de nous
Et Priam expirant vient tomber devant tous (1).

Si l'image de Jean-Louis Barrault a hanté un instant votre esprit, chassez-la doucement et retrouvez votre sourire. La Magie naturelle des Anciens, va, faisant à propos état d'analogies peu évidentes, interpréter vos rêves les plus bizarres. Vos ténèbres intérieures sont-elles émaillées d'Astres?

La Lune, c'est la femme, nourrice, fille, ou sœur de celui qui songe ; et signifie : argent, richesse, marchandise, trafic, et navigation...

Se mirer en la Lune : c'est génération de fils à l'homme, de fille à la la femme...

Étoiles tombant en terre ou disparant, c'est perte de gens, parents ou amis (grands ou petits selon la qualité des étoiles).

Dérober les étoiles n'est pas bon : est advenu qu'après ce songe les songeurs ont commis sacrilège et en ont été repris et punis.

Manger les étoiles aussi n'est pas bon, sinon aux Astrologues et vaticinateurs, auxquels signifie : gains (aux autres : mort).

Voir les étoiles sous la couverture de la maison, c'est que la maison sera déserte, consumée ou brûlée, ou que le maître de la maison mourra...

Soleil obscur, ou saignant, ou comme murmurant d'ire et de chaleur, est mauvais à tous, et signifie : empêchement, maladie d'yeux et d'enfant ; toutefois a été trouvé bon à ceux qui sont en doute et qui veulent être secrets...

(1) *Les Cinq livres des astronomiques* de Marcus MANILIUS. Trad. en vers par Louis Ricouart. Paris, Picard 1883, in-8° p. 152.

Assistez-vous à votre mort ou à vos noces?

Songer être mort sont noces à celui qui est à marier, car mort et mariage se représentent ; et, pourtant aussi, aux malades songer de soi marier et célébrer noces est signe de mort...

Vous sentez-vous mise en croix? (Pour nous autres, chrétiens, n'est-ce pas là le plus impertinent des oracles?)

Être crucifié est bon à ceux qui veulent naviguer et aux pauvres. Mais aux riches : au contraire. Aux non-mariés sont noces, aux serfs : liberté. C'est aussi changement de lieu...

Toute une symbolique des amours ancillaires n'est-elle pas indiquée dans les lignes qui suivent?

Le bassin signifie la bonne chambrière. Boire ou manger dedans, c'est amour de servante. Se voir dans le bassin comme dans un miroir, c'est avoir enfants de la servante...

Terminons par ces deux remarques, fleurs vénéneuses dont maintes abeilles sadiques extrairaient un capiteux nectar :

Il est bon de fesser ou fouetter seulement ceux qui sont sous nous (sinon la femme, car serait doute qu'elle fût adultère).
Toujours est bon d'être fessé de verges ou de la main, et signifie profit. Mais de cuir, de cannes, et de bâtons est mauvais (1).

Ici, Madame, vous m'adresserez peut-être, à bon droit, quelques reproches, disant que vous espériez trouver en moi mieux qu'un secrétaire égrillard de vos écarts nocturnes, et qu'aujourd'hui les moindres grimauds de collège, endoctrinés par Mme Choisy, savent écrire de pédants pamphlets sur les microbes de leur sommeil.

Certes. Mais, détournant le cours de vos reproches, puis-je vous apprendre que les Anciens n'étaient pas attentifs à leurs seuls rêves et qu'ils cultivaient un grand nombre de menues divinations domestiques, dont nos Occultistes ont retenu quelque chose?

C'est ainsi qu'ils tiraient des palpitations qui secouaient furtivement leurs membres ou leurs viscères des avis profitables. Ils tenaient pour avéré que le corps humain est une plaque sensible où la moindre secousse involontaire inscrit un présage et délivre un message, venus de l'au-delà par transmission analogique.

(1) *Les Jugements astronomiques des songes*, par ARTEMIDORUS... (trad. par Charles Fontaine). Troyes, Oudot 1634, in-12, passim.

Si vous dites, Madame : *Mon oreille droite siffle et bouge, on médit de moi*, vous témoignez pour la vérité de la Magie naturelle. Sachez pourtant que les spasmes de vos charmantes oreilles requièrent des réflexions moins sommaires et plus précises :

Quand l'oreille droite palpite ou corne, c'est un signe que quelqu'un nous apportera quelque joie. A un valet, c'est un signe de quelque réjouissance qui lui doit arriver. A une fille, elle promet de l'accroissement en sa fortune et à une veuve, du bien.

Quand la gauche palpite, elle signifie quelque chose d'extraordinaire et de grand. A un valet elle présage la commission de quelques affaires d'importance. A une fille, du déshonneur, et à une veuve, la perte de quelque chose qui lui est chère.

Lorsque la partie extérieure de l'oreille droite palpite, c'est un mauvais augure : elle présage du mal. Et lorsque celle de la gauche palpite, elle présage aussi du mal. A quiconque elle palpite de cette sorte doit arriver des nouvelles dont il n'aura point sujet de se réjouir, si ce n'est que ce soit quelque valet, car alors il lui doit arriver du bien (1).

Il est d'autres mouvements de notre corps qui, quoique malheureusement dérobés à la vue par nos vêtements, méritent de nous tenir en alerte. Si vous comptez parmi vos admirateurs des fermiers généraux, partisans, hommes de finances, ne manquez pas de leur communiquer le texte suivant : ils vous en sauront un gré infini et ne graviront plus les marches de la Bourse des Valeurs sans attendre, avec angoisse, dans leurs chausses un tremblement invisible et révélateur, car :

Quand la fesse droite palpite à un homme d'affaires, c'est à dire que ses desseins seront renversés et ses peines, perdues. Quand c'est la fesse gauche qui palpite à un homme riche, c'est un signe qu'il lui conviendra faire de la dépense. A d'autres, c'est un présage de bonheur et de la domination qu'ils s'acquerront sur ce qu'ils désireront à l'avenir (2).

Avec votre consentement j'interromprai maintenant nos amusements sérieux et comiques et vous donnerai quelque relâche, avant de vous présenter la main pour vous aider à sauter du v^e^ siècle au XIII^e^ siècle de notre ère.

Vous avez clairement entendu que les Anciens, habiles à varier les modes de ce raisonnement par analogie, dont les résultats étranges ont toujours séduit les Occultistes, ont été fort entêtés de Magie cérémonielle, capturant les Démons,

(1) *Physion.*, éd. cit., pp. 216 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 261.

les Ames et les Ombres, et de Magie naturelle, utilisant à des fins curatives ou divinatoires les propriétés cachées des choses.

Moyen-Age.

Ils ont constitué de la sorte une encyclopédie du mystère, dont on ne saurait trop admirer la rigueur, l'ampleur, la minutie. La France médiévale en a conservé maints articles. Ceux-ci ont permis à d'obscurs enchanteurs de célébrer à l'ombre des cathédrales le culte traditionnel des payens mystiques, sans que la chaîne des initiations individuelles ou collectives ait jamais été brisée.

Les doctrines magiques de l'Antiquité n'ont subi, d'ailleurs, au moyen âge que peu de changements, quoique les Occultistes français du XIII^e et du XIV^e siècles aient tenté, avec bonheur, de les compléter par des emprunts à la Kabbale, des spéculations sur les esprits élémentaires et des manipulations alchimiques.

Laissez-moi transcrire à votre intention la scène célèbre du *Miracle de Théophile*, où l'on assiste à l'évocation du Diable par le magicien Salatin. Pour s'assurer le concours malveillant du Prince des Enfers, il hurle des vocables hébraïques, au sens mal défini, étant persuadé que les mots arbitraires et rares ont plus d'efficacité que les mots dégradés par un usage quotidien. (D'après le savant M. Gustave Cohen, *Bagahi laca* = *Berah laka* (va-t'en) ; *Bachahé* = *Bicha* (mauvais) ; *Lamac* ou *Lamec* désigne le Diable ; *Achabahè* = *Achebia* (je conjure) ; *Bachalyos* = *Ba* + *Hayos* (par les Anges) ; *Sabalyos* = *Sabaoth* (Dieu des Armées) ; *Baryolas* adjure le démon *Bérial*, *Samahac*, le démon *Samael* ou *Samayal; Famyolas* = *Famalia* (le cortège des maudits) :

Salatin

Un Chrétien s'est sur moi mis
Et je m'en suis moult entremis
Car tu n'es pas mon ennemi :
Ois-tu, Sathan?
Demain viendra si tu l'attends :
Je l'ai promis par quatre temps.
Attends-le donc!
Il a été moult grand prud'hom.
Pour ce fait-il plus riche don.
Mets-lui tes trésors à bandon.
Ne m'ois-tu pas?
Je te ferai plus que le pas

Venir, je cuid'.
Tu viendras encor cette nuit
Car ton retard malin me nuit :
J'en ai béé!
(Ici Salatin conjure le diable).
Bagahi laca! Bachahé!
Lamac! Cahi! Achabahé!
Karrelyos!
Lamac! Lamec! Bachalyos!
Cabahagi! Sabalyos!
Baryolas!
Lagozatha! Cabyolas!
Samahac et Famyolas,
Harrahya!
(Or vient le Diable qui est conjuré et dit :)
Tu as bien dit ce qu'il y a.
Cil qui t'apprit rien n'oublia.
Moult me tortures (1)*!*

A lire ce dialogue épineux, ne prenez pas, Madame, trop mauvaise opinion des Occultistes français du moyen âge. Avant de s'acoquiner avec le Diable, ils tâchaient, par Magie cérémonielle, de se concilier les Esprits Élémentaires, qui sont de gracieuses créatures dont le commerce vous agréerait.

Elles animent, comme leur nom l'indique, les quatre éléments. Les Salamandres dessinent dans les flammes des arabesques tortillées. Les Sylphes, comme des javelots, traversent les airs en sifflant. Les Ondins, aux molles courbes, coulent avec les ruisseaux. Les Gnômes se glissent dans les veines de la terre et y cultivent des plantes métalliques.

Pour exercer leur industrie, Dieu a refusé de leur accorder une âme immortelle. Aussi n'ont-ils d'autre ressource que de requérir d'amour les hommes et les femmes, afin d'obtenir d'eux, au cours d'étreintes pénétrantes, les prémices de la vie éternelle. Certes, la familiarité des Esprits Élémentaires procure à ceux qui en sont dignes les avantages d'une science surhumaine et d'une rare volupté. Encore faut-il qu'ils n'enfreignent pas, délibérément, certains interdits.

C'est ce qu'à ses dépens apprit Raimondin, l'honorable fondateur de la famille de Lusignan. Il avait, comme chacun sait, épousé en justes noces, la fée Mélusine, qui appartenait (mais il l'ignorait) à la famille des Ondines. Celle-ci entendait par ce mariage, remédier aux malédictions qui pesaient sur

(1) *Œuvres complètes de Rutebeuf*, trouvère du XIIIe siècle, recueillies et mises au jour pour la première fois par Achille Jubinal. Paris, Daffis 1874-1875, in-16. T. II, pp. 239 et suiv.

elle. Raimondin s'était engagé à ne pas chercher à la surprendre, tandis qu'elle s'enfermait dans ses étuves particulières. Mais, un jour, il manqua à son serment :

En cette partie, nous dit l'histoire que tant vira et ravira Raimondin, qu'il fit un pertuis en l'huis de la pointe de son épée, par quoi il put aviser tout ce qui était dedans la chambre, et vit Mélusine, qui était en la cuve, jusques au nombril en signe de femme, et peignait ses cheveux ; et du nombril en bas, en signe de la queue d'une serpente, grosse comme une caque à harengs et moult longuement débattait sa queue en l'eau, tellement qu'elle la faisait bondir jusques à la voûte de la chambre...

A Raimondin, Mélusine démasquée adresse des remontrances, que feu M. Jean Giraudoux, auteur d'une *Ondine*, qui manque de simplicité, a peut-être connues :

Ha, ha, Raimondin, la journée que je te vis premièrement fut pour moi trop douloureuse. A la male heure vis oncques ton gent corps, ta façon, ni ta belle figure. Mal convoitai ta beauté, quand tu m'as si faussement trahie. Combien que tu sois parjure envers moi, quand tu mis peine de moi voir, mais pour ce que tu ne l'avais mie encore découvert à personne, je te l'aurais pardonné en cœur, et ne t'en eusse point fait de mention et Dieu te l'eût pardonné : car tu eusses fait ta pénitence en cestui monde. Las, mon ami, or sont nos amours tournés en haine, en douleurs, en dureté ; nos soulas et joie, en larmes et en pleurs ; notre bonheur, en très dure infortuneuse pestilence ! Las, mon ami, si tu ne m'eusses faussé ton serment, j'étais jetée et exemptée de peine et de tourment, et eusse eu tous mes sacrements, et eusse vécu tout le cours naturel comme femme naturelle, et fusse morte naturellement !... et mon corps eût été enseveli en l'église Notre-Dame-de-Lusignan, et eusses fait mon anniversaire bien et dûment ! Or suis-je par ton fait rabattue en la pénitence obscure où j'avais longtemps été par mon aventure, et ainsi le me faudra porter et souffrir jusques au jour du jugement et par ta fausseté ! Je prie à Dieu qu'il te le veuille pardonner !

Là-dessus, Mélusine, qui a été faite participante de la Rédemption, mais, par la faute de son époux, n'a point obtenu son pardon temporel, se prépare à divaguer par le monde sous sa forme serpentine jusqu'au Second Avènement :

Adonc commença à faire un grief soupir, et laissa la fenêtre, et saillit en l'air, et trépassa les vergers, et lors se mua en forme de serpent moult grande, grosse et longue comme de quinze pieds. Et sachez qu'en la pierre sur quoi elle passa au partir de la fenêtre, demeura et encore est empreinte la forme du pied d'elle.

Adonc moult grand'douleur menaient la baronnie, dames et

damoiselles, et spécialement celles qui l'avaient servie, et par-dessus tous les autres Raimondin faisait deuil moult aigre et merveilleux.

Et lors saillirent tous ès fenêtres pour voir quel chemin elle tiendrait. Lors la dame, ainsi transmuée en guise de serpent comme dit est, fit trois tours environ la forteresse, et à chacune fois qu'elle passait devant la fenêtre, elle jeta un cri si merveilleux que chacun en pleurait de pitié, et apercevait-on bien qu'elle se partait bien envis *(malgré soi)* du lieu, et que c'était par contrainte. Et adonc elle prit son chemin vers Lusignan, menant par l'air si grand effroi en sa furieuseté, qu'il semblait partout en terre que la foudre et tempête y dût choir du ciel...

Le rédacteur de ce pittoresque récit, Jehan d'Arras, qui écrivait environ 1380 et fut serviteur de Jehan de Berry, prince royal, entend qu'on ne le tienne pas pour une fiction forgée à plaisir et invoque le témoignage de son seigneur, qui avait investi naguère la cité forte de Lusignan :

Quant à moi véritablement j'ai ouis dire à mon très-redouté seigneur... que, certainement, par peu de temps avant que la forteresse fût rendue, que icelui Sersuelle *(Le châtelain)* gisait en son lit au chastel de Lusignan, avec lui une femme née de Sancerre, nommée Alixandre, qu'il tenait en concubinage. Il vit lors présentement apparoir devant son lit une serpente moult merveilleuse, grande et grosse, et avait bien longue queue comme de sept à huit pieds, et était brodée de couleur d'azur et d'argent, et ne sut oncques par où elle entra, car à cette heure tous les huis étaient fermés et barrés, et avait en la cheminée moult grand feu qui bien ardait, et clair.

Et celle serpente allait et venait, débattant sa queue sur le lit, sans eux mal faire. Et Sersuelle dit à monseigneur pour certain qu'il n'avait oncques eu en sa vie, ni eut oncques puis si grand'-peur. Et si lui dit qu'il se dressa en son séant en son lit et prit l'épée qui était en son chevet. Et lui dit la femme qui était avec lui, ainsi qu'il le recordait à monseigneur : « Comment, Sersuelle, vous qui avez en tant de bonnes places été, avez-vous peur de celle serpente? Certes, c'est la dame de cette forteresse, et qui l'a fait édifier. Sachez qu'elle ne vous fera jà mal. Elle vous vient montrer comment il vous faut désaisir de cette place. »

Et dit Sersuelle que celle Alixandre n'eut oncques peur. Mais il dit bien qu'il ne put oncques assûr être. Et grand'pièce après, elle se mua en guise de femme haute et droite. Et semblait être vêtue d'un gros bureau, et ceinte dessous les mammelles. Et était affublée, d'un couvrechef à la guise du vieil temps.

En celui état que je vous dis et ai recordé, jura et affirma Sersuelle à monseigneur qu'il la vit ; et puis il dit qu'elle s'alla seoir sur le banc auprès du feu. L'une heure, avait le visage devers le lit et le dos au feu, et si qu'il pouvait bien tout à plain voir sa face, et bien semblait qu'elle eut été moult belle femme. Et l'autre

heure, elle tenait le visage devers le feu et guère de temps ne se tenait en un mouvement. Et dit Sersuelle qu'elle demeura jusques à une heure près du jour. Adoncques se transfigura en guise de serpente comme devant, et s'en alla débattant sa queue autour du lit et sur le pied, sans mal faire. Et puis elle se partit si soudainement, qu'il ne vit point son partement, ni ne sut oncques par où elle s'en était allée...

Et Jehan d'Arras de conclure que, seuls, les malotrus, qui n'ont pas reçu la grâce de profiter en la Magie, réputeront invraisemblable la piteuse histoire de Mélusine. De fait, le grand Paracelse lui-même y crut (quoique à regret) : il assurait que la célèbre fée était, certes, une Ondine, mais manifestement possédée par un impur Démon :

Et plus sera la personne grossière, et plus envis *(en dépit d'elle)* le croira ; et plus sera déliée d'engin et de science naturelle, plus tôt aura affection que ce soit chose créable, combien que les choses secrètes de Dieu ne peut aucun bonnement savoir (1)...

Non contents d'avoir avec les Esprits Élémentaires des habitudes charnelles, les Occultistes du XIVe siècle s'employaient de leur mieux aux progrès de l'Alchimie. Certes, ils en avaient reçu les principes de l'Égypte, par les Arabes, mais ils en tiraient des maximes qui les frappaient, eux-mêmes, d'étonnement. Ils admettaient que toutes les matières métalliques sont issues de semences de même espèce, qui végètent dans la moite matrice de notre mère la Terre.

Si nul accident ne vient entraver leur développement, elles donnent naissance à des pépites d'or, fleurs parfaites. Mais lorsqu'une conjoncture malheureuse arrête leur croissance, elles ne poussent que des avortons : le plomb, le fer, l'étain, le cuivre, le mercure, l'argent. La tâche de l'Alchimie est de réveiller les vertus du germe assoupi qu'ils renferment, au moyen d'un agent complexe, la Pierre Philosophale. Celle-ci, projetée dans un creuset, plein de quelque métal en fusion, le transmue en or. Elle perpètre ce prodige naturel, parce qu'elle retient toutes les énergies du cosmos. Le fameux Arnaud de Villeneuve, victime involontaire de feu M. Ernest Renan, écrit au début du XIVe siècle :

Tout ce qui naît, tout ce qui croît, se multiplie selon son espèce. Ainsi les arbres, les hommes, les herbes. Une graine peut produire

(1) *Mélusine*, par Jehan D'ARRAS, nouvelle édition conforme à celle de 1478, avec une préface par M. Ch. Brunet. Paris, Jannet 1856, in-16 pp. 332 et suiv.

mille autres graines. Donc il est possible de multiplier les choses à l'infini.

D'après ce qui précède, celui qui analyse les choses, verra que si les Philosophes ont parlé d'une façon obscure, ils ont dit du moins la vérité.

Ils ont dit en effet que notre Pierre a une âme, un corps et un esprit, ce qui est vrai. Ils ont comparé son corps imparfait au corps, parce qu'il est sans puissance par lui-même. Ils ont appelé « Eau » un esprit vital, parce qu'elle donne au corps, imparfait en soi et inerte, la vie qu'il n'avait pas auparavant et qu'elle perfectionne sa forme. Ils ont appelé le ferment « Ame », car, ainsi qu'on le verra plus loin, il a aussi donné la vie au corps imparfait. Il le perfectionne et le change en sa propre nature (1).

Avant d'entreprendre la fabrication de la Pierre, il importe de ressasser jusqu'à la stupeur, le plus célèbre et le plus concis des aphorismes de la science secrète (dont l'auteur, un Arabe, florissait au IXe siècle) : *La Table d'Émeraude*, ou, mieux :

Les Paroles des secrets d'Hermès, qui était écrites en table d'Émeraude, laquelle fut trouvée entre ses mains, en une fosse obscure, où son corps fut trouvé, qui y avait été enterré.

Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable, que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour perpétrer les miracles d'une seule chose.

Et comme toutes les choses ont été et sont venues d'un, par la méditation d'un : ainsi toutes les choses ont été nées de cette chose unique par adaptation.

Le Soleil en est le Père et la Lune la Mère. Le Vent l'a portée en son ventre, et la Terre est sa nourrice. Le Père de tout, le Télesme de tout le monde, est ici. Sa force ou puissance est entière, si elle est tournée et muée en terre.

Tu sépareras la Terre du Feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grand engin.

Il monte de la Terre au Ciel et derechef descend en terre, et reçoit la force des choses supérieures et inférieures.

Tu auras par ce moyen la gloire de tout le monde. Et, pource, toute obscurité s'enfuira d'avec toi.

En ceci est la force forte de toute force. Car elle vaincra toute chose subtile et toute chose solide pénétrera. Ainsi, le monde est créé.

De ceci seront et sortiront d'admirables adaptations, desquelles le moyen en est ici. Et à cette occasion je suis appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la Philosophie de tout le monde.

Il est complet ce que j'ai dit de l'opération du Soleil.

(1) *Cinq traités d'alchimie des plus grands philosophes...* Arnauld DE VILLENEUVE. Le Chemin du chemin (1303). Paris, Chacornac 1890, in-16 p. 10.

Nul besoin d'être grand clerc pour discerner la valeur de ce catéchisme. Mais vous avouerez qu'elle n'a d'égale que son obscurité. Loin de s'appliquer à la dissiper, les commentateurs semblent s'être donné le mot pour l'épaissir. L'un deux, qui se pare (vous entendez assez pourquoi) du pseudonyme d'*Hortulanus* (le Jardinier) déclare tout à trac :

Et à cette occasion je suis appelé Hermès Trismégiste. Après que le Philosophe a enseigné la composition de la Pierre, il montre ici couvertement de quoi se fait notre Pierre, se nommant soi-même. Premièrement, afin que ses disciples qui parviendront à cette science se souviennent de son nom perpétuellement. Toutefois, il touche de quoi c'est, disant : *ayant les trois parties de la Philosophie de tout le monde.* Pource que tout ce qui est au monde, ayant matière et forme, est composé des quatre éléments. Dont il y a infinies parties du monde, toutes lesquelles le Philosophe divise et réduit en trois parties, c'est à savoir en la partie minérale, végétale et animale, desquelles le Philosophe, ensemble ou divisément, a eu la vraie science en l'opération du Soleil. Et pource il dit : *ayant les trois parties de la Philosophie de tout le monde,* lesquelles sont contenues en la seule Pierre, c'est à savoir : au Mercure des Philosophes.

Vous en déduirez, sans doute, Madame, que la Pierre est une sorte de végétal, qui s'anime sourdement et se minéralise. Mais le bon Jardinier poursuit :

Cette Pierre à cette occasion est appelée parfaite, pource qu'elle a en soi la nature des choses minérales, végétales et animales. Et est appelée triple (alias : *trine*) et unique, ayant quatre natures (c'est à savoir les quatre éléments) et trois couleurs (c'est à savoir la noire, la blanche et la rouge). Elle est aussi appelée le grain du froment, lequel, s'il ne meurt, demeurera seul. Et s'il meurt (comme il a été dit ci-dessus) quand il se conjoint en la conjonction, il apporte grand fruit (c'est à savoir : parachevées les opérations). O ami lecteur, si tu sais l'opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité, et si tu ne la sais, je ne t'ai rien dit. *Il est complet ce que j'ai dit de l'opération du Soleil.* C'est-à-dire, il est achevé, ce qui a été dit de l'opération de la Pierre de trois couleurs et quatre natures, qui sont (comme a été dit) en une chose unique, c'est à savoir au seul Mercure Philosophique (1).

Ce qui paraît signifier que la Pierre (une et trine) est le résultat suprême de l'évolution d'une matière première : *Le Mer-*

(1) *Le Miroir d'alquimie* de Jean DE MEHUN... Avec la Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste et le commentaire de l'Ortulain sur ladite table. Paris, Sevestre 1612, in-8° pp. 35 et suiv., et 62 et suiv.

cure Philosophique, qui manifeste trois états colorés successifs...

Mais c'est trop abuser, Madame, de votre longanimité. Pénétrons ensemble dans le laboratoire d'un alchimiste du XIVe siècle, qui, après avoir pâti de nombreux échecs tant spirituels que matériels, est parvenu à résoudre les énigmes enchevêtrées des manuels alchimiques.

Pour recevoir de la Nature un secours analogique, il a attendu que celle-ci pousse avec force dans les canaux des plantes la poisseuse sève printanière. Par l'étroite ouverture d'un gros œuf de cristal, il introduit les trois composantes du Mercure Philosophique : le sel hermétique, le soufre hermétique, le vif-argent hermétique. Il scelle au chalumeau son globe transparent. Il le pose sur un trépied de fer. Il l'échauffe au moyen d'une lampe à huile. La mèche de celle-ci est composée de fils d'amiante dont il augmente ou diminue le nombre, selon qu'il veut hausser ou baisser le degré de chaleur de la flamme qu'elle produit.

Semaine après semaine, il suit les mouvements de la matière qui mijote dans l'œuf à petits bouillons. Il la voit passer par toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Il prête peu d'attention à leurs diaprures. Mais la matière noircit. Alors une angoisse sépulcrale s'empare de tout son être. Il se fixe dans une anxieuse attente.

Enfin la matière blanchit (elle est capable de changer en argent toutes les substances métalliques). Elle s'empourpre. Défaillant de joie, l'alchimiste n'a plus qu'à briser la coque de l'œuf et à recueillir la Pierre Philosophale, poudre à l'âpre odeur, plus rouge qu'un pavot.

De même que le Mage n'obtient ses pouvoirs qu'après les avoir mérités par une sévère ascèse dont je vous ai énuméré les principales normes, de même le candidat à ce qu'il faut bien appeler l'initiation alchimique, doit purifier son esprit par l'étude de l'œuvre des grands Adeptes, et son corps, par la veille, la continence, le jeûne.

Les soins qu'il apporte à régler les feux qu'il entretient jour et nuit sous l'œuf de cristal n'interrompent pas le cours de ses exercices spirituels. Sous peine d'échec, l'Alchimiste (c'est là, Madame, un très grand mystère) ne peut consentir à être le spectateur passif des agitations et des colorations du Mercure Philosophique : il lui est prescrit d'y participer de toute son âme , en sorte que celle-ci, lorsque la matière vire au noir, connaisse les affres de la Mort Mystique et de la Descente aux Enfers, sur le seuil desquels veillent trois terribles gardiens, qu'elle renaisse à l'espoir, lorsque la matière s'éclaircit, et qu'elle jouisse d'une sorte de transfiguration, lorsque la matière se teint d'écarlate.

Est-il, Madame, contraire au sens commun de prétendre qu'au milieu du XIVe siècle, malgré les enquêtes soupçonneuses de l'Inquisition, l'Alchimie conservait intacts l'esprit des mystères antiques que, par prudence, elle dissimulait sous de communs symboles?

La prétendue biographie de Nicolas Flamel par lui-même est précédée par la prière que voici :

Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui élève l'humble de la basse poudrière et fait éjouir le cœur de ceux qui espèrent en lui ; qui ouvre aux croyants avec grâce les sources de sa bénignité et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes ! En lui soit toujours notre espérance, en sa crainte notre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de notre nature, et en la prière notre sûreté inébranlable ! Et toi ô Dieu tout-puissant, comme ta bénignité a daigné d'ouvrir en la terre devant moi (ton indigne serf) tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des vivants, de m'ouvrir encore les trésors des cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inénarrable et dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'homme vivant. Je te le demande, par le Seigneur Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé, qui en l'Unité du Saint-Esprit vit avec toi au siècle des siècles. Ainsi soit-il !

Il n'y a rien dans cette oraison qui puisse choquer le chrétien le plus scrupuleux et cependant la Vie (apocryphe) de Nicolas Flamel, sous une apparence d'orthodoxie, est un roman initiatique, un chef-d'œuvre gnostique et occultiste qui se réfère à une tradition rien moins que chrétienne.

Il débute par des protestations d'une simplicité calculée :

Encore que moi, Nicolas Flamel, Écrivain et habitant de Paris, en cette année mil-trois-cent-quatre-vingt et dix neuf, et demeurant en ma maison en la rue des Écrivains, près la Chapelle Saint-Jacques de la Boucherie, encore, dis-je, que je n'aie appris qu'un peu de Latin, pour le peu de moyens de mes parents, qui néanmoins étaient, par mes envieux mêmes, estimés gens de bien, si est-ce que (par la grande grâce de Dieu, et intercession des benoîts Saints et Saintes de Paradis, principalement de Monsieur Saint Jacques de Galice) je n'ai pas laissé d'entendre au long les livres des Philosophes, et d'apprendre en iceux leurs tant occultes secrets. C'est pourquoi il ne sera jamais moment de ma vie, me souvenant de ce haut bien, qu'à genoux (si le lieu le permet) ou bien dans mon cœur de toute mon affection, je n'en rende grâces à ce Dieu très-bénin, qui ne délaisse jamais l'enfant du juste mendier par les portes et qui ne deffraude point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction.

Un jour, choisi par les Egrégores qui patronnent l'Occultisme, le discret écrivain public reçoit ce que l'on nommera au XVIe siècle *un très beau livre clos*. Dès lors ç'en est fait du calme de sa vie humble aux travaux ennuyeux et faciles. Myste malgré lui, il chemine sur la voie sacrée :

Donc moi, Nicolas Flamel, Écrivain, ainsi qu'après le décès de mes parents je gagnais ma vie en notre Art d'Écriture, faisant des Inventaires, dressant des comptes, et arrêtant les dépenses des tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains pour la somme de deux florins, un livre doré fort vieux, et beaucoup large. Il n'était point en papier ou parchemin, comme sont les autres, mais seulement il était fait de déliées écorces (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges, et, quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères Grecs, ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les savais pas lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes, ni lettres latines ou gauloises. Car nous y entendons un peu.

Quant au dedans, ces feuilles d'écorce étaient gravées et d'une très-grande industrie écrites avec une pointe de fer en belles et très-nettes lettres Latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets, car iceux étaient ainsi comptés au haut du feuillet, le septième desquels était toujours sans écriture, au lieu de laquelle il y avait peinte une Verge, et des Serpents s'engloutissant, au second septième, une Croix où un Serpent était crucifié, au dernier septième étaient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs Serpents, qui couraient par-ci, par-là.

Au premier des feuillets, il y avait écrit en Lettres grosses capitales dorées : *Abraham le Juif, Prêtre Lévite, Astrologue et Philosophe, à la Gent des Juifs par l'Ire de Dieu Dispersée aux Gaules, Salut D. I.* Après cela, il était rempli de grandes Exécrations et malédictions (avec ce mot : *Maranatha*, qui y était souvent répété) contre toute personne qui jetterait les yeux sur icelui, s'il n'était Sacrificateur ou Scribe.

Celui qui m'avait vendu ce livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables Juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure. Dans ce livre, au second feuillet, il consolait sa nation, la conseillant de fuir les vices, et surtout l'idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincrait tous les Rois de la terre, et régnerait avec sa gent en gloire éternellement. (Sans doute ç'avait été un homme fort savant.)

Au troisième, et en tous les autres suivants écrits, pour aider sa captive nation à payer les tributs aux Empereurs Romains, et pour faire autre chose que je ne dirai pas, il leur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignait les vaisseaux au côté, et avertissait des couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent, duquel il ne disait mot ; mais bien (comme

il disait aux quatrième et cinquième feuillets en tiers) il le peignait et figurait par très-grand artifice. Car, encore qu'il fût bien intelligiblement figuré et peint, toutefois aucun ne l'eût su comprendre, sans être fort avancé en leur Kabbale traditive, et sans avoir bien étudié les livres. Donc le quatrième et cinquième feuillets étaient sans écriture, tout remplis de belles figures enluminées, car cet ouvrage était fort exquis.

En somme, après plusieurs avertissements, on présente au néophyte les vases, les fourneaux, les coloris sacrés : c'est là le premier degré de l'initiation alchimique. On accède au second par la méditation des glorieux symboles qui figurent et la composition du Mercure Philosophique et les diverses phases du Grand Œuvre :

Premièrement, il peignait un jeune homme avec des ailes aux talons, ayant une Verge Caducée en main, entortillée de deux Serpents, de laquelle il frappait une salade *(casque)* qui lui couvrait la tête. Il semblait, à mon petit avis, le Dieu Mercure des Payens. Contre icelui venait courant et volant à ailes ouvertes un grand Vieillard, lequel sur sa tête avait une horloge attachée, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle, terrible et furieux, il voulait trancher les pieds à Mercure.

A l'autre face du feuillet quatrième, il peignait une belle Fleur en la sommité d'une montagne très-haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et demeurance.

Au cinquième feuillet, y avait un beau Rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, échellant contre un Chêne creux, au pied desquels bouillonnait une Fontaine d'eau très-blanche, qui s'allait précipiter dans les abîmes, passant néanmoins premièrement entre les mains d'infinis peuples qui fouillaient en terre, la cherchant. Mais parce qu'ils étaient aveugles, nul ne la connaissait, fors quelqu'un, considérant le poids.

Au dernier revers du cinquième, il y avait un Roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des soldats grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables gendarmes, le sang desquels petits enfants était, puis après, recueilli par d'autres soldats et mis dans un grand vaisseau dans lequel le Soleil et la Lune du Ciel se venaient baigner. Et parce que cette histoire représentait la plupart de celle des Innocents, occis par Hérode, et qu'en ce livre-ci j'ai appris la plupart de l'art, ç'a été une des causes que j'ai mis en leur Cimetière ces Symboles Hiéroglyphiques de cette secrète science.

Voilà ce qu'il y avait en ces cinq premiers feuillets. Je ne représenterai pas ce qui était écrit en beau et très-intelligible Latin en tous les autres feuillets écrits, car Dieu me punirait, d'autant

que je commettrais plus de méchanceté que celui (comme on dit) qui désirait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une tête et qu'il la pût couper d'un seul coup.

Flamel a la témérité d'essayer de comprendre, sans l'assistance d'un Maître, les figures mystiques du Grand Œuvre, régénération matérielle des métaux et réintégration spirituelle de l'âme. Une réussite impossible ne succède pas à ses désirs. Du moins a-t-il la sagesse d'associer à ses recherches l'Éternel-Féminin, sous l'aspect de Pernelle, son épouse, et l'imprudence de divulguer les hiéroglyphes du livre d'Abraham :

Donc, ayant chez moi ce beau livre, je ne faisais nuit et jour qu'y étudier, entendant très bien toutes les opérations qu'il démontrait, mais ne sachant point avec quelle matière il fallait commencer, ce qui me causait une grande tristesse, me tenait solitaire et me faisait soupirer à tout moment.

Ma femme Pernelle, que j'aimais autant que moi-même, laquelle j'avais épousé depuis peu, était toute étonnée de cela, me consolant et demandant de tout son courage, si elle me pourrait délivrer de fâcherie. Je ne pus jamais tenir ma langue que ne lui disse tout et ne lui montrasse ce beau livre, duquel, à même instant qu'elle l'eût vu, elle fut autant amoureuse que moi-même, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures, gravures, images et portraits, auxquelles figures elle entendait aussi peu que moi.

Toutefois ce m'était une grande consolation d'en parler avec elle et de m'entretenir qu'est-ce qu'il faudrait faire pour avoir l'interprétation d'icelles. Enfin, je fis peindre le plus au naturel que je pus dans mon logis toutes ces figures et portraits du quatrième et cinquième feuillet que je montrai à Paris à plusieurs grands Clercs qui n'y entendirent jamais plus que moi.

Je les avertissais même que cela avait été trouvé dans un livre qui enseignait la pierre Philosophale, mais la plupart d'iceux se moquèrent de moi et de la bénite pierre, fors un, appelé Maître Anseaulme, qui était licencié en médecine, lequel étudiait fort en cette science.

Maître Anseaulme, quoique licencié, est ce que l'on appelle en termes de l'art : *un souffleur*, c'est-à-dire un homme qui ne peut donner des emblèmes de l'alchimie qu'une interprétation exotérique. Tout en ayant l'air de retarder l'accès de Flamel à l'initiation parfaite, il l'y conduit, sans le savoir, rigoureusement :

Icelui avait grande envie de voir mon livre, et n'y eût chose qu'il ne fît pour le voir, mais toujours je l'assurais que je ne l'avais point : bien lui fis-je une grande description de sa méthode.

Il disait que le premier portrait représentait le temps qui

dévorait tout, et qu'il fallait l'espace de six ans, selon les six feuillets écrits pour parfaire la pierre. Soutenait qu'alors il fallait tourner l'horloge et me cuire plus. Et quand je lui disais que cela n'était peint que pour démontrer et enseigner le premier agent (comme était dit dans le livre) il répondait que cette coction de six ans était comme un second agent. Que véritablement le premier agent y était peint, qui était l'eau blanche et pesante, qui sans doute était le vif argent, que l'on ne pouvait fixer, ni à icelui couper les pieds, c'est-à-dire ôter la volatilité, que par cette longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfants, que dans icelui ce vif argent se conjoingnant avec l'or et l'argent se convertissait premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui était peinte ; puis après, par corruption, en Serpents, lesquels étant après entièrement asséchés et cuits par le feu, se réduiraient en poudre d'or qui serait la pierre.

Cela fut cause que durant le long espace de vingt-un ans je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Car je trouvais dans mon livre que les Philosophes appelaient sang l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le Soleil, la Lune et Mercure, à l'assemblage desquels je tendais toujours. Aussi ces interprétations, pour la plupart, étaient plus subtiles que véritables.

Ne voyant donc jamais en mon opération les signes au temps écrit dans mon livre, j'étais toujours à recommencer. Enfin, ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, pour le dernier je fis un vœu à Dieu, et à Monsieur Saint Jacques de Galice, pour demander l'interprétation d'icelles à quelque Sacerdot Juif en quelque Synagogue d'Espagne.

Flamel a fini par comprendre qu'il ne peut y avoir d'initiation véritable, sans un initiateur dont le mandat soit sans cesse confirmé par le ciel. Quant au pèlerinage de Compostelle, c'est un voyage allégorique, une épreuve rituelle, qui suit l'investiture de Flamel :

Donc, avec le consentement de Pernelle, portant sur moy l'extrait d'icelles, ayant pris l'habit et le bourdon, en la même façon qu'on me peut voir au dehors de cette même Arche, en laquelle je mets ces figures Hiéroglyphiques, par-dedans le Cimetière, où j'ai aussi mis contre la muraille, d'un et d'autre côté, une procession en laquelle sont représentées par ordre toutes les couleurs de la pierre, ainsi qu'elles viennent et finissent, avec cette écriture française :

Moult plaît à Dieu procession
S'elle est faite en dévotion.

(Ce qui est quasi le commencement du livre du Roy Herculès, traitant des couleurs de la pierre, intitulé : *L'Iris*, en ces termes : *Operis processio multum Naturæ placet etc.*, que j'ai mis là tout exprès pour les grands Pères qui entendront l'allusion) ;

Donc en cette même façon je me mis en chemin, et tant fis que j'arrivai à Montjoye et puis à Saint Jacques où, avec grande dévotion, j'accomplis mon vœu.

Enfin se révèle l'hiérophante prédestiné à l'illumination de Flamel :

Cela fait, dans Léon, au retour, je rencontrai un marchand de Boulogne qui me fit connaître à un Médecin, Juif de nation, et lors Chrétien, demeurant audit Léon, lequel était fort savant en sciences sublimes, appelé Maître Canches. Quand je lui eus montré les figures de mon extrait, ravi de grand étonnement et joie, il me demanda incontinent si je savais nouvelles du livre, duquel elles étaient tirées. Je lui répondis en Latin, comme il m'avait interrogé, que j'avais espérance d'en avoir de bonnes nouvelles si quelqu'un me déchiffrait ces Énigmes.

Tout à l'instant, emporté de grande ardeur et joie, il commença à m'en déchiffrer le commencement, or (pour n'être long) lui très-content d'apprendre des nouvelles où était ce livre et moi de l'en ouir parler. (Et certes il en avait oui discourir bien au long, mais comme d'une chose qu'on croyait entièrement perdue, comme il disait.)

Nous résolûmes notre voyage, et de Léon passâmes à Oviédo, et de là à Sanson où nous nous mîmes sur mer pour venir en France. Notre voyage avait été assez heureux, et déjà depuis que nous étions entrés en ce Royaume, il m'avait très-véritablement interprété la plupart de mes figures, où jusque même aux points il trouvait de grands mystères (ce que je trouvais fort merveilleux) quand, arrivant à Orléans, ce docte homme tomba extrêmement malade, affligé de très grands vomissements qui lui étaient restés de ceux qu'il avait soufferts sur la mer. Il craignait tellement que je le quittasse qu'il ne se peut imaginer rien de semblable. Et, bien que je fusse toujours à ses côtés, il m'appelait incessamment. Enfin il mourut sur la fin du septième jour de sa maladie, dont je fus fort affligé. Au mieux que je pus, je le fis enterrer en l'Église Sainte-Croix d'Orléans. Dieu ait son âme ! Car il mourut en bon chrétien. Et certes, si je ne suis empêché par la mort, je donnerai à cette église quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques Messes.

Ne vous affligez pas trop de cette mort, Madame. Lorsque l'initié a conféré avec son successeur désigné, les Puissances célestes le retirent du monde. Remarquez d'ailleurs que M[e] Canches n'a pas transmis à Flamel la plénitude de l'initiation alchimique : celui-ci doit, selon la coutume, atteindre le but, réduit à ses seules forces :

Qui voudra voir l'état de mon arrivée, et la joie de Pernelle, qu'il nous contemple tous deux en cette ville de Paris sur la porte

de la Chapelle Saint-Jacques de la Boucherie, du côté et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moi, rendant grâces au pied de Monsieur Saint Jacques de Galice, et Pernelle à ceux de Monsieur Saint Jean, qu'elle avait si souvent invoqué.

Tant y a que par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et Saint-Vierge et benoîts Saints Jacques et Jean, je sus ce que je désirais, c'est-à-dire les premiers principes, non toutefois leur première préparation, qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans, ou environ, durant lequel temps, je ne fis qu'étudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir hors de cette Arche, où j'ai mis des processions contre les deux piliers d'icelle, sous les pieds de Saint Jacques et Saint Jean, priant toujours Dieu, le chapelet en main, lisant très-attentivement dans un livre et pesant les mots des Philosophes, et essayant, puis après, les diverses opérations que je m'imaginais par leurs seuls mots.

Finalement je trouvai ce que je désirais. Ce que je connus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela, j'accomplis aisément le magistère : aussi, sachant la préparation des premiers agents, suivant en après à la lettre mon livre, je n'eusse pu faillir encore que je l'eusse voulu.

Donc la première fois que je fis la projection, ce fut sur du Mercure, dont je convertis demi livre ou environ, en pur argent, meilleur que celui de la minière, comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois.

Ce fut le 17 de janvier, un Lundi environ midi, en ma maison, présente Pernelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil-trois-cent-quatre-vingt-deux.

Et puis après, en suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge, sur semblable quantité de Mercure, en présence encore de Pernelle seule, en la même maison, le vingt-cinquième jour d'Avril suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuai véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable.

Je le peux dire avec vérité : je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Pernelle qui l'entendait aussi bien que moi, pour m'avoir aidé aux opérations, et, sans doute, si elle eût voulu entreprendre de la parfaire seule, elle en serait venue à bout.

J'en avais bien assez, la parfaisant une seule fois, mais j'avais très-grande délectation de voir et contempler dans les vaisseaux les œuvres admirables de la Nature.

J'eus crainte un long temps que Pernelle ne pût cacher la joie de sa félicité extrême, que je mesurais par la mienne, et qu'elle ne lâchât quelque parole à ses parents des grands trésors que nous possédions, car l'extrême joie ôte le sens, aussi bien que la grande tristesse. Mais la bonté du très-grand Dieu ne m'avait pas comblé de cette seule bénédiction, que de me donner une femme chaste et sage : elle était, d'abondant, non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui était raisonnable, et plus discrète et secrète que le commun des autres femmes.

Surtout, elle était fort dévotieuse : voilà pourquoi, se voyant sans espérance d'enfants, et déjà bien avant sur l'âge, elle commença tout de même que moi à penser en Dieu et à vaquer aux œuvres de miséricorde.

Lorsque j'écrivais ce commentaire, en l'an mille-quatre-cent-treize sur la fin de l'an, après le trépas de ma fidèle compagne, que je regretterai tous les jours de ma vie, elle et moi avions déjà fondé et renté quatorze hopitaux en cette ville de Paris, bâti tout de neuf trois chapelles, décoré de grands dons et bonnes rentes sept églises, avec plusieurs réparations en leurs Cimetières, outre ce que nous avions fait à Boloigne, qui n'est guère moins que ce que nous avons fait ici.

Je ne parlerai point du bien que nous avons ensemble fait aux pauvres particuliers, principalement aux veuves et pauvres orphelins. Si je disais leur nom, et comment je faisais cela, outre que le salaire m'en serait donné en ce monde, je pourrais faire déplaisir à ces bonnes personnes (que Dieu veuille bénir !) ce que je ne voudrais faire pour rien au monde.

Et voici maintenant la péroraison de la légende initiatique de Nicolas Flamel. Lorsque vous l'aurez lue, il est à prévoir qu'aucun doute ne subsistera plus dans votre esprit : la Pierre Philosophale est aussi le symbole de la félicité des Occultistes initiés :

Bâtissant donc ces Églises, Cimetières et hôpitaux en cette ville, je me résolus de faire peindre en la quatrième arche du Cimetière des Innocents, entrant par la grande porte de la rue Saint-Denis, et prenant la main droite, les plus vraies et essentielles marques de l'art, sous néanmoins des voiles et couvertures Hiéroglyphiques à l'imitation de celles du livre doré du Juif Abraham, pouvant représenter deux choses, selon la capacité et savoir des contemplants. Premièrement, les mystères de notre résurrection future et indubitable, au jour du jugement et avènement du bon Jésus (auquel plaise nous faire miséricorde !) histoire qui convient bien à un Cimetière. Et puis après encore pouvant signifier à ceux qui sont entendus en la Philosophie naturelle, toutes les principales et nécessaires opérations du magistère.

Ces figures Hiéroglyphiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste : le premier sens, plus ouvert, enseignant les sacrés mystères de notre salut (ainsi que je démontrerai ci-après) l'autre enseignant à tout homme, pour peu entendu qu'il soit en la pierre, la voie linéaire de l'œuvre, laquelle étant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'avarice) le faisant libéral, doux, pie, religieux et craignant Dieu, quelque mauvais qu'il fût auparavant. Car, dorénavant, il demeure toujours ravi de la grande grâce et miséricorde qu'il a obtenue de Dieu et de la profondité de ses œuvres divines et admirables.

Ce sont les causes qui m'ont mû à mettre ces formes en cette

façon, et en ce lieu qui est un Cimetière, afin que si aucun obtient ce bien inestimable que de conquérir cette riche Toison, il pense comme moi de ne tenir point le talent de Dieu enfoui en la terre, achetant terres et possessions qui sont les vanités de ce monde, mais plutôt d'ouvrer charitablement envers ses frères, se souvenant avoir appris ce secret parmi les ossements des morts, avec lesquels il doit bientôt se trouver, et qu'après cette vie transitoire, il faudra rendre compte devant un juste et redoutable juge qui censurera jusqu'à la parole oiseuse et vaine.

Que donc celui qui, ayant bien pesé mes mots, et bien connu et entendu mes figures (sachant d'ailleurs les premiers principes et agents, car certainement il n'en trouvera aucun vestige ou enseignement en ces figures et commentaires) parfasse à la gloire de Dieu le magistère d'Hermès, se souvenant de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, et de toutes les autres Églises, Cimetières et Hôpitaux, et surtout de l'Église des Innocents de cette ville au Cimetière de laquelle il aura contemplé ces véritables démonstrations, ouvrant très largement sa bourse aux pauvres secrets, gens de bien désolés, infirmes femmes veuves et délaissés orphelins.

Ainsi soit-il (1)*!*

Quels archétypes, émouvant à mieux, quels symboles particuliers dirigeaient les rêves des candidats à l'initiation alchimique, vous l'imaginerez, Madame, sans trop de peine, si vous laissez chanter doçilement en vous les stances d'un merveilleux poème anonyme que je date de la première moitié du XVe siècle (mais je me défie de ma science). On y voit un Jouvenceau, à peine sorti des impures fraîcheurs de l'enfance, se pencher sur la dangereuse Fontaine de Vie, et tomber aussitôt victime d'un attentat mystique, promesse un peu brutale de future glorification. (*Forment = fortement; cuider = croire; clergie = connaissance livresque; méchef = malheur; ardoir = brûler; se recorder = se souvenir; férir = frapper; onques = jamais.*)

Il s'inclina vers la Fontaine,
Dont, puis, forment, se repentit.
Boire en cuida à grande haleine,
Mais, lors, si grand'douleur sentit
Qu'à peu le cœur ne lui mentit.
Là perdit raison et clergie.
Son sens fut mat et alenti
Comme gisant en léthargie.

(1) *Le Livre des figures hiéroglyphiques* de Nicolas FLAMEL... (in : Trois traictez de la philosophie naturelle, non encore imprimez). Paris, s. a. 1612, in-4° pp. 47 et suiv.

Ainsi, comme il baissait le chef
Et sa face en l'eau regardait,
Lui advint celui grand méchef
Dont je crois qu'il ne se gardait :
Car, lors, vit un bras qui ardait,
Tenant un dard (bien m'en records)
De feu épris, dont lui tardait
Qu'il le férit parmi le corps.

Par grand'vertu brandit le dard
(Qui eut brassé mainte bataille);
L'enfant férit en celle part
Du corps où git le cœur sans faille.
Tant lui ardait cœur et coraille
(Le coup forment le dommagea)
Lors dit une voix : « Encore aille!
Car de ce coup ne mourra jà. »

Tantôt le bras s'évanouit
Et plus férir ne le daigna.
Onques ne le vit et n'ouit
La voix qui les mots m'enseigna.
Mais plus de cent fois se signa
Mon cœur de ce que je vis lors :
Qu'onques la plaie ne saigna,
Ni sang n'aperçus par dehors.

Après maintes hésitations qui ne font qu'aggraver sa maladie mortelle, le Jouvenceau se convertit au Soleil Hermétique, correspondance astrale de l'or vulgaire *(Mire = médecin) :*

O Soleil de sapience
Et prudence
Qui tes clairs rais fais reluire
Sur l'erreur de conscience!
O science
Procédant du haut empire
Sans lequel toute œuvre empire!
Or puis dire
Des biens de la pourvéance :
Tu es le souverain mire
Qui retire
Les cœurs du puits d'ignorance!

Le Jouvenceau se soumet à l'épreuve de la forêt obscure, hantée par les animaux héraldiques et jonchée par les harnois des paladins morts à la peine :

La forêt fut grande et parfonde
Et pleine de félons passages.
N'eut plus étrange en tout le monde.

Y habitaient serpents volages,
Grands dragons et bêtes sauvages
Comme ours, lions et liépards,
Qui trop faisaient de griefs dommages
Aux trépassants de toutes parts.

En maints chênes de la forêt
Pendaient écus perlés en armes.
Ce lieu était, et encore est
Jonché menu de toutes armes :
Espées, lances et guisarmes,
Haumes, hauberts, brugues, trélices.
Onc homme ne vit tels vacarmes
Ni si fier jouter entre lices.

La forêt est soudain coupée par le Val d'enfer (*celle = cette; mauffés = diables*) :

Au fond du val farouche et have
Était la place douloureuse
Sous une grand'roche concave
Soudaine, noire et paoureuse,
Jetant flambe caligineuse
Dont les airs étaient échauffés.
Bien semblait celle abîme ombreuse
Droit habitacle de mauffés.

Le Jouvenceau triomphe des Démons. A peine a-t-il le temps de s'en savoir gré qu'il est exposé à la subtile tentation de la Rose et du Serpent. Le péril qui le menace est si urgent, que le Vieil Initiateur, qui s'attache à ses pas, se voit contraint d'intervenir sans délai *(Issir = sortir; crueux = cruel; métridal, triacle = contrepoisons; tracer = visiter)* :

L'enfant veut cueillir une Rose
Par manière d'ébattement :
« Ha (dit le Vieil) c'est autre chose!
N'y touche : sa beauté te ment.
Dessous y git secrètement
Tell'chose que, si la voyais,
Tu t'enfuirais apertement
Et pour rien ne la toucherais. »

Quand le Vieil eut parlé ainsi,
Un serpent félon et hideux
De dessous le rosier issit
Que bien l'aperçurent tous deux.
« Las (dit le vieil) tant est crueux
Qu'à nul ne se peut comparer!...

Ne vaut métridal ni triacle
Contre la dent de telle bête,
S'en on guérit c'est droit miracle,
Car son venin bruit et tempête
Et court par membres et par tête
Tant que tout le corps a tracé,
Ni jamais en un lieu n'arrête
Jusqu'il ait le cœur embrassé.

Le Jouvenceau s'est vaillamment conduit. Les fleurs, les bêtes lui rendent hommage. Avant que son vénérable Initiateur, appelé à d'autres fonctions, s'efface, il lui adresse ces louanges, où il peint la béatitude qu'il s'apprête à goûter, lorsque une auréole hermétique aura couronné ses derniers efforts personnels :

Par toi est péril périllé,
Par toi est Vénus confondue,
Par toi est désir exilé,
Par toi est ma durté fondue,
Par toi ai ma faute entendue,
Par toi ai recouvré lumière,
Par toi m'est or raison rendue,
Par toi ai ma santé première.

Si ce chant (unique en français) vous a quelque peu déconcertée, Madame, veuillez agréer les excuses de l'auteur. Il proteste que les périls intérieurs qu'il a courus l'empêchent de s'exprimer distinctement, qu'il ne faut pas décrier l'obscurité de ses paroles, parce que, somme toute, elles sont plus vraies que tels mots nets et mensongers, et qu'enfin son poème peut être comparé à une chambre secrète, sur laquelle on a vue par une verrière historiée et peinte :

S'aucun ce traité voulait dire
Être bref, obscur ou confus,
Je dis que mon cas le désire,
Et, qui saurait le point où fus,
L'on tiendrait à trop grand abus
Avoir parlé plus clairement :
Vrai mot obscur n'est de refus
Tant que cil qui est clair, et ment.

J'ai porté ma bouche en mon cœur
En touchant de cette matière,
Car je n'ai pu, à mon honneur,
L'entamer par autre manière.
Toutefois vérité plénière
Y peut chacun sage et discret

Connaître parmi la verrière
De la chambre de mon secret (1).

Renaissance.

L'oreille encore ravie par cet accord final d'un mallarmisme inattendu, je vous promènerai maintenant, Madame, parmi de plus doux paysages. C'est au XV^e siècle qu'un très grand Occultiste, Marsile Ficin (je le citerai quoique florentin, car il eut avec les initiés français de son temps des liaisons constantes) écrivit la première grande somme d'hygiène magique. Né sous l'influence funeste de Saturne, attristé par la bile qui lui brouillait le sang, il essaya de résister à la puissance astrale dont il redoutait les mauvais effets et d'évacuer les noires humeurs qui lui rendaient trop souvent l'humeur noire. Il s'astreignit pendant des années à rester sur un perpétuel qui-vive. Mais il finit par l'emporter sur son étoile, à force de repousser ses mornes attaques en leur opposant des charmes naturels appropriés. Malgré votre enjouement, il vous arrive parfois, Madame, d'incliner à la répugnance et à la mélancolie. Puissent les avertissements de Marsile Ficin vous secourir !

Voici qui augmente cette humeur noire que ci-dessus nous avons tant détestée : le vin gros et trouble, mêmement le noir ; les viandes dures, sèches, salées, aigres, vieilles, brûlées, rôties ou frites ; les chairs de bœuf ou de lièvre ; vieil fromage ; salures ; légumages, principalment les fèves, les lentilles, la mélangienne *(herbes aromatiques)*, la roquette *(choux âpre)*, les choux, la moutarde, la racinette, les aulx, les oignons, les poireaux, les mûres, les carottes ; et toutes choses qui échauffent et refroidissent et dessèchent ensemblement ; et toutes choses noires ; — l'ire ; la peur ; la pitié ; la douleur ; l'oisiveté ; la solitude ; et tout ce qui offense la vue, le flair, et l'ouïe ; et, plus que tout, les ténèbres ; — davantage : le trop grand desséchement du corps, provenant, ou de trop longues veillées, ou de grande agitation d'entendement, ou de soin, ou de l'acte vénérien trop fréquent ; et pour trop user de choses chaudes et séches ; ou d'un flux de purgation immodérée ; ou d'exercice laborieux ; ou de faim, de soif, de chaud, de froid ; ou de vent trop sec...

Je ne loue point les cerises, les figues, ni les raisins. Mais je déteste grandement la satiété et gloutonnie jusques à contre-cœur. Or n'y a-t-il rien meilleur à l'encontre de telle peste qu'un vin clair, pur, léger, doux, odoreux, fort propre pour engendrer des esprits

(1) *Le Livre de la fontaine périlleuse*, avec la Chartre d'amours, autrement intitulé le Songe du verger. Paris, Ruelle 1572, in-8°, passim.

plus clairs et luisants que les autres. Car comme veulent Platon et Aristote, par ce vin l'humeur noire s'amollit, s'adoucit et éclaircit, non autrement que les lupins trempés en eau, ou le fer embrasé de flammes...

Il faut tenir en sa bouche de l'hyacinthe, qui réjouit grandement le cœur. Aussi l'hiérobotane, c'est-à-dire l'éclaire *(chélidoine)* sauvage, profite tant en viande qu'en odeur. Aussi fait la buglosse *(langue de bœuf)* la bourrache, la mélisse, l'eau de toutes les trois. Si fait la laitue, l'endive, le raisin sec, lait d'amandes, qui doivent être familiers et communs aux tables.

Il faut éviter l'air ou trop chaud, ou trop glacial, ou nuageux et trouble, mais il faut recevoir librement et ouvertement l'air tempéré et serein.

Mercure Trismégiste, Pythagore et Platon commandent de composer et rasséréner l'âme discordante ou triste avec le son de la harpe et le chant non moins constant que bien accordé et ensemble de l'élever. Et David, poète sacré, par son Psaltérion et ses psaumes délivrait Saül de sa manie. Et moi-même (s'il est permis de comparer les plus petits aux plus grands) j'éprouve souvent à la maison combien vaut la douceur de la lyre et du chant contre l'amertume de la mélancolie.

Nous louons le fréquent regard d'une eau claire et nette, la couleur verte et rouge, l'usage des jardins et des forêts, le promener jouxte le rivage des fleuves et à travers les prés plaisants et délicieux. Nous approuvons aussi grandement d'aller à cheval, se faire porter en coche ou en bateau tout doucement, sans violence ; et, surtout, la variété, les faciles occupations, et les affaires divers non ennuyeux, et l'assiduelle compagnie des hommes gracieux.

Cette longue et gracieuse ordonnance est destinée à ceux dont la bile noire risque d'empoisonner le corps et l'âme. Un peu étourdie par ces parfums, ces couleurs, ces saveurs qui se répondent, peut-être vous montrerez-vous curieuse de savoir si Marsile Ficin n'a pas énoncé des règles de santé valables pour tous les hommes, quel que soit leur horoscope particulier. Apprenez donc qu'il défendait cette thèse que toute créature humaine, soucieuse d'accroître son énergie essentielle, se trouve bien de consommer les aliments et d'entrer en contact avec les objets, où se condensent (pour ainsi dire) les vertus vitales du monde, ce grand animal sensible et chaleureux :

Or à ce point tendent toutes choses que notre esprit, droitement préparé et repurgé par les choses naturelles, reçoive beaucoup de l'esprit de la vie mondaine par les rayons des Étoiles opportunément reçus.

Certainement la vie du monde est entée en toutes choses et évidemment provignée aux herbes et arbres, comme au poil et aux cheveux de son corps. Et encore aux pierres et métaux,

comme aux dents et aux os. Elle pullule aussi aux Poissons vivants en écailles et adhérant à la terre et aux rochers. Car telles choses ne vivent pas tant de leur vie propre comme ils vivent de la vie de tout l'univers. Laquelle commune vie certainement vit encore beaucoup plus sur la terre aux corps plus subtils, comme plus prochains de l'âme. Par l'intime vigueur de laquelle l'eau, l'air, le feu possèdent leurs vivants et se meuvent...

D'après Marsile Ficin, les choses ne coulent pas, ne fuient pas, mais parcourent le circuit d'un éternel retour. Pour se concilier leurs faveurs, il n'est que de les imiter, en dansant à pas lents une sorte de branle cosmique :

Donc, au mouvement d'une eau claire, d'un air serein et d'un feu modérément distant, vous recevrez le mouvement de la vie mondaine, si vous aussi, doucement et presque semblablement, êtes mû, faisant quelques circuits selon votre puissance, évitant le hoguinement *(lassitude)* parcourant les corps célestes des yeux et les tournant en l'entendement.

Il importe, en outre, de constamment remarquer les figures que la situation réciproque des planètes dessine dans le ciel, afin de déterminer les moments, où les nourritures terrestres sont le plus succulentes :

Plus : par un fréquent usage des Planètes et pareillement des vivants, vous pourrez humer beaucoup de l'esprit du monde, principalement si vous êtes nourri de choses vivantes et récentes et comme encore attachées à leur mère la terre, et si vous en êtes réchauffé et repu.

Mais, surtout, il convient de se ménager une vie parfumée, c'est-à-dire : paradisiaque :

Que vous hantiez et vous promeniez fort souvent entre les plantes flairantes suavement, ou pour le moins n'ayant mauvaise odeur. Car toutes les herbes, fleurs et arbres soupirent une odeur de Pomme, bien que souvent vous n'y preniez pas assez garde. Par laquelle odeur elles vous recréent et végètent de toutes parts, non autrement que de l'haleine ou esprit de la vie mondaine. Avec telles odeurs, elles recréent, dis-je, et repaissent votre esprit, qui par nature leur est fort semblable, et par l'esprit, moyen entre le corps et l'âme, facilement recréent le corps et profitent merveilleusement à l'âme...

En somme, si quelqu'un considère bien le Paradis, et l'usage de la pomme de vie en Moïse... il entendra que ce que nous disons est véritable (1).

(1) *L'es Trois livres de la vie...* Le tout composé en latin par Marsile Ficin et traduit en français par Guy Le Fèvre de La Boderie. Paris, L'Angelier 1581, in-8° passim.

Marsile Ficin, comme tous les adeptes de la Magie naturelle, vante les propriétés thérapeutiques des pierres précieuses. Mais c'est notre Remy Belleau qui les a le mieux chantées. Maintes strophes allègres, à la sonorité métallique, dont il vérifiait en se jouant la justesse, renferment une somme considérable de sagesse ancestrale, qui mériterait sans doute d'être acceptée par les sceptiques las que nous sommes. Une prise de poudre de perles, à temps ingurgitée, vous épargnerait, Madame, les ennuyeux tracas d'une cure à Vichy ou à Salies-de-Béarn :

Poudre secrètement unique
Pour purger le mélancolique
Ou cil qui sèche languissant
D'une fièvre ou d'un mal de tête,
Poudre qui doucement arrête
Le flux qui coule rougissant.

Un rameau de corail, enfoui dans la terre de votre verger, le protégera contre la vermine de toute espèce :

Mortel ennemi des Chenilles,
Rats, Mulots, bêtes inutiles
Qui rongent les germes nouveaux,
Qui rampent, qui marchent et glissent
Et, grattant, leurs maisons bâtissent
Sous la Terre en petits caveaux.

Ne manquez pas d'en glisser un dans votre gaine lorsque vous vous aventurerez sur mer, ou parmi les écueils d'une soirée littéraire :

Même celui qui court fortune
Dessus les vagues de Neptune
Le portant est franc de péril,
De tranchaisons, de cours d'urines,
De sang qui court part les narines,
Attaché dessus le nombril.

L'émeraude veillera sur la vertu de mademoiselle votre Fille :

Bref elle est si chaste et si sainte
Que sitôt qu'elle sent l'atteinte
De quelque amoureuse action,
Elle se froisse, elle se brise,
Vergogneuse de se voir prise
De quelque sale affection

Enfin, si tous les contes que je suis en train de vous débiter vous laissent une crainte des pentacles, des Sylphes, des poupées de cire au cœur piqué d'aiguilles, des Incubes poignants, des Lutins incommodes, et des philtres qui vengent les amants éconduits, il vous suffira de porter à l'annulaire un diamant serti dans l'or :

Dirai-je la puissance forte
Qu'il a pour celui qui le porte
Pour se défendre et pour s'armer
Contre les ronds et les figures
Et les secrètes impostures
Des Démons, citoyens de l'air?

Contre la cire charmeresse,
Et la puissance enchanteresse
Qui furieuse nous poursuit?
Contre les fourbes des Incubes,
Des Folletons et des Succubes,
Bourreaux compagnons de la Nuit?

Contre les horreurs pâlissantes
Les peurs et les frayeurs naissantes
Des songes qui trompent nos yeux
Et contre ceux que la Manie
Travaille, tourmente et manie,
Pleins de rage et tout furieux?

Car cil qui porte cette pierre,
Soit que l'or ou l'argent l'enserre
Prisonnière dans un anneau.
Ne craindra l'amoureux breuvage,
Les charmes ni le sorcelage
Qui nous altèrent le cerveau (1).

Les pierres fines sont des talismans fabriqués à notre intention par une nature bénévole. Mais l'art de celle-ci, si l'industrie des Mages le stimule, apporte aux hommes abandonnés un fort précieux secours. La Pomme est, par elle-même, un dangereux fruit d'amour. La prépare-t-on selon certaines recettes judaïques, la plus froide des créatures ne saurait résister aux désirs que lui souffle son arôme :

Il y a le secret que l'on appelle chez les sages Cabalistes : *Pommes d'amour*, et il se pratique en cette manière : vous irez un Vendredi matin avant Soleil levé dans un verger fruitier et cueillerez sur un arbre la plus belle Pomme que vous pourrez.

(1) *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses* de Remy Belleau, publiés... par Ad. Van Bever. Paris, Sansot 1909, in-12, pp. 73, 89, 116, 126.

Puis vous écrirez avec votre sang sur un petit morceau de papier blanc votre nom et surnom, et en autre ligne suivante, le nom et surnom de la personne dont vous voulez être aimé, et vous tâcherez d'avoir trois de ses cheveux, que vous joindrez avec trois des vôtres, qui vous serviront à lier le petit billet, que vous aurez écrit, avec un autre sur lequel il n'y aura que le mot de *Scheva*, aussi écrit de votre sang.

Puis vous fendrez la pomme en deux, vous en ôterez les pépins, et en leur place vous y mettrez vos billets liés des cheveux.

Et, avec deux petites brochettes pointues de Myrte vert, vous rejoindrez proprement les deux moitiés de Pomme, et la ferez bien sécher au four, en sorte qu'elle devienne dure et sans humidité comme des Pommes sèches de Carême.

Vous l'envelopperez ensuite dans des feuilles de Laurier et de Myrte, et tâcherez de la mettre sous le chevet du lit où couche la personne aimée, sans qu'elle s'en aperçoive et en peu de temps, elle vous donnera des marques de son amour (1).

A cette histoire de pommes cuites, j'ajouterai, quoique vous n'ayez jusqu'ici dérobé que nos cœurs, la formule officielle et complète de la confection de cette Main-de-Gloire, qui inquiéta Ronsard, dans son prieuré tourangeau, et troubla le sommeil maçonnique de Nerval, alors pensionnaire du bon docteur Blanche :

On prend la main droite ou la gauche d'un pendu exposé sur les grands chemins. On l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire dans lequel on la presse bien pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait être resté.

Puis on la met dans un vase de terre avec du zimat, du salpêtre, du sel, et du poivre long, le tout bien pulvérisé.

On la laisse durant quinze jours dans ce pot. Puis l'ayant tirée, on l'expose au grand Soleil de la Canicule, jusqu'à ce qu'elle soit bien sèche, et si le Soleil ne suffit pas on la met dans un four qui soit chauffé avec de la fougère et de la verveine.

Puis l'on compose une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie, et l'on se sert de cette Main de gloire comme d'un chandelier pour y tenir cette chandelle allumée.

Et dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles...

La Main de Gloire [deviendrait] sans effet et... les Voleurs ne pourraient s'en servir si on frottait le seuil de la porte de la maison, où les autres endroits par où ils peuvent entrer, avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, et de sang de chouette (2)...

(1) *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert.* Lyon, Héritiers de Beringos fratres 1729, in-12, pp. 13 et suiv.

(2) *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert.* Lyon, Héritiers de Beringos fratres 1729, in-12, pp. 111 et suiv.

La Main-de-Gloire ne défendait pas toujours les brigands magiciens contre l'indiscrétion des archers du guet, ceux-ci étant préservés, par grâce divine, des dangers de la fascination. Une fois pris, selon un usage abominable, dont notre époque, aussi patiente que douce, a perdu le souvenir, on les soumettait à la question, pour les rendre éloquents et diserts. Mais ces chenapans avaient plus d'un tour dans leur sac à malices : ils usaient de dévotes oraisons afin d'empêcher les juges trop curieux de rompre le sceau de leurs lèvres :

Voici d'autres paroles qu'ils prononcent lorsqu'ils sont actuellement appliqués à la torture : « *Comme le lait de la benoîte et glorieuse vierge Marie a été doux et souef à notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi cette torture et corde soit douce et souëve à mes membres* (1). »

Outre d'utiles recueils de secrets, fort propres à augmenter le bien-être des habiles, les Occultistes du XVI^e siècle n'ont pas dédaigné, si vive était la charité dont ils brûlaient, de rédiger d'assez nombreux bréviaires de Magie cérémonielle. Fort éclectiques, ils y associent les rites retors et compliqués de la magie gréco-latine aux anathèmes des kabbalistes noirs, neveux du mage Salatin, dont nous avons transcrit les beuglements rythmés.

Supposez, Madame, que vous ayez envie de conter fleurette aux Démons vénusiaques du vendredi. Ne les sommez pas, abruptement, de comparaître devant votre bergère, car il pourrait vous en cuire. Procurez-vous d'abord une baguette magique, que vous pointerez contre eux, comme un carreau de foudre, au cas où ils auraient le front de faire les mutins : ne répugnez pas, auparavant (malgré que vous en ayez) à vous souiller les mains du sang d'un duveteux chevreau :

La veille de la grande entreprise, vous irez chercher une baguette ou verge de noisetier sauvage... ladite baguette devant faire fourche en haut... vous ne la toucherez que des yeux, attendant jusqu'au lendemain, jour de l'action, que vous irez la couper positivement au lever du soleil ; et alors vous la dépouillerez de ses feuilles et petites branches, si elle en a, avec la même lame d'acier qui a servi à égorger la victime, qui sera encore teinte de son sang, attendu que vous devez faire attention de ne point essuyer ladite lame, en commençant à la couper quand le soleil commencera à paraître sur cet hémisphère, en prononçant le paroles suivantes :

« Je te recommande, ô grand Adonay, Eloïm, Ariel et Jehovam ! de m'être favorable, et de donner à cette baguette que je coupe

(1) *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert.* Lyon, Héritiers de Beringos fratres 1729, in-12, p. 114.

la force et la vertu de celle de Jacob, de celle de Moïse et de celle du grand Josué : je te recommande aussi, ô grand Adonaï, Eloïm, Ariel et Jehovam ! de renfermer dans cette baguette toute la force de Samson, la juste colère d'Emmanuel et les foudres du grand Zariatnamik, qui vengera les injures des hommes au grand jour du jugement. *Amen.* »

Là-dessus, rendant visite à quelque forgeron expert, votre baguette faites-la

ferrer avec la lame d'acier qui a servi à égorger la victime.

Laissez passer quelque temps, afin que l'univers, et ses créatures, s'habituant à notre nouvelle dignité, vous habillent d'un réseau de sympathies :

Le soir ensuite, vous prendrez votre baguette, votre peau de chevreau, votre pierre ématille *(hématite?)* et deux couronnes de verveine, de même que deux chandeliers et deux cierges de cire vierge, bénits et faits par une fille vierge. Vous prendrez aussi un batte-feu neuf, deux pierres neuves avec de l'amadou pour allumer votre feu, de même qu'une demi-bouteille de brandevin et une portion d'encens bénit, avec du camphre, aussi bien que quatre clous qui aient servi à la bière d'un enfant mort et ensuite vous vous transporterez à l'endroit où doit se faire le grand œuvre (1)...

Vous vous entourerez d'un cercle protecteur. Vous exorciserez une à une toutes les espèces magiques dont vous vous serez munie et prononcerez sur le feu que vous aurez allumé la formule suivante :

Je t'exorcise, créature du feu, par celui qui a fait et créé toutes choses, afin que tous fantômes qui pourraient me nuire s'éloignent de toi. Bénissez et sanctifiez, ô mon Dieu, cette créature de feu, afin que l'ayant bénite pour la gloire de votre Saint Nom, il n'y ait aucun danger pour moi, pour ceux qui la porteront et verront, et pour tous mes associés. Je vous en conjure, ô mon Dieu, par N. S. J.-C. etc.

Ayant un bandeau de verveine autour de votre front, une guirlande de verveine au col, il ne vous restera plus, lorsque vous aurez achevé les fumigations prescrites, qu'a poser vos talons nus sur la peau de chevreau, que vous fixerez par les quatre clous de cercueil, à passer votre *ématille* à votre index

(1) *Le Dragon rouge* ou l'*Art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux*. Paris. Diffusion scientifique, 1947, in-16, pp. 19 et suiv.

gauche, à brandir votre baguette dans votre main droite et à lever votre main gauche, qui tiendra la bougie vierge. D'une voix toujours plus pressante, vous murmurerez, scanderez, hurlerez les paroles suivantes :

Nous faits à l'image et ressemblance de Dieu, doués de sa puissance et créés par sa volonté, par le très puissant, redoutable et très admirable nom de Dieu El, nous vous exorcisons et vous commandons par celui qui a dit, et tout a été fait, par tous les noms de Dieu, Adonaï, El, Elohim, Elohe, Zabaoth, Elion, Escerchie, Iah, Tetragrammaton, Sadaï, le Seigneur Dieu très haut, nous vous exorcisons et commandons fortement... de nous apparaître sur le champ ici visiblement, devant ce cercle, en belle forme humaine, sans aucun trouble, sans aucune laideur, ni difformité !

Venez tels..., ô vous tous, parce que nous vous le commandons par le nom Y et V, qu'Adam entendit et il parla ; par le nom de Dieu Agla, que Loth entendit, par la vertu duquel il fut sauvé avec toute sa famille ; de Iod, que Jacob entendit de l'Ange qui luttait avec lui, qui le délivra de son frère Esaü ; d'Anephexeton, qu'Aaron entendit, qui le rendit disert et sage ; de Zabaoth, que Moïse prononça, aussitôt tous les fleuves et marais de la terre d'Égypte furent changés en sang ; d'Escerchie, Oriston, qui firent tellement agiter tous les fleuves, que les grenouilles en sortirent, et montèrent dans les maisons des Égyptiens, portant partout le ravage ; d'Elion que Moïse prononça, qui fit tomber une grêle telle qu'on n'en vît jamais depuis la création du Monde ; d'Adonaï, que Moïse prononça, qui fit naître aussitôt les sauterelles en Égypte, qui mangèrent tout ce qui était échappé à la fureur de cette même grêle ; de Schemes Amathia que Josué prononça, et le Soleil fut arrêté dans sa course.

Par Alpha et Oméga, que Daniel prononça, qui détruisit Béel et tua le Dragon ; au nom d'Emmanuel, qui, étant entendu des trois enfants, Sidrac, Misac et Abdenago chantèrent dans la fournaise ardente et en furent délivrés ; par Agios ; par le trône d'Adonaï ; par Othios, Ischiros, Athanatos, Paracletus ; et par ces trois noms secrets, Agla, On, Tetragrammaton ; je vous conjure par ces noms et par tous les autres noms de Notre-Seigneur Dieu tout-puissant, vivant et véritable !

Vous qui, par votre faute, fûtes du haut des cieux précipités au plus profond de l'abîme infernal, nous vous exorcisons puissamment par celui qui a dit, et tout a été fait, à qui toutes les créatures obéissent ; par le terrible et redoutable jugement de Dieu ; par la mer flottante et transparente, qui est en la présence de la divine Majesté, étant en continuelle et forte agitation ; par les quatre divins animaux T. qui vont et viennent devant le Trône de la divine Majesté, ayant des yeux devant et derrière ; par le feu sacré qui environne toujours son Trône ; par les saints Anges T. qui sont toujours en la présence de Dieu ; par cette même Majesté, qui est reconnue en son Église !

Nous vous exorcisons par la suprême sagesse de Dieu très puis-

sant, afin de nous apparaître ici devant ce cercle pour accomplir notre volonté en toutes choses, et selon qu'il nous plaira ; par le Trône de Baldachiae, par ce nom Primeumaton, à la prononciation et à la vertu duquel Moïse fit précipiter et engloutir Dathan, Coré et Abiron dans le gouffre affreux de l'abîme, et à la vertu duquel toute la Milice céleste, terrestre et les enfers tremblent, se troublent et s'abattent !

Ainsi, si vous ne nous apparaissez aussitôt ici, devant ce cercle, pour accomplir en toutes choses notre volonté, nous vous maudissons, nous vous privons de tout office, lieu et joie. Nous vous condamnons d'aller brûler éternellement dans vos retraites, dans l'étang de feu et de soufre !

Venez donc au nom d'Adonaï Zabaoth, Adonaï Amoriam. Venez, Venez ! Adonaï, Sadey, le Roi des Rois, très puissant et terrible, vous le commande, à la puissance duquel aucunes créatures ne peuvent se soustraire ni résister !

C'est pourquoi, si vous n'obéissez et ne nous apparaissez à l'instant devant ce cercle, doux et affables, prêts à exécuter notre volonté, il vous sera à jamais inflexible et vous punira par les flammes éternelles. Venez, venez ! Au nom d'Adonaï Zabaoth, Adonaï Amoriam, venez, venez ! Pourquoi tardez-vous? Qui vous arrête? hâtez-vous ! Adonaï, le Roi des Rois vous l'ordonne.

El, Aty, Titeip, Azia, Hyn, Ien, Minosel, Achadan, Uay, Vaa, Ey, Haa, Eye, Exe, à El, El, El, à Hy, Hau, Hau, Hau, Va, Va, Va, Va.

Incapables de résister à ces onomatopées chargées de fureur, les Démons du vendredi surgiront devant vous ; puis vous entoureront de leurs images symboliques. Évitez surtout d'exiger d'eux des dons de continence qui répugneraient à leurs appétits salaces :

Leur pouvoir est de donner de l'argent, de rendre les hommes plus luxurieux, de rapprocher les ennemis par la luxure, de faire des mariages, d'exciter dans le cœur des hommes l'amour des femmes, de guérir les maladies ou d'infirmer le sain.

Leurs corps sont beaux, de taille médiocre. Leur aspect est gracieux, affable. Leur couleur est blanche ou verte. Leur arrivée est annoncée par une étoile brillante. Leur signal est quelques jeunes filles qui jouent entre elles et qui engagent ceux qui sont dans le cercle à prendre part à leurs jeux.

Leurs formes particulières sont : Un Roi tenant un sceptre, porté sur un chameau ; une fille superbement habillée ; une fille nue ; une colombe ; une chèvre ; un habit blanc ou vert ; un chameau ; des fleurs ; de la sabine (1).

Mais, vous plaindrez-vous peut-être, si, chaque fois qu'il me prendra envie de converser avec les diables, je dois me soumettre

(1) *Les Œuvres magiques* de Henri-Corneille Agrippa, par Pierre d'Aban... avec des secrets occultes. Liége, s. a., 1788, in-12, passim.

à ces ennuyeuses formalités... Las ! que vous êtes impatiente ! Lorsque les génies de tout poil et de toute robe vous auront admis dans leur familiarité, il vous suffira de quelques paroles et ils se soumettront de bonne grâce à vos caprices. Voulez-vous un moyen commode pour leur parler la veille de la fête de saint Jean-Baptiste?

Il faut se transporter, depuis les onze heures jusqu'à minuit, près d'un pied de fougère et dire : « Je prie Dieu que les esprits à qui je souhaite parler apparaissent à minuit précis. » Et aux trois quarts vous direz neuf fois ces cinq paroles : « Bar, Kirabar, Alli, Alla, Tetragrammaton (1). »

Au XVIe siècle, tandis qu'à l'abri de quelque pan de mur en ruine, les Évocateurs frissonnaient d'hystérie démoniaque, les Alchimistes, pour leur part, poursuivaient, sinon paisiblement, du moins toutes portes closes, le cours de leurs enquêtes. Ils en relatent, d'ordinaire, les péripéties de façon symbolique. L'Artiste qui se dissimule sous le nom de Charles VI, le Fol-Initié, compare l'œuf de cristal, dont je vous ai entretenue naguère, à un nid, placé dans la chambre d'une maison, où s'ébrouent tantôt un serpent, tantôt un dragon, sa femelle et leur petit. Un brouillard bigarré entoure cette bâtisse, qui domine une montagne. Il représente les bouillons colorés qui précèdent l'*albification* (comme on dit) de la Pierre :

Non pourtant je vis choses horribles et merveilleuses sans fin, lesquelles je n'avais onques vues. Car je vis nues et souvent muées en diverses couleurs, et les nuées, qui étaient premièrement citrines, comme couleur d'or resplendissante, étaient autrefois de couleur vermeille, et aucune fois derechef citrines, et puis rouges, et puis vertes, bleues ou perses, et aucune fois noires, et en la parfin, je, comme désespéré et forcené, me levai, et montai sur la montagne, et ouvris la montagne, maison et chambre, et allai autour du nid.

Voici maintenant la peinture aérienne de la transmutation des métaux en argent :

Tant coiement, subtilement et paisiblement ouvris le nid, que trouvai, comme plut à Dieu, le Dragon, sa femme, et leur fils, tous conjoints et convertis en semblance blanche, de laquelle chose j'eus très-grand'joie. Et non croyant de mort mourir, en jetai une partie sur dix millions de parties d'air, et tantôt apparut la Lune resplendissante sur moi de très belle splendeur.

(1) *Dragon rouge*, éd., cit., p. 85.

Cependant la nature vernale, mourant avec le Dieu Astral auquel est confié la végétation de toutes les substances, va ressusciter avec lui. Devançant la Pâque Chrétienne, la Pâque Alchimique, dès le Samedi Saint, commémore la victoire de la Pierre Rouge sur la mort :

Après tout ce, moi, qui étais moult joyeux, et bien aise, regardai le serpent, lequel m'aidait par très-grande ire, et était enflé, et plus fort, et plus grand, et l'ouis en la chambre profondément persévérer, pensant la fin attendue... J'étoupai derechef diligemment tous les pertuis et les entrées du nid, de la chambre, de la maison et de la montagne, et m'en allai en ma maison, en attendant, en bonne espérance et en grand délit, les aventures lesquelles j'avais longtemps désirées.

Et très-bien matin, l'un des Samedis, c'est à savoir la vigile de Pâques, je me levai de mon lit et ouvris la fenêtre : ci vis le serpent du tout en la caverne mort et était devenu ainsi comme cendre. Adonc je montai hâtivement sur la montagne par grand désir, et ouvris tous les pertuis et les huis, et la substance de l'enclos, laquelle avait été premièrement blanche, trouvai transmuée et changée en sang très vermeil, duquel j'ai jeté et épandu un petit en l'air, si comme devant est dit, et mille milliers de parties de l'air me démontrèrent le Soleil resplendissant.

Adonques je rendis grâces et louanges à Jésus-Christ mon Créateur, qui l'accomplissement de mes désirs m'avait octroyé d'avoir le secret de Nature, refusé et celé à plusieurs autres, et laissai maison et montagne et toutes les Indes, et m'en revins en France mon pays, pour servir le père glorieux plein de justice et de miséricorde, qui, par sa grâce, nous mène tous à bonne fin et donne vie perdurable *in sæcula sæculorum. Amen. Deo gratias!*

Pour être sûr que les néophytes l'entendent, le pseudo-Charles VI explique ainsi ses chimères variées :

La montagne est le four d'Athanor avec tous ses instruments et couvercles.
La maison est la partie supérieure de l'Athanor.
La chambre est le couvercle du verre.
Le nid est le vaisseau du verre où est le Dragon et sa femme.
Le Dragon est le Soleil résolu en humidité et *la Lune* est la femme prégnante du Soleil.
Le fils est le Soufre blanc et rouge (1).

D'autres Adeptes, refusant de jouer au petit jeu des énigmes lumineuses, font semblant de s'exprimer sans ambages. Denys Zecaire, gentilhomme d'Aquitaine, après avoir

(1) *Œuvre royalle de Charles VI, Roy de France* (in : Traité du soulphre) second principe de nature... Trad. de latin en françois par F. Guiraud, Paris, 1618, in-8°, pp. 102 et suiv.

affermé ses domaines, élit domicile à Paris, capitale des sciences hermétiques :

Parquoi, après que j'eus recouvré davantage d'argent de mes arrentiers, m'en allai à Paris où j'arrivai le lendemain de la Toussaint en l'année 1546. Et là j'achetai pour dix écus de livres en la philosophie tant des anciens que des modernes, une partie desquels était imprimée, et les autres écrits de main, comme *La Tourbe des Philosophes*, le bon *Trévisan*, *La Complainte de Nature*, et autres divers traités qui n'avaient jamais été imprimés.

Et m'ayant loué une petite chambre au faubourg Saint-Marceau, fus là un an durant, avec un petit garçon qui me servait, sans fréquenter personne, étudiant jour et nuit en ces auteurs. Si bien que, au bout d'un mois, je faisais une résolution, puis une autre, puis l'augmentais, puis la changeais presque du tout en attendant que j'en fisse une où il n'y eût point de variété, ni contradiction aux sentences des livres des philosophes.

Toutefois je passai toute l'année et une partie de l'autre sans pouvoir gagner cela sur mon étude que je pusse faire aucune entière et parfaite résolution. Étant en cette perplexité, je me remis à fréquenter ceux que je savais qui travaillaient à cette divine œuvre, car je ne hantais plus tous les autres opérateurs que j'avais connus auparavant, travaillant à ces maudites sophistications. Mais si j'avais contrariété en mon entendement, sortant de l'étude, elle était augmentée en considérant les diverses et variables façons de quoi ils travaillaient. Car si l'un travaillait avec l'or seul, l'autre avec or et mercure ensemble, l'autre y mêlait du plomb qu'on appelait *sonnant* (pource qu'il avait passé par la cornue avec de l'argent vif) l'autre convertissait aucuns métaux en argent vif, avec diversité de simples, par sublimation, l'autre travaillait avec un atrament noir artificiel, qu'il disait être la vraie matière de laquelle Raymond Lulle usa pour la composition de cette grande œuvre.

Si l'un travaillait en un alembic, l'autre travaillait en plusieurs autres et divers vaisseaux de verre, l'autre, d'airain, l'autre, de cuivre, l'autre, de plomb, l'autre, d'argent, et aucuns en vaisseaux d'or. Puis, l'un faisait sa décoction au feu fait de gros charbon, l'autre, de bois, l'autre, de raissins, l'autre, de chaleur de soleil et d'autres, au Bain-Marie.

De sorte que leur variété d'opérations, avec les contradictions que je voyais aux livres, m'avaient presque causé un désespoir, lorsque, inspiré de Dieu par son Saint-Esprit, je commençai à revoir d'une fort grande diligence les œuvres de Raymond Lulle, et principalement son *Testament* et *Codicille*, lesquels j'adaptai tellement avec une *épître* qu'il écrivait en son temps au Roy Robert... que j'en fis une résolution du tout contraire à toutes les opérations que j'avais vues auparavant, mais telle que je ne lisais rien en tous les livres qui ne s'adaptât fort bien à mon opinion : mêmement la résolution qu'Armand de Villeneuve a fait au fond de son grand *Rosaire* (lequel fut maître de Raymond Lulle en cette science).

Tellement que je demeurai environ un an après, sans faire autre chose que lire et penser à ma résolution jour et nuit, en attendant que le terme de l'acensement que j'avais fait de mon bien fût passé, pour m'en aller travailler chez moi, où j'arrivai au commencement du Carême, délibéré de pratiquer madite résolution, pendant lequel je fis provision de tout ce que j'avais de besoin et dressai un four pour travailler.

Si bien que le lendemain de Pâques je commençai. Mais ce ne fut pas sans avoir divers empêchements (desquels j'en tais les principaux) de mes plus prochains voisins, parents et amis. L'un me disait : « Que voulez-vous faire? N'avez-vous pas assez dépendu à telles folies? » L'autre m'assurait que si je continuais d'acheter tant de menu charbon, qu'on soupçonnerait de moi que je ferais de la fausse monnaie, comme il en avait déjà oui parler. Puis venait un autre me disant que tout le monde, même les plus grands de notre ville, trouvait fort étrange que ne faisais profession de la robe longue, attendu que j'étais Licencié ès-Lois, pour parvenir à quelque office honorable en ladite ville.

Les autres qui m'étaient de plus près, me tançaient ordinairement, disant : parquoi je ne mettais fin à telles dépenses, et qu'il me vaudrait mieux épargner l'argent pour payer mes créanciers et pour acheter quelque office ; me menaçant, en outre, qu'ils feraient venir les gens de justice en ma maison pour me rompre le tout : « Davantage, disaient-ils, si vous ne voulez rien faire pour nous, ayez égard en vous-même ! Considérez qu'étant âgé de trente ans ou environ, vous en ressemblez en avoir cinquante, tant se commence votre barbe à mêler, qui vous présente tout envieilli de la peine qu'avez endurée à la poursuite de vos jeunes folies ! » Et mille autres semblables adversités desquelles ils m'importunaient ordinairement.

Si ces propos m'étaient ennuyeux, je le vous laisse à penser attendu mêmement que je voyais mon œuvre continuer de mieux en mieux, à la conduite de laquelle j'étais toujours ententif, nonobstant tels et semblables empêchements, qui sans cesse me survenaient (et principalement le danger de la peste, qui fut si grand en l'été qu'il n'y avait marchandise ni trafic qui ne fussent rompus) de sorte qu'il ne passait jour que je ne regardasse d'une fort grande diligence l'apparition des trois couleurs, que les philosophes ont écrit devoir apparaître avant la perfection de notre divine œuvre.

Lesquelles (grâces au Seigneur Dieu !) je vis apparaître l'une après l'autre, si bien que le propre jour de Pâques après, j'en vis la vraie et parfaite expérience sur l'argent vif échauffé dedans un crisol, lequel je convertis en fin or devant mes yeux, à moins d'une heure, par le moyen d'un peu de cette divine poudre. Si j'en fus aise, Dieu le sait ! Si ne m'en vantai-je pas pour cela (1)...

(1) *Vie de Denys Zecaire*, *alchimiste*, écrite par lui-même, présentée par Albert-Marie Schmidt (in : Mesures, numéro IV, 15 octobre 1936), pp. 167 et suiv.

Pages sublimes, en vérité, et qui souffrent la comparaison avec celles où Bernard Palissy raconte ses mécomptes. Mais n'estimez-vous pas comme moi, Madame, que les dernières lignes dont je viens de faire état, leur retirent beaucoup de créance? Flamel parfait la Pierre le 25 avril, le soi-disant Charles VI fait, la veille de Pâques, rougeoyer l'air d'une impalpable poudre rubiconde, c'est le propre jour de Pâques qu'un éclair doré jaunit le creuset de Zecaire : ce qui m'induit à croire que l'Alchimiste aquitain, s'il a bien rédigé le récit de ses peines, ne s'est pas privé, pour obéir aux ordres d'on ne sait quels Supérieurs Inconnus, de le transformer en une parabole édifiante, dans le dessein d'induire les Profanes aux mystères d'un Triptolème-Zagreus-Adonis-Mithra déguisé en Christ, d'un Archonte Philosophal qui, debout sur l'Arc-en-Ciel, se magnifie en ces termes :

J'assouvis de trésors les âmes plus avares.
Je comble de santé les corps plus abattus.
J'exalte le cristal sur les gemmes plus rares,
Universel en force et unique en vertus.

Qui ne tiendrait pour fable un progrès si étrange?
Vu qu'une chose vile à chacun en mépris,
Sans travail, sans dépens, de soi-même se change
En un triple trésor sans pareil et sans prix.

Je suis donc le Phénix qui renaît de sa cendre,
Le Grain qui pour produire en la terre pourrit.
Je suis ce Pélican et cette Salamandre
Qui au feu prend naissance et de feu se nourrit (1).

Je voudrais, Madame, vous faire partager mon enthousiasme pour les sublimes théophanies qui peuplaient les rêves des alchimistes du XVI^e^, puis du XVII^e^ siècle. Ne reconnaissez-vous pas ce Génie des Sages, qui est aussi l'Esprit du Monde? Ne vous êtes-vous pas déjà baignée dans cette Mer de Sang?

J'étais enseveli dans un sommeil très profond, lorsqu'il me sembla voir une statue haute de quinze pieds ou environ, représentant un vieillard vénérable, beau, et parfaitement bien proportionné dans toutes les parties de son corps. Il avait de grands cheveux d'argent tous par ondes. Ses yeux étaient des turquoises fines, au milieu desquelles étaient enchassées des escarboucles dont l'éclat était si brillant, que je ne pouvais en soutenir la lumière. Ses lèvres étaient d'or, ses dents, de perles orientales et

(1) Clovis Hesteau, sieur de Nuysement. *Les Visions hermétiques* (in : Poème philosophic de la vérité de la phisique minéralle). Paris, Périer et Buisard, 1620, in-8°, pp. 75 et suiv.

tout le reste du corps était fait d'un rubis fort brillant. Il touchait du pied gauche un Globe terrestre, qui paraissait le supporter : ayant le bras droit élevé et tendu, il semblait soutenir avec le bout de son doigt, un Globe céleste au-dessus de sa tête, et de la main gauche, il tenait une clef faite d'un gros diamant brut.

Cet homme, s'approchant de moi, me dit : « Je suis le génie des sages, ne crains point de me suivre. » Puis me prenant par les cheveux de la main dont il tenait une clef, il m'enleva, et me fit traverser les trois régions de l'Air, celle du Feu, et les Cieux de toutes les Planètes. Il me porta encore bien au delà : puis, m'ayant enveloppé dans un tourbillon, il disparut, et je me trouvai dans une île flottante, sur une Mer de Sang.

Surpris d'être en un pays si éloigné, je me promenais sur le rivage et, considérant cette Mer, je reconnus que le sang dont elle était composée était vif et tout chaud. Je remarquai même qu'un vent très doux qui l'agitait sans cesse, entretenait sa chaleur, et excitait en cette Mer un bouillonnement qui causait à toute l'Ile un mouvement presque imperceptible (1)...

Autant les symboles alchimiques sont nourrissants pour l'âme obscure occupée aux Enfers, autant les visions funestes que je vais maintenant projeter devant vous, la débilitent.

Au reste, je me rassure, en ce qui vous concerne, à penser que la Vierge écrasa la tête du serpent et que la Vieille de Papefiguière quinauda le Diablotin.

Ronsard, qui n'était, alors, ni vieux ni vierge, traversant de nuit les halliers et les guérets mouillés de la campagne vendômoise, rencontra la Chasse Sauvage. Pour lui échapper, il ne disposait pas de vos charmes. Il y suppléa, tant bien que mal, en s'entourant d'un moulinet de son épée :

J'ouis, ce me semblait, une aboyante chasse
De Chiens, qui me suivait pas-à-pas, à la trace.
Je vis, auprès de moi, sur un grand cheval noir,
Un homme, qui n'avait que les os à le voir,
Me tendant une main pour me monter en croupe.
J'avisai, tout autour, une effroyable troupe
De piqueurs, qui couraient une Ombre, qui bien fort
Semblait un usurier qui, naguère, était mort,
Que le peuple pensait, pour sa vie méchante.
Être puni là-bas des mains de Rhadamante...
Si fussé-je étouffé d'une crainte pressée
Sans Dieu qui, promptement, me mit en la pensée
De tirer mon épée et de couper menu
L'air tout autour de moi avecques le fer nu :
Ce que je fis soudain et sitôt ils n'ouirent
Siffler l'épée en l'air que tous s'évanouirent,

(1) *Le Texte d'alchimie et le Songe vert*. Paris, Houry, 1695, in-8°, pp. 110 et suiv.

Et plus ne les ouis ni bruire, ni marcher,
Craignant, peureusement, de se sentir hacher
Et trançonner le corps, car, bien qu'ils n'ai-ent veines,
Ni artères, ni nerfs, comme nos chairs humaines,
Toutefois, comme nous, ils ont un sentiment,
Car le nerf ne sent rien : c'est l'Esprit seulement (1).

Ne croyez pas qu'aux yeux de ceux qui lurent ces pénibles confidences, Ronsard passait pour un fantastique et un faible d'esprit. Pareils aux sordides héros de Pétrone, les personnages les plus rassis et les plus prudents du XVI^e^ siècle se crispent d'épouvante lorsqu'ils croient sentir sur leur front le frôlement visqueux de l'aile d'un Ange déchu. Un jurisconsulte aussi déluré que Jean Bodin ne craint pas de recueillir de sales histoires d'incubat. Vous songerez avec regret, en lisant l'une d'elles, aux tendres amours de Raimondin et de Mélusine :

Jeanne Herviller, native de Verbery près Compiègne, entre autres choses confesse que sa mère avait été condamnée d'être brûlée toute vive par arrêt du Parlement, confirmatif de la sentence du Juge de Senlis ; qu'à l'âge de douze ans sa mère la présenta au Diable en forme d'un grand homme noir, et vêtu de noir, botté, éperonné, avec une épée au côté et un cheval noir à la porte, auquel la mère dit :

« Voici ma fille que je vous ai promise. » Et à la fille : « Voici votre ami, qui vous fera bien heureuse. » Et, dès lors, qu'elle renonça à Dieu et à sa religion ; et puis coucha avec elle charnellement, en la même sorte et manière que font les hommes avec les femmes, hormis que la semence était froide.

Cela, dit-elle, continua tous les huit ou quinze jours, même icelle étant couchée près de son mari, sans qu'il s'en aperçût. Et un jour le Diable lui demanda si elle voulait être enceinte de lui, et qu'elle ne voulut pas (2)...

Nicéros, le convive de Trimalchio, croyait, selon Pétrone, dur comme fer aux loups-garous, depuis qu'il avait vu l'un de ses compagnons souffrir d'une blessure reçue alors que, métamorphosé en loup, il faisait grand carnage d'innocentes brebis. En 1588, les juges d'Auvergne eurent à connaître d'un cas analogue, qui nous est rapporté par un magistrat fort expert en démonologie :

Il sera bien à propos d'ajouter ici ce qui est advenu en l'an 1588 en un village distant environ deux lieues d'Apchon ès hautes montagnes d'Auvergne.

(1) Pierre DE RONSARD : *Hymne des Daimons*. Commenté par Albert-Marie Schmidt. Paris, Albin Michel, s. d. gr., in-8°, pp. 64 et suiv.

(2) *La Démonomanie des sorciers*. Paris, Prevosteau, 1598, in-8°, pp. 201 et suiv.

Un Gentilhomme, étant sur le vêpre ès fenêtres de son château, voit passer un chasseur de sa connaissance, il le prie de lui apporter à son retour de sa chasse.

Le chasseur, poursuivant son chemin le long d'une plaine, fut attaqué par un gros loup, contre lequel il délâcha un coup d'arquebuse sans le blesser, ce qui l'occasionna de joindre le loup, qu'il saisit par les oreilles; mais enfin, étant las, il se dépêtra du loup, et, se reculant, mit la main à un grand coutelas de chasseur qu'il portait, duquel il frappa le loup et lui abattit l'une des pattes, qu'il resserra dans sa pochette, après que le loup eût pris la fuite, et puis se vint rendre au château du Gentilhomme, à la vue duquel il avait combattu le loup.

Le Gentilhomme le prie de lui faire part de sa chasse. Ce que le chasseur voulant faire, et pensant tirer la patte de sa pochette, il tire une main, qui portait à l'un des doigts une bague d'or, que le Gentilhomme reconnut être à sa femme, ce qui le fit aucunement mal soupçonner d'elle.

Et, étant entré en la cuisine, il trouve sa femme qui se chauffait ayant son bras sous son devanteau *(tablier)* lequel il tira et reconnut qu'elle avait la main coupée.

Surquoi le Gentilhomme la prend par rigueur, mais aussitôt et même après que la main lui eût été confrontée, elle confessa que ce n'était autre qu'elle qui avait en forme de loup attaqué le chasseur,et fut depuis brûlée à Riom. Ce que je sais par le rapport d'un personnage digne de foi, qui passa par là environ quinze jours après que la chose fût faite (1).

A la même époque, la médecine magique, se corrompant, dédaigne les douces et onctueuses méthodes de Marsile Ficin et use de violence, transférant, par exemple, les maladies malignes d'un être vivant à un autre être vivant :

Je mettrai encore ici deux autres exemples pour faire voir que les Sorciers voulant guérir une personne jettent souvent le sort sur une bête. Je connais un homme, lequel étant en l'âge de dix à douze ans, devint comme transporté. On jugea incontinent qu'il avait été ensorcelé par les menées d'un certain que l'on soupçonnait, et qui avait auparavant menacé le père de lui nuire et à ce qu'il aimait le mieux.

Il advint un jour que, comme le Fermier du Père passait, avec une poule qu'il portait en main, par-devant la maison du soupçonné, celui-ci lui demanda où il allait. Le fermier répond qu'il allait voir le fils de son maître qui était malade. L'autre réplique qu'il en était bien fâché; toutefois qu'il y avait moyen de le guérir, et dit au fermier qu'étant arrivé en la maison de son maître il dût mettre la poule qu'il portait à terre et que si le garçon la tuait, il guérirait, mais que l'on se gardât bien d'en manger.

(1) *Discours des sorciers*... par Henry Boguet. Lyon, Rigaud, 1610, in-8°, pp. 341 et suiv.

Le fermier étant au logis de son maître fait ce qui lui avait été dit : il met bas la poule, laquelle se va rendre aussitôt devant le garçon qui était malade. Ce garçon la prend par le col et la tue et, à l'instant, guérit.

Le second exemple est de Loyse Servant, dite la Surgette, laquelle guérit Philippe d'Amelanges de Salins, mais à mesure que le malade guérissait, il lui mourait des poules et des canes en sa maison, qui arrivèrent enfin jusques au nombre de vingt. Or qui ne croira que le sort ait été jeté sur ces poules et ces canes (1)?

Les grands eux-mêmes n'hésitaient pas à recourir aux bons offices des magiciens noirs, témoin Charles IX, qui manda près de lui un moine scélérat, assista à la messe qu'il célébra, et le regarda, non sans épouvante, faire violence à la tête d'un enfant sacrifié, pour la contraindre à émettre un oracle. Ne croyez-vous pas, Madame, que l'âme d'Erichto, d'odieuse mémoire, avait transmigré dans la chair maléfique de cet affreux frocard?

J'ai appris du Sieur de Nouailles, Abbé de l'Ile, et maintenant Ambassadeur à Constantinople, et d'un Gentilhomme Polonais nommé Pruinski, qui a été ambassadeur en France, que l'un des grands rois de la Chrétienté, voulant savoir l'issue de son état, fit venir un Jacopin Negromancien, lequel dit la Messe, et, après avoir consacré l'hostie, fit trancher la tête à un jeune enfant de dix ans, premier-né, qui était préparé pour cet effet, et fit mettre la tête sur l'hostie, puis, disant certaines paroles et usant de caractères qu'il n'est besoin de savoir, demanda ce qu'il voulait.

La tête ne répondit que ces deux mots : *Vim patior!* Et aussitôt le Roi entra en furie, criant sans fin : « Otez-moi cette tête ! » et mourut ainsi enragé.

Cette histoire est tenue pour certaine et indubitable en tout le royaume où la chose est advenue, combien qu'il n'y eût que cinq personnes quand la chose fut faite (2).

Cette scène aussi concise qu'atroce, où le plus sacré des mystères est profané, et le respect de l'enfance, tourné en amère dérision, formera, avec votre agrément, un prologue convenable à l'espèce de drame burlesque dont, aidé par de bons connaisseurs, je vais prendre la liberté de vous résumer les actes.

On l'intitule : *le Sabbat* ou *Synagogue des Sorciers*. De très scientifiques personnes ont nié sa réalité. Elles l'ont considéré

(1) *Discours des sorciers...* par Henry BOGUET. Lyon, Rigaud, 1610, in-8°, pp. 268 et suiv.

(2) *Démonom.*, éd., cit., pp. 273 et suiv.

comme une pénible invention collective, née de la collaboration inconsciente de juges maniaques et d'hallucinés de l'arrière-monde. De pieux docteurs, au contraire, ont affirmé que l'on ne peut, sans encourir le soupçon d'hérésie, (plaise à Dieu que nous n'y donnions pas prétexte !) mettre en doute l'existence des réunions champêtres et nocturnes des dévots du Malin.

Ni vous, ni moi, Madame, n'avons la compétence nécessaire pour conclure un si grave débat. Nous nous contenterons donc de regarder ensemble une peinture du Sabbat, composée d'après les témoignages les moins discutables. Je l'ai choisie pour sa décence, car je ne veux outrager à plaisir ni votre pudeur, ni la pudeur publique. Le Prince des Ténèbres y apparaît comme un assez bon diable, une sorte d'humoriste vulgaire, de commis-voyageur suspect, qui, pour divertir une fade table d'hôte, fait le joli cœur et l'avantageux et excelle aux pitreries musicales :

Les Sorciers donc étant assemblés en leur Synagogue adorent premièrement Satan, qui apparaît là, tantôt en forme d'un grand homme noir, et tantôt en forme de bouc. Et pour plus grand hommage, ils lui offrent des chandelles qui rendent une flamme de couleur bleue, et le baisent aux parties honteuses de derrière (les autres le baisent sur l'épaule).

Quelquefois encore il tient une image noire qu'il fait baiser aux Sorciers : du moins il en fit ainsi à l'endroit d'Antide Colas, laquelle disait qu'elle et ses compagnes en baisant cette image offraient une chandelle ou buche d'estrain *(paille)* ardente.

Ces chandelles leur sont baillées par le Diable et se perdent et évanouissent dès qu'elles lui ont été offertes. Il s'en est trouvé qui ont confessé qu'ils allaient allumer le plus souvent leur chandelle à une autre chandelle que le Démon, étant en forme de bouc, portait au-dessus de sa tête entre les deux cornes.

Les Sorciers, en second lieu, dansent, et font leurs danses dos contre dos. Les boiteux y vont plus dispostement *(alertement)* que les autres, au rapport de Clauda Jamprost et de Françoise Secrétain, lesquelles racontaient que les boiteux incitaient les autres à sauter et danser.

Il y a encore des Démons qui assistent à ces danses en forme de boucs, ou de moutons, selon qu'il a été vérifié par les prénommées, et plusieurs autres, et spécialement par Antoine Tornier, disant que, lorsqu'elle dansait, un mouton noir la tenait par la main avec ses pieds bien haireux, c'est-à-dire rudes et revêches.

Les hautbois ne manquent pas à ces ébats, car il y en a qui sont commis à faire le devoir de ménétriers. Satan y joue même, de la flûte le plus souvent. Et à d'autres fois les Sorciers se contentent de chanter à la voix, disant toutefois leurs chansons pêle-mêle, et avec une confusion telle qu'ils ne s'entendent pas les uns les autres.

Quelquefois (mais rarement) ils dansent deux à deux, et par fois l'un çà et l'autre là, et toujours en confusion, étant telles danses semblables à celles des Fées, vrais Diables incorporés, qui régnaient il n'y a pas longtemps.

Or les Sorciers (afin que j'ajoute ceci) dansent dos contre dos, pour ne pas être reconnus, car pour la même raison ils font leurs assemblées de nuit, et se masquent encore aujourd'hui pour la plupart, selon que l'a confessé Clauda Paget, dite la Foulet, et avec elle Étiennette Poicheux, que l'on appelait autrement la Binette, laquelle rapportait que la plupart des femmes qu'elle avait vues au Sabbat était voilées. Et pour cela aussi les Lombards par leurs lois les appellent *Mascas*.

Les danses finies, les Sorciers viennent à s'accoupler. Et là le frère n'épargne pas la sœur, ni le cousin la cousine, ni le compère la commère, ni même le père la fille, et le fils la mère. Car aussi les Perses avaient opinion que pour être bon Sorcier et Magicien, il fallait naître de la mère et du fils :

Le Sorcier doit sortir du fils et de la mère
S'il est vrai ce que croit le Persan téméraire [Catulle].

Je laisse-là à penser si l'on n'exerce pas là toutes les autres espèces de lubricités, vu encore que les abominations, qui firent fondre et abîmer Sodome et Gomorrhe y sont fort communes.

Quant à moi je tiens que l'impudence débordée du Cynique (car il me fâche de l'appeler Philosophe en ce lieu) non plus que la chaleur brutale de ces Mahométans qui, vagant par l'Égypte, en plein marché et à la vue de tout le monde empoignent celles qui leur sont plus à gré, pour en faire à leur plaisir, n'approchent rien de celle des Sorciers.

Voire que j'oserai assurer que leur paillardise effrénée surpasse encore celle de Sigismond Malatesta, qui égorgea une passagère allemande pour en jouir, ou bien de celui dont fait mention Florimond de Rémond en son Anti-Christ, lequel en l'an 1572 étrangla, à l'exemple de Sigismond, une très belle fille qu'il aimait, et puis se souilla et saoula d'elle plusieurs fois, après l'avoir couchée nue morte dans son lit, attendu que ces misérables ne se contentent pas de s'entremêler plus que brutalement entre eux, mais qu'ils s'accouplent encore avec le Diable, qui se fait pour ce regard *(à cette fin)* tantôt Incube et tantôt Succube, comme l'ont reconnu George Gandillon, Antoine Gandillon, Antoine Tornier, Jacquema Paget et plusieurs autres...

Les Sorciers en quatrième lieu, après s'être vautrés parmi les plaisirs immondes de la chair, banquettent et se festoient, leurs banquets étant composés de plusieurs sortes de viandes, selon les lieux et qualités des personnes.

Par deçà, la table était couverte de beurre, de fromage, et de chair. Claude Janguillaume, Jacquema Paget, et quelques autres ajoutaient qu'il y avait une grande chaudière sur le feu, dans laquelle chacun allait prendre de la chair. On y boit aussi du vin, et le plus souvent de l'eau. Pour le regard du vin, nous en sommes

assurés par le témoignage de Claudine Bobant et d'Antoine Tornier, laquelle a confessé qu'elle en avait bu dans un gobelet de bois, et les autres parlaient seulement d'eau.

Mais il n'y a jamais sel en ces repas. Ce qui se fait vraisemblablement pour ce que le sel est un symbole de l'immortalité que le Diable a extrêmement en haine... Et pour mieux faire voir que Satan ne veut point apparemment de sel en ses assemblées, je rapporterai l'exemple d'un certain Italien, lequel, s'étant rencontré par quelque curiosité au Sabbat, demanda du sel si importunément que l'on fut contraint d'en apporter sur table. Sur quoi l'Italien s'écria en tels mots : *ha laudato sia Dio pur che venuto questo sale* et lors tout disparut : je ne doute point que le nom de Dieu invoqué ne causât en partie ce délogement.

Il y en a qui ont écrit que de même l'on n'usait point de pain au Sabbat, mais Christofle du village d'Aranthon et Claudine Bobant ont attesté le contraire.

Il ne faut pas ici oublier que les Sorciers avant que de prendre leur repas bénissent la table, mais avec des paroles remplies de blasphèmes, faisant Béélzébub auteur et conservateur de toutes choses. Aussi, en outre, rendent-ils subsécutivement action de grâces avec les mêmes blasphèmes.

Cependant ils accordent tous qu'il n'y a point de goût aux viandes qu'ils mangent au Sabbat et que la chair n'est autre que chair de cheval. Et ajoutent en outre que lorsqu'ils sortent de table ils sont aussi affamés que quand ils y entrent. Antide Colas racontait particulièrement que les viandes étaient froides. Clauda Vuillat, du village de Mirebeau, rapportait au semblable que ce que l'on mangeait au Sabbat n'était que vent. Christofle d'Aranthon disait aussi à ce propos qu'il lui semblait qu'elle ne mangeait rien. D'où il se voit comme le Diable est toujours trompeur, puisqu'il repaît les siens de vent au lieu de viandes solides...

Cinquièmement les Sorciers rendent compte à Satan de ce qu'ils ont fait dès *(depuis)* la dernière assemblée, étant ceux-là les mieux venus, qui ont fait mourir le plus de personnes et de bêtes, qui ont baillé le plus de maladies, qui ont gâté le plus de fruits : bref qui ont commis le plus de méchancetés et d'abominations. Les autres, qui se sont comportés un peu plus humainement, sont sifflés et moqués de tous ; l'on les fait mettre à l'écart, et sont encore le plus souvent battus et mal-traités de leur Maître, d'où est venu ce commun proverbe : *Fais du pis que tu pourras et le Diable ne saura que te demander.*

C'est en cet endroit que ce Méchant se bande avec ses suppôts contre le Ciel et qu'il conspire la ruine du genre humain. Il fait renoncer de nouveau à ces misérables Dieu, Chrême et Baptême. Il leur fait rafraîchir le serment solennel qu'ils ont fait de ne jamais parler de Dieu, de la Vierge Marie, ni des Saints et Saintes, si ce n'est par moquerie et dérision. Il leur fait quitter leur part de Paradis ; et leur fait au contraire promettre qu'ils le tiendront à jamais pour leur seul maître et qu'ils lui seront toujours fidèles. Il les exhorte par après à tous malheurs, comme de nuire à leurs voisins, de les rendre malades, de faire mourir leur bétail, de se

venger de leurs ennemis, et use même de ces mots : *Vengez-vous ou vous mourrez.*

Davantage il leur fait promettre de perdre et gâter les fruits de la terre et leur baille de la poudre et de la graisse propre à cela (du moins il le leur fait ainsi croire). Il leur fait en outre jurer bien solennellement qu'ils ne s'accuseront point les uns les autres et qu'ils ne rapporteront aucune chose de ce qui sera passé entre eux. Ce qui occasionnait Jacquema Paget, qui l'a ainsi confessé, de ne rien dire contre Antoine Tornier, et Loyse Vasselet disait que le Diable lui défendait d'accuser la Surgette et qu'à cet effet il lui avait soufflé à l'oreille et l'avait frappée au col, lui remontrant qu'autrement on la brûlerait...

(Je veux) toucher ici quelque chose de la Messe, qu'ils célèbrent au Sabbat, ce que je ne puis écrire sans horreur, d'autant que celui qui est commis à faire l'office, est revêtu d'une chappe noire sans croix, et après avoir mis de l'eau dans le calice, il tourne le dos à l'autel, et puis élève un rond de rave teinte en noir, au lieu de l'hostie, et lors tous les Sorciers crient à haute voix : *Maître, aide-nous!* Le Diable en même temps pisse dans un trou à terre et fait de l'eau bénite de son urine, de laquelle celui qui dit la messe arrose tous les assistants avec un asperges *(goupillon)* noir.

Finalement Satan, après avoir pris la figure d'un Bouc se consume en feu et réduit en cendre, laquelle les Sorciers recueillent et cachent pour s'en servir à l'exécution de leurs desseins pernicieux et abominables (1).

Imitant la vergogne de l'auteur de ces lignes, nous n'en dirons pas plus sur les rituels de Messes Noires, car ce sont-là choses qu'il ne faut pas trop approfondir. Sachez pourtant qu'à la fin du XVIe siècle, ce complément obligatoire du Sabbat, ce chef-d'œuvre de contre-mystique, est fort prisé par les Mages qui y découvrent le moyen de donner à leurs enchantements un incoercible pouvoir.

XVIIe siècle.

Le XVIIe siècle, accueillant les orgueilleuses promesses des sciences manifestes, contraint les sciences occultes à s'occulter. Il glace l'esprit des Mages et essaie de figer leur veine, à force de railleries. Ceux-là s'appliquent donc surtout à recenser, à fignoler les inventions magiques des siècles précédents et à les révéler, sur un ton d'ironie, qui les protège de la malignité des savants à la douzaine, sans nuire à la justesse de leur exposé.

C'est ainsi que le grand prosateur parisien, Cyrano-Bergerac, sous prétexte de rédiger un plaisant panégyrique des sorciers,

(1) *Disc. des sorc.*, éd., cit., pp. 131 et suiv.

esquisse un véritable Discours de la Méthode en Occultisme. Forte de tout ce que j'ai tâché de vous enseigner en vous amusant, vous ne trouverez plus rien d'étrange au merveilleux de sa merveilleuse épître.

Pour avoir trop lu les œuvres de Henri-Corneille Agrippa, dont le nom vous est maintenant familier, Cyrano-Bergerac feint, tout d'abord, qu'il lui advient mille désagréments capricieux :

Monsieur,

Il m'est arrivé une si étrange aventure depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que, pour y ajouter foi, il en faut avoir beaucoup plus que ce personnage qui, par la force de la sienne, transporta des montagnes.

Afin, donc, de commencer mon histoire, vous saurez qu'hier lassé sur mon lit de l'attention que j'avais prêtée à ce sot livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je sortis à la promenade pour dissiper les sombres et ridicules imaginations dont le noir galimatias de sa science m'avait rempli. Et, comme je m'efforçais à déprendre ma pensée de la mémoire de ces contes obscurs, m'étant enfoncé dans votre petit bois, après un quart d'heure, ce me semble, de chemin, j'aperçus un manche à balai qui se vint mettre entre mes jambes, et, à califourchon, bon gré mal gré que j'en eusse, je me sentis envoler par le vague de l'air.

Or, sans me souvenir de la route de mon enlèvement, je me trouvai sur mes pieds au milieu d'un désert où ne se rencontrait aucun sentier. Je repassai cent fois sur mes brisées. Mais cette solitude m'était un nouveau monde. Je résolus de pénétrer plus loin. Mais, sans apercevoir aucun obstacle, j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient rencontrer partout que l'impossibilité de passer outre.

Aux yeux de Cyrano-Bergerac, sont révoqués tous les édits de la nature, qui n'est plus que le théâtre de phénomènes contingents. L'auteur de ce désarroi paraît bientôt. Il dispose de ce qu'il faut pour accomplir une opération synthétique de Magie, naturelle et cérémonielle à la fois. Ces instruments, ces éléments, ces plantes vous sont familières, Madame. Voici la fougère et la verveine. Voici le pectoral d'où rayonnent les vertus des planètes. Voici la rosée où abonde le Mercure des Sages. Voici la baguette ferrée, distraite d'un sureau, arbuste électrophore comme le coudrier. Voici l'encensoir. Voici les cercles protecteurs. Voici les noms secrets des génies des temps. Comment l'évocation, après de tels préparatifs, resterait-elle stérile?

A la fin fort harassé, je tombai sur mes genoux ; et, ce qui m'étonna davantage ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bleuettant.

La lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle éclipsa trois fois, et, trois fois, dévala de son cercle. Les vents étaient paralytiques. Les fontaines étaient muettes. Les oiseaux avaient oublié leur ramage. Les poissons se croyaient enchâssés dans du verre. Tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en fallait pour trembler. L'horreur d'un silence effroyable, régnait partout, et, partout, la Nature semblait être en suspens de quelque grande aventure.

Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, quand, au clair de la lune, je vis sortir du fond d'une caverne un grand et vénérable vieillard vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules. Il avait sur la tête un chapeau de verveine et, sur le dos, une ceinture tissue de fougères de mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi-morte et autour du col un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle plein de rosée, et de la droite une houssine de sureau en sève, dont l'un des bouts était ferré d'un mélange de tous les métaux (l'autre servait de manche à un petit encensoir) il baisa le pied de sa grotte. Puis, après s'être déchaussé, et arraché, en grommelant, certains mots du creux de sa poitrine, il aborda le couvert d'un vieux chêne, à reculons, à quatre pas duquel il creusa trois cernes, l'un dans l'autre ; et la terre, obéissant aux ordres du Nécromancien, prenait elle-même, en frémissant, les figures qu'il voulait y tracer.

Il y grava les noms des intelligences, tant du siècle que de l'année, de la saison, du mois, de la semaine, du jour, de l'heure ; de même, ceux de leurs rois, avec leurs chiffres différents, chacun en sa place propre, et les encensa tous, chacun avec ses cérémonies particulières.

Ceci achevé, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'Orient, et puis il s'endormit.

Environ au milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq graines de fougère. Il les prit toutes quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, une dans sa bouche, l'autre qu'il replongea dans l'eau, et la cinquième, il la jeta hors des cercles.

Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure, tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui aussitôt entrèrent dans les cernes, en jetant un formidable cri. Avec un couteau d'airain, il leur fendit l'estomac ; puis, leur ayant arraché le cœur, et enveloppé chacun dans trois feuilles de laurier, il les avala. Il sépara le foie, qu'il épreignit dans un vaisseau de figure hexagone. Cela fini, il recommença les suffumigations. Il mêla la rosée et le sang dans un bassin, y trempa un gant de parchemin vierge, qu'il

mit à sa main droite, et, après quatre ou cinq hurlements horribles, il ferma les yeux et commença les invocations.

Il ne remuait presque point les lèvres. J'entendais néanmoins dans sa gorge un brouissement, comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, et de fois à autre, il attachait fort attentivement la vue sur l'ongle indice de sa main gauche. Il avait le visage enflammé et se tourmentait fort. En suite de plusieurs contorsions épouvantables, il chut en gémissant sur ses genoux. Mais aussitôt qu'il eût articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons. Ce vent semblait tâcher à le faire sortir des cernes. Après ce signe, les trois ronds tournèrent sous lui. Cet autre fut suivi d'une grêle rouge comme du sang. Et celui-ci fit encore place à un quatrième beaucoup plus effroyable : c'était un torrent de feu, qui brouissait en tournant et se divisait par globes, dont chacun se fendait en éclats avec un grand coup de tonnerre.

Il fut le dernier, car une belle lumière, blanche et claire, dissipa ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, l'autre sur un lynx, qui donna au Magicien trois fioles pleines de je ne sais quelle liqueur. Le Magicien lui présenta trois cheveux, L'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes. Il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le Fantôme, et puis tout disparut.

L'offrande de trois cheveux, arrachés autour de la suture du crâne, fente par où l'âme quitte le corps, après le trépas, signifie le don de celle-là. Mais Cyrano-Bergerac, qui a trouvé un plaisir infini à se jouer de nous, essaie d'apaiser notre dépit en s'expliquant non sans humour :

Ce fut alors que les étoiles, blêmies à la venue du Soleil, s'unirent à la couleur des cieux. Je m'allais remettre en chemin pour trouver mon village, mais sur ces entrefaites, le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plus tôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide que la mienne en demeura fort longtemps engourdie. Il n'ouvrit ni la bouche, ni les yeux, et, dans ce profond silence, il me conduisit à travers des masures, sous les effroyables ruines d'un vieux château déshabité, où les siècles depuis mille ans travaillaient à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés : « Vante-toi, me dit-il (en se tournant vers moi) d'avoir contemplé face-à-face le sorcier Agrippa, et dont l'âme (par métempsycose) est celle qui jadis animait le savant Zoroastre, prince des Bactriens. Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici par le moyen de l'or potable dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans, j'avale une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit, restituant à mon

corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le Roi des Démons ignés, la première en est pleine. La seconde, de poudre de projection. Et la troisième, d'huile de talc. Au reste, tu m'es bien obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans.

En somme, au prix d'une parcelle de son âme et de son immortalité éternelle, Agrippa obtient du Roi des Salamandres, cousin de Mélusine et patron des Alchimistes, les deux dons suprêmes de l'Art Hermétique : l'Or Potable, ou médecine universelle, qui garantit à l'Adepte une immortalité temporelle, et la poudre de projection. A ces deux présents s'ajoute l'huile de talc, matière première du Grand Œuvre. Mais Agrippa n'est pas seulement un Alchimiste. Il fait figure d'Archimage. Aucun des barbouillements de la Magie noire ne lui est étranger :

« C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités ou les abondances. Je suscite les guerres, en les allumant entre les génies qui gouvernent les Rois. J'enseigne aux bergers la Patenôtre du loup. J'apprends aux Devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les Ardents sur les marais et sur les fleuves pour noyer les voyageurs. J'excite les Fées à danser au clair de lune.

« Je pousse les Joueurs à chercher le trèfle à quatre sous les gibets. J'envoie à minuit les Esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux Démons d'habiter les châteaux abandonnés, d'égorger les passants qui y viendront loger, jusqu'à ce que quelque résolu les contraint de lui monter le trésor. Je fais trouver les mains de gloire aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes pendant qu'ils exécutent leurs vols. Je donne la pistole volante qui vient ressauter dans la pochette quand on l'a employée. Je donne aux laquais des bagues qui font aller et revenir de Paris à Orléans en un jour.

« Je fais tout renverser dans une maison par des Esprits follets qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne se casse, rien ne se répande, et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je les force à manger les enfants sur le chemin, et puis les abandonne quand quelque cavalier, leur coupant une patte (qui se trouve la main d'un homme) ils sont reconnus et mis au pouvoir de la justice. J'envoie aux personnes affligées un grand Homme noir, qui leur promet de les faire riche, s'ils se veulent donner à lui...

« Je ne fais paraître aux personnes ennuitées, qui rencontrent

les sorciers allant au Sabbat, qu'une troupe de chats, dont le prince est Marcou. J'envoie tous les confédérés à l'offrande, et leur présente à baiser le cul du Bouc, assis dessus une escabelle. Je les traite splendidement, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir si quelque étranger, ignorant des coutumes, fait la bénédiction ; et je le laisse dans un désert, au milieu des épines, à trois-cents lieues de son pays.

« Je fais trouver, dans le lit des ribauds, aux femmes, des incubes, aux hommes, des succubes. J'envoie dormir le Cauchemar, en forme d'une longue pièce de marbre, avec ceux qui ne se sont pas signés en se couchant. J'enseigne aux Nécromanciens à se défaire de leurs ennemis, faisant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie...

« Je délie le Moine Bourru aux avents de Noël : je lui commande de rouler comme un tonneau ou traîner à minuit les chaînes dans les rues, afin de tordre le cou à ceux qui mettront la tête aux fenêtres... J'envoie le Gobelin, la Mule ferrée, le Filourdi, le roi Hugon, le Connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les lémures, les farfadets, les larves, les lamies, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes. Enfin, je suis le diable de Vauvert, le Juif Errant et le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau. »

Avec ces dernières paroles, le Magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent, une large et noire fumée couvrit la face du climat, et je me trouvai sur mon lit, le cœur encore palpitant et le corps tout froissé du travail de l'âme (1).

Ce catalogue coquet et complet de toutes les entreprises que l'Occultisme français a jamais songées, pourrait me fournir une péroraison définitive aux beaux discours par lesquels j'essaie en vain d'obtenir à vos yeux le renom de plaisant. Mais il se trouve qu'au XVII^e^ siècle la plupart des amateurs de badinages magiques sont aussi entêtés que Cyrano-Bergerac d'Esprits Élémentaires. Chacun d'entre eux voudrait détenir, dans une cuve de verre ou dans un brasero, une Ondine ou une Salamandre pour en tirer plaisir et profit. On disserte beaucoup sur leur essence et leurs fins dernières. On ne fait, d'ailleurs, que commenter une doctrine depuis longtemps parfaite. Du moins la commente-t-on avec une délicate malice. Voici les paroles ailées qu'un Grand Initié Allemand adresse à un sacripant de petit Abbé, narrateur de l'aventure dont il est l'objet :

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composés des plus subtiles parties de la Sphère du Feu, conglobées et organisées par l'action du Feu Universel (dont je

(1) Cyrano DE BERGERAC. *Œuvres diverses*. Paris, Garnier., s. d., in-8°, pp. 38 et suiv.

vous entretiendrai quelque jour) ainsi appelé, parce qu'il est le principe de tous les mouvements de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs atomes de l'air, les Nymphes, des plus déliées parties de l'Eau, et les Gnomes, des plus subtiles parties de la Terre. Il y avait beaucoup de proportion entre Adam et ces Créatures si parfaites ; parce qu'étant composé de ce qu'il y avait de plus pur dans les quatre Éléments, il renfermait les perfections de ces quatre espèces de Peuples et était leur Roi naturel. Mais dès lors que son péché l'eût précipité dans les excréments des Éléments (comme vous verrez quelque autre fois) l'harmonie fut déconcertée, et il n'eut plus de proportion, étant impur et grossier, avec ces substances si pures et si subtiles. Quel remède à ce mal? Comment remonter ce luth et recouvrer cette Souveraineté perdue? O Nature ! pourquoi t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez-vous pas, mon Fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'Homme ces biens qu'il a perdus?

Hélas ! Monsieur (répliquai-je) je suis très ignorant de toutes ces simplicités-là. Il est pourtant bien aisé d'y être savant, reprit-il. Si on veut recouvrer l'Empire sur les Salamandres, il faut purifier et exalter l'Élément du Feu, qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves dans un globe de verre ; et c'est ici l'artifice que tous les anciens ont caché religieusement, et que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mélange des autres Éléments, et étant préparée selon l'art, devient en fort peu de temps souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès lors les habitants de la Sphère du Feu deviennent nos inférieurs ; et ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie, et que nous nous soyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image, et au Lieutenant de leur Créateur, et tous les soins dont les peut faire aviser le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Éléments, ils vivent très longtemps ; ainsi ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon Fils ; si l'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin, peut-être ne vous parlerait-il jamais de ce que vous craignez tant.

Tous ces beaux propos ne tendent à rien de moins qu'à en appeler des cruelles condamnations qui frappèrent tant de sorciers et de sorcières prétendues. La jeune femme que vous avez entendu naguère se plaindre de l'intolérable froideur des embrassements d'un noir cavalier démoniaque se voit innocentée en ces termes :

Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier qui avait travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans !

Et quelle ignorance a Bodin de la traiter de Sorcière ; de prendre sujet de son aventure d'autoriser les chimères populaires touchant les prétendus Sorciers par un livre aussi impertinent que celui de sa *République* est raisonnable !

Quant aux Hermétistes, on leur prescrit, non cette chasteté rituelle que vantait Agrippa, mais une délectation semi-solitaire, sinon morose ; et qui ressemble fort au péché de mollesse :

La charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides : mais la nature fait qu'ils désirent de les voir fécondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles philosophiques. Heureux le monde, s'il n'avait que de ces familles, et s'il n'y avait pas des enfants de péché ! Qu'appelez-vous enfants de péché, Monsieur (interrompis-je) ? Ce sont, mon fils (continua-t-il) ce sont tous les enfants qui naissent par la voie ordinaire ; enfants conçus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu ; enfants de colère et de malédiction ; en un mot, enfants de l'homme et de la femme. Vous avez envie de m'interrompre ; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oui, mon enfant, sachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme et la femme eussent des enfants comme ils en ont. Le dessein du très-sage Ouvrier était bien plus noble ; il voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si le misérable Adam n'eût pas désobéi grossièrement à l'ordre qu'il avait de Dieu de ne toucher point à Ève, et qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautés des Nymphes et des Sylphides, le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des monstres auprès des enfants des philosophes.

Vous me direz que maintes dames, qui écoutent croître leur ennui dans l'Orient désert de leur cœur, aimeraient avoir à leurs ordres des Salamandres ou des Sylphes pour les consoler de leur solitude. Hélas ! les amours élémentaires ont souvent une issue fatale :

Un Philosophe avec qui une Nymphe était entrée en commerce d'immortalité fut assez mal-honnête homme pour aimer une femme ; comme il dînait avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde ; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme. Après quoi la Nymphe indignée le fit mourir sur l'heure. Ha ! Monsieur (m'écriai-je) cela pourrait bien me dégoûter de ces amantes si délicates. Je confesse (reprit-il) que leur délicatesse est un peu violente. Mais si on a vu parmi nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amants parjures, il ne faut pas s'étonner que ces amantes si belles et si fidèles s'emportent, quand on les trahit ; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abs-

tenir des femmes, dont elles ne peuvent souffrir les défauts, et qu'elles nous permettent d'en aimer parmi elles autant qu'il nous plaît. Elles préfèrent l'intérêt et l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particulière ; et elles sont bien aises que les Sages donnent à leur République autant d'enfants immortels qu'ils en peuvent donner.

Le Sabbat? On doit le considérer comme une simple solennité hermétique, sur laquelle souffle encore l'esprit des églises orphiques :

Vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Démonographes racontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabbat. Je voudrais bien pour la rareté du fait, que vous le crûssiez aussi. Ha ! pour les contes du Sabbat (repris-je) je vous assure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon Fils (dit-il) car, encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du Genre humain, ni de pactiser avec les Hommes, moins encore de se faire adorer, comme le croient les inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, assemblent les habitants des Éléments, pour leur prêcher leurs Mystères et leur Morale ; et comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossière, comprend les horreurs du néant, et consent qu'on l'immortalise, on lui donne une Fille, on le marie, la noce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire.

Ce sont-là les danses, et ces cris de joie qu'Aristote dit qu'on entendait dans certaines Iles, où pourtant on ne voyait personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains ; à sa première semonce, Sabatius, le plus ancien des Gnomes fut immortalisé ; et c'est de ce Sabatius qu'a pris son nom cette Assemblée, dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paraît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorants ont confondu ces choses, et ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinents et de décrier une Assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Être (1).

Cependant, les théologiens du XVII[e] siècle, gent irascible et opiniâtre, ne se laissent pas convaincre par de tels arguments, pourtant élégamment déduits. Ils s'entêtent à affirmer que les soi-disant esprits élémentaires ne sont que des diables en rut. Les contes d'incubes et de succubes, publiés en France à cette époque, bravent dans leurs mots l'honnêteté au point que je n'ose les transcrire. En revanche, je vous narrerai une histoire italienne d'incubat, dont nos inquisiteurs eussent

(1) MONTFAUCON DE VILLARS. *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes*. Paris, La Connaissance, 1921, in-8°, pp. 32 et suiv, 41, 70 et suiv., 104 et suiv.

admis sans ambages la vérité, mais qui est plus décente et plus retenue que leurs consultations ordinaires :

Il y a environ vingt-cinq ans, alors que j'étais Professeur de Théologie Sacrée au couvent de Sainte-Croix, à Pavie, habitait dans cette ville une femme mariée, d'excellentes mœurs, et dont tous ceux qui la connaissaient, principalement les Moines, disaient le plus grand bien. Elle se nommait Hiéronyma, et demeurait sur la paroisse de Saint-Michel. Un jour, cette femme avait pétri chez elle du pain, qu'elle confia ensuite au fournier pour le faire cuire. Le fournier lui rapporte le pain cuit, et en même temps une grande galette de forme très-curieuse, arrangée au beurre et aux pâtes de Venise, comme on a coutume de faire les gâteaux dans ce pays-là ! Elle refuse de recevoir cette galette, disant qu'elle n'a rien fait de pareil : « Mais, dit le fournier, je n'ai pas eu aujourd'hui d'autre pain à cuire que le vôtre ; il faut bien que la galette aussi vienne de chez vous ; votre mémoire est en défaut. »

Notre bonne dame se laisse convaincre. Elle accepte la galette et la mange en compagnie de son mari, de sa petite fille âgée de trois ans et de sa servante. La nuit d'après, tandis qu'elle était couchée avec son mari et que tous deux dormaient, la voici qui s'éveille au son d'une voix extrêmement fine, quelque chose comme un sifflement aigu, mais qui cependant lui murmurait à l'oreille des paroles très-distinctes : cette voix lui demandait « si le gâteau avait été de son goût ».

Effrayée, notre bonne dame commence à se munir du signe de la Croix, et à invoquer coup sur coup les noms de Jésus et de Marie : « Ne crains rien, disait la voix, je ne te veux pas de mal ; bien au contraire, il n'est rien que je ne te fasse pour t'être agréable ; je suis épris de ta beauté, et mon plus grand désir c'est de jouir de tes embrassements. » En même temps, elle sentait quelqu'un qui lui baisait les joues, mais si légèrement, si mollement, qu'elle se serait crue frôlée par un duvet de coton de la plus extrême finesse. Elle résista, sans rien répondre, se bornant à répéter maintes et maintes fois le nom de Jésus et de Marie, et à faire le signe de la croix : la tentation dura ainsi près d'une demi-heure, après quoi le tentateur se retira.

Le matin venu, la dame alla trouver son Confesseur, homme grave et savant, lequel la confirma dans la foi, et l'exhorta à continuer la résistance vigoureuse qu'elle avait faite, et à se munir de quelques saintes Reliques. Les nuits suivantes, pareille tentation, avec paroles et baisers de même sorte ; pareille constance aussi chez la dame. Fatiguée cependant d'épreuves si pénibles et si prolongées, elle prit le parti, sur le conseil de son confesseur et d'autres hommes sérieux, de se faire exorciser par des Exorcistes expérimentés pour savoir si, par hasard, elle n'était pas possédée.

Les Exorcistes n'ayant rien trouvé en elle qui indiquât la présence de l'Esprit malin, bénirent la maison, la chambre à coucher, le lit, et firent injonction à l'Incube d'avoir à cesser ses importunités. Mais chansons que tout cela ! la tentation continue de plus belle ; le galant faisant mine de mourir d'amour, et pleurant,

et gémissant pour attendrir la dame qui, pourtant, avec la grâce de Dieu, resta invincible.

L'Incube, alors, s'y prit d'une autre manière : il apparut à sa belle sous la forme d'un jeune garçon ou petit homme de la plus grande beauté, à la chevelure dorée et frisée, à la barbe blonde et resplendissante comme l'or, aux yeux glauques pareils à la fleur du lin, et, pour ajouter au charme, élégamment vêtu à l'Espagnole. D'ailleurs, il ne laissait pas de lui apparaître, bien qu'elle se trouvât en compagnie ; il se plaignait, comme font les amants, il pleurait, il lui envoyait des baisers, employait en un mot tous les moyens de séduction possible pour obtenir ses faveurs. Elle seule le voyait et l'entendait : pour tout autre qu'elle, il n'y avait rien.

Notre bonne dame, donc, persévérait dans cette admirable constance, quand enfin, au bout de quelques mois, l'Incube irrité recourut à un nouveau genre de persécutions. D'abord il lui enleva une croix d'argent remplie de saintes Reliques, et une cire bénite ou Agneau papal du Bienheureux Pontife Pie V, qu'elle portait toujours sur elle ; puis ce fut le tour des bagues et autres bijoux d'or et d'argent qu'il déroba, sans toucher aux serrures, dans la cassette où ils étaient enfermés.

Ensuite il commença à la frapper cruellement, et après chaque volée de coups on lui voyait à la figure, au bras et à d'autres endroits du corps, des contusions et des bleus qui duraient un jour ou deux, et tout à coup disparaissaient en un moment, au rebours des contusions naturelles, qui décroissent peu à peu et par degrés.

Quelquefois, tandis qu'elle donnait à têter à sa petite fille, il la lui enlevait de dessus ses genoux, pour la placer sur le toit, au bord de la gouttière, ou bien il la cachait, mais sans jamais lui occasionner aucun mal. Tantôt il mettait sens dessus dessous tout le ménage, tantôt il cassait en mille pièces les marmites, les assiettes et autres vases de terre, et en un clin d'œil les rétablissait dans leur état primitif.

Une nuit qu'elle était couchée avec son mari, l'Incube, lui apparaissant sous sa forme habituelle, la pria énergiquement de se laisser faire ; elle résista comme de coutume. Furieux, l'Incube se retire et, fort peu de temps après, le voici qui rentre avec une charge énorme de ces plaquettes de pierre, dont les habitants de Gênes et de la Ligurie en général se servent pour couvrir leurs maisons. De ces pierres, il bâtit autour du lit un mur si élevé qu'il en atteignait le ciel et que nos époux, pour en sortir, eurent besoin de se faire apporter une échelle. Ce mur, du reste, était construit sans chaux ; on le détruisit, et on mit les pierres dans un coin, où elles restèrent exposées à tous les regards pendant deux jours, après quoi elles disparurent.

Le jour de la Saint-Étienne, le mari avait invité à dîner quelques braves militaires de ses amis et, pour faire honneur à ses hôtes, avait préparé un repas respectable. Tandis que, suivant l'usage, on se lave les mains avant de s'asseoir, zest ! voilà tout à coup la table disparue : disparus aussi tous les mets, les marmites, les

chaudrons, les plats et toute la vaisselle dans la cuisine ; disparus les cruches, les flacons, les verres. Je vous laisse à penser l'étonnement, la stupeur de nos convives ; ils étaient huit et dans le nombre un capitaine d'infanterie espagnole, lequel, se tournant vers ses camarades, leur dit : « N'ayez pas peur, c'est une farce, mais sacrebleu ! il y avait une table ici, elle y est encore ; minute, je vais la retrouver. »

Ceci dit, notre brave fait le tour de la salle, les mains étendues, essayant de saisir la table ; mais après bien des tours, voyant qu'il n'arrivait à rien qu'à toucher de l'air, les autres se moquèrent de lui ; et comme il était déjà grand temps de dîner, chacun prit sa capote et se mit en devoir de rentrer chez soi.

Ils étaient déjà tous à la porte de la maison avec le mari qui, par politesse, leur faisait un bout de conduite, lorsqu'ils entendent un grand bruit dans la salle à manger. Ils s'arrêtent pour en savoir la cause, et bientôt la servante accourt leur annoncer que la cuisine est pleine de vases nouveaux chargés de mets et que la table est remise en place dans la salle à manger.

Ils y reviennent, et ne sont pas peu surpris de voir la table couverte de nappes, de serviettes, de salières, de plateaux qui n'appartenaient pas à la maison et de mets qui n'y avaient pas été préparés. Sur le côté était une grande crédence, où l'on admirait, disposés dans le meilleur ordre, des calices de cristal, d'argent et d'or, avec toutes sortes d'amphores, de flacons, de coupes, remplis de vins étrangers : vin de Crète, de Campanie, des Canaries, du Rhin etc., dans la cuisine aussi, une abondante variété de mets dans des marmites et des plats qu'on n'avait jamais vus.

Plusieurs de nos convives hésitèrent d'abord à goûter de ces mets ; toutefois, encouragés par d'autres, ils se mirent à table et tous eurent bientôt fait leur affaire du repas, qu'ils trouvèrent exquis. Immédiatement après, comme ils étaient assis devant le feu suivant l'habitude de la saison, tout disparut à la fois, vaisselle et desserte, et à la place reparut l'ancien couvert du logis avec les plats qui avaient été préparés, mais chose étonnante tous les convives étaient rassasiés, si bien que personne n'eut envie de souper après un dîner de cette magnificence. Ce qui prouve assez que les mets substitués aux premiers étaient réels et non imaginaires.

Cependant il y avait plusieurs mois que durait cette persécution lorsque la dame s'adressa au Bienheureux Bernardin de Feltre dont on vénère le corps dans l'église de Saint-Jacques, à une petite distance des murs de la ville. Elle lui fit vœu de rester une année entière revêtue d'un froc gris, serré avec une corde, pareil à ceux que portent les frères Mineurs, à l'ordre desquels appartenait ce Bienheureux Bernardin, espérant, par son intercession, être enfin délivrée des persécutions de l'Incube. Et de fait, le 28 septembre, qui est la Vigile de la Dédication de Saint-Michel Archange, et la fête du bienheureux Bernardin, elle revêtit sa robe votive. Le lendemain matin, fête de saint Michel, notre affligée prit le chemin de l'église de Saint-Michel, qui était, comme je l'ai dit, sa propre paroisse ; c'était vers les dix heures, au moment

où une foule énorme se rendait à la messe. Or la pauvrette n'eut pas plutôt mis le pied sur le parvis de l'église, que tout à coup ses vêtements et ornements tombèrent à terre, et disparurent enlevés par le vent, la laissant elle-même nue comme la main. Il se trouva là fort heureusement, parmi la foule, deux cavaliers d'un âge mûr, lesquels, voyant la chose, s'empressèrent de quitter leurs manteaux, pour en cacher tant bien que mal la nudité de cette femme ; et, l'ayant mise dans une voiture, la reconduisirent chez elle. Quant aux vêtements et aux bijoux dérobés par l'Incube, il ne les rendit qu'au bout de six mois.

Bref, je pourrai vous conter bien d'autres tours, et des plus drôles, que lui joua encore cet Incube, mais il y a terme à tout. Qu'il suffise de savoir que, pendant nombre d'années, il persista dans sa tentation ; mais enfin, voyant qu'il y perdait son temps et sa peine, force lui fut de lever le siège (1).

Mon souci de la vérité historique m'empêche, en dépit de moi-même, de vous laisser, Madame, vous attarder à ces narquoises bourdes. Charles IX, vous ne l'ignorez pas, a trouvé à la cour de Louis XIV de tristes émules. Madame de Montespan, pour conserver la faveur dont elle jouissait, souffrit qu'on lui dît sur le ventre force messes noires, conjura les deux démons de la luxure et consentit à des sacrifices d'enfants. Rien ne surpasse, en ces matières, pour la précision et pour l'horreur glaciale du style, les documents judiciaires. Voici donc un procès-verbal rédigé et paraphé à Vincennes, le 10 octobre 1680 :

Leroy, gouverneur des pages de la petite écurie, lui *(à l'abbé Guibourg)* parla le premier de travailler pour Madame de Montespan et lui promit 80 pistoles et un bénéfice de 2 000 livres. La première messe qu'il dit à cette intention fut au Ménil, proche Montlhéry, sur le ventre d'une femme qui y était venue avec une autre grande créature. A la consécration, il récita la conjuration :

« Astaroth, Asmodée, princes de l'amitié, je vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet enfant pour les choses que je vous demande, qui sont : l'amitié du Roi, de Mgr le Dauphin me soit continuée ! être honorée des princes et princesses de la cour ! que rien ne me soit dénié de tout ce que je demanderai au Roi, tant pour mes parents que mes serviteurs. »

Et nomma les noms du Roi et ceux de Madame de Montespan qui étaient dans la conjuration.

Il avait acheté un écu l'enfant qui fut sacrifié à cette messe qui lui fut présenté par une grande fille. Et, ayant tiré du sang de l'enfant qu'il piqua à la gorge avec un canif, il en versa dans le calice. Après quoi, l'enfant *(fut)* retiré et emporté dans une autre

(1) R. P. Luigi Maria Sinistrari. *De la démonialité des animaux incubes et succubes...* publié d'après le manuscrit original et traduit du latin par Isidore Liseux. Paris, Liseux, 1875, in-8°, pp. 71 et suiv.

lieu, dont ensuite on lui rapporta le cœur et les entrailles... qui devaient servir, à ce que lui dirent Leroy et le gentilhomme, pour faire des poudres pour le Roi et pour Madame de Montespan.

La dame, pour qui il dit la messe eut toujours des coiffes baissées, qui lui couvraient le visage et la moitié du sein.

Il dit la deuxième messe dans une masure sur les remparts de Saint-Denis, sur la même femme, avec les mêmes cérémonies, et la Pelletier s'y trouva.

Dit la troisième à Paris chez la Voisin sur la même femme, il peut y avoir de cela huit ou neuf ans (et depuis a dit : treize à quatorze ans).

Déclare encore qu'il y a cinq ans qu'il a dit une pareille messe chez la Voisin sur la même personne qu'on lui a toujours dit être Madame de Montespan, aux mêmes intentions...

Et après que tout fût fini, voulant reprendre son manteau sur une chaise, il trouva sur cette chaise un écrit qui devait être la copie d'un pacte, attendu qu'il n'était qu'en papier, au lieu que les pactes doivent être écrits sur du parchemin vierge, où il lut ces termes :

« Je... fille de... demande l'amitié du Roi et celle de Mgr le Dauphin. Et qu'elle me soit continuée ! Que la Reine soit stérile ! que le Roi quitte son lit et sa table pour moi ! que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi et mes parents ! que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables ! chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du Roi, et savoir ce qui s'y passe ! et que, cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roi quitte et ne regarde La Vallière ! et que, la Reine étant répudiée, je puisse épouser le Roi ! »

Et comme il en était là de sa lecture, ce papier lui fut arraché des mains.

Il a toujours laissé l'hostie et le sang consacré des enfants dans des vases qu'on lui donnait, l'hostie étant coupée en petits morceaux.

Il a fait chez la Voisin, revêtu d'aube, d'étole et de manipule, une conjuration en présence de la Des Œillets qui prétendait faire un charme pour le Roi et qui était accompagnée d'un homme qui lui donna la conjuration, et comme il était nécessaire d'avoir du... des deux sexes...

Ma perversité ne va pas, Madame, jusqu'à vous révéler quelles étaient les liqueurs requises. Sans se départir de son calme, M. le Greffier achève la rédaction de son factum. Prêtons à ce fonctionnaire exact une exacte attention :

Sur le tout, la Des Œillets et l'homme mirent chacun d'une poudre de sang de chauve-souris et de la farine, pour donner un corps plus ferme à toute la composition, et, après qu'il eût récité la conjuration, il tira le tout du calice qui fut mis dans un petit vaisseau que la Des Œillets ou l'homme emporta (1).

(1) *Archives de la Bastille*. Documents inédits recueillis et publiés par François Ravaisson. T. VI. (Règne de Louis XIV : 1679-1681). Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1873, in-8°, pp. 335 et suiv.

J'ajouterai, avec votre assentiment, encore un trait au tableau de l'Occultisme au XVIIe siècle. On savait bien, au temps de la Renaissance, que de puissantes confréries s'étaient constituées, pour approfondir les sciences occultes et surveiller l'orthodoxie de leurs mystères. On n'ignorait pas, à Paris, que les Alchimistes se réunissaient chaque vendredi sous le portail hermétique de Notre-Dame. Mais ces sociétés observaient avec une telle rigueur la discipline de l'arcane qu'elles désorientaient la sagacité des profanes les plus obstinés.

Il n'en va plus de même après la mort de Henri IV. Certaines compagnies de Mages, comme la fameuse fraternité de la Rose-Croix, entendent manifester leur présence et leurs fins. Ce que cette dernière laisse transpirer de ses lois, de ses méthodes, de ses desseins, pourrait servir à rédiger la charte commune de toutes les associations secrètes d'Occultistes qui n'ont cessé de se multiplier jusqu'à nos jours.

Les frères de la Rose-Croix veillent à ne pas se distinguer du vulgaire, à assurer la perpétuité de leur cabale, à ne pas désespérer si les circonstances les forcent à cesser toute activité :

Se vêtir suivant la mode du pays auquel ils se rencontreront, se trouver tous les ans une fois à la Congrégation.

Choisir, quand besoin en sera, un successeur idoine et capable de tenir leur place et les représenter.

Avoir le caractère de la R. C. pour marque et symbole de leur congrégation.

Donner ordre que le lieu de leur sépulture soit inconnu quand il arrivera à quelqu'un d'eux de mourir en pays étrange.

Tenir leur Congrégation secrète et cachée par l'espace de six, vingt ans, et croire fermement que, cette compagnie venant à faillir, elle pouvait être réintégrée au sépulcre et monument de leur premier fondateur...

Se réclamant de leur Ancêtre éponyme, Christian Rosencreuz, les frères de la Rose-Croix se réputent directement inspirés par lui, poursuivent la réintégration de l'univers, se réclament d'une théologie divinement naturelle, assurent qu'ils ne sont pas soumis aux misères de la chair, jurent qu'ils ont autorité sur les Démons, que Dieu les entoure des nuées du sanctuaire et qu'à la Curie du Souverain Pontife, ils sont en mesure d'opposer un Sacré-Collège où le Paraclet, comme dans un tabernacle, fait séjour :

Ils disent et assurent que les méditations de leur premier fondateur excèdent et surpassent tout ce qui a jamais été connu,

trouvé et entendu depuis la création du monde par étude humaine, révélation divine, ou ministère des Anges.

Qu'ils sont destinés pour accomplir la prochaine instauration de toutes les choses de ce monde en un meilleur état, devant que sa fin arrive.

Qu'ils possédent la sagesse et piété en un suprême degré et que pour tout ce qui se peut désirer des grâces de la Nature, ils en sont paisibles possesseurs et les peuvent dispenser selon qu'ils le jugent à propos.

Qu'en quelque lieu qu'ils soient, ils connaissent mieux les choses qui se passent au reste du monde que si elles leur étaient présentes.

Qu'ils ne sont sujets à la faim, soif, vieillesse, maladie ou autre incommodité.

Qu'ils connaissent par révélation ceux qui sont dignes d'être admis en leur compagnie.

Qu'ils peuvent en tout temps vivre comme s'ils avaient été dès le commencement du monde, ou s'ils étaient pour demeurer jusques à la fin.

Qu'ils ont un volume dans lequel ils peuvent apprendre tout ce qui est dans les autres livres qui sont et qui pourront jamais être.

Qu'ils peuvent forcer à leur service les esprits et démons les plus puissants, et tirer à eux les perles et pierres précieuses par la vertu de leur chant.

Que Dieu les a couverts d'une nuée pour les défendre de leurs ennemis et que personne ne les peut voir qui n'ait les yeux plus perçants qu'un Aigle.

Qu'ils ont trouvé un nouvel idiome pour exprimer la nature de toutes les choses...

Que leur Collège, lequel ils nomment du Saint-Esprit, ne peut jamais être endommagé, combien que cent mille personnes l'eussent vu et remarqué (1)...

XVIIIe siècle.

Nous ignorons quelles épreuves les frères initiés de la Rose-Croix imposaient au XVIIe siècle aux novices de leur ordre. Le XVIIIe siècle, au contraire, nous a transmis de nombreux rituels initiatiques. On s'engoue de l'Égypte bien avant que Napoléon y porte un pas vainqueur. On s'acharne à reconstituer les crépusculaires cérémonies de l'initiation isiaque. Le texte que j'aurai maintenant l'avantage de vous donner à lire, mérite d'exciter en vous, Madame, un intérêt musical, puisqu'aussi bien il est la source du livret de *la Flûte enchantée.*

(1) *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des Frères de la Roze-Croix*, par G. NAUDÉ, Paris, Julliot, 1623, in-8°, pp. 33 et suiv.

Le prince Sethos s'apprête à pénétrer dans le couloir qui mène aux Enfers élémentaires de Memphis :

Ce chemin était de six pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne, et voûté en plein cintre sur une imposte qui régnait de part et d'autre à six pieds de terre. Sethos, se mettant en devoir d'y entrer, ne put s'empêcher de porter sa vue, sur une inscription en lettres noires tracées sur un marbre très-blanc qui était posé en forme de fronton sur les impostes de l'Arcade, qui servait d'entrée à ce chemin. Il y lut ces mots :
« Quiconque fera cette route seul, et sans regarder derrière lui, sera purifié par le feu, par l'eau, et par l'air ; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière et il aura droit de préparer son âme à la révélation des Mystères de la grande Déesse Isis. »

Il se heurte à :

Trois hommes armés d'un casque qui était chargé d'une tête d'Anubis :

ce sont les Trois Gardiens du Seuil, dont la théosophie psychanalytique moderne fait grand cas. Ceux-ci le mettent en garde contre les dangers qu'il va courir :

« Nous ne sommes pas ici pour vous arrêter dans votre route. Continuez-la, si les Dieux vous en ont donné le courage. Mais si vous êtes assez malheureux pour revenir sur vos pas, nous vous arrêterons dans votre retour. Vous pouvez encore vous en retourner. Mais après ce moment vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous n'en sortez incessamment par le passage que vous vous ferez devant vous, sans tourner la tête et sans reculer. »

Voici maintenant la description des épreuves par les éléments. O Nerval de Mortefontaine, combien de fois avez-vous médité sur leur machinerie compliquée, qui ne semble point vous avoir paru enfantine !

Un moment après l'Aspirant apercevait à l'extrémité de son chemin une lueur de flamme très-blanche et très-vive qui venait de s'allumer. Sethos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finissait là aboutissait à une chambre voûtée qui avait plus de cent pieds de long et de large. A droite et à gauche en y entrant étaient deux bûchers, ou pour mieux dire c'était des bois plantés debout fort près les uns des autres, autour desquels étaient entortillés en forme de pampres de vigne, des branches de baume arabique, d'épine d'Égypte, et de tamarinde, trois sortes de bois très souples, très odoriférants et très inflammables. La fumée s'échappait par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flamme qui s'élevait aisément jusqu'à la voûte et qui

se recourbait par ondes donnait à l'espace qu'elle occupait toute la ressemblance d'une fournaise ardente. Bien davantage, Sethos trouva à terre,entre les deux bûchers, une grille de fer rougi au feu de huit pieds de large et de trente pieds de long. Cette grille était formée de losanges qui ne laissaient guère entre elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvait aller plus avant que par cette route ; et il la fit avec autant de vitesse que d'attention...

Sethos, sorti avec joie de cette épreuve, trouva quelques pas plus loin un canal de plus de cinquante pieds de large, qui entrait d'un côté dans cette chambre souterraine, à travers des barreaux de fer, et qui en sortait de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faisait du côté de son entrée, et avant que de passer par les barreaux, un grand bruit de chute d'eau, que Sethos avait confondu avec le bruit des flammes dont il venait de s'échapper.

La lumière qu'elles rendaient encore, quoiqu'elles baissassent sensiblement, lui faisait apercevoir au delà du canal une arcade au dedans de laquelle il y avait des marches, dont les plus hautes se perdaient dans les ténèbres. Sethos jugea que c'était là la porte par laquelle il devait revenir au jour ; d'autant plus que la route en était marquée dans le canal par deux balustres de fer qui sortaient du fond de l'eau à droite et à gauche.

Dans l'appréhension que la Lumière des flammes ne lui manquât avant qu'il fût à l'autre bord, il se servit d'un tison du bûcher déjà détruit en quelques endroits pour rallumer sa lampe que la raréfaction de l'air avait éteinte au milieu des flammes. Il se dépouilla de ses habits qu'il mit sur sa tête après les avoir liés avec sa ceinture, dont les bouts, passés par-dessous ses bras venaient s'attacher devant sa poitrine. Et en cet état il descendit dans le canal qu'il traversa à la nage en tenant toujours d'une main sa lampe allumée.

Il reprit ses habits très-promptement ; et, montant les marches de l'arcade qu'il avait devant lui, il arriva sur un palier de six pieds de long et de trois pieds de large. Le Sol était un pont-levis qui tenait par de fortes pantures à des gonds scellés dans la plus haute marche de l'arcade ; de sorte que le pont-levis semblait baissé pour le recevoir. Les murs qu'il avait à ses côtés étaient d'airain et servaient d'appui aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite et l'autre à gauche. Leurs moitiés inférieures s'abaissaient derrière les murs, et les supérieures qu'on pouvait voir, étaient chargées d'une grosse chaîne de fer. Le dessus, ou toit du palier présentait à l'élévation de quinze pieds trois concavités ténébreuses, telles que les présenterait l'intérieur de trois grandes statues creuses vues par-dessous.

Il avait devant lui une porte recouverte de l'ivoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux lisières d'or qui marquaient que la porte, qui n'avait aucune armure en dehors, s'ouvrait en dedans à deux battants.

Sethos, ayant mis sa lampe sur le plancher, tenta deux ou trois fois inutilement de pousser cette porte qui avait résisté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevé sur le seuil d'environ sept pieds, et auquel les extrémités du pont-

levis semblaient être suspendues par deux fortes chaînes, étaient aussi attachés deux gros anneaux d'acier poli qui brillaient à la lueur de la lampe comme le plus fin diamant. L'Aspirant ne pouvait pas manquer d'y porter les mains, pour essayer si par ce moyen il pourrait ouvrir la porte ; et là commençait la dernière épreuve, la plus difficile à soutenir pour l'imagination étonnée.

Car le premier mouvement qu'il donnait à ces anneaux faisait lever la détente des deux roues, qui, emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes produisait plusieurs effets très effrayants.

Le pont-levis commençait à s'élever par l'extrémité la plus proche de la porte ; de sorte que l'Aspirant n'avait que deux partis à prendre, ou celui de regagner les marches et de reculer, contre la loi prescrite, ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevait aussi avec l'Aspirant suspendu. La lampe, qui glissait sur le pont-levis, se renversant bientôt, le laissait sans lumière au milieu du bruit épouvantable que faisaient les deux roues, et qui était tel que le plus hardi ne pouvait s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain se brisaient sur lui.

Ce mouvement, qui durait près d'une minute, élevait l'Aspirant jusqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que le linteau, que les grandes roues abandonnaient alors, ne retombât trop vite, entraîné par son poids et par celui de l'aspirant, ce linteau se trouvait attaché, par des cordes qui passaient par-dessus plusieurs poulies, à une troisième roue composée de volants de tôle, qui ralentissaient cette chute et qui empêchaient que l'Aspirant ne se blessât.

Mais, en même temps, cette roue, qui était placée vis-à-vis de lui dans un grand vide au-dessus de la porte d'ivoire, lui faisait sentir par son mouvement une violente agitation de l'air. Dès que l'Aspirant était descendu ainsi au point où la machine l'avait pris, les deux battants de la porte d'ivoire s'ouvraient par le jeu d'une dernière détente et laissaient voir un lieu éclairé d'un très grand jour, ou, s'il était nuit, par des lampes qui en égalaient la clarté.

Sethos, qui arrivait là au lever du soleil, apercevant le bœuf Apis, à travers les barreaux de son étable, qui répondait au fond du Sanctuaire du Temple des trois Divinités à Memphis, reconnut avec grande surprise qu'il sortait de dessous le piédestal creux de la triple statue d'Osiris, d'Isis et d'Horus, devant laquelle on avait fait tant de prières pour le rétablissement de la santé de la feue Reine.

Après qu'il s'est ainsi reconnu (au sens local et au sens spirituel du mot) Sethos reçoit le double sacrement de l'Oubli et de la Mémoire :

Il fut reçu par les Prêtres qui formaient deux haies dans le derrière du Sanctuaire. Le Grand Prêtre l'embrassant d'abord, le loua de son courage et le félicita de l'heureux succès de ses épreuves. Il lui présenta ensuite une coupe pleine de l'eau du canal

qu'il venait de passer. Pendant qu'il la but, le Grand Prêtre lui dit :

« Que cette eau soit un breuvage de Léthé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fausses que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes ! »

Après quoi, le faisant tourner du côté de la triple statue, il lui ordonna de se prosterner, et il prononça sur lui ces paroles :

« Isis, ô grande Déesse des Égyptiens, donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de périls et de travaux pour se présenter à vous. Rendez-le victorieux de même dans les épreuves de son âme en le rendant docile à vos lois, afin qu'il mérite d'être admis à vos mystères ! »

Tous les prêtres ayant répété les premières paroles de cette prière : « Isis, ô grande Déesse des Égyptiens ! » on fit relever Sethos : et le Grand-Prêtre lui présenta une liqueur composée, que les Grecs ont nommée Cycéon, en lui disant :

« Que ceci soit un breuvage de Mnémosyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse ! »

Les cérémonies n'allèrent pas plus loin ce jour-là ! (1)

Le XVIII[e] siècle s'engoua de ces pages dues à la plume habile d'un émule de Fénelon. En toute bonne foi, il considéra Cagliostro, le Grand Cophte, le Fondateur de la Maçonnerie Égyptienne, comme un autre Sethos. Celui-ci aimait à faire allusion au temps de probation qu'il aurait passé dans les caveaux de la Grande Pyramide. On lui prête même les confidences les plus surprenantes sur la façon dont il s'y introduisit.

Un cartouche hiéroglyphique qu'il copie lui sert d'Aide-Mémoire. Ainsi peut-il avec assurance affronter l'attaque mythique des Serpents et la fantasmagorie des couleurs créatrices :

En conséquence, je copiai fidèlement toutes les figures du marbre, après quoi nous montâmes l'escalier découvert, précédés par nos domestiques.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils reculèrent de frayeur, en se précipitant vers l'escalier et nous y entraînant nous-mêmes ; les mots de « serpents » ! qu'ils prononçaient, nous firent connaître la cause de leur épouvante. Je regardai ici ma table hiéroglyphique : y ayant vu un œil et un sabre, nous comprîmes qu'on ne pouvait passer cette pièce sans prudence et sans armes. Alors, nous étant mis en défense, et nos braves serviteurs étant revenus de leur effroi, Mérode à la tête qui, dans son enfance avait combattu les sortes d'animaux qu'il venait de voir, nous nous

(1) *Sethos, histoire ou vie tirée des monuments anecdotes de l'ancienne Égypte*. Trad. d'un manuscrit grec (par l'abbé Terrasson). Paris, Guérin, 1731, in-12. T. I, pp. 213 et suiv.

élançâmes dans cette première pièce, où notre présence excita, parmi les plus furieux reptiles, que l'œil de l'homme ait jamais pu envisager, des sifflements horribles. La tête du premier de ces monstres qui s'élança sur nous, fut, dans l'instant, séparée de son corps par l'adroit et brave Mérode. Je fis plusieurs tronçons du second qui vint à nous. Trois ou quatre autres successivement furent sabrés. Il est à croire que l'instinct les détermina à s'éloigner car, après cette exécution, le passage devint libre.

Nous nous jetâmes dans un défilé à pente douce. Et Mérode, s'étant mis à l'arrière-garde dans le dessein de faire face à l'ennemi, nous suivîmes, pendant près d'une demi-heure, cet étroit passage au bout duquel nous trouvâmes un souterrain avec un escalier très rapide. Il serait trop long de détailler les diverses épreuves par lesquelles nous passâmes, mais, après avoir en dernier lieu rampé quelques minutes, avec un courage que ni la moiteur du terrain, ni l'appréhension des reptiles venimeux n'affaiblissait, nous parvînmes à une pièce spacieuse et brillant de tous les feux du prisme le plus pur. Notre vue en fut soudain accablée. Peu à peu ce sens si délicat reprit en nous toute sa force et notre âme alors fut toute en lui. Que l'on se figure — mais pourra-t-on se le figurer?

Le spectacle ravissant de mille arcs-en-ciel, se croisant en tous sens et variant leurs couleurs étincelantes à chaque mouvement que nous faisions! Ce prodige de cristallisations ne peut être imaginé que par nous qui l'avons vu. Mais l'homme n'a reçu du ciel qu'une somme de moyens pour sentir. Épuisée, il n'est plus qu'une combinaison passive des éléments. C'est ce que nous éprouvâmes. Éblouis, transportés, notre âme fut bientôt dans un état d'ivresse qu'elle ne pouvait plus soutenir. Nous sentîmes nos genoux fléchir. Un lit de mousse légère se trouvant sous nos pas, nous nous y laissâmes tomber sans dessein et le sommeil vint nous surprendre avant que nous nous fussions dit une seule parole.

Je ne me refuse pas maintenant au plaisir de transcrire l'espèce de protestation inquiète qui aurait échappé à Cagliostro avant qu'il ne devînt prisonnier de l'Inquisition Romaine :

... Je crois que mon existence est un vrai songe dont la mort sera le seul réveil. Quelquefois je pense que tout ce que j'ai vu n'a été que l'illusion du sommeil. Mais la courageuse compagne de ma vie vient me prouver par ses tendres caresses que je n'ai point songé. Elle est la récompense de mon audace. Ce cher témoin d'une aventure unique, toute incroyable qu'elle est, dépose incontestablement de sa réalité (1).

J'ignore si Cagliostro rêva beaucoup. Il contribua, en tout cas, à passionner les songes des Français qui l'adulaient. Dans

(1) *Confessions du comte de C. avec l'histoire de ses voyages en Russie, Turquie, Italie, et dans les Pyramides d'Égypte*. Le Caire et Paris, Cailleau, 1787, in-12, pp. 129 et suiv.

les années où le marquis de Sade, prisonnier, tirait les plans du Château où les Élus de Sodome exerceraient leur méchanceté, Cagliostro se donnait le luxe d'imaginer un nouveau Montsalvat où treize maîtres de la Maçonnerie Égyptienne accompliraient les œuvres propres à achever la régénération morale et physique de l'humanité. Sade et Cagliostro sont deux maniaques de l'ameublement et de l'économie domestique. Mais tandis que celui-là retire l'homme par la souffrance, de l'orchestre des créatures, celui-ci l'en nomme chef.

Encore une remarque, Madame : la Matière Première que l'on administre à celui qui brigue la perfection physique n'est autre que cet Or Potable, dont, d'après Cyrano-Bergerac, Agrippa avale une dose tous les vingt ans.

Celui qui veut obtenir la *régénération morale* c'est-à-dire l'innocence primitive doit choisir une très haute montagne à laquelle il donnera le nom de Sinaï, et sur son sommet, il construira un pavillon partagé en trois plans et il le nommera Sion. La chambre d'en-haut aura dix-huit pieds en carré, quatre fenêtres ovales sur chaque côté, avec une seule trappe pour y entrer : la seconde chambre, c'est-à-dire celle du milieu, sera parfaitement ronde, sans fenêtre et capable de contenir treize petits lits. Une seule lampe suspendue au milieu l'éclairera, et il n'y aura aucun meuble qui ne soit absolument nécessaire. Cette seconde chambre s'appellera Ararat, nom de la montagne sur laquelle s'arrêta l'arche, en signe du repos qui est réservé aux seuls maçons élus de Dieu ; la première chambre, enfin, située au rez-de-chaussée, aura la capacité convenable pour servir de réfectoire, et il y aura autour trois cabinets, deux desquels serviront à garder les provisions et les autres choses nécessaires, et le troisième, les vêtements, les symboles, et les autres instruments maçonniques de l'art selon Moïse.

Les provisions et les instruments nécessaires étant rassemblés, les treize maîtres s'enfermeront dans le pavillon, sans pouvoir en sortir pendant l'espace de quarante jours qu'ils passeront dans les travaux maçonniques, observant chaque jour la même distribution des heures. Six seront employées à la réflexion et au repos, trois à la prière et à l'holocauste à l'Éternel, qui consiste à se vouer soi-même avec la plus grande effusion de cœur à la gloire de Dieu, neuf aux saintes opérations, c'est-à-dire à la préparation de la feuille vierge, et à la consécration des autres instruments qui doit se faire tous les jours ; les six dernières enfin à la conversation, et au rétablissement des forces perdues tant au physique, qu'au moral. Lorsque le trente-troisième jour de ces exercices sera passé, les maîtres commenceront à jouir de la faveur de communiquer visiblement avec les sept anges primitifs, et de connaître le sceau et le chiffre de chacun de ces êtres immortels. L'un et l'autre seront gravés par eux-mêmes sur la feuille vierge qui est ou une peau d'agneau purifiée dans une étoffe de soie, ou l'arrière-faix

d'un enfant mâle né d'une juive, également purifié, ou un papier ordinaire béni par le fondateur. Cette faveur durera jusqu'au quarantième jour, dans lequel, les travaux étant finis, chacun commencera à jouir du fruit de cette retraite, c'est-à-dire qu'il recevra pour lui le pentagone, ou la feuille vierge, sur laquelle les anges primitifs auront gravé leurs chiffres et leurs sceaux. Ainsi muni, et devenu maître et chef de l'art sans le secours d'aucun mortel, son esprit sera rempli du feu divin et son corps deviendra aussi pur que celui de l'enfant le plus innocent ; sa pénétration n'aura pas de bornes, son pouvoir sera immense ; il n'aspirera plus qu'à un repos parfait afin d'arriver à l'immortalité et il pourra dire : *ego sum qui sum* (je suis celui qui est).

Il n'aura pas seulement le pentagone sacré dont nous avons parlé, mais encore sept autres différents dont il pourra disposer en faveur de sept personnes, hommes ou femmes, qui l'intéresseront le plus : ces pentagones inférieurs ne porteront le sceau que de l'un des sept anges ; celui qui le possède ne peut commander aux sept anges, mais à celui-là seulement, et il lui commandera non pas comme le possesseur du premier pentagone, au nom de Dieu, mais au nom du grand-maître dont il aura reçu le pentagone ; il opérera par son propre pouvoir, mais dont il ignorera le principe.

Voyons à présent comment s'opère la *régénération* ou la *perfection* physique, par laquelle la personne qui l'obtient peut arriver à la spiritualité de 5 557 ans, ou prolonger sa vie saine et tranquille jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la retirer près de lui. Celui qui aspire à une telle perfection doit tous les cinquante ans se retirer dans la pleine lune de mai, à la campagne avec un ami ; et là, enfermé dans une chambre et dans une alcôve, souffrir pendant quarante jours la diette la plus austère. Mangeant, très peu, et seulement de la soupe légère, des herbes tendres, rafraîchissante et laxatives, et n'ayant pour boisson que de l'eau distillée ou tombée en pluie dans le mois de mai. Chaque repas commencera par le liquide, c'est-à-dire par la boisson, et finira par le solide qui sera un biscuit ou une croûte de pain. Au dix-septième jour de cette retraite, après avoir fait une petite émission de sang, on prendra de certaines gouttes blanches, dont on n'explique pas la composition, et on en prendra six le matin, et six le soir en augmentant de deux par jour, jusqu'au trente-deuxième jour.

Alors on renouvellera la petite émission de sang au crépuscule du soleil : le jour suivant on se met au lit pour n'en plus sortir qu'à la fin de la quarantaine, et là on avale le premier grain de matière première. Ce grain est le même que Dieu créa pour rendre l'homme immortel, et dont l'homme a perdu la connaissance par le péché ; il ne peut l'acquérir de nouveau, que par une grande faveur de l'Éternel et par les travaux maçonniques. Lorsque ce grain est pris, celui qui doit être rajeuni perd la connaissance et la parole pendant trois heures, et, au milieu des convulsions il éprouve une grande transpiration et une évacuation considérable. Après que le patient est revenu et qu'il a été changé de lit, il faut

le restaurer par un consommé fait avec une livre de bœuf sans graisse, mêlé de différentes herbes propres à le réconforter.

Si le restaurant le remet en bon état, on lui donne, le jour suivant, le second grain de matière première dans une tasse de consommé qui, outre les effets du premier, lui occasionnera une très grande fièvre, accompagnée de délire, lui fera perdre la peau, et tomber les cheveux et les dents. Le jour suivant, qui est le trente-cinquième, si le malade est en force, il prendra pendant une heure un bain qui ne sera ni trop chaud, ni trop froid. Le trente-sixième jour, il prendra dans un petit verre de vin vieux et spiritueux le troisième et dernier grain de matière première qui le fera tomber dans un sommeil doux et tranquille ; c'est alors que les cheveux commenceront à repousser, les dents à germer et la peau à se rétablir. Lorsqu'il sera revenu à lui-même, il se plongera dans un nouveau bain d'herbes aromatiques et le trente-huitième jour dans un bain d'eau ordinaire dans lequel on aura fait infuser du nitre. Le bain étant pris, il commencera à s'habiller et à se promener dans la chambre ; et le trente-neuvième jour, il avalera dix gouttes du baume du grand maître dans deux cuillerées de vin rouge ; le quarantième jour, il quittera la maison tout à fait rajeuni et parfaitement régénéré (1).

En somme, au dire de Cagliostro, les seuls Travaux Maçonniques sont à même de contraindre Dieu à fournir des preuves de sa clémence envers certains élus. *Mais, demanderez-vous, peut-on imaginer ce qu'étaient, au* XVIII^e^ *siècle ces travaux?*

Les ecclésiastiques, aussi bien que les athées militants s'efforçaient de leur donner le plus mauvais renom qui soit. Ils en divulgaient d'abominables parodies. L'initiation que conférait la secte dite des *Illuminés* donna prétexte aux divagations délirantes que voici. (A noter que l'*Aqua Tofana* est le poison des Médicis) :

Si le Récipiendaire, mal instruit, accepte, sur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il est conduit au travers d'un sentier ténébreux dans une salle immense, dont la voûte, le parquet et les murs sont couverts d'un drap noir, parsemé de flammes rouges et de couleurs menaçantes. Trois lampes sépulcrales jettent de temps en temps une mourante lueur, et laissent à peine distinguer dans cette lugubre enceinte, les débris des morts soutenus par des crânes funèbres. Un monceau de squelettes forme, dans le milieu, une espèce d'autel. A côté s'élèvent des livres, les uns renferment des menaces contre les parjures, et les autres, l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible ; et des invocations infernales qu'on prononce longtemps en vain.

Huit heures s'écoulent. Alors des Fantômes, traînant des voiles

(1) *Vie de Joseph Balsamo*, connu sous le nom de Cagliostro, extraite de la procédure instruite contre lui à Rome en 1790. Paris et Strasbourg, Onfroy et Treuttel, 1791, in-8°, chap II, in fine.

mortuaires, traversent lentement la salle et s'abîment dans des souterrains, sans qu'on entende le bruit des trappes ou celui de leur chute. On ne s'en aperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Ainsi l'Initié demeure vingt-quatre heures dans ce ténébreux asile, au milieu d'un silence glaçant. Un jeune sévère a déjà affaibli sa pensée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé et finissent par exténuer ses sens. A ses pieds sont placées trois coupes, remplies d'une boisson verdâtre. Le besoin les approche des lèvres, et la crainte involontaire les en repousse. Enfin paraissent deux hommes qu'on prend pour les Ministres de la Mort. Ils ceignent le front pâle du Récipiendaire avec un ruban aurore, teint de sang et chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces (observez que ce sont des Luthériens et des Réformés qui font usage de ces images et reliques, si sévèrement proscrites dans leur culte). On suspend à son col des espèces d'amulettes, revêtues d'un drap violet. Il est dépouillé de ses habits, que deux frères servants déposent sur un bûcher, élevé à l'autre extrémité de la salle. On trace sur son corps nu des croix avec du sang et un esprit vêtu de blanc lui vient lier les testicules avec un cordon rose et ponceau.

Dans cet état de souffrance et d'humiliation, il voit s'approcher de lui à grands pas cinq fantômes armés de glaives, couverts de draps dégouttant de sang. Leur visage est voilé ; ils étendent un tapis sur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu, et y demeurent les mains étendues en croix sur la poitrine et puis prosternés la face contre terre dans un profond silence. Une heure se passe dans cette pénible attitude. Après cette fatiguante épreuve, des accents plaintifs se font entendre. Le bûcher s'allume, mais, ne jette qu'une lueur pâle. Les vêtements y sont consumés. Une figure colossale et presque transparente sort du sein même du bûcher. A son aspect les cinq hommes prosternés entrent dans des convulsions épouvantables à voir : images trop fidèles de ces luttes écumantes où un mortel aux prises avec un mal subit finit par en être terrassé. Alors une voix tremblante perce la voûte et articule la formule des exécrables serments qu'il faut prononcer... Ma plume hésite et je me crois presque coupable de les retracer :

« Au nom du Fils crucifié, jurez de briser les liens charnels qui vous attachent encore à Père, Mère, Frères, Sœurs, Époux, Parents, Amis, Maîtresses, Rois, Chefs, Bienfaiteurs, et tout Être quelconque à qui vous aurez promis foi, obéissance, gratitude ou service.

« Nommez le lieu qui vous vit naître, pour exister dans une autre sphère, où vous n'arriverez qu'après avoir abjuré ce globe empesté, vil rebut des Cieux.

« De ce moment vous êtes affranchi du prétendu serment fait à la Patrie et aux lois. Jurez de révéler au nouveau Chef que vous reconnaissez ce que vous aurez vu ou fait, pris, lu ou entendu, appris ou deviné et même de rechercher, épier ce qui ne s'offrirait pas à vos yeux.

« Honorez et respectez l'Aqua Toffana, comme un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger le globe par la mort ou par l'hébétation de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos mains.

« Fuyez l'Espagne. Fuyez Naples. Fuyez toute terre maudite. Fuyez enfin la tentation de révéler ce que vous entendez ; car le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous atteindra en quelque lieu que vous soyez.

« Vivez au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ! »

Si le patient se soumet à prononcer les mêmes paroles, on place exactement devant lui un candélabre garni de sept cierges noirs. A ses pieds est un vase plein de sang humain, où on lave son corps. Il en boit la moitié d'un verre et il prononce les paroles fatales. On lui délie ensuite les testicules. Une sueur froide découle de ses joues livides. A peine il se soutient sur ses jambes défaillantes. Les Frères se prosternent. Et lui, tremblant, déchiré de remords, jeté dans une espèce de délire, attend sa destinée. Tels sans doute sont les scélérats revenant du meurtre, tel Oreste retirant le couteau des entrailles de sa mère. Aussitôt que la cérémonie est finie, le Récipiendaire est jeté dans un bain, au sortir duquel on lui sert un repas composé de racines (1).

Ces calembredaines frénétiques ont dû fort réjouir le bon Nodier. Mais reprenons notre sérieux. Me déconsidérerai-je auprès de vous, Madame, en vous avouant que certains des rituels maçonniques du XVIII^e siècle me semblent dignes de respect, voire de vénération? La pensée de la plus sublime Kabbale, la gloire du Tout-Puissant ne planent-elles pas sur le récipiendaire que l'on a, après un examen laborieux, jugé digne du grade de *Surintendant Maître Écossais?* Vous remarquerez avec quelle noblesse mêlée d'amertume le nouvel élu parle des destinées de l'Idéal Maçonnique :

Les surveillants font mettre le récipiendaire à genoux devant une table, la tête penchée sur le livre qui doit être dessus, couvrant exactement son visage de ses mains. Et les surveillants croisent leurs épées sur son cou. Pendant qu'il est dans cette posture, on ouvre le rideau. La tenture change le plus promptement possible. Les frères mettent leur cordon rouge. Quand tout le changement est fait, le maître frappe un coup, pour faire silence. Ensuite il en frappe un autre, et prononce Caki, qui signifie *levez-vous tous*. Les frères se lèvent, et les surveillants retirent leurs épées de dessus le cou du récipiendaire. Ensuite, ils le font relever, puis saluer le maître et l'assemblée. A l'instant que le récipiendaire se lève, le très-puissant frappe un coup, et tous les frères disent : « Adonhiram est mort, et Moabon le remplace. » Après un instant de silence, le très-puissant dit :

(1) *Essai sur la secte des Illuminés* (par le marquis de Luchet). Berlin, s. a., 1789, in-8°, pp. 33 et suiv.

« C'est avec plaisir, mon frère, que je vois votre proclamation au grade illustre de surintendant maître écossais. Nous ne pourrons en marquer assez notre satisfaction. Nous allons, avec plaisir, mon frère, vous confier les mystères qui sont réservés pour ce grade. Avancez : je vais vous en instruire. »

On le fait avancer auprès de la mer d'airain ; puis le très-puissant prend de l'eau avec une urne et en verse quelques gouttes sur le côté gauche du récipiendaire, en lui disant : « Soyez purifié ! » Ensuite il le fait venir au pied du trône et lui donne le cordon et le bijou. « Ce cordon et ce bijou vous donnent le commandement en chef sur tous les autres maçons des grades inférieurs. *(En lui donnant les gants :)* Ces gants appartiennent à ce grade. »

« Nous avons, dans ce grade, pour nous reconnaître, deux signes, un attouchement, et quatre paroles.

« Les deux premières sont *Urim* et *Tummim.*

« La parole sacrée et incommunicable est *Jéhova,* mot des anciens maîtres qui n'a jamais été perdu.

« Le mot de passe est *Zédidiac.*

« Le signe est de présenter les mains en formant un triangle à la hauteur du front, en disant : « Triangulaire au front, c'est mon point d'appui. »

« On répond à ce signe en mettant la main droite sur les yeux, inclinant la tête et fléchissant le genou.

« L'attouchement est de se prendre les deux mains droites (comme dans le grand architecte) mais, au lieu de se les renverser trois fois, on se donne mutuellement trois petits coups des quatre doigts serrés, en mettant la main gauche sur l'épaule droite ; puis on s'embrasse en disant : « La vertu unit deux cœurs, deux corps, deux mains, et tout cela ne fait qu'un. » Maintenant, mon frère, allez rendre ces marques honorables du vrai maçon aux très-respectables surveillants et vous reviendrez alors près du trône pour entendre l'instruction. »

« Très-respectables frères, que connaissez-vous en qualité de Maître Écossais?

— Très-puissant, je connais la grande lumière du troisième appartement.

— Où avez-vous été reçu?

— Dans le haut lieu.

— Quel chemin avez-vous fait?

— Celui de la chambre du milieu au troisième appartement.

— Ce troisième appartement n'a-t-il pas un autre nom?

— Il se nomme Gadaom ; c'est le lieu élevé où David et Salomon offrirent les holocaustes au Seigneur avant la construction du temple.

— A quoi vous occupez-vous en maître écossais?

— A dresser des autels et des tabernacles et à les garnir d'ornements précieux.

— Quels sont ces ornements?

— L'arche d'alliance, soutenue par deux chérubins qui la

couvrent de leurs ailes, la table d'airain, celle des holocaustes, celle des pains et le chandelier à sept branches.

— Que renferme l'arche d'alliance?

— Le stekenna, qui se fixa lui-même entre les chérubins qui le couvrirent de leurs ailes, dans le saint des saints, le jour de la Dédicace, où il rendait ses oracles.

— Quelle fut la principale loi donnée par le stekenna?

— Celle qui fut donnée sur le mont Sinaï, gardée depuis dans l'arche, qui est la première loi écrite.

— Donnez-moi le signe de cette loi.

— On le donne, en portant les deux mains sur la tête, les doigts ouverts, ce qui marque le symbole des dix commandements.

— Dans quelle forme représente-t-on le stekenna?

— Sous la forme d'un agneau tranquille, couché, reposant sur le livre des sept sceaux.

— De quel bois était construite l'arche?

— De sétim, bois incorruptible, parsemé de lames d'or

— Quelles proportions avait-elle?

— Elle avait deux coudées et demie de longueur, une demie de largeur, et autant de hauteur.

— Quelle figure avait-elle?

— Celle d'un coffre carré avec quatre anneaux d'or, et quatre bâtons de bois de sétim pour la porter.

— Que renfermait-elle?

— Le stekenna, les tables de la loi, la verge d'Aaron, l'urne pleine de manne.

— Dans quel endroit fut-elle faite et par qui?

— Elle fut faite à Oreb par Beseleel et Ooliab. Elle sortit d'Oreb et passa à Moab ; de Moab à Sichem ; puis à Silo ; de Silo au temple de Dagon, de là dans la maison d'Abinadab ; de là à celle d'Obédédom ; ensuite à Cariathiarim ; de Cariathiarim à Jérusalem ; puis à la sainte Sion dans le temple.

— Où étaient placés les autres ornements et à quoi servaient-ils?

— La table d'airain, ou l'autel à grille, était en face près du propitiatoire où parlait Dieu. L'autel des parfums et celui des victimes, chacun d'un côté, servaient aux offrandes et victimes. La table des pains de proposition était en face ; le chandelier à sept branches, qui était d'or pur, était au milieu ; les autres ornements étaient pour la plupart de bois de sétim, couverts de lames d'or et d'airain, travaillés avec un art infini.

— Que représente le chandelier à sept branches?

— Les sept jours que Dieu employa à la création du monde, y compris le jour du repos.

— Comment êtes-vous parvenu à connaître toutes ces choses?

— Par les dessins que j'ai présentés à Salomon après un voyage très-pénible.

— De quelle durée a été ce voyage?

— Trois-fois vingt-sept fois le tour des ouvrages.

— Que signifie ce pénible voyage?

— La construction de l'ouvrage.

— La brillante lumière fut-elle la récompense du travail?

— Non, très-puissant. Trois épreuves beaucoup plus fortes me l'ont acquise.

— Quelles sont ces épreuves?

— La première fut trois pas de compagnon en arrière, pour nous faire voir que nous ne devons pas manquer de fermeté dans le chemin de la vertu, malgré les humiliations qu'on peut exiger de nous dans cette vie. La seconde, est un compte exact du progrès que j'avais fait dans la maçonnerie, et de la pratique de toutes les vertus que l'on m'avait enseignées. La troisième fut un engagement volontaire que mon cœur a admis, mon âme a avoué et que ma bouche a prononcé.

— Que vous a produit cet engagement?

— Un hommage aux mânes d'Adonhiram pour pleurer sa mort.

— Que vous a produit cette douleur?

— Une parole marquée par une deuxième circonférence, image d'une puissance infinie, qui prédit tristesse et douleur dans la maçonnerie, la rechute de notre édifice matériel, et l'esprit d'un plus parfait travail par l'obéissance.

— Quelle est cette parole?

— *Civi* qui veut dire : « Fléchissez le genou ! »

— Cette douleur fut-elle longue?

— Après sept minutes, on prononça : *Caki*, qui veut dire : « Levez-vous ! »

— Que résulta-t-il de cette parole?

— Ma vue passa au pourpre et au hyacinthe.

— Quel est cet éclat, cette brillante lumière?

— Le stekenna et la gloire du grand architecte.

— A quoi servait cette proclamation?

— La reconnaissance que tous les frères ont fait de ma personne pour remplacer Adonhiram, me déclarant surintendant du temple en me nommant Moabon.

— Que représente le triangle lumineux?

— La gloire du grand architecte de l'univers et les trois propriétés divines : éternité, science et puissance.

— Que signifient les lettres qui sont dedans?

— Le nom de Dieu, mot sacré des écossais. Cela nous démontre que Dieu est la source et le centre de toutes les lumières, et que lui seul peut tout connaître.

— Pourquoi les écossais portent-ils le triangle?

— Parce qu'il est l'emblème de la triple unité.

— Que représente le cercle qui l'entoure?

— Que Dieu n'a point eu de commencement et qu'il n'aura pas de fin.

— Pourquoi ce bijou pend-il à un cordon couleur de feu?

— Pour nous faire connaître l'ardeur que nous devons employer à terrasser les vices.

— En quel endroit avez-vous tenu votre première loge?

— Entre trois montagnes inaccessibles aux profanes, dans une vallée profonde, où règnent la paix, les vertus et l'union.

— Comment nommez-vous ces trois montagnes?

— Le mont Moria, dans l'enceinte du terrain de Gabaon ; le mont Sinaï, et la montagne d'Hérédon.

— Quelle est cette montagne d'Hérédon?

— Une montagne située entre l'ouest et le nord de l'Écosse, à la fin de la carrière du soleil, où la première loge de la maçonnerie s'est tenue, dans cette partie terrestre, qui a donné le nom à la maçonnerie écossaise.

— Qu'entendez-vous par : vallée profonde?

— J'entends la tranquillité de nos loges.

— Qui peut produire cette tranquillité?

— La conservation de nos marques depuis leur origine.

— Quelles sont les marques du Maître Écossais?

— Deux signes, un attouchement, et quatre paroles, dont il y en a une incommunicable.

— Donnez-moi le signe.

(Pour réponse on le fait.)

— Donnez l'attouchement au frère second.

(Pour réponse on le donne.)

— Comment nommez-vous cet attouchement?

— La parfaite épreuve.

— Donnez-moi la parole incommunicable.

— Je l'épelerai avec vous.

— Que signifie ce mot?

— Le nom du grand architecte.

— Donnez les deux premières paroles.

(Pour réponse on les donne.)

— Donnez-moi le mot de passe.

— *Zédidiac.*

— Pourquoi purifie-t-on la loge avant le travail?

— Parce qu'après la construction du temple, le grand architecte y fit descendre le feu du ciel, pour le purifier, et consommer l'holocauste.

— Quel âge avez-vous?

— Comme apprenti, trois ans ; comme compagnon, cinq ; comme maître, neuf ; comme petit architecte, vingt et un ; comme grand architecte, vingt-sept ; comme écossais, quatre-vingt un.

— (Aux surveillants :) Frères respectables premier et second surveillants, avertissez, chacun de votre côté, que je vais fermer la loge de Maître Écossais. (Ils le font.) Quelle heure est-il, frère premier surveillant?

— Puissant maître, le dernier instant, la dernière heure, le dernier jour que le grand architecte de l'univers s'occupa de la création du monde. Voici le dernier instant, la dernière heure, le dernier jour que Salomon employa à construire le temple.

— Ainsi ce doit être le dernier instant de notre loge. Il est temps de la fermer et de nous reposer (1).

(1) *Recueil précieux de la maçonnerie adonhiramite*... Par un Chevalier de tous les Ordres maçonniques. Philadelphie. Philarèthe, rue de l'Équerre, à l'Aplomb, 1787, pet., in-12, pp. 98 et suiv.

XIX^e siècle.

Pénétré par le sens de tous ces maîtres-mots, qui s'achèvent dans un recueillement constellé, je voudrais, moi aussi, fermer la loge, où je vous retiens malhonnêtement, et terminer ma tâche. D'autant que (laissez-moi vous murmurer cette confidence à voix presque basse) je ne nourris pas une très grande estime pour les Occultistes français du XIX^e siècle. Ils n'ont ni la maturité religieuse, ni la passion tumultueuse, ni la prudente discrétion, ni le talent littéraire, ni la ferveur initiatique de leurs prédécesseurs. Ce qui fait que leurs écrits manquent souvent d'intérêt, de style, d'authenticité véritables. Écoutez cet alchimiste : il ressasse ce qu'une nuée de témoins ont déjà déclaré avant lui. Comparé à celui de l'aquitain Zecaire, le récit de ses tourments ne mérite pas qu'on s'en entête :

Vingt-un ans se passèrent au sein des plus grandes privations. Je tombai dans le malheur ; mes nombreux amis me tournèrent alors le dos. On finit, en cherchant à s'expliquer ma position, vu ma conduite exemplaire, par savoir que mon goût pour l'alchimie me portait à me priver du plus juste nécessaire. Je devins la risée publique ; on me traita de fou. Je fus hué. Ma famille me rejeta de son sein à plusieurs reprises, et je me vis errant dans ma patrie, obligé de suspendre mes travaux, ayant vendu jusqu'au meilleur de mes habits, pour payer les gages d'un domestique qui m'aidait à passer les nuits. Ma femme, chargée de maints enfants, fut obligée, de son côté, de se réfugier chez ses parents, en ne cessant d'être le modèle des vertus ; et moi, en descendant au fond de mon cœur, je n'avais rien à me reprocher, que mon goût pour une partie qui m'avait ruiné, et placé ma famille dans une position pénible et douloureuse.

Suivent quelques fantaisies bucoliques, dont la banalité vous portera, Madame, à regretter les émouvantes figures qui se reflétaient dans la *Fontaine Périlleuse* :

Je crus entendre craquer l'arbre au pied duquel je me trouvais, ce qui me fit détourner la tête, et j'aperçus une nymphe, modèle de la beauté, qui sortait de cet arbre : ses vêtements étaient si légers qu'ils me parurent transparents. Elle me dit : « J'ai entendu du sein de cet arbre sacré le récit de tes malheurs ; ils sont grands, sans doute : mais tel est le sort où l'ambition conduit la jeunesse, qui croit affronter tous les dangers pour satisfaire ses désirs. Je n'ajouterai aucune réflexion pour ne pas aggraver tes malheurs ; je puis les adoucir. Mon essence est céleste. Tu peux même me

considérer comme une déjection de l'étoile polaire. Ma puissance est telle que j'anime tout. Je suis l'esprit astral. Je donne la vie à tout ce qui respire et végète. Je connais tout. Parle : que puis-je faire pour toi? »

Enfin le jeudi saint 1831, le Bien-Aimé de la Déjection de l'Étoile Polaire, connaît, comme tant d'autres, les grâces hermétiques du temps pascal : il opère la transmutation. Son émoi, qu'il exprime avec l'élégance sirupeuse des adversaires du romantisme, vous fera sourire. Balzac, bien décidé à s'en laisser toujours conter, aurait pu y trouver le prétexte d'une scène de la vie parisienne, tendre, ridicule et tragique :

Maintes idées s'offraient à la fois à ma pensée. La première me portait à diriger mes pas près du Roi citoyen, et lui faire l'aveu de mon triomphe. L'autre, de faire un jour assez d'or pour former divers établissements dans la ville qui me voit naître. Une autre idée me portait à marier le même jour autant de filles qu'il y a de sections à Paris, en les dotant. Une autre idée me portait à me procurer l'adresse des pauvres honteux, et à aller moi-même leur porter des secours à domicile. Enfin, je finis par craindre que ma joie ne me fît perdre la raison. Je sentis la nécessité de me faire violence, et de prendre beaucoup d'exercice en me promenant à la campagne : ce que je fis pendant huit jours consécutifs. Il ne se passait pas quelques heures sans que j'ôtasse mon chapeau et, levant les yeux au ciel, je le remerciais de m'avoir accordé un pareil bienfait, et je versais d'abondantes *(sic)* pleurs. Enfin, je finis par me calmer, et par sentir combien je m'exposerais en faisant de pareilles démarches. Après avoir réfléchi mûrement, je pris la forme résolution de vivre au sein de l'obscurité, sans éclat, et de borner mon ambition à faire des heureux en secret, sans me faire connaître (1).

On aime supposer que ce pleurard rencontrait parfois un bizarre voyant nommé Berbiguier. Sa seule présence, quelle que fût la place où il se transportât, suffisait à provoquer un grouillement de ces esprits élémentaires qu'il nomme, non sans quelque méprise : *Farfadets*. Loin de lui faire l'amour, ceux-ci le persécutent. Mais, pour les surprendre et les prendre, il a mis au point une sorte d'art cynégétique burlesque, dont voici les procédés les plus ingénieux :

Ce baquet rempli d'eau, placé sur ma fenêtre... me répète dans l'eau toutes les opérations de mes ennemis. Je les vois se croiser, se disputer, sauter, danser, et voltiger bien mieux que tous les *Forioso* et toutes les *Saqui* de la terre. Je les vois lorsqu'ils con-

(1) *Hermès dévoilé*. Dédié à la postérité (par Cyliani) Paris, Locquin, 1832, in-8°, pp. 16 et suiv., 21, 58 et suiv.

jurent le temps, lorsqu'ils amoncellent les nuages, lorsqu'ils allument les éclairs et les tonnerres. L'eau, qui est dans le baquet, suit tous les mouvements de ces misérables. Je les vois tantôt sous la forme d'un serpent ou d'une anguille, tantôt sous celle d'un sansonnet ou d'un oiseau-mouche.

Je les vois et je ne puis les atteindre. Je me contente de leur dire : « Monstres cruels, pourquoi ne puis-je pas vous noyer tous dans le baquet qui répète vos affreuses iniquités... Incrédules, regardez donc dans mon baquet et vous ne me contrarierez plus par vos dénégations ! »

Je passe maintenant à mes bouteilles-prisons. Toutes les opérations dont j'ai déjà rendu compte ne sont rien en les comparant à celle que je fais à l'aide de ces bouteilles. Autrefois je ne tenais captifs mes ennemis que pendant huit ou quinze jours. A présent je les prive de la liberté pour toujours (si on ne parvient pas à casser les bouteilles qui les renferment) et je les y emprisonne par un moyen bien simple :

Lorsque je les sens, pendant la nuit, marcher et sauter sur mes couvertures, je les désoriente en leur jetant du tabac dans les yeux. Ils ne savent plus alors où ils sont. Ils tombent comme des mouches sur ma couverture où je les couvre de tabac. Le lendemain matin, je ramasse bien soigneusement ce tabac dans une carte, et je le vide dans mes bouteilles, dans lesquelles je mets aussi du vinaigre et du poivre. C'est lorsque tout cela est terminé, que je cachette la bouteille avec de la cire d'Espagne et que je leur enlève par ce moyen toute possibilité de se soustraire à l'emprisonnement auquel je les ai condamnés.

Le tabac leur sert de nourriture et le vinaigre les désaltère quand ils ont soif. Ainsi ils vivent dans un état de gêne et ils sont témoins de mes triomphes journaliers. Je place mes bouteilles de manière à ce qu'ils puissent voir tout ce que je fais journellement contre leurs camarades ; et une preuve que je n'en impose pas lorsque je dis qu'ils ne peuvent plus sortir du tabac que je leur ai jeté pour les couvrir, c'est qu'en présence de Mme Gorand j'ai eu le plaisir de jeter de ce tabac au feu, et que nous avons entendu ensemble les farfadets qui pétillaient dans le brasier, comme si on l'avait couvert d'une grande quantité de sel.

Je veux faire présent d'une de mes bouteilles au conservateur du cabinet d'Histoire Naturelle. Il pourra placer dans la Ménagerie des animaux d'une nouvelle espèce. Il est vrai qu'il ne pourra pas les tenir captifs dans une loge, comme on y tient le tigre et l'ours Martin : mais il les fera voir dans la bouteille, de laquelle il leur est défendu de s'échapper.

Si parmi les curieux qui vont visiter le Jardin des Plantes et le Cabinet d'Histoire Naturelle, il se trouvait par hasard quelques incrédules ou quelques farfadets, le conservateur n'aurait, pour les convaincre de l'existence des malins esprits dans la prison, qu'à remuer cette bouteille, et on entendrait, comme je l'entends journellement, les cris de mes prisonniers, qui semblent me demander grâce. Les incrédules se tairaient et les farfadets enrageraient...

Les moyens de consumer les farfadets pour qu'il n'en échappe pas un seul de tous ceux qui viennent me faire la guerre, c'est de me servir d'une grande cuillère de fer bombée, dans laquelle je mets du soufre et des petits paquets renfermant les farfadets que j'ai pris dans du tabac : je couvre la cuillère et j'y mets le feu. C'est alors que je jouis de les entendre pétiller de rage et de douleur...

Philistin bien doué, Berbiguier taquine non seulement le farfadet (comme d'autres le goujon), mais la muse. A vous de décider si les stances de ce sous-Béranger de l'Hermétisme font bonne figure à côté des strophes lapidaires de Belleau :

Je chante aussi la chanson que j'ai promis de donner à mes lecteurs et que j'ai composée sur l'air d'une ronde populaire qui est sur toutes les orgues, et qui commence par ce refrain : *C'est l'amour, l'amour, l'amour...*

Je vous tiens, je vous y tiens
Dans la bouteille
A merveille,
Farfadets, magiciens,
Enfin je vous y tiens.

Je vous donne vinaigre à boire,
Tabac et poivre pour manger.
Un tel régal, je dois le croire,
Ne doit pas trop vous arranger.
Vous aimez fort la danse,
Et pour votre plaisir
Vous venez en cadence
Sur moi vous divertir :

(Refrain)

Pour mieux vous régaler encore
Mes cœurs de bœuf et de mouton
Sur un grand feu qui les dévore
Grillent souvent sur du charbon.
La grêle et le ravage
Pour vous tous, n'est qu'un jeu.
Mais je sais à l'orage
Opposer mon grand feu.

(Refrain)

Vous combattre a pour moi des charmes,
Je vous brave et ne vous crains plus.
Le sel, le soufre sont mes armes
Et vous serez toujours vaincus.
Vos cris dans la bouteille
Rendent mon cœur joyeux

Et la nuit, quand je veille,
Je suis moins malheureux.
(Refrain) (1)

Vous me faites grief de gâter la fin de mes propos par un ton de raillerie un peu forcé. Mais où rencontrer dans les ouvrages d'Occultistes français du XIXe siècle des motifs plausibles d'admiration? Malgré mon respect pour les Surréalistes, qui le prisent fort haut, je ne trouve point que le Sommaire Philosophique, divulgué sous le titre de *Nuctéméron*, vaille *la Table d'Émeraude*, mais sans doute erré-je grossièrement...

Première Heure.

Dans l'unité, les démons chantent les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

Seconde Heure.

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

Troisième Heure.

Les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

Quatrième Heure.

A la quatrième heure l'âme retourne visiter les tombeaux, c'est le moment où s'allument les lampes magiques au quatre coins des cercles, c'est l'heure des enchantements et des prestiges.

Cinquième Heure.

La voix des grandes eaux chante le Dieu des sphères célestes.

Sixième Heure.

L'esprit se tient immobile, il voit les monstres infernaux marcher contre lui et il est sans crainte.

Septième Heure.

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

Huitième Heure.

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

(1) Alexis-Vincent-Charles BERBIGUIER, de TERRE-NEUVE-DU-THYM. *Les Farfadets* ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde... Paris, l'auteur, 1821, in-8°. T. III., pp. 226 et suiv.

Neuvième Heure.

Le nombre ne doit pas être révélé.

Dixième Heure.

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

Onzième Heure.

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de Dieu.

Douzième Heure.

Ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'éternelle lumière (1).

Que prouvent ces aphorismes, attribués au fabuleux Apollonius de Tyane, sinon une érudition intelligente et experte à déconcerter? J'en viens à me demander si l'unique Occultiste français du XIX^e^ siècle, à qui aient été départies les inspirations d'un vrai génie créateur, n'est pas Charles Fourier. De son œuvre, inégale et parfois décevante, on aimerait tirer une collection de versets qui, mis bout à bout, formeraient un extraordinaire poème en prose. Quelle serait l'allure générale de celui-ci, vous le devinerez peut-être après avoir lu les lignes suivantes :

Pour intéresser le lecteur à ces astres dont on a si mal jugé le rôle, il faut lui faire entrevoir leurs travaux de création, lui montrer dans chaque planète un ouvrier qui nous donne l'agréable et l'utile. L'agréable, par la fidélité des tableaux de passions ; et l'utile, par les tributs dont nous sommes redevables à ses copulations aromales.

Qu'une petite maîtresse admire la belle étoile dite Vénus, elle la trouvera plus charmante, en apprenant qu'elle doit à ce bel astre le schall de Kaschmir et le bouquet de lilas dont elle est ornée. C'est Vénus qui a créé le lilas et la chèvre de Tibet ou autre. Qu'un philosophe mange des truffes noires et savoure du moka, il s'intéressera à l'étoile Sapho, qui a créé ces deux végétaux pour échauffer le corps et l'esprit des barbouilleurs de papier ; puis il querellera les astronomes sur ce qu'ils n'ont pas encore découvert cette précieuse étoile qui a si bien deviné et donné les friandises nécessaires aux beaux esprits.

Ces astres tant dédaignés seront donc bientôt à nos yeux les plus intéressants personnages de la nature : chacun verra en eux trente-deux fermiers à qui il doit toutes les richesses de sa table, de son mobilier, de son vêtement. Si l'on admire de bons tableaux, on considère le peintre à qui on les doit ; dès lors une femme, en

(1) Eliphas LEVI. *Dogme et rituel de la Haute Magie.* Paris, Alcan, 1894, in-8°. T. II, pp. 412 et suiv.

admirant la rose et l'hortensia, désirera savoir auquel des trente-deux fermiers on doit ces fleurs : elle apprendra avec intérêt que la rose, emblème de la pudeur et de la virginité, est l'ouvrage de l'étoile Mercure, aromisée en titre vestalique, et que l'hortensia, emblème de la coquetterie, est l'ouvrage de l'étoile Cléopâtre, troisième lune d'Herschel, et aromisée en titre de coquetterie dont toutes ses créations portent l'empreinte et peignent les effets ; de même toutes celles de l'étoile Mercure, la rose, la pêche, le pois, la fraise, nous retracent quelque propriété des vestales et vestels d'Harmonie...

Pour initier à cette nouvelle étude, il faudra commencer par les convenances de caractères et de fonctions. Un ambitieux s'intéressera aux produits donnés par Saturne et ses sept lunes ; tous ces astres peignant dans leurs créations, telles que cheval et zèbre, poires et tulipes, les effets de l'ambition. Un enfant s'intéressera aux produits donnés par la terre et ses cinq lunes : chien et mouton, cerise et groseille, qui sont autant de tableaux des effets de l'amitié. Un père s'intéressera aux ouvrages de Jupiter et de ses quatre satellites, à qui nous devons les produits symboliques du lien familial, tels que vache et pomme, narcisse et jonquille. Enfin, une jeune femme préférera étudier les ouvrages d'Herschel et de ses satellites, comme pigeons et tourterelles, abricots et prunes, qui sont des tableaux de l'amour...

Les planètes, étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et les autres planètes. Ainsi la terre, par copulation avec elle-même, par fusion de ses deux arômes typiques, le masculin versé de pôle-nord, et le féminin versé de pôle-sud. engendra le Cerisier, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de cinq fruits de gamme ; savoir :

La Terre, copulant avec Mercure, son principal et cinquième satellite, engendra la Fraise ;

Avec Pallas, son quatrième satellite, la groseille noire ou cassis ;
Avec Cérès, son cinquième satellite, la groseille épineuse ;
Avec Junon, son deuxième satellite, la groseille en grappe ;
Avec Phoebina, son premier satellite, rien (Lacune) ;
Avec Vénus, son ambiguë :
En simple, la mûre de ronce (transition antérieure),
En composé, la Framboise (transition postérieure) ;
Avec le pivot, ou Soleil :
En direct, le Raisin, fruit pivotal ascendant ;
En inverse, rien (lacune) cacao?...

Je n'examine ici les copulations sidérales qu'en mode simple. Elles passent au composé, lorsqu'un arôme est greffé sur les trente et un autres en coadjuteur, comme il arrive de divers produits. Si la cerise nous fournit une cinquantaine de variétés, c'est parce que tous les astres sont intervenus pour mêler leurs arômes au germe qu'avait donné la copulation de la terre avec elle-même. Dans ce cas, le germe devient apte à fournir de nombreuses variétés, telles que nous les voyons dans la cerise, la poire, le raisin etc., où l'on distingue beaucoup de nuances qu'il faudrait classer et rapporter aux divers astres qui les ont fournies, en greffant leurs

arômes sur celui qui donna ce fruit. Ainsi les raisins muscats ou de sorte pivotale sont donnés par les arômes du soleil et terre sans troisième ; les autres sortes de raisin proviennent d'un amalgame des deux arômes de la terre avec ceux d'autres planètes. Le plus délicat de tous, le pulsart, est de Mercure ; le chasselas paraît être de Vénus, le malvoisie, de Sapho, etc. en coadjutorerie.

Le but de ces détails beaucoup trop abrégés est de détromper ceux qui douteraient de l'existence d'un système de liens et rapports directs entre les planètes et les hommes, et de prouver que chaque planète est un cultivateur qui travaille pour le service des trente et une autres, en opérant par analogie aux effets des passions.

Qu'on ne se hâte pas d'élever des objections sur ces aperçus, puisque je n'ai pas même pu leur donner la dose de développement qu'exigerait un abrégé régulier. Mon but n'est autre que de dissiper le préjugé sur les voiles d'airain, et prouver que ces excuses d'indolents scientifiques ne sont plus recevables dès ce moment, où la nature nous dévoile enfin ses prétendus mystères, sauf à nous à en pénétrer le système entier par des études complètes dont la théorie d'attraction et d'analogie passionnelle indique les méthodes (1).

Conclusion.

En commençant, Madame, notre promenade à travers les jardins de l'Armide occultiste, je vous ai dit que les mirages qui les peignent ont pour cause une constante radiation rythmée d'analogies *pathétiques*. Au moment où cette excursion (qui eût pu devenir, si vous l'aviez voulu, une autre expédition des Argonautes) se termine, le célibataire Fourier, portant son télescope mystique en verrouil, s'avance pour vous remettre la clef de ses champs et de ses chants. Il la nomme : analogie *passionnelle*.

Passionnelles ou pathétiques, c'est de la connaissance intuitive des analogies que sortent, comme d'un tronc, enraciné dans le terreau des initiations, les rameaux d'or, de plomb, ou d'uranium, qui font que l'arbre de l'Occultisme continue à jeter sur notre civilisation une ombre si vaste.

Aurez-vous bientôt, me direz-vous encore en répondant à mes humbles adieux, fini de tergiverser? L'Occultisme vous apporte-t-il de nouvelles raisons de vivre et d'espérer? Dans quelle mesure croyez-vous à ses prestiges? Mais moi, me dérobant à de si pressantes questions, je me contenterai de vous

(1) *Œuvres complètes de Ch. Fourier*. Paris, Soc. Fourrier, 1841, in-8° T. IV, pp. 241 et suiv. passim.

citer en vous restituant au silence, la phrase fameuse de La Bruyère :

Que penser de la magie et du sortilège? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire ; mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous, paraît un égal inconvénient ; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

NOTE

A PROPOS DE QUELQUES POSITIONS CHRÉTIENNES DEVANT L'ÉSOTÉRISME

> Le christianisme doit contenir en lui toutes les vocations sans exception puisqu'il est catholique.
>
> Simone WEIL.

Les rapports du christianisme et de l'ésotérisme, dont les lecteurs de *La Table Ronde* ont pu déjà apercevoir quelques aspects, à travers l'échange de lettres François Mauriac-Pierre Schraeffer — peut-être plus personnellement et plus dramatiquement posés par Schraeffer — constituent un des problèmes spirituels les plus graves de notre temps. Il ne s'agit nullement d'un problème historique. A travers le monde, un nombre toujours plus grand de jeunes hommes et de jeunes femmes subissent l'attrait des doctrines ésotériques. Ce bref article, essentiellement suggéré par la lecture du récent livre d'un jeune auteur, M. Paul Sérant (1), ne prétend pas, même cerner une matière immense; il ne prétend que marquer quelques repères, peut-être utiles, au milieu d'un trouble universel.

Le roman de M. Paul Sérant pose, en effet, peut-être pour la première fois d'une manière aussi concrète, le problème de l'attrait des sectes sur la jeunesse moderne cultivée. Et ce problème en évoque, d'ailleurs, tout de suite un second : celui-là, celui d'une absence; pourquoi ces consciences passionnées et troublées ne se tournent-elles plus en Occident vers les Églises chrétiennes; pourquoi ne trouvent-elles plus dans ces Églises, et tout particulièrement dans le catholicisme, la réponse que leur âme cherche si désespérément?

Un jeune couple — l'homme d'abord, puis la femme, entraînés par un ami qui joue tout le long du roman un rôle symboliquement lourdement chargé de sens — fréquente une de ces sectes qui pullulent à Paris — et

(1) Paul Sérant : *Le meurtre rituel* (La Table Ronde).

dans les autres grandes métropoles modernes — et dont quelques-unes tentent de donner de leur action une justification philosophique élevée. L'enseignement du Maître qui enseigne, par delà le bien et le mal, la connaissance de soi. « Ce qui est nécessaire c'est la conscience. Nous n'enseignons pas la morale. Nous enseignons la conscience, » déclarait Gurdjieff cité par Ouspensky (1), — le Maître du *Meurtre rituel* enseigne dans son sabir particulier *l'Agir conscient* —, la négation de toute idée de bien et de mal, notions qui ne possèdent quelque valeur qu'uniquement en fonction de l'expérience de « libération » intérieure tentée par chaque être dans son autonomie intégrale, — « Bien, Mal, pantins absurdes pour hommes saouls, dit le Théogonof de Paul Serant, — et Gurdjieff dans Ouspensky : « Alors pour eux (le petit nombre des initiés) ce qui va à l'encontre de leur but est le mal et ce qui les aide est le bien » — ont rapidement fait de détruire l'amour du jeune couple. Sarah et André qui se sont tendrement aimés, qui ont frémi ensemble aux poèmes d'Apollinaire et de Prévert, dont l'amour jeune et frais a bravé les préjugés et les familles, apprennent de la bouche de Théogonof que l'Amour est une illusion imbécile et absurde. Le monde où ils ont un jour accepté d'entrer est celui de la puissance et de la découverte solitaire, c'est le monde de l'homme seul. Là, l'amour, deux êtres n'y ont plus place; l'homme est définitivement seul, dans la solitude des anges révoltés; l'Autre, à moins qu'il ne soit devenu l'objet de mon expérience, n'est plus rien, à moins qu'il ne me serve même au prix de sa souffrance et même au prix de sa mort à mon progrès personnel sur la voie de la connaissance. La sensibilité de la femme résiste d'abord à cet enseignement terrible; puis son mari qui lui s'y abandonne tout entier, s'éloignant d'elle — il a également pris une maîtresse et il a une activité politique dans un mouvement de rénovation française, agréable caricature de ces mouvements que la Libération nous a apportés — elle se rapproche à son tour dans son désarroi de l'Église. Rapidement elle tombe entièrement sous l'influence — que le mot est faible — elle devient plus exactement la chose de Théogonof. Elle se tue quelques mois après, dans des circonstances que l'auteur enveloppe volontairement de mystère, ayant abandonné toute la substance de son être dans les mains du Maître. (Peut-être certains passages du livre d'Ouspensky sur la dissociation de la *personnalité* et de l'*être* ou sur certains états post hypnotiques dont parlait Gurdjieff éclairent-ils cet épisode du livre.) Après l'amour du couple, tué par l'Église, la femme a succombé à son tour. André dont l'amour se réveille avec la mort atroce de Sarah, se révolte. Sarah a été assassinée par Théogonof. Il se vengera. Mais même cette mort ne le sauvera pas. Le suicide de Sarah ne lui fera pas abandonner la voie monstrueuse où il s'est engagé. Hors de la secte, mais pourri par elle, il continuera Théogonof sans Théogonof. Dans les pensées qu'il agite dans les dernières pages du livre, André qui va prendre la parole devant les jeunes du Mouvement du Renouveau, pense qu'après tout l'Enseignement avait du bon. On le voit par ce bref exposé, *le Meurtre rituel* pose à nos consciences et particulièrement aux consciences chrétiennes, les plus graves problèmes. Que trouvent dans les sectes, que ne leur apporte pas le christianisme, les jeunes gens qui y cherchent autre chose qu'un vague miraculeux?

« Il n'y a pas d'esprits libres, il n'y a que des esprits qui se libèrent » a écrit le R. P. Laberthonnière. Si la plupart d'entre nous peuvent peut-être se mettre d'accord sur cette admirable formule et si les chrétiens croient qu'on ne se libère que dans l'oubli de soi, dans la charité et dans la prière, il n'en reste pas moins, en dépit de la gratuité des dons de Dieu, que tous les hommes qui ont une certaine expérience de la vie spirituelle savent qu'on ne se libère qu'au prix de beaucoup de contraintes et de peines. Le dernier

(1) Ouspensky : *Fragments d'un enseignement inconnu* (Stock).

tome que viennent de publier les *Études carmélitaines* nous en apporte un nouveau témoignage de très grand poids (1). Tous ceux qui y ont collaboré, qu'ils fussent catholiques, orthodoxes, hindous (j'utilise ce vocable à dessein pour simplifier), ont été d'accord pour mettre en lumière l'importance de certaines *techniques spiritualisantes*; M. Olivier Lacombe, présentant le volume au nom du R. P. Bruno, a envisagé très nettement « la possibilité d'un Yoga chrétien ». Le R. P. Bruno lui-même, dans une courte note introduisant une étude de M. Dalbiez sur le problème de la contemplation acquise, écrit que tous les grands spirituels (sainte Thérèse, saint Jean de la Croix) ont su qu'une certaine attitude corporelle ouvrait les voies à l'éclosion de la vie intérieure. « Je suis persuadé avec le R. P. Bruno, écrit M. Lacombe, qu'il sera du plus grand intérêt de repenser nos méthodes spirituelles d'Occident à la lumière d'une réflexion approfondie sur les techniques somatiques et psychiques, c'est-à-dire intégralement humaines, par lesquelles l'Orient chrétien et non chrétien préparent les voies d'une spiritualité surnaturelle explicite pour le premier (2), d'une spiritualité naturelle ou surnaturelle implicite pour le second. »

Les défenseurs de l'Occident contre un Orient, qu'ils ne connaissaient, d'ailleurs, pas très bien, et au nom d'un Occident, dont ils n'offraient au monde qu'une image de très longue date mutilée — Simone Weil pensait plus nettement encore que le judaïsme avait dès l'origine empoisonné de ses préjugés les conceptions chrétiennes (3) — ont fait le plus grand tort à la vie spirituelle occidentale. Ces préjugés ont été partagés le plus souvent par les plus grands. Même un Claudel — et pourtant il y avait longuement résidé — a montré de l'Orient l'incompréhension la plus totale. Il suffit de se rappeler ce poème sur saint François Xavier, monument de méconnaissance des civilisations de l'Asie, où pour évoquer l'Inde, la Chine, le Japon, Claudel ne trouve que les mots de géhenne, d'enfer, de Satan, où il parle de l'immonde Bouddha :

« Et le trois fois infâme Bouddha tout blanc sous la terre allongé comme un Ver immonde! »

Les sottises poétiques ont quelquefois des conséquences graves. Elle ont contribué à fausser complètement l'échelle des rapports entre le christianisme et les grandes religions de l'Orient. Ces rapports, on les redécouvre aujourd'hui difficilement et péniblement. Une femme comme Simone Weil, qui a senti tant de choses, les a précisément profondément senties. « Au printemps 1940, écrivait-elle au R. P. Perrin, j'ai lu la Bhagavat-Gîta. Chose singulière, c'est en lisant ces paroles merveilleuses et d'un son tellement chrétien, mises dans la bouche d'une incarnation de Dieu, que j'ai senti avec force que nous devons à la vérité religieuse bien autre chose que l'adhésion accordée à un beau poème, une espèce d'adhésion bien autrement catégorique... Vous pouvez croire aussi, sur ma parole, que la Grèce, l'Égypte, l'Inde antique, la Chine antique, la beauté du monde... ont fait autant que les choses chrétiennes pour me livrer captive au Christ. Je crois même pouvoir dire davantage. »

(Dans ces perspectives, catholiciser l'Inde, la Chine, l'Islam, ne consisterait pas à leur apporter comme le voulaient saint François Xavier et Claudel

(1) Technique et Contemplation. *Les Études carmélitaines*. (Desclée de Brouwer).

(2) L'étude du Dr André Bloom, prêtre de l'Église orthodoxe, sur la contribution de l'orthodoxie au problème de la contemplation et de l'ascèse est d'un intérêt passionnant. On voit tout ce que l'Occident a perdu lors de la grande coupure de l'an 1000.

(3) « Maintenant on peut peut-être affirmer que le globe terrestre tout entier est déraciné et veuf de son passé. Cela parce que le christianisme naissant n'a pas su se séparer d'une tradition qui avait pourtant abouti au meurtre du Christ. » *Attente de Dieu* (p. 232).

le catholicisme de l'extérieur, mais à leur révéler ce que leurs traditions religieuses authentiques, contiennent de christianisme implicite et à leur faire connaître la totalité de la Révélation du Christ. Ce serait, sans doute, plus difficile, mais ce serait sans doute aussi plus efficace.)

Les diverses branches de l'ésotérisme — et nous rejoignons ici pleinement le livre de M. Paul Sérant — ont précisément repris à leur compte ces voies que l'Église avait négligées ou oubliées. Elles ont remis, pour leurs membres, en vigueur, ces *techniques spiritualisantes*, dont parle le dernier tome des *Études carmélitaines*, (un garçon qui avait été chez Gurdjieff me disait qu'on lui avait enseigné des techniques corporelles dont il s'était aperçu plus tard qu'elles n'étaient qu'une transposition des méthodes contemplatives de l'Église orthodoxe). En rouvrant à leurs adeptes les voies de l'Orient, — c'est-à-dire par certains côtés d'une très riche tradition spirituelle — et en mettant en même temps à leur disposition certaines techniques spirituelles de tradition authentique, les sectes ont apporté à beaucoup de gens, souvent d'origine catholique — Paul Sérant précise que son héros appartient à une famille catholique et a été élevé religieusement, Drieu, élève des Maristes, est mort en tenant dans ses mains les livres sacrés de l'Inde — ce qu'ils ne trouvaient plus dans un catholicisme ou trop formaliste ou trop fade ou trop socialisé. Il ne faudrait d'ailleurs pas tomber dans un excès contraire et croire, comme le penserait Breton, que l'ésotérisme élargisse toujours les perspectives. C'est bien souvent le cas contraire. Il n'est que de comparer les pages d'Ouspensky où ce dernier rapporte l'interprétation donnée par Gurdjieff du sacrifice de la sainte Cène, en liaison avec la funambulesque théorie des *corps astraux* et ce que Simone Weil écrit du Mystère de l'Eucharistie, pour voir où se trouve la véritable pensée métaphysique.

Le très grand mérite du roman de M. Paul Sérant est de nous montrer — dans cette longue digression, nous ne nous sommes jamais éloignés en fait de la substance de son livre — dans la vie, par un cas tragique, où la vie de l'âme et la vie du corps sont fatalement engagés, à quelles catastrophes ces enseignements inconnus, quelles que soient leurs intentions ou la qualité morale de leurs adeptes, aboutissent. Redécouvrir partiellement des vérités oubliées ne suffit pas à vous remettre pleinement dans les voies libératrices. Il ne sert à rien de redécouvrir les voies quand on a perdu le but : l'amour humble de Dieu et du prochain.

Le talent de M. Paul Sérant est fait d'une cruelle et lucide observation de la triste réalité de notre temps. C'est un temps qui n'incite pas aux descriptions joyeuses. Aussi nul lyrisme, mais une peinture ironiquement amère des hommes et des choses qui rappellerait assez les tableaux de certains maîtres du cinéma noir. Son sens de l'observation est très aigu. Les pages où il décrit les mœurs de la secte — on les voudrait encore plus nourries — l'excellent portrait de Théogonof, font souhaiter qu'il développe encore ses dons d'observation. M. Paul Sérant pourrait devenir un Marcel Aymé plus tragique. Le livre est bien écrit — compliment fort rare de nos jours — d'un style ferme et net. Il devrait toucher tous ceux que les problèmes de l'âme ne laissent pas indifférents.

PIERRE ANDREU.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1950. 61737.

EDMOND JALOUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LIBRAIRIE PLON

O TOI QUE J'EUSSE AIMÉE, roman. . . . . 225 fr.
Lafuma. . . . . 360 fr.
Hollande. . . . . 900 fr.

LE DERNIER ACTE, roman. . . . . 240 fr.

LE RESTE EST SILENCE, roman. . . . . . 240 fr.

FIGURES ÉTRANGÈRES, (1re série).
Alfa. 210 fr.

L'ESPRIT DES LIVRES. Tome I. . . . . . . 180 fr.
Tome II. . . . . 180 fr.
Tome III. Lafuma. . . . . 360 fr.

D'ESCHYLE A GIRAUDOUX.
L'Esprit des livres 7e série. . . . . 360 fr.

LES SAISONS LITTÉRAIRES. *(Souvenirs)*.
(1896 - 1903). . . . . 375 fr.

LES SAISONS LITTÉRAIRES. *(Souvenirs)*.
(1904 - 1914). . . . . *à paraître.*

LE VENT SOUFFLE SUR LA FLAMME.
Roman. 270 fr.

LA MAISON DES RÊVES, roman. . . . . . . 210 fr
Édition originale. . . . . 450 fr.

LE CULTE SECRET, roman. . . . . 270 fr.
Édition originale. *Alfa*. . . . . 600 fr.
Vélin pur fil Lafuma. . . . . 900 fr.

EDMOND JALOUX par Yanette **DELÉTANG-TARDIF.**
Un volume. . . . . 225 fr.

PLON

Nouveauté :

MICHEL ROUSSEAU-BELLIER

Mon petit ciel

Roman choisi par le jury du
PRIX DES LECTEURS

In-16 . . . . 270 fr.

Roman du même auteur :

LE HÉROS INÉDIT

« ...Son livre est certainement l'un des plus remarquables de l'année, plein de personnalité, de vigueur, et posant un problème très important ».
(Samedi-Soir).

In-16 . . . . 240 fr.

PLON

Réimpression :

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française

Le Diable à l'hôtel

ou les plaisirs imaginaires

Un roman particulièrement composé pour que le lecteur sache tout ce qu'il y a lieu de voir à Aix-en-Provence, et pourquoi.

In-16 . . . . 270 fr.

Du même auteur :

ARICIE BRUN, roman . . . . 240 fr.
LE PÉNITENT DE PSALMODI, roman . . . . 270 fr.
LES OCCASIONS PERDUES, roman . . . . 390 fr.
LA ROSE DE BRATISLAVA, roman . . . . 240 fr.
Alfa . . . . 300 fr.
LE LIVRE DE MON PÈRE . . . . 240 fr.

PLON

Collection “ *FEUX CROISÉS* ”

Nouveauté :

NOUVELLES SOVIÉTIQUES

Traduites du russe
par R. TARR et G. CANNAC

Textes choisis parmi les plus représentatifs des écrivains célèbres de l'U. R. S. S.

Un volume in-16. 340 pages. . . . . 360 fr.

Rappel :

CORÉE, TERRE D'ACTUALITÉ

YOUNGHILL KANG

AU PAYS DU MATIN CALME

Roman traduit
par CLAUDINE DECOURCELLE
PRIX HALPÉRINE - KAMINSKY 1937

Un volume in-16. 240 fr.

PLON

Un document capital
pour l'histoire de la guerre

AMIRAL WILLIAM D. LEAHY

Chef d'état-major des présidents Roosevelt et Truman
Ancien ambassadeur des États-Unis en France

J'ÉTAIS LÀ

Traduit de l'américain
par RENÉ JOUAN

avec une préface de

HARRY S. TRUMAN
Président des États-Unis

« Un livre écrit par l'homme le plus capable de convaincre le maréchal Pétain que l'intérêt de la France résidait dans la victoire des démocraties occidentales et d'empêcher notre marine de glisser jusqu'aux hostilités avec la Grande-Bretagne ».

André LATREILLE. *(Le Monde)*.

In-8° carré . . . . 690 fr.
Sur roto blanc Aussédat . . . . 1 350 fr.

PLON

INVITATIONS AUX VOYAGES...

JACQUES AUBERT

MONTMIREL. (Roman.) Un vol. . . . . 270 fr.
Un roman qui se passe en Normandie.

AUDIBERTI

MONORAIL. (Roman.) Un vol. . . . . 375 fr.
Antibes-Paris-Antibes.

TALENT. (Roman.) Un vol. . . . . 300 fr.
Saint-Germain des Prés-Les Tuileries-Saint-Germain des Prés.

ROGER BOUSSINOT

GENEVIÈVE. (Roman.) Un vol. . . . . 210 fr.
... Un petit port sur les bords de la Méditerranée... Paris...

MARCEL BRION

CHATEAU D'OMBRES. (Roman.) Un vol. . . . 270 fr.
Ce château est perdu dans une Provence à demi réelle.

PIERRE GIRARD

CHARLES DÉGOUTÉ DES BEEFSTEAKS.
(Roman.) Un vol. . . . . 270 fr.

LE GOUVERNEUR DE GÉDÉON. (Roman.) Un vol. 270 fr.

MONSIEUR STARK. (Roman.) Un vol. . . . . . 270 fr.

LA GROTTE DE VÉNUS. (Grand Prix Saint Vincent d'Aoste : 500000 lires). Un vol. . . . . 375 fr.
Toute la Suisse en zig-zags...

R.-L. STEVENSON

LE TRAFIQUANT D'ÉPAVES. (Roman.) Un fort vol. 600 fr.
Traduit de l'anglais.
... Paris, l'Angleterre, la forêt de Fontainebleau, les îles du Pacifique, la Californie...

« Le roman de vos vacances. Si vous ne devez en emporter qu'un, que ce soit celui-là ».

(Carrefour).

DIFFUSION PLON